

Fleur de fantôme

Jaffe, Michèle

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



black moon

MICHELE JAFFE

FLEUR DE FANTÔME

MICHELE JAFFE

FLEUR DE
FANTÔME

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Laure Porché

hachette

L'édition originale de cet ouvrage a paru
en langue anglaise chez Razorbill,
a division of Penguin Young Readers Group,
a member of Penguin Group (USA) Inc.,
sous le titre :

GHOST FLOWER

Copyright © 2012 Michele Jaffe

All rights reserved including the right of
reproduction

in whole or in part in any form.

This edition published by arrangement with
Razorbill,

a division of Penguin Young Readers Group,
a member of Penguin Group (USA) Inc.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Laure Porché.

Illustration de couverture : © Katya Evdokimova/
Arcangel Images.

Conception graphique : Lorette Mayon.

© Hachette Livre, 2012, pour la traduction
française.

Hachette Livre, 43, quai de Grenelle, 75015 Paris.

ISBN : 978-2-01-202934-7

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Laure Porché

Un amas d'images brisées sur lesquelles frappe le soleil :

L'arbre mort n'offre aucun abri, la sauterelle aucun répit,

La roche sèche aucun bruit d'eau. Point d'ombre

Si ce n'est là, dessous ce rocher rouge

(Viens t'abriter à l'ombre de ce rocher rouge)

Et je te montrerai quelque chose qui n'est

Ni ton ombre au matin marchant derrière toi.

Ni ton ombre le soir surgie à ta rencontre ;

Je te montrerai ton effroi dans une poignée de poussière.
T.S. Eliot, La Terre vaine Traduit de l'anglais par Pierre Leyris

PREMIÈRE PARTIE
Léthargie



Son corps se réveille avant son esprit. L'air est chaud et immobile contre sa peau. Un camion grogne dans le lointain, mais il est vite passé et le silence retombe sur elle comme un édredon léger. Sa joue repose sur quelque chose de froid et lisse ; ses jambes sont repliées sous son menton.

Elle ne dort pas comme ça d'habitude. Elle se tourne légèrement pour pouvoir s'étirer ; son épaule explose de douleur.

Elle ouvre les yeux sur des carreaux blancs, zébrés d'une substance bleue, le dessous d'un lavabo. Son cœur se met à battre la chamade alors qu'elle intègre les détails, onze vieux chewing-gums gris collés sous la vasque, une bouteille de désinfectant rose vif, un faux ongle violet à côté des toilettes.

Un de ses yeux refuse de s'ouvrir complètement ; elle le touche, il est gonflé. Elle s'agrippe à la porcelaine blanche du lavabo et une douleur fulgurante derrière la tête obscurcit un instant sa vision. Elle tient bon, la douleur passe. À présent elle est debout mais la pièce tangué sous ses pieds.

Dans le miroir fendu, elle voit quelqu'un avec un début d'œil au beurre noir et des traînées de mascara sur le visage. Il lui faut un moment pour réaliser que c'est elle, c'est forcément elle. Elle sent quelque chose qui lui rentre dans la cuisse et elle sort de sa poche dix-huit dollars soixante-quinze, un morceau de chaîne en or cassée et un ticket de caisse pour un Coca Light.

Elle pousse la porte, sort en titubant. Les rayons du soleil sont perçants. Elle plisse les yeux et fait un tour complet sur elle-même. Elle n'a aucune idée d'où elle est.

Elle se met à courir.

CHAPITRE UN



Tout a commencé par une nouvelle aurore.

Je me réveillai au son d'un rire de fillette résonnant dans mes oreilles. Un rayon de soleil traversait mon visage en diagonale, peignant d'or l'espace derrière mes paupières. Je m'étirai, mes doigts et mes orteils se déployant contre des draps froissés de l'autre côté du lit.

Vide.

C'était un rêve. Pas d'enfant rieur. L'air pénétrant ma chambre de location à travers le grillage parsemé de mouche était immobile et silencieux, déjà brûlant à cinq heures trois du matin.

J'avais dormi plus de mille jours. Pas vraiment, mais c'était l'impression que j'avais.

Encore deux minutes avant que mon réveil ne sonne. Récemment, ça m'arrivait de plus en plus : je me réveillais soixante, quatre-vingt-dix, cent secondes trop tôt, comme si une partie de moi émettait un avertissement : « Arrête de traîner et sors d'ici ! »

Je suis une imposture. Une menteuse. Un escroc. Mais tout ce qui suit est la vérité et rien que la vérité. Je n'ai plus de raison de mentir.

L'aurore est spéciale à Tucson. Elle n'arrive pas progressivement, ne se consume pas doucement comme aux lisières du pays. Elle arrive d'un coup, une lumière fine et brillante, couleur maïs, qui donne l'impression d'être plus franche que sa cousine de l'après-midi, couleur beurre doré. Elle n'est pas toujours flatteuse, mais elle ne tourne pas autour du pot.

Je bâillai. Un gros bourdon ronronnait devant la fenêtre. Plus bas, dans la rue, j'entendis le bruit d'un arrosage automatique abreuvant une pelouse assoiffée, cliquant un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept puis *septsixcinqquatretroisdeuxun* quand le bras mécanique revenait rapidement. L'air chaud s'installa sur moi comme une couverture supplémentaire ; je m'autorisai un instant à savourer la sensation. Puis mon réveil se mit à sonner, et je me traînai hors du lit.

La lumière ne mettait pas ma chambre en valeur, relevant chaque cicatrice et plaies dans la table de nuit cabossée et la commode aux

tiroirs fermés à la colle – cinquante-trois dollars cinquante la semaine ne vous donnait pas droit à des tiroirs – et accentuant la ressemblance des petites fleurs bleues ornant le papier peint jaune avec des microbes de la grippe. J'aurais pu passer dix heures à nettoyer l'endroit sans en améliorer l'apparence, ni l'impression de solitude qui s'en dégageait.

C'était la fête des Mères et, dès neuf heures trente, le Starbucks où je travaillais dans la Vieille Ville débordait d'hommes blancs bien nourris, arborant d'épais anneaux d'or au doigt, vêtus de bermudas et de tee-shirts de l'université d'Arizona, maniant des poussettes et faisant très attention à ce que la commande de leur femme – un double Chai Latte avec un peu de mousse – soit parfaite. Comme si ça allait compenser tous ces soirs où ils n'étaient pas rentrés pour aider à préparer le dîner, ou la façon dont ils me faisaient des clins d'œil quand ils venaient pendant la semaine, seuls et en costards. Les femmes perpétuaient le mensonge, faisant de leur mieux pour prétendre que passer la journée dans un café avec leur famille était leur rêve ultime pour ce jour spécial.

Qui sait, peut-être que ça l'était. Je devrais admettre une chose dès le départ : je ne sais pas vraiment comment fonctionnent les familles heureuses. Mes expériences en familles d'accueil ont influencé ma vision de la « famille » : un organisme lié par des mensonges qui l'arrangent et des besoins qui ne l'arrangent pas, qui se met en boule comme un hérisson plein de piquants protecteurs si vous osez mentionner cette vérité.

Ma troisième mère d'accueil, Mme Cleary, ne comprenait pas pourquoi il était si difficile pour moi de m'intégrer. « Tu dois apprendre à penser à d'autres qu'à toi, à avoir de la compassion pour eux », m'avait-elle dit, allongée dans son transat, un bol de pop-corn sur les genoux et un verre de bourbon à la main. Mon estomac avait gargouillé distinctement, mais nous l'avions ignoré toutes les deux. « Tout ce que tu as à faire est de te mettre dans les chaussures de quelqu'un d'autre. »

J'avais essayé, mais ses chaussures étaient noires, avec des bouts pointus, des talons de dix centimètres et des boucles criardes qui lui écrasaient l'avant des pieds. Ses lèvres peintes en rouge se crispaient en un rictus à chaque fois qu'elle se levait. Regarder ces chaussures me donnait envie de crier.

Ce fut la dernière famille d'accueil dans laquelle je vécus.

Je finissais juste d'essayer de me mettre dans les tongs vertes de la cliente en face de moi, au sourire permanent made in Botox – « Passez

une super journée ! » gazouillai-je – quand le garçon et la fille atteignirent le comptoir.

— Salut, tu te souviens de moi ? lança le garçon en me faisant un sourire complice et en se penchant vers la caisse.

Je supposai que c'était une question rhétorique. Il aurait été aussi impossible de l'oublier que de ne pas remarquer leur entrée ce jour-là, lui et la fille qui l'accompagnait. D'abord, ils se fondaient aussi bien dans la foule de Papas-Mamans-Poussettes que du sable dans un Frappuccino. Ensuite, lui avait l'air tout droit sorti d'une pub, le genre où un gars à moitié nu aux abdos sculptés dans l'albâtre contemple l'horizon. Riche. Gâté. Avec une expression de suffisance permanente. Le genre de visages qui pouvait facilement hanter vos rêves.

Enfin, il était venu cinq fois ces deux dernières semaines. J'avais l'impression d'avoir vu la fille récemment aussi, mais je n'en étais pas sûre.

— Je suis Baine, se présenta le garçon quand je me contentai de le regarder. Baine Silverton. Et voici ma sœur, Bridgette.

— Eve, l'informai-je en désignant mon badge de la tête. Mon nom est toujours Eve Brightman. Comme toutes les autres fois où tu me l'as demandé.

— Tu te souviens de moi alors, s'exclama-t-il, ses yeux s'allumant de plaisir. Je te crois, vraiment. C'est juste... c'est fou, tu es le sosie de quelqu'un que je connaissais.

Il se tourna vers la fille à ses côtés.

— Tu vois, Bridge ? C'est pas bizarre ? Je veux dire, elle a les cheveux courts mais ça pourrait sérieusement être elle.

Elle hocha la tête. Comme lui, elle avait des yeux espacés sous des paupières lourdes, couleur bleu-ciel-du-matin, et un visage d'un ovale parfait. Mais quand le regard de Baine était malicieux et chaleureux, celui de Bridgette était froid, perçant. Je devinai qu'elle avait les mêmes cheveux châains qui doraient au soleil, mais ils étaient teints d'un rouge subtil et une frange épaisse lui barrait le front. J'avais le sentiment que, dans son monde, c'était un acte de rébellion exaltant. Je la regardai situer d'un seul coup d'œil mon jean et mon tee-shirt de chez Target. Elle portait une combinaison short en jean, un pull large en cachemire, des mocassins, un grand sac en cuir subtilement décoré de métal et des lunettes d'aviateur relevées sur sa tête. Une triple bague en or de chez Cartier ornait son index gauche. Simple, sans ostentation. Sans compter la bague, j'estimai la tenue à quatre mille dollars. La mienne coûtait trente-quatre dollars cinquante-trois.

— J'ai parlé de toi à Bridgette, reprit Baine.

Je ne voyais pas ce qu'il avait bien pu lui dire mais, avant que je puisse le lui demander, Roman, mon patron, se pointa.

— Qu'est-ce que je t'ai déjà dit, Eve ? Pas de parlotte avec tes amis au comptoir, reprocha-t-il de sa voix nasillarde, parvenant à me lancer un regard noir tout en souriant obséquieusement à Baine et Bridgette.

— Nous passions juste commande, dit Baine, avant de le faire pour de bon.

Bridgette et lui emportèrent leur cappuccino (pour lui) et leur thé à la menthe (pour elle) à une table qu'une famille de cinq venait juste de libérer, dans un coin.

Roman m'attaqua immédiatement.

— Tu es en période d'essai, tu sais, m'avertit-il avec des yeux brillants.

Du coin de l'œil j'observai Bridgette qui, après avoir soigneusement brossé les miettes laissées par la famille dans une serviette, la pliait en forme d'enveloppe avant de la jeter.

— Nous en discuterons après la fermeture.

La colère sur son visage n'était qu'un masque destiné à dissimuler son excitation. Roman savait que j'avais besoin de ce travail. Il suspectait que ma carte d'identité était douteuse, que je devrais probablement être encore au lycée, ce qui renforçait son impression de me tenir en son pouvoir. Dans le passé, il avait tenté d'utiliser ce pouvoir d'une manière qui...

Enfin, d'une certaine manière. Et même moi, je n'étais pas assez seule pour avoir envie de ça.

Grâce à une combinaison de ruse et de chance, j'avais réussi à éviter ses tentatives. Mais c'était de plus en plus difficile.

Baine et Bridgette restèrent assis là un quart d'heure, en pleine conversation, me jetant des coups d'œil toutes les dix secondes. Ils ressemblaient à des lynx, élégants et bien entretenus : ils étaient beaux, mais ils dégageaient quelque chose de carnassier. Je faisais semblant de ne pas les voir. Mais mon cœur battait à tout rompre, et je suis presque sûre que plusieurs personnes ont eu leur café à moitié prix tellement j'étais distraite.

Le Filofax gris de Bridgette était sur la table, et Baine s'en saisit. Du coin de l'œil je le vis en arracher une page, y griffonner quelque chose, repousser sa chaise et se lever. Pendant que Bridgette

rassemblait son sac, son pull et ses lunettes avant de se diriger vers la porte, il dépassa la file d'attente et me glissa le papier.

— Nous avons une proposition pour toi. Appelle-nous si tu veux en savoir plus.

J'escamotai rapidement le papier dans la poche de mon tablier, consciente du regard de Bridgette posé sur moi. Son expression avait quelque chose d'indéchiffrable, quelque chose que je n'arrivais pas à définir mais qui n'était pas bienveillant. Elle tripotait la bague à son doigt.

À la pause, je sortis la feuille de ma poche. D'un côté, une sorte de liste écrite au crayon. De l'autre, au stylo, des chiffres. Un numéro de téléphone, et « 100 000 \$, cash ».

Je pouvais entendre le sifflement de Nina, celui qu'elle était si fière de maîtriser, comme si elle était à côté de moi. Mon Dieu, comme j'aurais aimé qu'elle soit là. « Tu dois avoir quelque chose dont ils ont vraiment besoin », s'émerveilla sa voix dans ma tête.

Sûrement, pensai-je. Je retournai la feuille et parcourus la liste. Je supposai que c'était l'écriture de Bridgette ; ça correspondait en tout cas à ce que j'avais vu d'elle. Sous le titre « Pour Marisol » était écrit : « Retirer le contenu de l'étagère à épices, nettoyer avec un chiffon mouillé, replacer par ordre alphabétique. Retirer le contenu de l'armoire à pharmacie, nettoyer avec une lingette antibactérienne Clorox (bleue, pas jaune), et replacer le contenu en ordre chronologique de la date d'expiration la plus récente à la plus tardive. » J'eus une soudaine vision d'elle faisant la même chose avec moi, retirer le contenu, nettoyer et remplacer par un nouvel ordre amélioré.

Voilà une personne avec qui je ne veux rien avoir à faire, me dis-je. Je fourrai la note dans ma poche, m'assurai que mon expression était neutre, et retournai au travail.

CHAPITRE DEUX



« L'oubli est plus difficile que le souvenir » aimait dire Mlle Mélanie. Elle était la voisine de palier de ma dernière famille d'accueil, à l'Efficiency Suites, la doyenne de la résidence et notre concierge officieuse. Je la revois assise dans le fauteuil en vinyle qu'elle nous avait fait monter sur le toit de l'immeuble, séparant et tressant les cheveux de ma sœur adoptive, Nina. Non loin, quelques-uns des garçons tous semblables vivant dans le complexe donnaient des coups de pied dans un ballon à moitié dégonflé. La soirée d'été poussiéreuse nous enveloppait. Il faisait chaud, caniculaire, même une fois le soleil couché, mais vous pouviez profiter d'une légère brise si vous montiez assez haut.

Les mains de Mlle Mélanie travaillaient comme des colibris, filant ici et là, au-dessus et autour, s'arrêtant uniquement pour saisir sa cigarette et en tirer une longue bouffée.

— Tu peux tout essayer, mais les souvenirs sont encore là, à t'attendre, comme des voyous à la sortie du magasin d'alcool.

— J'aimerais bien, dis-je en riant.

— Ouais, ça n'a aucun sens, mademoiselle M., cria l'un des garçons qui jouaient au foot. Si c'était vrai j'aurais été premier de ma classe, j'aurais eu les meilleures notes à mon exam, au lieu de traîner avec ces nazes.

Un chœur de huées s'éleva, mais Mlle Mélanie l'ignora.

— Attendez un peu.

J'ai attendu, mais pour moi l'inverse est toujours plus vrai. Je suis une oublieuse professionnelle. Ma mémoire a l'air d'avoir été pillée, non pas avec une précision professionnelle mais approximativement. Il me reste des morceaux de souvenirs pendant comme les ligaments rouges des membres amputés dans les films de zombies : la lumière des phares sur le bitume mouillé, « Tom Yaw », le contour de la mâchoire de ma mère alors qu'elle s'apprête à se tourner vers moi.

Je ne me souviens pas du visage de ma vraie mère. Quand je la vois dans mon esprit, c'est toujours de dos, debout devant quelque chose, une peinture, une fenêtre, mais le plus souvent l'océan. Pas en train de

s'éloigner de moi, mais plutôt en train de s'en approcher, pour y plonger les orteils et sentir la fraîcheur scintillante du sable qui joue entre eux quand l'eau froide les touche et que les crabes s'en vont chatouiller le fond. Sans se retourner, elle me tend la main pour que je la rejoigne, mais je reste sur la rive à observer les oiseaux aux longues pattes, me demandant pourquoi certains restent et d'autres s'envolent. Quand je pose la question à ma mère, elle répond : « Tout le monde a le choix. »

Elle s'est envolée. Je suis restée. Quoique, l'inverse peut être vrai aussi.

Il n'y a pas d'océan à Tucson, mais il y a quand même plein de façons de se noyer. Je ne parle pas au figuré : la vie est assez compliquée sans y rajouter des jeux de mots. Je parle de la façon dont vous pouvez vous noyer dans quelque chose d'aussi trivial qu'un bol de soupe au poulet. En gros, vous êtes toujours à cinq centimètres de la mort. C'est pour ça que je n'ai jamais compris pourquoi les gens prenaient la préparation de leur suicide tellement au sérieux. Même de la soupe en boîte suffirait.

Les déclencheurs d'un souvenir peuvent être confus, des digues moussues pleines de portails spatio-temporels inattendus vous menant vers des régions inconnues de votre psyché. Il n'y avait pas beaucoup de mystère dans la raison pour laquelle mes pensées se tournèrent vers ma mère le jour de la fête des Mères. Cependant je me demande si, ce jour-là, je ne tombai pas sans le savoir dans un minuscule sillon, une partie de moi qui rêvait de famille, éveillée sans que je m'en rende compte. Je me demande si c'est pour ça que je l'ai fait.

CHAPITRE TROIS



Le reste de la journée se passa dans un tourbillon jusqu'à l'heure de la fermeture. C'est là que Roman frappa.

— Il manque dix dollars dans la caisse, annonça-t-il en me regardant. Je pense que tu sais ce que ça veut dire.

Il avança vers moi. Je reculai d'un pas.

— Je n'ai rien à voir avec ça.

— Alors qui ?

Il se rapprocha encore. Le moulin à café me rentrait dans le dos à présent.

— Je ne sais pas.

Je posai les mains derrière moi pour me stabiliser, et mes doigts se refermèrent sur l'anse d'un mug de Pâques, la promo du jour.

— Eh bien, qu'est-ce que tu proposes de faire ?

Un pas de plus et son corps serait pressé contre le mien. Sa respiration était déjà bruyante et ses yeux ne quittaient pas mes seins. Si je me fiais à son expression, ils feraient l'affaire malgré leur petite taille.

— Je pense qu'il va falloir faire une fouille au corps.

Je ramenai mon bras en avant, envoyant la lourde tasse dans sa joue où elle fracassa son orbite. Le mug explosa et Roman partit en arrière, le souffle coupé.

— Espèce de salope, s'écria-t-il en pressant la main sur son œil. Espèce de salope, tu aurais pu m'éborgner.

J'aurais voulu le corriger : je savais ce que je faisais, ce n'était rien d'aussi dangereux. Mais il reprenait ses esprits, et il était temps que je m'en aille.

— Espèce de salope, répéta-t-il, apparemment heureux de sa trouvaille, en se précipitant vers moi.

Il se trouvait entre la sortie et moi.

— Je vais te faire payer pour ça. Je...

Sa grosse main se tendit vers moi et je l'évitai, le déstabilisant. Alors qu'il trébuchait, je me précipitai vers le bout du comptoir. Je sentis ses doigts se refermer sur la poche arrière de mon jean, mais je ne m'arrêtai pas. Mon cœur battait si fort dans mes oreilles que j'entendis à peine le tissu se déchirer. Emportée par mon élan, je partis en avant.

— Je vais appeler la police. Espèce de...

À quatre pattes, je rampai vers l'ouverture du comptoir. Il essaya d'attraper mon pied mais je donnai un coup vers le haut et fut récompensée par un grognement.

— Espèce de salope, je vais te faire arrêter. Tu vas...

Je n'entendis pas le reste. J'étais debout et à la porte, tâtonnant avec ses clés dans la serrure. Dieu, pourquoi est-ce que mes doigts ne fonctionnaient pas ? Fonctionnez, bon sang !

Et j'étais dehors, dans l'air chaud de la nuit, la silhouette sombre des montagnes se découpant sur le bleu et or du ciel crépusculaire. Je me mis à courir sans savoir combien de temps ni jusqu'où. Je dus finalement m'arrêter, appuyée sur un rocher couleur rouille, haletante, pleurant. Je regardai mes mains parsemées d'éclats de céramique rose, lavande, verte et blanche, issus du mug cassé sur lequel j'avais dû ramper. Une petite marguerite jaune du rebord pendait de ma paume, à un angle bizarre. Je regardai autour de moi. Je n'avais aucune idée de l'endroit où je me trouvais.

Je n'avais aucune idée de rien. La seule pensée claire qui me vint fut que je ne pouvais pas retourner à mon hôtel au cas où Roman appellerait vraiment les flics. Il n'y avait pas grand-chose là-bas, rien qu'on puisse utiliser pour me retrouver, mais cela signifiait que je ne possédais plus rien d'autre qu'une carte d'identité au nom d'Eve Brightman et les vêtements que je portais. Je ne pourrais certainement pas aller chercher ma dernière paie.

Le vent changea, apportant du désert une odeur de sauge : il pleuvait non loin d'ici. Je levai la tête et vis les formes grises inquiétantes des nuages qui s'amoncelaient autour des montagnes sur l'horizon. Baissant le regard, je réalisai que je portais toujours mon tablier. En plongeant la main dans la poche, je sentis un billet froissé et le morceau de papier que Baine m'avait donné.

« Nous avons une proposition », avait-il dit. « 100 000 \$, cash », promettait le mot. Il y eut un grondement et un coup de tonnerre. La tempête approchait.

Il ne posa aucune question quand je l'appelai, se contentant de me dire de rester où j'étais. Il serait là dès que possible. Je dépensai trois

des dix dollars que j'avais volés et cachés dans mon tablier pour m'acheter un Ice Tea et m'assis pour l'attendre sur le bord de la route, en observant les nuages aux ventres lourds de pluie qui se rapprochaient. Mon esprit aurait dû être en effervescence mais, au lieu de ça, il était juste... vide. Mes yeux se posèrent sur le cocon de soie blanche d'un papillon sous le rocher voisin de celui où j'étais assise. Apparemment je n'étais pas la seule à commencer une nouvelle vie sur ce carrefour.

Quarante-cinq minutes plus tard, une Porsche Carrera argentée fit un demi-tour et s'arrêta à mes pieds comme une panthère impeccablement dressée. Baine baissa la vitre et me sourit.

— Prête pour l'aventure de ta vie ?

Une petite voix dans ma tête me murmura que c'était trop lisse, trop facile. Ma main hésita un instant sur la poignée. Si je faisais ça, quoi que « ça » soit, il n'y aurait pas de retour en arrière possible. Pas d'échappatoire.

Tu peux continuer à courir, susurra la voix dans ma tête. Il n'y a pas de raison de s'arrêter maintenant. Tourne les talons et sauve-toi encore.

J'ouvris la portière et me laissai tomber sur le siège.

— Je suis prête.

À ce moment-là, je pensais l'être.

Il fit un autre demi-tour et se dirigea à l'ouest, vers les nuages.

CHAPITRE QUATRE



Je contemplai les gouttes de pluie glissant le long de la vitre, traçant des chemins dans la poussière. C'est fascinant, comment elles font ça : l'une d'elle ouvre la voie, puis les autres suivent dans cette empreinte, déviant parfois légèrement pour l'élargir, mais restant généralement dans la même direction, jusqu'à ce qu'un élément extérieur puissamment intervienne, comme le vent ou un virage soudain. Regardez-les, un jour. Leur réticence à tracer leur propre route est remarquable. Et si des gouttes de pluie ont cette tendance – des gouttes de pluie dont la brève existence ne contient aucun enjeu –, il n'est pas surprenant que les gens l'aient aussi, suivant des chemins tracés par d'autres, même s'ils ne mènent à rien de bon.

C'était la tension de surface qui les maintenait en place, je le savais. Elles agissaient ainsi à cause de la cohésion des molécules, de leur attraction à la surface, au superficiel.

Baine demanda :

— Tu as besoin de passer prendre quelque chose rue Van Cortland ?

— Tu sais où je vis ? Tu m'as suivie ?

— Ça s'appelle un audit préalable. Je voulais m'assurer que tu étais adéquate.

Au mot « adéquate », un frisson glaçant passa le long de ma colonne.

— Et qu'as-tu appris ?

— Tu vis là depuis un mois pendant lequel tu n'as reçu aucun visiteur, tu as dit à la propriétaire que tu étais orpheline, tu n'as pas de téléphone portable et tu n'as jamais reçu d'appel dans la chambre.

Je le fixai pendant quatre respirations, le temps que ma chair de poule disparaisse.

— Non, je n'ai rien à aller chercher, répondis-je finalement.

Il changea de file, prenant la rampe vers l'autoroute, le tic-tic de son clignotant, seul bruit dans la voiture. Une fois engagés dans la circulation, nous roulâmes en silence vers le nord. Après un kilomètre ou deux, il me lança un coup d'œil.

— Depuis combien de temps est-ce que tu te débrouilles seule ?

Je pris un temps pour décider quelle histoire sortir de mon carquois et tirer vers lui.

— Quand j'avais dix ans, ma mère m'a conduite à une gare de cars Greyhound, m'a dit de l'attendre pendant qu'elle allait acheter des Snickers et n'est jamais revenue.

Ce n'était pas toute l'histoire, mais c'était vrai.

J'avais bien choisi : ses lèvres se crispèrent et ses doigts se recourbèrent sur les incrustations en acajou du volant. L'atmosphère dans la voiture changea légèrement, laissant place à un silence gêné.

— Je suis désolé, dit-il.

— Je me suis débrouillée.

— Je n'avais pas le droit...

— Non, c'est vrai.

Il n'y aurait plus de questions à propos de mon enfance, j'en étais sûre.

Les essuie-glaces traçaient des demi-cercles se chevauchant avec les gouttes de pluie tombées sur le pare-brise, comme une danseuse de flamenco ouvrant et fermant ses éventails. La foudre éclairait le ciel de veines d'argent brillantes, et le tonnerre grondait au loin.

Je choisis soigneusement ma prochaine question. Il faut être vigilant avec les étrangers : vos questions peuvent révéler autant que vos réponses.

— Les gens disent toujours qu'il ne pleut jamais dans le désert.

— Tu n'es pas d'ici, dit-il presque à lui-même, comme s'il en prenait note. Tu n'as jamais vu d'orages dans le désert ?

Il me regarda pour vérifier que je l'écoutais.

— Ils peuvent être assez extraordinaires. Sauvages et hors de contrôle jusqu'à ce que, brusquement, ils s'arrêtent. Ro – Aurora – adorait les orages. Elle courait dehors dès qu'il y en avait un et restait debout là jusqu'à la fin, se faisant tremper.

— Qui ?

— Ma cousine. Celle à qui tu ressembles. Je me demandais quelque fois si c'était parce qu'elle-même était comme une tempête. C'est probablement stupide.

Les derniers mots semblaient être plus pour lui-même que pour moi.

— Tu dis « étais ». Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

Ses lèvres se serrèrent.

— C'est ce dont toi, Bridgette et moi allons parler.

Il fronça les sourcils.

— Pourquoi ne pas m'avoir demandé où nous allions ?

Je gardai les yeux rivés sur le pare-brise, mais j'observai Baine dans ma vision périphérique.

— Ça n'aurait pas d'importance. Je ne perds pas mon temps avec des questions oiseuses.

— Oiseuses. Joli mot. Où l'as-tu trouvé ?

— J'ai une carte de bibliothèque.

Un panneau pour le Highway Motel – « Prochaine sortie. Meilleur de sa catégorie ! » – sembla attirer le regard de Baine alors que nous le dépassions, et je sentis son regard se poser un moment sur moi, me toisant. Je fis semblant de ne pas le remarquer et continuai à regarder passer le paysage : Mary Ann's Diner, Cito Gas, le Rub-a-Dub Carwash.

— Tu es toujours aussi calme quand tu montes en voiture avec des étrangers ?

Nous dépassâmes la sortie du motel.

— Je suis sûre qu'il n'y a rien que ta sœur et toi puissiez vouloir que je n'aie pas déjà fait.

Il arbora un petit sourire satisfait qui fit apparaître une parenthèse au coin de sa bouche.

— Oh ! je pense que tu vas être surprise.

De nulle part, une image me revint, quand il m'avait traité de sosie, et le premier éclat de peur tordit mes intestins. Mais j'étais déterminée à ne pas le montrer.

Nous sortîmes de l'autoroute juste avant le panneau « Phoenix cinq prochaines sorties » et nous rabattîmes sur les petites routes, celles qui passent directement du bitume au gravier, sans bas-côtés. Celles qu'apprécient particulièrement les tueurs en série organisés, car elles sont accessibles mais retirées et qu'elles ne gardent pas les traces de pneus.

La pluie s'était transformée en bruine fine. Le bleu argenté des phares de la Porsche transformait la route en un ruban d'ébène.

Il y avait peu de trafic venant en sens inverse, nous nous mêmes

donc à parier sur le nombre de voitures que nous rencontrerions entre chaque borne kilométrique, un dollar par kilomètre. Je gagnai les deux premiers kilomètres (trois voitures chacun) ; il gagna le troisième (six). Le quatrième était encore match nul quand il vira brutalement dans le parking recouvert de gravier d'un supermarché de taille moyenne, projetant une pluie de petits cailloux gris. Il freina devant la porte, dit « Attends là », et sortit de la voiture avant que je puisse protester, y laissant entrer une vague d'air frais. À travers la vitre, je le vis serrer la main de l'homme derrière le comptoir, échanger quelques mots, prendre un cure-dents et ressortir.

Il avait le cure-dents au coin de la bouche, jouant avec, lorsqu'il revint dans la voiture.

— Bridgette est déjà passée acheter des provisions, et elle nous attend au chalet, annonça-t-il, le bras posé sur l'arrière de mon siège alors qu'il reculait hors du parking.

— Tu as peur d'elle, dis-je.

Le cure-dents s'immobilisa. Il me faisait face, la tête tournée pour regarder par-dessus son épaule, et il s'arrêta au milieu de sa manœuvre pour me regarder dans les yeux.

— Non, pas du tout. Pourquoi est-ce que j'aurais peur de ma petite sœur ? me défia-t-il.

Je n'avais rien à répondre, mais j'étais sûre d'avoir raison. Vous apprenez à ressentir ce genre de choses quand vous avez vécu comme moi.

Nous restâmes assis comme ça, ses yeux sur mon visage, le cure-dents serré entre ses mâchoires, pendant trois battements de cœur. Assez longtemps pour s'empêcher consciemment de cligner des yeux. Assez longtemps pour que le défi quitte son visage, remplacé par quelque chose d'autre, une expression intense qui aurait pu être du désir ou de la haine, ou quoi que ce soit entre les deux.

D'un ton indéchiffrable il dit :

— Quand je te vois, ma cousine me manque.

— Vous étiez proches ?

— On était de la même famille.

Soudain, il évita mon regard. Détournant la tête, il passa la troisième. Il garda le pied sur le frein, fit vrombir le moteur jusqu'à ce que celui-ci gémitte comme s'il implorait grâce, et explosa sur la chaussée à quatre-vingts kilomètres à l'heure.

Nous roulâmes en silence pendant dix minutes, les phares zigzaguant le long de la route sinueuse, illuminant d'abord des pierres couleur crème, puis des rochers gris et enfin des arbres de plus en plus grands. Nous dépassâmes une boîte aux lettres argent et Baine emprunta une trouée dans les arbres, ralentit et arrêta la voiture devant un garage à trois portes. Il appartenait à un large bâtiment de pierre à deux étages, avec une tour carrée sur un côté, du lierre grimpant le long de ses parois. Une lumière chaude et dorée rayonnait des fenêtres situées au-dessus du garage et de la tour, mais le reste de l'endroit était complètement obscur.

— On est arrivés, dit-il en ouvrant la portière pour sortir. Bienvenue au chalet familial.

Je l'imitai.

— Je suis pratiquement sûre que la plupart des gens appelleraient ça un château.

La voix de Bridgette nous parvint de l'autre côté de l'allée de gravier.

— Comme tu es en train de t'en rendre compte, nous ne sommes pas « la plupart des gens ».

Elle était debout dans une large embrasure de porte à la base de la tour. Elle s'était changée et portait maintenant des leggings gris et un sweater large bleu clair, mais elle avait toujours les mocassins aux pieds. Ses bras étaient croisés sur sa poitrine.

— D'abord, nous sommes plus prudents. Avant de faire un pas de plus, dis-moi ton nom. Et ne dis pas Eve Brightman. Eve Brightman est morte il y a onze ans ; j'ai vérifié. Tu n'es même pas sur Facebook. Qui es-tu vraiment ?

Je ne savais pas quoi répondre à ça. Rien dans ma vie n'avait jamais pu se résumer aux catégories d'une invitation mondaine comme Qui, Quoi, Où, Quand, Tenue de soirée exigée. Mais je ne pouvais pas dire ça à Bridgette. Au lieu de cela, je lui répondis sur le ton du défi :

— Qu'est-ce que ça peut faire ?

— Ce n'est pas une réponse. Je veux une réponse.

J'observai un papillon de nuit voleter autour de la lampe à côté de la porte bien entretenue, solide, et ça me fit penser au cocon que j'avais vu plus tôt.

Je décidai de dire la vérité.

CHAPITRE CINQ



— Je suis en fuite, dis-je. Je me cache.

Les yeux de Bridgette se plissèrent légèrement : elle ne s'attendait pas à ça.

— De qui ?

— Quelqu'un qui croit que j'ai quelque chose qu'il veut.

— Est-ce que la police te cherche ?

— Non.

J'en étais presque sûre.

— Donc c'est juste cet... individu. Qui est-ce ?

— Ce ne sont pas vos affaires.

À présent Baine était à côté de moi.

— Tu ne m'as pas dit que tu étais une criminelle. Tu t'es moquée de moi.

— Je ne suis pas une criminelle. Et tu ne m'as rien demandé.

— Quel est ton vrai nom ?

J'y réfléchis, vraiment, avant de dire :

— Je ne crois pas avoir envie de te le révéler.

Des creux sombres apparurent sous ses pommettes quand il serra la mâchoire.

— Oublie. On laisse tout tomber.

Bridgette le regarda bizarrement.

— C'était ton idée.

— Eh bien, j'ai changé d'avis. C'est un pari dangereux. Pas le premier d'ailleurs, comme je suis sûr que tu meures d'envie de me le rappeler.

Il posa à nouveau les yeux sur moi.

— Je te reconduis à Tucson. À moins que tu ne préfères y aller avec

Bridgette.

— Ça m'est égal.

Du coin de l'œil, je voyais Bridgette nous observer. Notre échange semblait l'amuser.

— Baine, je peux te parler une minute ?

Il la foudroya du regard.

— Quoi ?

— Montons. Tu ferais aussi bien de rester dîner. J'ai fait des *maccheroni al formaggio con prosciutto*, annonça Bridgette avec l'ombre d'un challenge dans la voix.

Même si je n'avais pas la moindre idée de ce que c'était, je mourais de faim. J'avais sauté le petit déjeuner et le déjeuner, et avais dîné d'un muffin rassis la veille.

— C'est un de mes plats préférés, répondis-je comme si j'en mangeais tous les jours.

Elle plissa à nouveau les yeux, mais tourna les talons et nous guida dans l'escalier. Il menait à l'étage vers un espace ouvert, avec les fenêtres que j'avais vues d'en bas d'un côté et un pan de portes-fenêtres de l'autre. Il y avait une cuisine luxueuse avec un plan de travail central entouré de six tabourets hauts. Un énorme canapé rebondi et des fauteuils étaient regroupés devant une cheminée, autour d'un immense tapis en peau de mouton. Les meubles étaient tous blancs ou crème, modernes quoique ayant l'air confortable. Le couvert était mis pour trois sur le plan de travail – des assiettes, des serviettes, des verres, des couverts qui semblaient faits d'argent massif – et une odeur délicieuse émanait du four. Il faudrait au moins une demi-heure de ménage pour la cuisine seule.

Mais ce fut le piano qui attira mon regard. Un demi-queue fait d'un bois sombre et précieux, brillant comme un phare dans le coin près des portes-fenêtres. C'était un instrument magnifique.

Bridgette poussa Baine sur la terrasse qui faisait le tour du bâtiment, me dit « Sers-toi de ce que tu veux. On revient dans une minute », et referma la porte derrière elle.

Je sortis une bouteille de Perrier du frigo et m'approchai du piano, d'où j'avais une bonne vue sur la terrasse. Des photos dans des cadres en argent assortis étaient alignées en rang sur l'instrument, comme les soldats d'une armée du souvenir.

Je soulevai la plus grande, un groupe souriant surplombant un

terrain de tennis. Contrairement aux autres, un passe-partout sombre la bordait, comme si elle avait été recadrée, et le centre semblait décalé. Une femme aux étonnants cheveux argent était assise devant à gauche, un homme athlétique vêtu d'un polo jaune et d'un short en coton appuyé sur la rambarde derrière elle. En me fondant sur la ressemblance, je supposai qu'il était le père de Baine et de Bridgette. L'homme souriait, mais ne regardait pas l'objectif. Il fixait quelque chose sur la gauche, au-delà des bords de la photo. De l'autre côté de la femme se tenaient Baine et Bridgette, un peu plus jeunes, en tenue de tennis.

Chaque détail – de l'éclat des perles que portait la vieille dame avec sa robe de tennis jusqu'aux chaussures immaculées de Bridgette en passant par la marque blanche laissée par sa montre sur le bronzage de Baine, juste au-dessus de la poignée rouge de sa raquette – semblait tout droit sorti d'une photo de pub pour *Comment vivent les riches Magazine*. Ils souriaient tous, une famille unie possédant tout ce qu'on pouvait désirer. Mais tout cela donnait une impression de soin, de fabrication, assez sinistre. Que regardait si intensément l'homme, juste à l'extérieur du cadre ?

Soudain je frissonnai. Je levai les yeux de la photo et les posai sur la scène présente, à l'extérieur. Bridgette et Baine arpentaient le balcon, ne me laissant percevoir que des bribes de conversation. Au début ils bougeaient par à-coup, avançant de quelques pas puis s'arrêtant pour se disputer, avant de repartir. Baine avait l'air furieux et repoussait sa sœur, puis sa posture changea et il se redressa. Je distinguai les mots « nous berner » et « avantage » avant qu'ils ne s'éloignent et que leurs paroles ne redeviennent indistinctes. Bridgette était clairement aux commandes. Il fallut peu de temps pour qu'ils se mettent à faire les cent pas en harmonie, tête rapprochées, Baine acquiesçant. J'entendis quelque chose comme « ça la rend fiable », avant qu'ils ne se détournent à nouveau. C'était comme regarder deux poissons prédateurs dans un aquarium, nageant lentement de droite à gauche. Encerclant leur proie.

« Et s'ils ne savaient pas qu'ils sont dans un aquarium ? » entendis-je Nina demander dans ma tête. Je la visualisai assise sur la machine à laver, se penchant aussi loin que possible pour apercevoir l'énorme aquarium qui séparait la cuisine du salon des Dockwood, à travers les portes de la buanderie.

Je travaillais pour une entreprise de ménage pour sept dollars vingt-cinq de l'heure, plus les pourboires. Pas de couverture sociale, pas de questions sur mon âge, mon identité, ou pourquoi je n'étais pas à l'école. Quoi que, après des journées entières passées dans des maison

aux sols de marbre, aux murs de livres jamais lus, aux coffres-forts intégrés et aux bols d'ornement utilisés pour stocker toutes les télécommandes, il y avait rarement des pourboires.

Nina était fascinée par les poissons, et je me sentais coupable de l'obliger à rester dans la buanderie. Mais elle n'était pas censée être là, même si les Dockwood étaient sortis. Je savais qu'ils avaient des caméras de surveillance et je ne pouvais pas risquer qu'ils la voient.

— Tu veux dire, et si c'était nous qui étions dans un aquarium, et eux qui nous regardaient ? demandai-je.

— Oui ! s'écria-t-elle.

— Comment sais-tu que ce n'est pas le cas ?

Je savais que la question l'occuperait un moment. Elle aimait réfléchir aux choses, trouver des réponses concrètes et ma grande tolérance, peut-être même préférence, pour l'ignorance l'exaspérait souvent. J'étais en haut en train de polir les poignées des sous-vasques de la chambre matrimoniale quand j'entendis le bruit léger des pas de Nina derrière moi.

— J'ai trouvé ! annonça-t-elle, si excitée que je n'eus pas le cœur de la gronder pour être venue me trouver. Si on était dans l'aquarium, on n'aurait pas besoin de s'inquiéter de ce qu'on va manger ce soir. On n'aurait jamais faim. Donc on n'est pas dans l'aquarium.

— Non, acquiesçai-je, et mes mains se mirent à trembler.

Je gardai la tête baissée, passant le chiffon en cercle et évitant de la regarder pour qu'elle ne voie pas les larmes que je m'efforçais de retenir.

— Nous n'y sommes pas.

Je fis tout ce que je pouvais, mais ce n'était pas assez. J'inspirai profondément, tentai un sourire, levai les yeux vers elle dans le miroir...

Et me figeai.

Un filet de sang coulait de son nez le long de son menton.

— Ma puce, dis-je en me retournant pour l'essuyer sans réussir à endiguer le flot. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Quoi ?

Elle avait l'air perplexe. Puis elle aperçut le sang.

— Je ne sais pas. Ça vient de commencer.

— Ça t'est déjà arrivé ? demandai-je.

Elle détourna le regard.

— Non.

— Souvent ?

Elle haussa les épaules.

— Quand nous étions encore chez Mme Miller, une fois toutes les une ou deux semaines...

— Et maintenant ?

Ses yeux se posèrent sur les miens et se remplirent de larmes.

— Peut-être tous les jours.

Elle se mit à pleurer.

— J'ai si peur.

Je m'agenouillai et la pris dans mes bras, et nous étions comme ça quand Mme Dockwood rentra et nous vit, ainsi que les deux taches écloses comme deux fleurs rouges au bord de sa moquette blanche tissée main.

— Non seulement elle a une petite fille avec elle, mais cette petite fille est malade ! hurla-t-elle à mon patron au téléphone. C'est complètement inacceptable, amener une chose pareille dans ma maison. La moquette est fichue. Fichue, gémit-elle. Nous allons devoir la remplacer entièrement, et cela va coûter une fortune. J'espère que vous avez une bonne assurance.

Je fixai le sol, serrant la main tremblante de Nina pour la rassurer.

— Je suis vraiment désolée, dit-elle à Mme Dockwood et, à sa décharge, Mme Dockwood lui sourit et dit :

— Ce n'est pas ta faute, ma chérie.

Ses yeux se posèrent sur moi.

— C'est la sienne. Qu'est-ce qu'elle fait ici ? Ce n'est pas une garderie !

« Je suis désolée », dis-je à Mme Dockwood.

« Je suis désolée », répétai-je à mon patron quand il me renvoya.

« Je suis désolée », murmurai-je à Nina aux urgences, alors qu'elle dormait dans mes bras en attendant que quelqu'un puisse l'examiner.

Et quand ils l'auscultèrent...

Je me secouai pour revenir au présent. Je serrai le cadre d'argent si fort que les bords me rentraient dans les paumes.

Je le reposai avec soin, à l'endroit exact où je l'avais pris, comme je l'aurais fait si j'avais nettoyé cette maison au lieu d'y être une invitée. Je jetai un coup d'œil à Baine et Bridgette par-dessus mon épaule et vis qu'ils étaient à présent appuyés côte à côte contre la rambarde. Je soulevai le couvercle laqué du piano et caressai du bout des doigts la fraîcheur lisse des touches.

— Tu en joues ?

La voix de Bridgette me fit sursauter. Le couvercle retomba avec un claquement sec et je m'éloignai de l'instrument.

Je ne l'avais pas vue, ne les avais pas entendus rentrer, mais à présent elle était juste à côté de moi.

— Un peu. Une de mes familles d'accueil...

— Une de tes familles d'accueil ? demanda Bridgette, sa curiosité éveillée.

— Ça n'a pas d'importance, la coupai-je, dissimulant avec peine le fait que son intérêt me mettait mal à l'aise. Je ne joue pas vraiment. C'est juste que ce piano est tellement... beau.

— Oui, acquiesça Bridgette. Il était dans la maison de notre grand-mère mais elle a décidé qu'elle ne voulait plus le voir, alors nous l'avons monté ici.

Sous son regard curieux et intense, j'avais l'impression d'être un insecte épinglé sur une lame de microscope.

J'essayai d'adopter une pose nonchalante en mettant les mains dans mes poches arrière, me souvenant trop tard que l'une d'elle avait été déchirée par Roman cet après-midi.

Seulement cet après-midi. Ça semblait avoir eu lieu dans une autre vie.

Pour sauver la face, j'entrelaçai mes doigts derrière moi.

— Est-ce que vous jouez ? demandai-je pour détourner son attention.

— Bridgette est accompagnatrice, répondit Baine.

Les yeux de sa sœur ne me quittaient pas.

— Tu ne joues pas du tout ? Et au tennis ?

— Au tennis ? Non, dis-je en fronçant les sourcils.

— Les chevaux ? Tu montes ?

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Bien sûr. Beaucoup de familles d'accueil ont des écuries.

J'indiquai le balcon de la tête.

— Qu'est-ce que vous avez décidé ?

Baine et Bridgette échangèrent un regard, comme une conversation silencieuse.

— Parlons-en autour du dîner, je meurs de faim, décréta Bridgette.

CHAPITRE SIX



Depuis quelque temps, ma définition de « dîner » était : « Manger des trucs sortant d'une boîte de conserve, sur une assiette en carton, avec une fourchette en plastique. »

La version de Baine et Bridgette était un peu différente. En s'asseyant, Baine m'informa que Bridgette avait passé l'été de ses dix-sept ans à Rome, dans une école de cuisine. Elle minimisa la chose – « On a juste appris à se servir d'un couteau et les sauces basiques » – mais elle était bonne cuisinière.

J'appris que *maccheroni al formaggio con prosciutto* était une façon raffinée de dire « pâtes au fromage avec jambon », mais je n'avais jamais mangé de telles pâtes au fromage. Bridgette les avait cuites au four, elles étaient recouvertes d'une croûte dorée et la sauce était à la fois délicate, fumée et fromagère. J'en engloutis deux assiettes ; Baine m'imita. Bien qu'elle ait prétendu avoir faim, Bridgette se contenta de déplacer les pâtes dans son assiette en me lançant des regards furtifs.

Je finis par craquer. Je m'immobilisai au milieu d'une bouchée et laissai ma fourchette retomber dans mon assiette, provoquant un bruit sec. Bridgette sursauta légèrement.

— Pourquoi est-ce que tu n'arrêtes pas de me fixer ?

À sa défense, elle ne le nia pas mais dit :

— Je me demande comment tu digères ta nourriture en l'avalant comme ça, à moitié courbée.

Je mangeais comme les gens que je connaissais : le visage proche de mon assiette, un bras recourbé pour la protéger, la main droite agrippée au manche de ma fourchette.

— Qu'est-ce que tu as contre ma façon de manger ?

— Rien. C'est juste...

Elle posa soigneusement sa fourchette, poussa son assiette et croisa les bras devant elle.

— J'étais en train de réfléchir au travail que ça allait représenter. Chaque détail sera important : la manière dont tu utilises tes couverts, dont tu t'assoies, dont tu parles. Je n'avais pas réalisé tous ces petits

détails avant de te regarder à l'instant.

Je me redressai et ôtai mes coudes de la table.

— Est-ce que c'est une histoire à la *My Fair Lady*, où vous gagnez un prix en transformant une gamine des rues en comtesse ?

Elle sourit.

— J'adore ce film.

Bien sûr qu'elle l'adorait. Les filles comme Bridgette adoraient toujours ce film car il leur faisait croire que le monde était joli et que, bien qu'elles soient riches et propres, elles n'étaient pas forcément corrompues.

C'était, à mon avis, un vrai navet. Personne ne vous offrait jamais un conte de fées sur un plateau.

— Je suppose que c'est un peu comme ça, continua Bridgette.

Elle se mit à faire tourner la bague en or qu'elle portait à l'index.

— Nous voulons que tu fasses semblant d'être quelqu'un d'autre et, si tu y arrives, il y aura beaucoup d'argent à la clé.

Quelque part j'avais toujours su où elle allait en venir, mais je m'autorisai pour la première fois à le dire tout haut.

— Vous voulez que je sois votre cousine Aurora.

Bridgette se redressa et fronça ses sourcils parfaitement dessinés.

— Comment sais-tu, pour Aurora ?

— Baine m'en a parlé. Il m'a dit qu'elle aimait les orages comme celui que nous avons traversé. Parce qu'elle était comme eux.

Bridgette lui lança un regard perplexe avant de revenir vers moi.

— Oui, je suppose... Ça n'a pas d'importance. Il y a trois ans, Aurora a fugué et disparu. Nous voulons que tu te fasses passer pour elle quelques semaines.

— Quelques semaines ?

— Un mois ou deux.

— Pourquoi ?

— Notre grand-mère est très malade, et cela rendrait ses derniers jours... commença Baine, mais Bridgette le coupa :

— Ne sois pas stupide. Elle ne croira jamais ça.

Elle me regarda.

— Pour l'argent. À ses dix-huit ans, Aurora était censée hériter de beaucoup d'argent. Nous voulons que tu te fasses passer pour elle jusque-là, que tu restes assez longtemps pour récupérer l'argent et que tu nous le donnes. Nous te payerons cent mille dollars, et tu seras libre de faire ce que tu veux le reste de ta vie.

Cent mille dollars pour me mettre dans les chaussures de quelqu'un d'autre pendant trois mois. Mme Cleary, ma mère adoptive, aurait été si fière de moi. Je jetai un coup d'œil à la photo que j'avais observée sur le piano. J'aurais parié que c'était de belles chaussures, en plus.

— Quelles raisons aurais-tu de ne pas le faire ? demanda Baine, croyant que j'hésitais.

— Raison n° 1 : c'est du vol ? suggérai-je.

— Pas vraiment, dit Bridgette en secouant la tête. Dans son testament, Aurora nous laissait l'argent, à Baine et moi, donc techniquement il nous appartient. Mais si elle ne revient pas, nous devons attendre encore quatre ans avant qu'elle soit déclarée morte.

— Est-ce qu'elle est morte ?

— Soit elle est morte, soit l'argent ne l'intéresse pas. Sinon, elle serait déjà rentrée, expliqua Baine. Tu vois, personne n'en pâtira. Tout ce que tu as à faire, c'est passer quelques semaines à te déguiser et à vivre comme une princesse, et récupérer une fortune à la fin. La plupart des gens sauteraient sur l'occasion. Ou bien tu as peur que ça interfère avec ton ascension des échelons de la hiérarchie Starbucks ?

Si j'avais vu ce que dissimulait cette insistance sur l'argent, je n'aurais jamais accepté leur offre. Mais à ce moment-là, tout ce qu'ils disaient était sensé. Et menait à une seule conclusion.

— D'accord, je suis partante.

Baine sourit mais Bridgette resta impassible.

— Pour deux cent cinquante mille dollars.

Le sourire de Baine se figea.

— Tu es folle.

Bridgette mit le bras devant lui, comme une mère protégeant son enfant, et se tourna vers moi. Son regard était précis et perçant, et je me demandai si j'avais tout gâché. J'espérais vraiment que non : « On n'est jamais mieux caché que sous le feu des projecteurs » m'avait dit un ami un jour, et il était difficile de faire plus évident. Je m'obligeai à soutenir le regard de Bridgette.

Une ombre de sourire apparut sur ses lèvres.

— OK. Deux cent cinquante mille dollars.

Dans un coin reculé de mon esprit, une alarme hurla que tout cela était trop facile. Que « fiable » rimait avec « sacrificable ». Et qu'un élément crucial m'échappait.

Puis mes yeux se posèrent à nouveau sur la photo. De loin, on aurait dit une famille normale, les tensions que j'avais perçues de près étaient invisibles à présent. Famille. Ce mot m'était si inconnu et pourtant, soudain, dangereusement désirable.

— Quand commençons-nous ? demandai-je.

CHAPITRE SEPT



Il leur fallut moins d'une heure pour m'expliquer leur idée. Cinquante-trois minutes pour résumer ce qui allait irrémédiablement changer ma vie et celle d'une douzaine d'autres personnes.

Leur plan était bien pensé : Bridgette était une excellente organisatrice. Chaque partie s'emboîtait dans les autres avec la précision d'un jeu de dominos. Mais il y a un inconvénient à être un bon organisateur : cela vous donne l'impression de contrôler tout ce qui se passe. C'est toujours la périphérie qui signe votre ruine.

C'était simple : je passerais le mois suivant dans le « chalet », à apprendre tout ce qu'ils pouvaient m'enseigner sur Aurora. Un mois avant l'anniversaire de la disparue, je déménagerais à Tucson et prendrais ma place dans La Famille. Une fois en possession de l'argent, ils avaient prévu trois semaines pour que j'aie le temps de mettre de l'ordre dans mes affaires, avant de disparaître. À les entendre, j'allais me transformer en Cendrillon moderne : une fille pauvre devenant une princesse. Seulement dans cette version elle n'aurait même pas à se maquer avec un prince douteux à la fin.

— Comme Aurora a déjà fugué, personne ne s'étonnera qu'elle disparaisse à nouveau, expliqua Bridgette.

— Mais tout le monde va croire qu'elle revient pour l'argent, que c'est une opportuniste, protestai-je.

— Exactement, confirma Bridgette en se penchant en avant. Et c'est précisément pour ça que ton retour sera crédible aujourd'hui, après tout ce temps. Sinon nous devrions inventer une histoire compliquée.

— Les gens aiment croire le pire, surtout à propos de familles comme la nôtre, ajouta Baine.

Son ton n'était pas amer : il avait presque l'air fier. Bridgette, elle, ne partageait pas ses sentiments. Son cou rougit et elle tripota sa bague.

J'essayai de poser les bonnes questions, dans le bon ordre.

— Pourquoi est-ce que votre grand-mère la laisserait encore avoir l'argent ? Est-ce qu'elle ne va pas déshériter Aurora pour être partie ?

— Ce n'est pas un héritage, c'est une succession, crâna Baine.

Apparemment, il cherchait à m'impressionner.

— Elle ne peut pas, intervint Bridgette en ignorant son frère. L'argent dont héritera Aurora à ses dix-huit ans vient de ses parents. Ils sont morts tous les deux.

— Comment était Aurora ? demandai-je.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? dit Baine en fronçant les sourcils.

— Je veux savoir si je vais aimer être elle.

— Elle était gentille, commença Baine, mais Bridgette l'interrompit.

— Elle était gâtée, prétentieuse et déchaînée. Elle ne pensait qu'à se faire plaisir et passer du bon temps.

— Elle ne me ressemble pas du tout.

— Tout ce que tu as à faire, c'est te demander : « Que dois-je faire pour être le centre de l'attention ? » Puis le faire. Je suis presque sûre que c'était le seul guide d'Aurora quant à son comportement, dit Bridgette.

— Vous n'étiez pas très amies, il me semble.

— Ce n'est pas parce que je suis franche que je n'avais pas d'affection pour elle. Elle était négligente mais elle pouvait être très marrante. Et c'était ma cousine. Mon sang. Je l'aimais.

Waouh. Je me demandai ce que disait Bridgette des gens qu'elle se contentait d'apprécier.

— Et l'ADN ? Ce sera facile de démontrer que je ne suis pas votre cousine.

— Ils ont essayé de prendre des échantillons d'ADN quand elle a disparu. Mais il n'y avait rien à échantillonner, donc rien à comparer. Ses brosses à cheveux et à dents avaient disparu, et les femmes de ménage de ma grand-mère sont très efficaces. Pour le reste de la famille, son père avait été adopté par nos grands-parents, donc elle ne correspondrait à aucun de nous. Il y avait bien quelques empreintes, mais nous avons une solution pour ça.

— Une solution ? répétais-je en fermant les poings. Si vous voulez que je brûle le bout de mes doigts, ça va vous coûter plus cher !

Bridgette éclata de rire. C'était la première fois que je la voyais rire, et cela sembla la surprendre presque autant que moi.

— Nous ne sommes pas des gangsters !

— C'est simple, expliqua Baine. Si quelqu'un veut connaître ton identité, ils ne vont pas rechercher ton nom : ils vont comparer tes empreintes à la banque de données de la police. Donc, si tes empreintes sont déjà dans l'ordinateur comme étant celles d'Aurora Silverton, c'est ce qui correspondra quand les policiers chercheront. Le fait qu'il y ait une autre Aurora Silverton avec des empreintes complètement différentes ne sortira jamais.

— OK, dis-je en hochant lentement la tête. Comment introduirez-vous mes empreintes dans la base de données comme étant celles d'Aurora ?

Bridgette se leva et, tout en parlant, se mit à débarrasser.

— Le Projet Silverton pour la Protection de l'enfance sponsorise un stand pendant le Festival du Vieux Phoenix, la semaine prochaine : les parents pourront y amener leurs enfants pour qu'on prenne leurs empreintes et qu'on les stocke dans la base de données de la police. C'est moi qui gère l'événement. Il ne me sera pas difficile de glisser une carte avec tes empreintes dans la pile « à scanner ».

Baine et moi nous levâmes pour l'aider à faire la vaisselle. En rinçant les assiettes, je remarquai :

— Vous avez vraiment pensé à tout, vous deux.

— Je suis le type qui voit large, le cerveau de l'opération, expliqua Baine en me prenant une assiette des mains pour la mettre dans le lave-vaisselle. C'est une aubaine de m'avoir. Bridgette s'occupe des détails.

— Tu te fous vraiment du monde, dit Bridgette en lui jetant une poignée de bulles de savon.

— Tu ne peux pas épeler AUBAINE sans BAINE, lui répliqua-t-il solennellement.

— Tu sors cette blague depuis la troisième, soupira Bridgette en se penchant vers moi. Malheureusement, il est le seul à l'avoir jamais trouvée drôle.

— Au moins, je sais remplir un lave-vaisselle. Si tu mets le plat là, il va bloquer la circulation de l'eau vers les autres ustensiles.

Il tapota son nez et me dit :

— Tu vois ? Vision globale.

Tandis que je rinçais, ils continuèrent à débattre sur des sujets tels que disposer les couteaux la tête en haut ou en bas, mettre ou non le cristal, choisir le bon endroit pour la spatule : tout ça en s'envoyant

des vannes. J'étais attirée par l'aisance de leur échange, de leur badinage. C'est ça, faire partie d'une famille, me dis-je. Appartenir à un groupe de gens qui vous aiment. Alors que nous riions ensemble, une partie inerte de moi-même s'enflamma soudainement, me remplissant de la joie et de l'émerveillement d'un enfant retrouvant dans une foule un jouet qu'il pensait perdu pour toujours.

Je m'obligeai à lâcher l'assiette que j'étais en train de laver et elle se fracassa dans l'évier, mettant fin aux plaisanteries.

— Désolée, dis-je, sans même essayer de prétendre être sincère. Dans la rue, on n'est pas habitué à manier de la belle porcelaine.

Ce sentiment d'appartenance était magnifique, comme un mirage, tentant, faux, et dangereusement hors de ma portée. Ce n'était pas une bonne idée pour moi de me rapprocher de ces deux-là. Je ne voulais pas qu'ils m'aiment, et je ne voulais pas les aimer. Nous serions tous plus en sécurité s'ils restaient méfiants à mon égard.

Sacrifiable, me répétais-je. *C'est une comédie, et tu es sacrificable.*

— Je suis épuisée, annonçai-je. Je veux aller me coucher.

Bridgette sembla sincèrement perplexe. Elle répondit « bien sûr » et m'amena à ma chambre, au deuxième étage de la tour.

— Les tiroirs sont pleins. Mets ce que tu veux. Il devrait y avoir un pyjama et un peignoir.

— Super, dis-je, mes paumes enveloppant mes coudes.

L'inquiétude dans sa voix avait l'air presque réelle.

— Si tu as besoin de quelque chose...

— J'ai juste besoin d'aller dormir.

— Bien sûr, OK.

Je la sentis hésitante, comme si elle allait dire quelque chose, mais elle se contenta d'un « Bien, bonne nuit » avant de refermer la porte.

J'attendis que ses pas se soient éloignés avant de risquer me retourner. Je me mordis la lèvre, les mains tremblantes. Je dus m'y reprendre à deux fois pour verrouiller la porte. J'eus à peine le temps d'atteindre le lit et de recouvrir ma tête d'un oreiller avant de me mettre à sangloter.

CHAPITRE HUIT



Je suis assise à une large table polie, dans une grande pièce. Je ne la connais pas, mais elle me semble familière, le genre de pièces qu'on trouve dans toutes les institutions : une demi-douzaine de tables rondes entourées de chaises, des fenêtres à barreaux, quelques fauteuils dans un coin, un bureau pour le garde ou l'infirmière, selon les cas.

Il y a une fille en face de moi. Tout comme la pièce, elle m'est inconnue mais familière. Quelque part, un téléphone se met à sonner.

— Qui es-tu ? demandé-je à la fille.

— Qui es-tu ? répète-t-elle.

Le téléphone sonne à nouveau.

— Je n'aime pas jouer, lui dis-je.

— Je n'aime pas jouer, me renvoie-t-elle.

Dring-dring chante le téléphone.

— Pourquoi fais-tu ça ?

— Pourquoi fais-tu ça ?

— Arrête, m'écrié-je.

— Arrête, répond-elle calmement.

Je sais instinctivement qu'elle parle du téléphone. Que c'est pour moi, que c'est important, une question de vie ou de mort. Tout comme je sais que je ne veux pas décrocher. Je me lève et me dirige vers la porte. Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Je peux juste me lever et partir, je n'ai pas à parler à cette folle, je ne suis pas prisonnière.

La porte est verrouillée. Je secoue la poignée, juste pour être sûre, mais personne ne vient.

Derrière moi, la fille rit, un rire cristallin et amusé qui me donne des frissons.

Je me réveillai agrippée aux couvertures, me demandant où je pouvais bien être. J'entendais encore faiblement l'écho de son rire.

Pendant longtemps, les frontières entre ma vie rêvée et ma vie éveillée avaient été floues, voire inversées. Mes rêves étaient banals –

je partageais un festin de pizza et Coca Light avec Nina dans l'aire de restauration d'un centre commercial ou je me réveillais dans un lit avec des draps dans une belle chambre au papier peint poliment fleuri – alors que ma réalité était hérissée de visages sévères qui m'insultaient et de menaces rôdant dans l'obscurité. Me retrouvant dans un immense lit à la tête de fer forgé, aux draps blancs et à l'édredon rembourré, je n'étais vraiment pas sûre d'être éveillée.

La veille, je n'avais pas vraiment pris le temps de regarder la chambre, me contentant de remarquer le lit et la salle de bains. À présent, j'avais l'occasion d'explorer. La lumière se déversait sur moi depuis un mur entier de fenêtres qui me donnait l'impression d'être dans une mansarde parisienne. Il y avait un petit canapé, un fauteuil avec des coussins écossais bleu-violet-blanc et une petite table.

Je sortis du lit et fis le tour du propriétaire, passant la main sur les riches étoffes : doux velours, soie lustrée, et une laine duveteuse qui devait avoir la même texture que celle des agneaux. Pas de couvre-lit synthétique aux motifs de tournesols – conçu pour cacher les brûlures de cigarette et les taches douteuses – qui était pour moi ce qui se rapprochait le plus de draps propres depuis des mois.

J'arrivai dans la salle de bains et sentis une bulle de rire monter dans ma gorge.

Elle était magnifique. Au moins deux heures et demie de ménage, facile. Des piles de serviettes blanches et moelleuses parfumées à la lavande, une immense douche de vapeur carrelée de blanc, un énorme lustre en fer et cristal suspendu au plafond. Mais le plus beau, c'était la baignoire à pattes de lion. Elle se trouvait devant une fenêtre arrondie depuis laquelle j'apercevais un jardin, une piscine et une autre maison gigantesque. Bien sûr, j'habitais seulement l'annexe.

Je me glissai dans la baignoire vide, la joue contre la porcelaine fraîche, et m'enlaçai moi-même pour m'assurer d'être bien éveillée. Je ne pouvais pas y croire. C'était parfait, un conte de fées assez beau pour chasser le gouffre de néant et de nostalgie qui menaçait de m'engloutir la veille au soir. Entourée de tant de beauté, il était impossible de ne pas se sentir heureuse, en sécurité et satisfaite.

J'ôtai le tee-shirt dans lequel j'avais dormi, ouvris les robinets et me fis couler un bain. Il y avait trois différents types de sels de bain sur une table à côté de la baignoire ; je choisis ceux à l'odeur de pamplemousse. L'eau monta le long des parois de la baignoire, rinçant la crasse de ces derniers jours, ou plutôt de cette dernière année.

Je me lavai les cheveux avec du shampoing parfumé au romarin et à la menthe, utilisai un après-shampoing à l'odeur d'un bouquet de

fleurs sauvages qui se vantait d'exploiter le pouvoir des orchidées rouges et me rasai les jambes, les aisselles et le maillot avec plus d'attention que je n'en avais consacré à cela depuis longtemps. Je me tartinai de lotion basilic-citron vert et me sentis propre. Immaculée.

Voilà, décidai-je sur-le-champ, l'un des avantages d'être riche : l'idée que vous pourrez toujours vous laver les mains de vos actions avec un savon parfumé. Quand j'aurai mon argent, mon premier achat sera un set de produits de bain.

Une odeur délicieuse de bacon grillant dans la cuisine s'enroula autour de toutes celles que j'avais utilisées et fit gargouiller mon ventre, me poussant à me dépêcher. Dans l'un des tiroirs, je trouvai un débardeur et des leggings ; dans un autre, un long pull à torsades en cachemire gris. Je les enfilai : la sensation des matières nobles glissant contre ma peau douce et propre me fit prendre conscience de mon corps d'une façon que je n'avais pas connue depuis longtemps. Je me sentis à la fois protégée et presque nue. C'était divin.

Alors même que je profitais de cette douceur sensuelle, un frisson me parcourut. Je réalisai qu'il y avait une question majeure que je devais poser, une question cruciale. C'était une grosse erreur : ça aurait dû être la première.

Qu'est-ce qui avait bien pu se passer pour qu'Aurora abandonne tout ça ?

CHAPITRE NEUF



Selon Baine, il y avait deux réponses à cette question : une raison simple et une plus compliquée. Aurora avait fugué la nuit où sa meilleure amie, Elizabeth « Liza » Lawson, était morte. Liza s'était suicidée en se jetant du haut de la pointe des Trois Amants, dans le canyon sombre et abrupt en dessous.

— Tu peux trouver l'histoire sur le Web, dit-il.

— Mais ta cousine ?

Il secoua la tête et baissa les yeux vers son assiette.

— Nous avons supposé qu'Aurora avait fugué parce qu'elle était bouleversée par la mort de Liza. Mais notre grand-mère a offert des récompenses et envoyé des détectives privés sur les routes entrant et sortant de Tucson, et personne n'a pu retrouver sa trace.

— Le suicide de son amie l'aurait vraiment poussée à s'enfuir ? demandai-je en léchant la confiture de fraises restant sur la lame du couteau que j'avais utilisé pour l'étaler sur ma tartine.

— Heureusement que Bridgette ne te voit pas faire ça. Elle ne serait pas contente, commenta Baine en désignant de la tête le couteau que j'allais replonger dans le pot de confiture.

Elle était partie quand j'étais arrivée en bas, à mon grand soulagement. Quelque chose chez elle me rendait nerveuse.

Je posai le couteau et croisai les mains comme une bonne élève.

Baine se frotta le poignet, fixant les portes derrière moi comme s'il contemplait le passé.

— Elles étaient inséparables, comme les deux moitiés d'un tout. Elles ne fréquentaient pas vraiment les autres élèves de leur classe, en tout cas Ro ne les fréquentait pas. Je pense que Liza était plus populaire. Et même si Ro avait toujours l'air d'avoir le contrôle et d'être pleine d'assurance, c'est Liza qui dominait vraiment. Ro avait besoin d'elle, de son approbation, de ses conseils. Du moins, c'était l'impression que j'avais, ajouta-t-il, sapant à moitié ses observations.

Je me demandai s'il était capable de voir les failles dans l'assurance de Ro parce qu'il avait les mêmes.

— Alors oui, la mort de Liza aurait fait un coup à Ro. Un sacré coup.

Je pris une bouchée de toast bien élevée. Le beurre arborait le label « Importé » et la confiture était d'un genre spécial avec une étiquette tapée à la machine. La combinaison des deux ressemblait à des fraises fraîches explosant sur ma langue, ou du moins c'est ce que j'imaginais. Ajoutez à cela la texture craquante de la tartine de pain au levain, le résultat était extraordinaire : j'en étais déconcentrée, malgré l'importance de la conversation.

— Alors l'idée, c'est qu'Aurora était tellement paniquée qu'elle a fugué ? Donc c'était une trouillarde.

Ça ne plut pas à Baine, qui se raidit.

— Tu ne la connaissais pas. Je suis sûr que quelque chose a dû se passer.

— Comme quoi ? Qu'est-ce qui s'est passé, à ton avis ?

Il s'obstina à fixer son assiette.

— Je ne sais pas. Il y a des tonnes de théories différentes... des coyotes, des kidnapeurs.

Il repoussa sa chaise du plan de travail et se leva, comme un animal se sentant piégé.

— La seule chose dont je sois sûr c'est que si elle n'est pas morte cette nuit-là, elle a été sérieusement traumatisée et s'est enfuie.

Il emmena son assiette à l'évier.

— Ça te permet de dire que tu ne te souviens de rien. Que tout a été effacé par le traumatisme. Mais il faut quand même que tu apprennes toutes celles-là par cœur.

« Celles-là » se trouvant être cinq boîtes d'archivage, remplies de tout ce que je devais savoir sur Aurora.

Les semaines suivantes se passèrent dans un cocon parfumé au pin et à la lavande. Être Aurora ne voulait pas seulement dire mémoriser des faits la concernant ; ça voulait dire apprendre à se servir d'une fourchette comme elle, à désosser un poisson grillé entier, à quel moment utiliser les rince-doigts. Ça voulait dire me souvenir qu'Aurora avait peur du vide et en inventer la raison. Contrairement à elle, je ne maîtrisais ni le piano ni le tennis et ne m'entendais pas avec les chevaux sauvages.

Aurora était une construction des souvenirs que les autres avaient d'elle, et je titubai dans sa vie comme un Frankenstein. C'est ce

qu'oubliaient toujours les filles comme Bridgette : l'histoire de *My Fair Lady*, une fille construite par un maître, était en gros la même histoire que celle de la création d'un monstre.

On commença avec des bostols, une photo d'un ami ou parent au recto et leurs statistiques – vivant ou mort, relation avec Aurora, faits marquants, taille du compte en banque – tapées au verso. Des douzaines de vies, des années de souffrance, d'agonie, d'émotions soigneusement réduites (par Bridgette) à trois lignes sur un carton.

Le fait que tout soit ramené au même plan créait une atmosphère à la fois rassurante et sinistre : « collectionne les fossiles » semblable à « s'est battu avec son frère au dîner de la fête des Pères » ou « s'est suicidé ». C'était comme regarder le croquis d'un énorme retable, les saints à la périphérie en train d'être dessinés, encore de vagues silhouettes au fusain, Marie-Madeleine indiscernable de saint Jérôme jusqu'à ce que les ombres soient ajoutées.

Baine et Bridgette se relayaient pour me rendre visite. Je n'avais pas le droit de sortir, et ni l'un ni l'autre n'étaient jamais vus en ma compagnie.

Une fois les cartes intégrées, je passai au niveau supérieur, les DVD. Bridgette et Baine avaient rassemblé des films présentant les gens importants, généralement pris à des fêtes incroyablement ennuyeuses dans l'une des trois salles de réception – Gerbe d'Or, Héliotrope et Lilas – du Country Club, ou dans la salle à manger du club de golf. Je les regardais le soir avec un bol de glace au caramel (le parfum préféré d'Aurora).

Je mangeais des sandwichs tomate-mozzarella sans croûte (Aurora n'aimait pas ça) tout en mémorisant les plans du Manoir Silverton, où habitait Aurora. La maison appartenait à sa grand-mère, Althéa Bridger Silverton [Vivante, 81 ans, matriarche de La Famille, plus de 60 000 000 \$]. Althéa était devenue la tutrice de Ro après la mort de ses parents, Nellis Silverton [Mort quand Aurora avait 3 ans, accident d'escalade. Ro endormie, sa femme l'a vu tomber mais n'a rien pu faire, 15 000 000 \$] et Sadie Silverton [Morte quand Aurora avait 12 ans, accident de voiture. A montré des signes d'instabilité mentale après mort du mari ; quand Aurora avait 10 ans, elle l'a prise et elles ont disparu pendant six mois. Succession pour Aurora]. La gouvernante du Manoir Silverton, Maureen March [Vivante, 63 ans, aime Aurora, joue au poker en ligne, 76 000 \$], était pratiquement considérée comme un membre de la famille.

— Qu'est-ce que ça peut faire, combien chacun a sur son compte d'épargne ? demandai-je un jour à Baine.

— C'est pour que tu saches qui ils sont, répondit-il, comme si c'était sensé.

Je dévorais des brioches collantes sans noix de pécan (Aurora n'aimait pas les noix) tout en parcourant en pensée les couloirs et escaliers cachés du Manoir Silverton de façon à ne pas hésiter si quelqu'un me demandait d'aller chercher quelque chose, parce que Bridgette avait dit que « Grand-Mère est maligne. Elle aura envie de te croire, mais elle sera quand même à l'affût de petits signes ».

Je dégustais du pop-corn au fromage tout en étudiant les photos posées sur le piano. Il y avait beaucoup de photos de Baine et Bridgette – ils avaient des tenues pour tous les sports, du golf à la voile – parfois juste eux deux et parfois avec leurs parents, Bridger et Genette. Je me gorgeai de la vie d'Aurora, de sa famille, de ses aliments préférés, mais ce que je voulais vraiment – ce qui me manquait, me laissant affamée – était une photo d'Aurora.

Il n'y en avait pas. Pas une seule.

J'étais systématiquement attirée par la photo qui avait éveillé ma curiosité le premier soir. Je ne pouvais m'empêcher de penser qu'elle dissimulait quelque chose, un message, un indice. Un après-midi, alors que je mangeais un hot-dog au tofu (Aurora avait malheureusement décidé de devenir végétarienne juste avant de disparaître ; je comptais bien changer cela), je réalisai ce qui me dérangeait. C'était la seule photo avec un passe-partout. Et, sauf erreur de ma part, il avait été utilisé pour couper quelque chose – ou quelqu'un – hors du cadre. Je l'avais retournée sur mes genoux pour essayer d'en retirer l'arrière quand Bridgette entra.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? s'écria-t-elle en laissant presque tomber les provisions qu'elle portait.

— Je veux voir qui d'autre est sur cette photo.

Elle me l'arracha des mains et la reposa sur le piano.

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'il y a quelqu'un d'autre dessus ?

— On peut voir le bout d'une chaussure à côté d'Althéa. Et ton père, dis-je en désignant l'homme en polo, regarde dans cette direction. Qui est là ? Est-ce que c'est Aurora ?

Bridgette garda les yeux et la main posés sur la photo. Elle hocha la tête, me tournant le dos.

— Cette photo a été prise le week-end juste avant sa disparition. Il y avait un tournoi de tennis au club et...

Elle secoua la tête.

— Pourquoi l'avez-vous coupée ? Et pourquoi est-ce qu'il n'y a aucune photo d'elle ?

— Après sa disparition, ça attristait tout le monde de voir des photos d'elle, alors nous nous en sommes débarrassés. Pourquoi est-ce que ça t'intéresse tant ?

— Je veux voir comment elle était.

Elle se retourna vers moi, agressive.

— Elle est comme toi. Exactement. Comme. Toi.

À chaque mot, elle faisait un pas vers moi. Sa posture était crispée, furieuse. Je levai les mains.

— Elle est peut-être comme moi, mais elle n'est pas moi. Quoi qu'il y ait eu entre vous deux, ça n'a rien à voir avec moi.

Elle s'arrêta et me contempla un moment en faisant tourner sa bague, se calmant. Quand elle parla à nouveau, sa voix était normale.

— Tu as raison. Ça ne te concerne pas. Parfois ça... tu me déstabilises.

Bridgette resta toute la journée, je ne m'approchai donc plus de la photo.

J'appris les noms et les signes particuliers des dix chiens (tous morts) qu'avait eus Aurora au cours de sa vie tout en dévorant des *cupcakes red-velvet* au glaçage crème au beurre (les favoris d'Aurora). Tout ce que je mémorisais sur la jeune fille, chaque nouvelle information, attisait mon désir de voir une photo d'elle. Les gens m'accepteraient-ils comme étant Aurora ? Est-ce que ça fonctionnerait vraiment ?

Il n'y avait pas de bostons pour Baine et Bridgette, mais je les inventai. Baine Silverton [Vivant, 23 ans, travaille dans la compagnie immobilière familiale, compétent mais paresseux, valeur nette inconnue]. Bridgette Silverton [De toute évidence vivante mais difficile de dire si son cœur bat vraiment, joue avec sa bague Cartier, 21 ans, a pris un congé de l'université d'Arizona pour travailler sur la campagne de député de son père, n'utilise que du faux sucre, valeur nette inconnue mais apparemment insuffisante sinon elle ne ferait pas ça, car Bridgette ne fait jamais rien sans une bonne raison].

Lors de ma septième soirée là-bas, alors que je mangeais de la pizza surgelée (au *pepperoni* : Baine me l'avait glissée quand je l'avais supplié de me donner de la viande quelques jours plus tôt ; c'était notre secret), un album de promo de l'académie Sonora Heights atterrit devant moi sur le plan de travail.

— C'est celui de Bridgette, son année de terminale, expliqua Baine en prenant une bière dans le frigo et en s'asseyant à côté de moi. Elle m'a dit que tu voulais voir une photo de Ro. Elle était en troisième, alors sa classe est là-dedans aussi.

Mon cœur se mit à battre plus vite. Je le feuilletai, cherchant la classe de seconde, que je manquai la première fois, m'obligeant à revenir en arrière.

— Aurora aurait été en terminale cette année, remarquai-je, en bafouillant presque d'excitation.

— C'est pour ça que tu as juste besoin d'avoir une vision globale de ses condisciples, au cas où l'un d'eux serait mentionné dans une conversation. Leur cérémonie de remise de diplôme est le 14 juin, et la plupart partiront en vacances juste après. Donc si tu n'arrives à Tucson qu'une semaine plus tard, tu ne risqueras pas de les croiser.

— Intelligent. Une idée de Bridgette ?

Je le vis froncer les sourcils avant de comprendre.

— Tu viens de faire une blague.

— Tu es sûr ?

— Et une autre. Fini la viande pour toi.

Je ne sais pas à quoi je m'attendais, mais quand je trouvai la photo de classe d'Aurora, ce n'était pas comme regarder dans le miroir ou rencontrer une vieille amie. C'était une photo standard, long cheveux sombres avec la raie sur le côté, bandeau, cardigan. Elle souriait, mais pas vraiment, son expression aussi neutre et vide qu'un masque tribal.

Baine me prit l'album des mains, tourna quelques pages jusqu'à un groupe de photos « sur le vif » baptisées « Activités communautaires ». Il tapota la photo de deux filles à vélo, côte à côte sous une bannière proclamant « Soyez un héros du Véloathon ».

L'une d'elle était costumée en Catwoman dans un justaucorps noir avec des oreilles de chat, un collier et une queue ondulée pendant derrière sa selle. L'autre était habillée en Wonder Woman : short bleu à bords blancs, tee-shirt rouge avec deux W en paillettes jaunes collés dessus et bandeau jaune. Elle avait enveloppé les poignées de son guidon avec du Scotch jaune pour l'assortir au thème Wonder Woman, et il y avait une étoile en verre rouge collée au milieu du guidon.

— Aurora, dit Baine, ses doigts posés sur celle habillée en Catwoman.

C'était presque un choc de la voir là. Elle avait l'air si différente de

la photo de classe éteinte. Là, ses cheveux étaient ébouriffés sous les oreilles de chat. Ses yeux étaient soulignés d'épais traits d'eye-liner noir, et elle arborait un sourire confiant, presque moqueur, qu'on retrouvait dans sa posture, comme si le costume était fait sur mesure à la fois pour son corps et sa personnalité.

Avec toute cette confiance, le sourire défiant, je m'attendais à ce qu'elle regarde la caméra, mais au lieu de cela elle contemplait la jeune fille à côté d'elle. Celle-ci était très jolie, avec une masse de cheveux dorés qui encadrait son visage comme une couronne, une peau de porcelaine et des yeux bleus. Elle avait l'air doux et, contrairement à Aurora, son costume ne lui correspondait pas du tout. On aurait dit une poupée habillée avec les habits d'une autre, mais son sourire était sympathique et sincère. Je pouvais imaginer déjeuner avec elle, parler pendant des heures, être allongée à ses côtés sur une couverture à regarder les nuages et faire des blagues stupides.

— C'est Liza, dit Baine, sans que son ton ne me révèle ce qu'il pensait d'elle. Celle qui s'est suicidée.

Je contemplai longuement la photo, mais plus je la regardais, plus elle semblait se défaire devant mes yeux. Les contours de Liza se précisaient – douce, drôle, jolie, gentille – alors qu'Aurora devenait plus floue. Pour la première fois, je commençai à voir notre ressemblance. Mais ce n'était pas son visage ; c'était ses yeux. Je reconnaissais l'expression qu'avaient les miens : l'expression de quelqu'un qui gardait un secret.

Qui es-tu ? me demandai-je. Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

CHAPITRE DIX



Il y a du bruit venant de quelque part, comme une télévision, une voix d'hommes : « Allez, viens. »

Mon cœur bat la chamade et des cloches résonnent dans mes oreilles. Je réalise alors que c'est le téléphone dans la pièce. Tu dois répondre, me dis-je. C'est une question de vie ou de mort.

« Il est temps » annonce la voix de la télé, de plus en plus fort, comme si elle essayait de me distraire de la sonnerie. Je recule contre la table de nuit (« Allons-y ! » répète la voix), vers le téléphone, tâtonnant derrière moi pour le décrocher. Je crois toujours que j'y suis presque, mais il ne cesse de reculer. En baissant les yeux j'aperçois un bloc-notes avec les mots TOM YAW écrits en haut de la page. Est-ce la personne qui appelle ?

« Il faut y aller », insiste la voix, et je prends conscience qu'elle m'est familière. Mon pouls s'emballa, et une sirène d'alarme se déclenche dans ma tête. J'essaye désespérément d'atteindre le téléphone, mes doigts le frôlent. Le combiné s'envole, tombe sur le sol et, au moment où je m'en saisis, mon esprit me crie « Attention ! ». Je me retourne et vois...

Quand j'ouvris les yeux, Baine était debout à côté de mon lit.

— Tu sais que tu parles en dormant ? demanda-t-il.

Ma respiration était saccadée et mon cœur battait à tout rompre.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Je me soulevai sur un coude et jetai un œil à la pendule à côté du lit. Huit heures du matin.

— Tu me réveilles aux aurores, me plains-je, comme si cela ne faisait pas des années que je me levais des heures plus tôt.

Puis je remarquai sa chemise et son short blancs.

— Pourquoi es-tu habillé en aide-soignant ?

— Tennis, m'informa-t-il en lançant la raquette à manche rouge et blanc que j'avais vue sur la photo du piano en l'air avant de la rattraper. Bridgette pense qu'il est important que tu connaisses au moins les bases du tennis même si tu dis que tu n'y joueras pas. Les domestiques de la grande maison vont à l'église le dimanche matin, donc nous avons quelques heures devant nous. Allez, viens.

Je remontai les couvertures sous mon menton.

— Je ne sais pas quoi mettre.

— J'ai laissé quelques affaires de tennis de Bridgette sur le canapé. Allez, on n'a pas beaucoup de temps.

J'étais encore un peu troublée en me faufilant dans les vêtements de Bridgette, en ramassant la raquette et en descendant l'escalier. Je ne l'avais pas entendue arriver mais elle était assise au comptoir, une jambe repliée sous elle, buvant son café faussement sucré à petites gorgées, tripotant une tartine comme si elle allait la manger et lisant le journal. Elle me lança un regard rapide, dit « Baine est déjà sur le court » et retourna à son petit déj.

Pas de café pour moi, donc.

Entre le manque de caféine et le fait que les chaussures de Bridgette étaient deux pointures trop grandes, je n'étais pas des plus gracieuses en descendant l'escalier de la tour. Toutefois, aussitôt sortie dans l'air matinal, je me sentis pleine d'énergie. La maison était magnifique mais, pour éviter d'être vue, j'étais restée à l'intérieur toute la semaine passée. Je me sentis libre, comme si j'avais été relâchée de prison. Le genre de prisons aux draps en coton égyptien tissés fins comme de la soie.

Les courts de tennis étaient situés entre la maison principale et l'annexe, et vous pouviez les voir depuis les portes-fenêtres. Je savais donc dans quelle direction me diriger au sol, bien qu'ils soient dissimulés derrière une série de hautes haies. Avant même de les voir, j'entendis le tap-tap-tap satisfaisant de balles de tennis envoyées par une machine et frappées par la raquette de Baine. Quand j'atteignis la barrière, je m'arrêtai pour le regarder jouer. Il bougeait avec le genre d'assurance et de maîtrise que donnait le talent, pas la pratique. Ça ne me surprit pas : il était difficile d'imaginer Baine s'entraînant à quoi que ce soit. Il était le genre de personnes qui faisait ce qu'il voulait, sans avoir jamais à y travailler très dur.

Il me vit là debout et arrêta la machine en appuyant sur une télécommande.

— Je m'échauffais.

— Je pense que tu veux dire « frimais ».

— Crois-moi, tu le sauras quand je frimerai. Voyons ce que tu sais faire.

Les quatre-vingt-dix minutes qui suivirent furent une démonstration sans fin de ce que je ne savais pas faire. Qui incluait : tenir une

raquette correctement, frapper en coup droit, frapper en revers, frapper par-dessus le filet, servir, passer et compter les points.

À un moment, je vis Baine lancer un regard plein d'espoir vers la dépendance, mais apparemment ce qu'il attendait ne vint pas et il ramena son attention vers moi, dégoûté.

C'était accablant : il m'envoyait des balles et je les ratais, réussissant à être toujours au mauvais endroit au mauvais moment. Une fois, distraite, j'en frappai une par accident et le visage de Baine s'éclaira. Après ça je fis plus attention, garantissant de ne plus en frapper aucune. Les fois où je parvins à relancer la balle, je frappai soit trop court soit trop long, excepté pour celle que j'envoyai droit dans l'épaule de Baine, si fort qu'il glapit. En me concentrant au maximum, je fis passer la balle par-dessus le filet seulement trois fois. Soit c'était le nombre magique, soit la patience de Baine était épuisée car, après la troisième fois, il dit « Je pense que ça suffit » et m'escorta jusqu'à l'annexe.

Quand nous rentrâmes, Bridgette était là, assise au comptoir, grignotant un toast et sirotant du café.

— Bonne partie ? demanda-t-elle en levant les yeux et me faisant un grand sourire.

C'était bizarre.

— Je suis douée, répondis-je. Demande à l'épaule de Baine.

Je me dirigeai vers ma chambre et m'arrêtai sur le seuil. Je n'avais pas fait le lit ce matin-là, pressée comme je l'étais par Baine. J'avais laissé le tee-shirt dans lequel j'avais dormi sur le canapé, et tout était encore un peu en désordre.

Mais pas autant en désordre. Le tee-shirt avait l'air d'avoir été plié par habitude, puis déplié et reposé à un endroit légèrement différent. Les cheveux avaient été enlevés de ma brosse, qui elle-même avait été placée parallèle au bord de la commode. C'était comme si quelqu'un avait fouillé ma chambre et essayé de tout remettre, mais sans pouvoir s'empêcher de ranger. Quelqu'un qui ne supportait pas la pagaille.

Je souris toute seule en remarquant que les coins du drap housse avaient été tirés au carré. En passant la main entre le matelas et le sommier, je sentis mon portefeuille et le sortis. Ma carte d'identité d'Eve Brightman avait disparu. Tout en réfléchissant à la meilleure façon de réagir, je vérifiai mon autre cachette. Celle-là au moins n'avait pas été touchée.

Je me déshabillai et entrai dans la douche. Ma carte d'identité était sans doute plus en sécurité avec Bridgette qu'elle ne le serait avec moi,

une fois au Manoir Silverton. Mais, sans elle, il me serait presque impossible de partir. Je ne pouvais penser à aucune autre raison pour laquelle Bridgette l'aurait prise.

Comme j'allais l'apprendre, mon imagination était plutôt déficiente.

Une semaine passée. Plus que sept, me dis-je en laissant l'eau chaude ruisseler sur moi.

Si tu survivs jusque-là, murmura une voix dans ma tête.

Après ça, Bridgette devint plus aimable et les journées plus monotones.

Il n'y avait que quatre livres dans l'annexe. *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur*, *Les Nuisibles d'Arizona du Nord*, *Les Recettes préférées de la ligue junior de Scottsdale* et les Pages jaunes. Je passai quelque temps à lire les messages que les gens avaient laissés dans l'album de promo de Bridgette, mais fus peu étonnée de constater qu'ils étaient aussi arides que Bridgette elle-même.

Il y avait des magazines, avec des titres comme *Arizona Today* ou *Arizona Home* ou *Home, Arizona*. Je les lus tous, repérant certains de mes « bristolés » à des fêtes lugubres, et apprenant beaucoup sur les jardins du désert et la nouvelle « nouvelle cuisine » d'Arizona (Sortez le barbecue !).

Au début de la deuxième semaine, Bridgette et moi avions travaillé toute la journée et nous commençons à nous taper sur le système. J'avais l'impression que plus je comprenais Aurora, plus sa cousine se méfiait de moi. Nous dînâmes en silence et j'allais me coucher tout de suite après.

Le réveil indiquait vingt-trois heures zéro neuf lorsqu'un rai de lumière argent passa sur la fenêtre et qu'une voiture se gara devant la maison. Je supposai qu'il s'agissait de Baine, mais comme la porte de la maison ne s'ouvrait pas, j'allai à la fenêtre pour voir qui était arrivé. Je distinguai une vieille Coccinelle Volkswagen argentée et entendis des pas sur le gravier, quelqu'un s'éloignant rapidement vers la maison principale.

Sous prétexte de m'assurer que la personne n'était pas un rôdeur, je descendis l'escalier sur la pointe des pieds, sortis et suivis le même chemin que le visiteur. En contournant un angle, je vis de la lumière à un étage de la grande maison. Les gardiens recevaient peut-être des amis. Mais, à ce moment-là, j'aperçus Bridgette.

La pièce que je distinguai à travers les rideaux était une bibliothèque, avec des étagères du sol au plafond, recouvertes de livres non lus, ceux-là même que j'avais passé des heures à

dépoussiérer dans des maisons similaires. Bien que la nuit soit douce, un feu brûlait dans la cheminée, comme pour mettre l'ambiance. Bridgette, debout devant les flammes, parlait à quelqu'un que je ne pouvais voir. Elle souriait et avait l'air... différente. Espiègle et heureuse. Surtout, elle était nue. Je me baissai rapidement pour me dissimuler.

Si l'on en croyait la carte du petit ami de Bridgette, Stuart Carlton [25 ans, consultant financier, collectionne les cartes de base-ball rares, 5 000 000 \$ (plus fond de dépôt à 18 ans)], il n'était pas du genre à conduire une Coccinelle. Bien sûr, sa voiture était peut-être en réparation, il avait pu emprunter celle de sa gouvernante. Ou ça pouvait être quelqu'un d'autre. Qui qu'il soit, j'espérais qu'il allait vraiment la distraire, parce qu'à présent qu'elle était sortie de la maison, j'avais enfin une chance de me connecter. On ne m'avait pas laissée approcher d'un ordinateur mais, si Bridgette était occupée, je pouvais utiliser le sien.

M'éloignant de la fenêtre, je courus vers l'annexe. Je trouvai le portable de Bridgette dans sa chambre au fond d'un tiroir et l'allumai. Il était protégé par un mot de passe, mais je l'avais vue le taper assez souvent pour savoir où se trouvaient les touches, et il ne me fallut que trois essais pour le trouver : CHLOÉ. Son mot de passe était sa marque préférée. Argh.

J'ouvris le navigateur et lançai une recherche pour « Aurora Silverton ». Il y avait des liens sur l'actualité de la famille Silverton, notamment sur son action dans différentes associations pour les enfants disparus dont la Fondation Aurora Silverton. Un article sur un tournoi de tennis junior qu'elle avait gagné en cinquième. Et un lien vers un article par le chroniqueur mondain de *Tucson Today* à propos de la préparation de la fête de diplôme de Coralee Gold, qui prévoyait « un moment spécial à la mémoire de leurs amies absentes, Elizabeth Lawson et Aurora Silverton ».

« Elles faisaient partie de notre classe, et elles devraient faire partie de notre célébration », déclare Coralee Gold au chroniqueur pendant une réunion top secrète pour planifier ce qui promet d'être la soirée de la saison. « Je ne peux pas vous révéler ce que nous avons prévu, mais je peux dire que personne n'a jamais fait une chose semblable à une soirée post-remise de diplômes. » Coralee est la fille de la diva domestique bien connue, Gina « Vaut de l'or » Gold, et de son adorable mari, Bernie.

Parmi les commentaires des gens qui adoraient Gina Gold ou trouvaient Bernie vraiment adorable, j'en aperçus un qui me donna la chair de poule.

AzFurieux : « Ça me rend malade à chaque fois que je vois le nom des Silverton. Combien d'autres scandales les laisserons-nous enterrer comme ils ont enterré Elizabeth Lawson ? »

Scandales ? Enterrer ?

Avant de pouvoir parcourir le site pour plus d'informations, j'entendis des voix et le bruit du gravier dehors. Apparemment, le petit copain de Bridgette n'était pas du genre à passer la nuit, ou même à rester très longtemps. Je fermai le navigateur, éteignis le portable, le remis sous les pulls et venais de me glisser dans mon lit quand la porte s'ouvrit. Mon cœur battait tellement fort que, lorsque des pas légers résonnèrent le long du couloir et que Bridgette jeta un coup d'œil dans ma chambre, je craignais qu'elle puisse l'entendre malgré les couvertures.

AzFurieux était probablement juste un fou ou un employé mécontent, pensai-je. Baine n'avait-il pas dit que les gens aimaient penser le pire de sa famille ? Liza s'était suicidée. Sûrement, quel que soit le pouvoir des Silverton, ils n'avaient pas pu orchestrer cela.

N'est-ce pas ?

Quelques jours plus tard, Baine, Bridgette et moi étions assis sur le porche, en train de manger des chips et de discuter du plan pour mon retour à Tucson. Ce serait le vendredi suivant la remise de diplôme de la promotion d'Aurora. Ça devait se passer un vendredi, expliqua Bridgette...

— Parce que Grand-Mère prend toujours le thé à quatre heures le vendredi, et que tous les petits enfants sont obligés d'être présents, l'interrompis-je. Ce n'est pas un concours d'orthographe, tu n'es pas forcée de tout épeler.

Baine rit et commenta :

— Ça ressemblait vraiment à quelque chose qu'aurait dit Aurora.

Mais Bridgette se contenta de me fixer en ajoutant :

— Oui, c'est vrai.

Je lui souris. Après une pause gênée, elle reprit là où elle s'était arrêtée.

— Tu prendras le train de Phoenix puis un taxi de la gare de Tucson, continua-t-elle. En arrivant, tu sonneras à la porte. Mme March t'ouvrira, et tu lui diras de payer le taxi. C'est le genre de choses qu'aurait fait Aurora, et ça choquera assez tout le monde pour qu'ils ne pensent pas à t'empêcher d'entrer.

Baine prit le bol de chips vide et en versa les miettes dans sa bouche.

— Et les empreintes, ajouta-t-il. Il faut qu'on les incite à les vérifier tout de suite, parce qu'une fois que ce sera fait ils te laisseront tranquille. Mais si tu le suggères, ça aura l'air suspect, alors c'est moi qui lancerai l'idée. Comme si je te défiais. Une fois que Grand-Mère t'aura acceptée, tout le reste de la famille suivra.

J'avais remarqué que Bridgette et lui prononçaient toujours « La Famille » de la même façon, comme si ces mots avaient des majuscules, qu'elle était différente de toutes les autres familles dans le monde.

— Est-ce que La Famille est un genre de secte ? plaisantai-je.

Mais ça ne fit pas rire Baine.

— La Famille est ce qu'il y a de plus important. Quoi qu'il faille faire pour la protéger, tu le fais.

— Oui, acquiesça Bridgette en lui lançant un regard intense. Tu le fais.

Elle se tourna vers moi.

— Ça ne nous laisse que la question du baiser.

— Le baiser ?

— Grand-Mère insiste pour que nous l'embrassions lors du goûter, mais Aurora détestait ça et refusait de le faire. Si tu entres et que tu ne l'embrasses pas, cela pourrait faire croire que tu ne connais pas le rituel. D'un autre côté, si tu le fais, ça ne ressemblera pas à Aurora.

— Argh, commentai-je.

— Il va falloir qu'on improvise, dit Bridgette, faisant tourner la bague triple à son index.

Clairement, laisser les choses dans le vague la rendait nerveuse.

— Peut-être que l'un de nous pourrait en faire tout un plat, suggéra Baine en se tournant vers moi. Nous pensons que si Bridgette et moi sommes les plus véhéments dans nos objections à ta présence, nous pourrions contrôler l'opposition.

— Véhément. Joli mot, raillai-je.

Il me fit un clin d'œil

— J'ai une carte de bibliothèque.

Malgré ma méfiance à leur égard et ma résolution de ne pas les

aimer, j'avais l'impression qu'une étrange intimité s'était installée entre nous ces trois dernières semaines. Une intimité que je ne pouvais pas risquer. Je décidai donc de la détruire.

Le lendemain était un vendredi, une semaine exactement avant mon retour planifié. Bridgette me conduisit à Phoenix pour que je m'y fasse couper les cheveux afin de reproduire la raie d'Aurora sur le côté, et colorer pour ressembler à son brun légèrement plus clair.

Elle me donna aussi de l'argent pour acheter une tenue à porter pour mon retour à Tucson, vu que mes vêtements étaient fichus et que je ne pouvais pas arriver en portant quelque chose de l'annexe Silverton.

Je me rendis au centre commercial et achetai une veste grise aux manches trois-quarts qui semblait tout droit sortie du placard d'une mamie, une minijupe à paillettes bleu marine qui ne sortait définitivement pas du même placard, un chemisier sans manche gris perle en soie, des chaussures à talons ouvertes, des gants noirs remontant jusqu'au coude, deux larges bracelets et une paire de fausses Ray Ban. La veste arrivait juste à l'ourlet de la minijupe. Ce n'était sûrement pas une tenue pour aller prendre le thé chez sa grand-mère.

Mais c'était parfait pour une fête.

Parce que je n'allais pas être au rendez-vous prévu par Bridgette. J'avais une autre idée.

Je dépassai l'un de ces stands qui bordent les couloirs de tous les centres commerciaux quand j'y remarquai un pendentif en forme de papillon orange et noir. Le prix était élevé, mais je ne pouvais pas en détacher mon regard.

— C'est un papillon monarque, me dit le mec du kiosque en s'approchant un peu trop près de moi pour me l'attacher autour du cou.

Il était jeune, les yeux et les cheveux sombres, quelques jours de barbe sur les joues, et un sourire lent et assuré qui montrait qu'il avait l'habitude que ses avances soient bien reçues.

Il avait un léger accent ; en m'approchant du stand je l'avais entendu parler au téléphone dans une langue qui ressemblait à de l'hébreu.

— Ils sont spéciaux car ils migrent, expliqua-t-il en prétendant examiner le pendentif alors qu'il regardait ma poitrine. Pour mon peuple, les Amérindiens, le papillon monarque est signe de changement. D'aventure.

Il n'était pas plus amérindien que je n'étais un chat sauvage.

— Vraiment ? demandai-je en écarquillant les yeux.

Il hocha la tête.

— On dirait qu'un peu d'aventure ne te ferait pas de mal.

Mon premier instinct aurait été de tourner les talons et de m'éloigner. Moi, Eve Brightman, je ne pouvais pas me permettre d'attirer l'attention, de rentrer dans le jeu des gens. J'avais passé les dernières années à essayer d'être invisible.

Mais tu es Aurora maintenant, pensai-je. Et les riches peuvent se permettre de jouer à tous les jeux qu'ils veulent.

Je lançai au vendeur le sourire crâneur d'Aurora et dis :

— Qui refuserait une aventure ? Est-ce que j'ai une chance d'obtenir une remise ?

À ma grande surprise, ça marcha. Ses yeux s'élargirent légèrement, et sa main se posa sur mon avant-bras.

— Ça dépend. Est-ce que j'ai une chance d'obtenir un rendez-vous ce soir, papillon ?

— Bien sûr, mentis-je.

J'acceptai la remise de 20 % et omis de mentionner que les papillons ne sortaient pas la nuit.

Chez le coiffeur, je demandai à la femme qui faisait ma couleur comment me rendre à la gare Amtrack et lui fis même dessiner un plan : ainsi j'étais sûre qu'elle dirait à qui le lui demanderait que j'étais partie en train. C'était fou comme les gens étaient gentils quand vous aviez l'air riche. Je fis semblant d'aller aux toilettes, sortis sans payer par la fenêtre, escaladai une barrière et utilisai la carte que j'avais déchirée dans les Pages jaunes pour me rendre à la gare routière.

J'hésitai à l'extérieur. Ma mère adorait les cars. Une fois quand j'étais petite, nous avions passé un mois à prendre des cars, et à chaque fois que je lui demandais où nous allions, elle répondait « plus loin ». Être à la gare réveillait une multitude de souvenirs.

Mais je ne pouvais pas penser à ma mère maintenant. Je devais me préparer, arrêter d'être Eve et commencer à être Aurora.

Que ferait Aurora ? me demandai-je et, en réfléchissant à la question, je remarquai un bar en face de la gare. L'intérieur était frais et sombre, un long comptoir avec des tabourets tournants en forme de

champignons. Le barman n'était pas sûr de vouloir me servir, mais un homme trois tabourets plus loin dit : « Donne donc sa bière à la dame, Art. » Et Art obtempéra.

— Je m'appelle Jerry, se présenta l'homme. À quoi buvons-nous ?

— Eve, lui dis-je.

— Une amie à toi ?

— Pendant longtemps.

— Il lui est arrivé quelque chose ?

— C'était son heure.

— Eh bien, à Eve alors, dit Jerry.

— À Eve.

Nous trinquâmes.

— Joli collier. Un monarque, c'est ça ? demanda-t-il et, sans attendre la réponse : Intéressantes créatures. Ils sont venimeux, tu sais.

— Je ne savais pas.

Il me fit un clin d'œil.

— Bien sûr, seulement pour leurs ennemis.

Le soleil était bas quand le car se traîna hors de Phoenix, deux heures plus tard. Je fixai l'obscurité infinie par la vitre, au-delà du reflet d'Eve – à présent celui d'Aurora.

DEUXIÈME PARTIE
Hantée



Ce n'est pas comme se réveiller. C'est plutôt comme briser la surface de la piscine du Country Club, pense-t-elle. Passer du silence trouble à l'air humide sentant légèrement le moisi qui se pose lourdement sur vous.

Seulement ce n'est pas la piscine, ce n'est pas le Country Club du tout. Ses yeux mi-clos font lentement le point sur différents objets, la lumière grise du soir entrant par les rideaux entrouverts sur sa droite, des phares passant par intermittence sur le plafond au-dessus d'elle, ses orteils dans une paire de talons, si loin au bout du lit, la commode aux contours flous au-delà, un miroir posé dessus.

Le bruit de la circulation crée un grondement continu venant de l'extérieur ; plus près, le bourdonnement haletant d'une climatisation fatiguée.

Elle a incroyablement soif. Sa gorge est sèche, enrouée, et elle a l'impression que sa langue est dix fois trop grosse pour sa bouche.

Des souvenirs entrent et sortent de son esprit comme les phares qui passent sur le plafond, elle cherche quelqu'un, elle tombe, des feux « stop » sur le bord de la route, le vrombissement d'un moteur puissant reculant vers elle.

À ce moment seulement elle ressent la première pointe de peur. Le souvenir de la voiture fait s'emballer son cœur, se serrer sa poitrine. Lève-toi, intime une voix intérieure, soudain pressante. Tu dois te lever et sortir d'ici avant qu'il ne revienne.

Il ? Il qui ? se demande-t-elle, mais il n'y a pas de réponse, juste ce sentiment abrupte de devoir fuir. Maintenant.

Elle s'assied brusquement – trop brusquement – et une vague de douleur et de nausée s'écrase sur elle. S'écroulant à nouveau sur le couvre-lit imbibé de sueur, elle prend trois légères inspirations, haletante, et s'oblige à ralentir.

Elle déglutit – Dieu qu'elle a soif – et essaye à nouveau de s'asseoir, cette fois en allant vers le bord du lit et en se redressant plus lentement.

Elle a encore un vertige, mais il passe cette fois-ci. Lorsque sa vision se précise elle fait face à une fille dans le miroir. Elle-même, ça doit être son reflet, car il n'y a personne d'autre dans la pièce. Mais rien ne lui est familier chez cette fille vêtue d'un chemisier sans manche taché de terre et d'une minijupe couleur pêche, avec une lèvre ouverte et une plaie au-dessus de l'œil. Elle ne se souvient pas d'elle. Elle ne connaît pas son nom.

La panique prend le pas sur la peur et elle se met à trembler. Respire, s'ordonne-t-elle tout en trouvant à tâtons une poche dans sa jupe. Elle en sort un billet de vingt dollars et une chaîne en or cassée mais pas de papiers

d'identité, rien pour lui dire qui elle est.

Ses yeux se posent sur le reflet de la fenêtre derrière elle. Les rideaux sont à moitié fermés mais l'espace entre eux est éclairé par la lueur artificielle d'une enseigne en néon. Elle la fixe sans vraiment la voir, s'obligeant à respirer. Elle laisse son regard faire le tour de la chambre avant de le poser sur ses mains. Elles sont gravement entaillées et très sales. Une poignée de poussière, pense-t-elle, et elle frissonne. Quelque chose dans cette phrase la met mal à l'aise, mais elle ne sait pas pourquoi, ni où elle l'a déjà entendue. Peut-être que si elle s'allongeait et fermait les yeux... En se détendant, elle se sent de plus en plus fatiguée. Si seulement elle n'avait pas aussi soif, elle s'étendrait et ferait une sieste. Juste fermer les yeux...

Pars ! insiste la voix dans sa tête, chassant ses pensées. Tu dois sortir d'ici !

Cette fois-ci, ça fonctionne. Elle se dirige vers la porte en titubant. Elle s'arrête sur le seuil, suspendue par la sensation confuse d'oublier quelque chose – est-ce qu'elle ne devrait pas avoir un manteau ? – mais celle-ci est éphémère, surpassée par l'instinct de fuite et sa soif, presque insupportable à présent. Elle tuerait pour un Coca Light.

Ouvrant la porte à la volée, elle sort en chancelant dans l'air chaud de la nuit.

CHAPITRE ONZE



Vendredi.

Je m'endormis dans le bus et rêvai de jeunes filles hilares et de papillons orange se posant sur ma joue avant d'être réveillée par la voix du chauffeur annonçant Tucson.

Je dépensai mes derniers dollars pour une course en taxi, de la gare à Ventana Canyon. C'était la route qui menait au domaine Silverton mais ce n'était pas ma destination. Pas encore, en tout cas.

Si tout se passait comme prévu, c'est là-bas que je finirai.

La taille des maisons augmentait à mesure que la route s'élevait, et ma nervosité aussi. Mes doigts tambourinaient sur le siège en vinyle noir et je pressai mon front, soudain brûlant, à la vitre en espérant que la fraîcheur me calmerait. Sans succès.

Alors que le taxi se garait devant l'adresse que je lui avais donnée, je fus saisie d'un sursaut d'appréhension si puissant qu'il me donna presque le vertige. *Pourquoi fais-tu ça ?* demanda une voix dans ma tête. *L'approche de Bridgette et Baine était bien pensée, elle aurait marché, alors pourquoi précipites-tu les choses, pourquoi comme ça, pourquoi ce soir... ?*

Je connaissais la réponse, même si je n'avais pas voulu l'admettre jusqu'à ce moment. Quand l'idée m'était venue, j'avais prétendu que je ne suivrais pas le plan de Baine et Bridgette parce que je voulais que mon entrée en ville soit remarquée. Je refusais d'arriver comme une fleur à l'heure du thé : c'est une heure langoureuse, le moment entre-deux où toutes les ombres penchent et où la réalité peut facilement passer d'un état à un autre. À l'heure du thé, les gens font des choses qu'ils regrettent modérément.

La nuit, par contre... si vous faites quelque chose la nuit que vous regrettez le lendemain, ce ne sera jamais modéré. À l'heure du thé, « et si ? » est un jeu d'enfant pour alimenter la conversation ; la nuit, c'est un murmure attirant derrière les portes à peine entrouvertes de votre psyché. La nuit, c'est l'obscurité d'un théâtre avant que le rideau ne se lève, remplie de toux étrangères, de corps mouvants et inconnus qui peuvent être à la fois merveilleux, terrifiants ou les deux. La nuit est évasive, éprouvante et fondamentalement solitaire. Elle convenait

parfaitement à Aurora, la nouvelle Aurora. Elle devait revenir la nuit.

Mais, assise à l'arrière du taxi, contemplant la villa devant moi, je réalisai que je l'avais fait également et surtout parce que j'avais peur. Si j'étais arrivée dans La Famille à l'heure du thé, j'aurais encore pu reculer, j'aurais pu partir. Mais si j'apparaissais comme ça, je ne pourrais pas m'enfuir. Je serais engagée jusqu'au bout.

J'avais copié l'adresse dans l'annuaire des élèves de l'académie Sonora Heights, toutefois je crus un instant m'être trompée : la maison était énorme, clairement luxueuse, mais tout le jardin de devant était en construction, un chantier, et il n'y avait pas de lumière aux fenêtres.

Le chauffeur de taxi semblait partager mes doutes.

— Vous êtes sûre que c'est ce que vous voulez ? demanda-t-il en me lançant un regard interrogateur dans le rétroviseur.

Il parlait de l'adresse, mais l'écho de sa question résonna dans mon esprit. « Tu es sûre que c'est ce que tu veux ? » Je pouvais encore revenir en arrière, retourner à Phoenix, appeler Baine ou Bridgette pour qu'ils viennent me chercher, arriver comme ils avaient prévu...

J'aperçus alors une pagode en soie violette d'un côté du chantier, ouvrant un chemin. Ce devait être l'entrée.

— Oui, dis-je, je suis sûre.

Je payai le taxi, inspirai un grand coup, murmurai « C'est parti, Aurora » et m'avançai sous la pagode, le long d'un sentier éclairé à la bougie, droit dans la soirée de remise de diplôme de Coralee Gold.

C'était comme entrer sur scène. La piscine était remplie de bougies flottantes, le sol autour entièrement recouvert de tapis orientaux. Des narguils étaient posés sur des tables basses entourées de coussins de soie aux couleurs vives, et des candélabres en fer forgé plus grands que moi soutenaient de grosses chandelles blanches dans tout le jardin. Des serveurs aux torses huilés et aux sarouels bouffants se tenaient debout derrière des tables recouvertes de nourriture et de boisson, immobiles comme des statues, les bras croisés. Une légère brise faisait bruisser les feuilles et trembler les flammes des bougies ; un carillon éolien tintait au loin. En dehors de cela, il n'y avait ni bruit ni mouvement. C'était comme l'instant juste avant que le réalisateur ne crie « Action ! ».

Il n'y avait pas d'invités.

Je savais que la fête avait commencé plus d'une heure auparavant mais d'abord je ne vis personne. Puis mes yeux se posèrent sur la

terrasse au-delà de la piscine, où un immense dais rayé rose et blanc avait été érigé au-dessus de la piste de danse. Cette dernière était couverte de gens debout en cercle, fixant solennellement le centre. Ce qu'ils regardaient étant dissimulé par la foule, je m'approchai et me dressai sur la pointe des pieds pour avoir une meilleure vue.

L'assistance formait un U, à l'extrémité duquel se trouvait une femme assise dans un fauteuil. Enfin, un trône plutôt, avec des accoudoirs dorés sculptés et des coussins en velours rouge. Il était assez grand, sa taille encore accentuée par le contraste avec son occupante, fine comme un oiseau. Elle aurait pu avoir trente ans ou soixante ans. Elle avait de longs cheveux trop noirs pour être naturels et portait une robe en soie bleu lapis, brodée d'or. Ses yeux étaient fermés, sa tête rejetée en arrière et ses lèvres bougeaient.

C'est là que je compris. Coralee Gold avait engagé une voyante pour sa soirée. Je dus étouffer un éclat de rire. C'était au choix la pire ou la meilleure chose qui pouvait m'arriver.

En tendant l'oreille, je distinguai les mots « Laquelle de vous deux est là ? Je vous vois toutes les deux, mais je ne peux en entendre qu'une. Laquelle es-tu ? ».

Il y eut un instant de silence, celui qui n'existe que lorsque cent personnes retiennent leur souffle en même temps, un silence qui s'accroche à vous, qui transforme un groupe en un seul organisme vivant tendu vers le même but. J'avais de bonnes raisons de ne pas croire aux fantômes ou aux médiums, mais lorsque le silence dura, je me sentis happée. Désireuse de croire, impatiente de voir ce qui allait se passer.

La tension s'enroula autour de nous jusqu'à en être presque suffocante. À cet instant, la femme aux cheveux sombres ouvrit la bouche et, d'une voix faible et flûtée complètement différente de la sienne, dit : « Je suis Aurora. »

Un frisson parcourut l'assistance. Tout le monde se rapprocha pour écouter. Mais un charabia indistinct suivit cette première révélation.

De sa propre voix, la médium demanda :

— Peux-tu répéter ça ? Nous ne t'avons pas bien entendue, Aurora.

Silence.

— Je l'avais, mais je la sens s'éloigner, soupira la voyante en secouant la tête, les yeux fermés comme si elle se parlait à elle-même autant qu'à nous.

Inspirant profondément, elle posa les doigts sur ses tempes et

entonna :

— Aurora ou Elizabeth, si l'une de vous est encore là, pouvez-vous sonner la cloche ?

Encore un long silence poisseux. Puis, faiblement, la cloche se mit à sonner.

Les gens autour de moi se redressèrent brusquement, comme s'ils ressentiaient tous le même frisson que moi, et un murmure parcourut la foule. Je m'adressai à la personne à côté de moi.

— Cool, non ?

Il se tourna pour me regarder. Et laissa échapper une exclamation.

La manière dont ça se passa était fascinante : juste un léger murmure, le bruit des corps se mouvant pour donner un coup de coude à leur voisin ou montrer du doigt, comme des vagues créées par une feuille tombant à la surface d'une mare, jusqu'à ce que quelqu'un s'écrie tout haut :

— Oh ! mon Dieu, c'est Aurora Silverton !

Alors, les yeux de la voyante s'ouvrirent d'un coup, elle poussa un cri perçant et se mit à se tordre dans tous les sens. La foule s'écarta pour la laisser passer, et elle s'avança vers moi en titubant, comme une marionnette dont les membres seraient contrôlés par un géant invisible. Elle s'arrêta devant moi, chancelante. Ses yeux roulèrent dans ses orbites et ses longs doigts aux ongles rouge sang se recourbèrent vers moi.

— Toi... tu oses te moquer du travail de notre sœur madame Cruz, dit-elle d'une voix sonore de baryton, complètement différente de ses voix précédentes.

— Je ne me moquais pas, j'étais juste...

— Silence !

Sa tête pencha sur le côté et son visage s'approcha du mien, comme un prédateur humant de la viande.

— Tu es une chose maudite, seulement à moitié vivante. Fais attention que le diable ne revendique pas la partie encore en vie. Tu viens d'un monde d'ombres et de mensonges, et ils s'agrippent à toi comme du lierre. Tu exhalas le parfum fétide de la mort.

— Je suis vraiment désolée, je...

Un grognement étrange sortit de sa gorge.

— Ta punition t'attend déjà. Les esprits auront leur revanche. Pars !

Fuis ! Si tu as le moindre bon sens, enfuis-toi d'ici pour toujours.

Et elle s'évanouit.

Les choses s'affolèrent un peu après ça. Des smartphones sortirent de toutes parts et je fus submergée de gens. À ce qu'avait dit Baine, j'avais cru comprendre qu'Aurora et Liza étaient un peu distante des élèves de leur classe ; cela expliquait sans doute le fait que la plupart se rapprochaient mais ne m'adressaient pas la parole, se contentant de m'observer à travers l'objectif de leur iPhone. Une poignée de filles me serrèrent dans leurs bras, mais elles semblaient plus méfiantes que contentes de me voir. Comme si Aurora était assez sympa, mais pas vraiment gentille.

Ou comme si elles voulaient une photo avec moi à poster sur leur profil Facebook.

Je n'étais pas déçue. Je n'avais pu étudier les amis d'Aurora que dans un album vieux de trois ans, je n'allais donc pas être capable de reconnaître facilement la plupart des gens présent. Ce qui signifiait que cette phase de mon retour était la plus dangereuse... et qu'il fallait l'abréger rapidement.

C'était mon plan depuis le début. Seulement il n'est pas si aisé de provoquer une bagarre dans une soirée huppée. Faire en sorte que quelqu'un arrête de tweeter assez longtemps pour me filer un coup était un challenge en soi. Je dus provoquer trois garçons – notamment en jetant l'iPhone de l'un d'eux dans la piscine quand il refusa d'arrêter de me filmer – avant qu'il ne se passe quoi que ce soit. Et même là, ce fut uniquement parce qu'ils convoquèrent l'un des gardes du corps de la mère de Coralee et qu'après m'être abîmé les doigts sur sa mâchoire, je lui donnai un coup de pied dans les burnes.

La police arriva presque immédiatement : quelqu'un avait dû les appeler dès que j'avais lancé le grabuge.

Le policier qui m'arrêta était étonnamment jeune. Il n'était pas beau, pas une beauté traditionnelle, mais il avait le genre de visages qui vous donnait envie de le regarder. Sa bouche était trop grande, son nez avait dû être sculpté par une rixe de bar, et il fronçait les sourcils. Il avait la tête de l'emploi.

C'était le genre de mecs que vous ne verriez jamais dans un Country Club, mais qui n'aurait aucun mal à passer la corde en velours rouge d'un night-club. Le badge épinglé parfaitement droit sur son uniforme bleu le baptisait N. Martinez.

Il m'approcha prudemment, mais il n'avait rien à craindre. Je ne me bats que lorsque c'est inévitable, et j'avais déjà attiré toute l'attention

dont j'avais besoin.

Il me menotta et me guida vers le siège arrière d'une voiture de patrouille. Nous ne parlâmes ni l'un ni l'autre pendant les vingt minutes qu'il nous fallut pour atteindre le commissariat, et il ne se dérida pas. En arrivant, il me poussa dans une chaise qui flanquait un bureau.

— Où est Ainslie ? demanda-t-il à la seule personne présente, un homme blanc aux cheveux gris et au manteau de tweed, un inspecteur. Celle-là, c'est pour elle.

— Qu'est-ce qu'on a ? demanda l'inspecteur, grimaçant à ma vue.

De toute évidence, entre la bagarre et mon passage dans la piscine, ma tenue avait perdu un peu de son éclat.

— Le trouble à l'ordre public de la résidence Gold, répondit N. Martinez.

Je voyais bien qu'il n'aimait pas l'inspecteur : il n'était pas le genre de personnes qui savait cacher ses sentiments.

— Elle s'est introduite à la fête de Coralee Gold. Elle ressemble à Aurora Silverton, non ? C'était l'affaire d'Ainslie.

Tout en léchant la coupure sur ma lèvre, cadeau du garde des Gold et de son crochet du droit, je sentis, plutôt que je ne vis, les yeux de l'autre homme s'écarquiller.

Le détective s'approcha pour mieux me regarder. Il avait une carte routière veineuse sur le nez, et des ours en peluche sur sa cravate. Je lui lançai un sourire, apparemment sanglant car il recula. Il se tourna vers N. Martinez et dit :

— Tu ferais mieux de la rendre présentable. Si ça s'ébruite, on va voir des flashes traîner dehors.

— Ce n'est pas la procédure standard, protesta N. Martinez.

Le froncement de sourcils était toujours là, peut-être même plus prononcé qu'avant.

— Les preuves...

— Nettoie-la avant qu'Ainslie ne la voie si tu veux garder ton boulot.

N. Martinez m'attrapa le bras sans la moindre once de douceur et me mena dans le couloir. Il s'arrêta pour prendre une trousse de secours puis me traîna jusqu'aux toilettes des hommes.

— Je suis une fille, lui fis-je remarquer.

On aurait pu penser que ce fait compterait pour quelqu'un qui respectait la procédure.

— Mais pas moi, et je viens avec toi.

Je savais d'expérience que les policiers devenaient très irritables et surprotecteurs quand ils apprenaient que vous aviez écrasé les testicules de quelqu'un. Il me suivit à l'intérieur, posa la trousse de secours sur l'un des lavabos en porcelaine blanche et ouvrit les menottes.

— Lave-toi.

Tu exales le parfum fétide de la mort. Alors qu'il me regardait, la voix de Mme Cruz résonna dans mes oreilles.

Il y avait deux lavabos sous un miroir. Derrière moi, deux cabines vert sale et un urinoir. Un panneau sur la porte indiquait que l'équipe de nettoyage était passée le matin, mais je n'y croyais pas. Il aurait bien fallu cinq heures pour nettoyer cet endroit.

— Vous pourriez vous retourner ? demandai-je. J'aimerais un peu d'intimité.

Il m'ignora et s'appuya contre le mur, les bras croisés, fronçant toujours les sourcils. Il y a quelque chose de familier chez lui, pensai-je, avant de réaliser que c'était probablement l'expression dans ses yeux, le regard de flic glacial. Je l'avais déjà vu.

Je me demandai à quoi correspondait le N. Tête de Nœud, peut-être.

Ma main gauche était mal en point, les articulations couvertes de sang – le mien, remarquai-je en les rinçant – et commençant à enfler. Je ne pourrais pas m'en servir pendant quelques jours, en tout cas le temps où je la garderais bandée. Et c'était l'idée : personne ne pourrait me demander de jouer du piano ou au tennis avec une main abîmée.

Tout se passait comme je l'avais prévu. Tout était...

Chose maudite, seulement à moitié vivante.

Je frissonnai. *Arrête-ça*, m'intimai-je. Je tendis la main pour soulever ma chemise, et ce n'est qu'à ce moment-là que je réalisai que je tremblais. Pas seulement mes mains, mais tout mon corps tremblait de façon incontrôlable. Tout se passait comme prévu, mais qu'étais-je en train de faire ? Jusqu'à cet instant c'était resté un jeu de rôle, une idée. Comme une pièce de théâtre, un personnage que tu deviens pour quelques heures avant de rentrer chez toi regarder la télé en mangeant du pop-corn au fromage, à nouveau toi-même. Mais plus maintenant. À présent, c'était irrévocablement réel.

M'incruster à la soirée de Coralee Gold était comme plonger dans un lac gelé, m'impliquer totalement : il n'y avait plus d'échappatoire. J'avais été vue. J'avais été filmée. Dès le lendemain, je serai sur toutes les chaînes YouTube des anciens camarades de classe d'Aurora. Je ne pouvais plus m'enfuir. Je me sentais prise dans le pire piège qui soit : un que j'avais posé moi-même. Apparemment, j'étais consciente d'être peu fiable.

Le sol sembla rouler sous mes pieds, et le vertige me prit. Mais je n'allais certainement pas m'évanouir devant l'agent Plutôt-Moche. J'appuyai mes hanches contre le lavabo et posai ma main droite sur le miroir. Je contemplai le mascara traçant des rivières le long de mes joues. *J'aurais dû mettre du waterproof*, pensai-je avant de me mettre à rire comme on rit quand rien n'est drôle, juste avant de se mettre à sangloter.

— Dépêche-toi, dit N. Martinez.

Si, à cet instant, il s'était approché pour s'assurer que j'allais bien, s'il avait dit ne serait-ce qu'un mot gentil, quoi que ce soit de rassurant, attentionné ou prévenant, je pense que je me serais effondrée. Mais la brusquerie impersonnelle de son ordre me sortit de ma panique. Ma peur se transforma en colère.

— Oh ! je détesterais être un dérangement pour vous, dis-je en attrapant une poignée de serviettes en papier et en me penchant vers le miroir pour essuyer le mascara sur mon visage.

— J'en doute.

Je le regardai : il avait levé un sourcil. Est-ce qu'il plaisantait ?

Je l'ignorai et fouillai dans la trousse de secours, dont je sortis un bandage que j'enroulai autour de ma main gauche. Je passai l'autre main dans mes cheveux et allait me détourner du miroir quand je réalisai que j'avais fait ma raie du mauvais côté. Du côté d'Eve. Je la changeai rapidement, puis fis face au policier et annonçai « Je suis prête ». Je lui tendis les poignets pour qu'il me menotte.

Il me laissa debout là un moment, les menottes se balançant au bout de son index, de toute évidence ravi de la situation. Je voyais bien qu'il voulait en venir quelque part, probablement à un genre de propositions indécentes.

— Je ne sais pas ce que tu trames, mais quoi que ce soit, fais-le pendant la semaine entre huit heures et vingt-deux heures, dit-il.

Prise par surprise, je demandai :

— Pourquoi ?

— Je ne suis pas de service. Je n'aime pas avoir à me coltiner des filles gâtées ou des trouillardes.

— Qu'est-ce qui vous fait dire que je suis une trouillarde ?

— Tu as fugué, non ?

— Quelqu'un souffrirait-il d'un complexe d'abandon ?

Mais je n'obtins aucune réaction, pas même un froncement de sourcils plus prononcé.

— De plus, je ne trame rien du tout, assurai-je.

— J'ai cinq petites sœurs. Je sais quand quelqu'un mijote quelque chose, rétorqua-t-il en refermant les menottes sur mes poignets. Viens.

Quand nous rentrâmes dans les bureaux de la brigade, il y avait une femme inspecteur en pantalon et chemise bleus à l'accueil. À sa gauche se trouvait un homme brun, mince, en pantalon beige et sweater. On aurait dit un prof de maths bien habillé, mais grâce aux bostons je le reconnus comme étant Thomas Trident [38 ans, avocat des Silverton, tout juste marié à tante Claire, aime les voitures anciennes et cuisiner, n'aime pas les blagues sur l'« Oncle Tom », montant de la fortune dépend des termes du contrat de mariage].

Debout à côté de lui, si droite que sa colonne vertébrale aurait pu être en acier, se tenait la femme que j'étais venue rencontrer.

Les cheveux d'Althéa Bridger Silverton formaient un casque argenté étonnamment chic. Bien qu'il fût presque minuit et qu'elle ait dû se lever, elle portait un pendentif en argent sur son chemisier rose à jabot et le pli de son pantalon beige était parfaitement droit. Elle avait la maigreur blême et la posture rigide d'une malade, mais cela lui donnait une aura de glamour. Peut-être à cause des larges lunettes dont la teinte dissimulait en partie ses yeux, j'eus une image d'elle assise à la table d'un chic bistrot parisien, poussant de petits morceaux de laitue sur son assiette, sirotant du chablis en souriant pendant que des hommes aux fins cigares faisaient des remarques pleines d'esprit pour gagner sa faveur, comme une star de cinéma française vieillissant élégamment. Elle aurait semblé parfaitement calme si ses doigts ne l'avaient trahis, livides à force d'agripper la chaîne de son sac à main Chanel.

Croirait-elle que j'étais sa petite-fille, ou non ? L'inspecteur était en train de dire « Nous comparons toujours ses empreintes à... » mais Althéa la fit taire en levant une main parfaitement manucurée.

Elle traversa la pièce, prenant son temps pour arriver vers moi. L'air, lourd du parfum des gardenias, semblait gagner en densité à

chaque pas. Elle s'arrêta à un mètre de moi et me scruta longuement à travers ses verres teintés.

Ma bouche s'assécha. Mon cœur battait à tout rompre. Son visage était un masque indéchiffrable. Sans changer d'expression, elle leva la main et me gifla durement.

— Comment oses-tu revenir ainsi ?

Bienvenue à la maison, Aurora.

— Althéa, nous devrions au moins attendre que les empreintes...

— Tais-toi, Thomas. C'est elle. Personne d'autre n'aurait le culot de se comporter de cette façon. Allez, viens, m'intima-t-elle en se dirigeant vers les portes. Nous nous occuperons de toi en privé.

Sa voix était emplie de furie, mais juste en dessous j'aurais juré entendre une pointe d'excitation.

Ses ongles s'enfoncèrent dans la peau de mon bras alors que nous quittions le commissariat.

CHAPITRE DOUZE



Nous descendîmes ainsi les marches du poste de police, moi coincée contre elle, vers une grande Mercedes bleu foncé garée devant le trottoir. Alors qu'elle était encore à une dizaine de pas, un homme sortit du côté chauffeur et ouvrit la porte pour elle.

Sur toutes les photos que j'avais vues d'Arthur Redmond [chauffeur des Silverton depuis bien avant la naissance d'Aurora, conduit parce qu'il aime ça, valeur nette plus de 3 000 000 \$], sa large masse couleur acajou était enveloppée dans un uniforme bleu marine avec deux rangées de boutons dorés sur le devant. Mais ce soir il portait un pantalon beige, une chemise rayée blanche et rose ouverte au col, une ceinture marron à boucle en argent, et des chaussons sur lesquels étaient brodés des chiots à l'air joueur. Apparemment, même les chauffeurs avaient droit à une tenue décontractée quand on les sortait du lit à minuit.

Althéa se tourna vers lui et dit avec un soupir :

— J'ai bien peur que tu ne doives revenir plus tard pour Thom.

Comme si c'était le plus grand dérangement de la soirée.

— Bien sûr, madame, répondit-il. Et, si je peux me permettre, c'est un plaisir de vous revoir, mademoiselle.

— Merci, Arthur, répondis-je.

Je ne m'étais même pas rendu compte que j'avais utilisé son nom mais, quand j'aperçus un regard passer entre lui et Althéa, je me réjouis de l'avoir fait.

Toutefois le ton d'Althéa était toujours aussi froid lorsqu'elle désigna la portière et dit :

— Allez, Aurora. Nous n'avons aucune raison de rester à bavarder dans la rue comme des perroquets. Entre dans la voiture.

Elle lâcha mon bras, et je la vis savourer la vision des entailles rouges laissées par ses ongles.

Bridgette, Baine et moi avons passé des heures à répéter cette première conversation seule avec la grand-mère d'Aurora, prévoyant des réponses pour toutes les inévitables questions : où étais-tu ?

pourquoi es-tu partie ? pourquoi es-tu revenue ? que s'est-il passé cette nuit-là ?

— Ne lui en dis pas trop sur où tu étais, avait prévenu Baine. Dis juste que pendant longtemps tu ne t'es souvenue de rien, et quand tout t'es revenu tu t'es sentie coupable d'être partie.

— Je pense que « sale » marchera mieux que « coupable », avais-je suggéré.

Bridgette m'avait regardée en penchant la tête comme un oiseau curieux, avant d'acquiescer.

— Tu as raison. Sale. Althéa comprendra ça mais ne voudra pas entendre trop de détails.

— Et laisse-la commencer la conversation, avait continué Baine. Attends qu'elle te demande.

Je glissai le long du large siège arrière en cuir ocre, et Althéa entra après moi. La porte se referma sur nous, et je me préparai à ma première représentation privée.

— Eh bien, ça nous change d'un vendredi soir habituel, commenta Althéa alors que la voiture démarrait.

— Oui, c'est vrai, acquiesça Arthur.

— Gin ou bataille ? demanda Althéa.

Je ne savais pas à qui elle parlait. Elle ne nous regardait ni l'un ni l'autre. Était-ce un test ? Elle s'affairait à descendre l'accoudoir central et à en sortir un jeu de cartes aux initiales dorées. L'accoudoir avait été spécialement conçu avec un dessus en teck et deux petites rallonges qui s'ouvraient pour créer une table de jeu. Elle me tendit les cartes et répéta, impatientement cette fois, « Gin ou bataille ? ». Ses yeux rencontrèrent les miens.

— Vous voulez jouer aux cartes ?

— Nous avons toujours joué aux cartes. Pourquoi pas maintenant ?

Je réfléchis un moment, essayant d'étouffer les battements de mon cœur en tambourinant de l'ongle sur la table en teck. Que choisir, gin ou bataille ? Baine et Bridgette ne m'avaient jamais parlé de jeux de cartes.

— Gin, décidai-je.

Althéa sourit, mais je n'étais pas sûre d'avoir donné la bonne réponse.

— Un penny par point, annonça-t-elle. Ce n'est pas drôle s'il n'y a

pas d'enjeu.

— Je ne joue pas pour de l'argent.

— Tout le monde dit ça. Ce n'est jamais vrai.

Elle poussa les cartes vers moi.

— Coupe.

En la regardant mélanger le jeu, je réalisai que son accueil glacial m'avait rendu un service : la moindre inquiétude que j'aurais pu encore avoir concernant le mal que pouvait lui faire ce que Baine, Bridgette, et moi prévoyions s'était définitivement envolée. Althéa Silverton était invulnérable.

Elle distribua avec la rapidité de quelqu'un qui le faisait régulièrement. Nous jouâmes en silence, interrompu seulement par le bruit des cartes prises et reposées, et une fois par elle pour dire « Tu joues bien ».

C'était une adversaire rusée, mais je n'étais pas si loin derrière, même en divisant mon attention entre la partie et l'observation de notre trajet. Avec le genre de vie que j'avais vécu, la capacité de jauger à la fois les gens et leurs cartes était utile.

Grâce aux leçons de Baine – les propriétés de La Famille étaient l'un de ses sujets favoris –, je savais que le Manoir Silverton était construit sur un énorme domaine acquis au cours des années par le grand-père d'Aurora, Sargeant Silverton, et par Althéa. Au fur et à mesure que Sargeant développait son empire, ils avaient acheté de plus en plus de terrain autour d'eux, jusqu'à posséder presque une colline entière, donnant sur le Ventana Canyon. Ils y avaient construit leur maison, officiellement Manoir Silverton mais qu'on appelait simplement « La Villa », puis des maisons pour leurs enfants quand ils s'étaient mariés. Juste à côté du manoir se trouvaient les Manses Silverton, où habitaient Bridgette et Baine avec leur père, et plus loin s'élevait la Girouette, la maison d'oncle Thom et tante Claire. Quand j'avais demandé pourquoi elle s'appelait la Girouette, Baine avait dit que je comprendrais en y arrivant.

À présent que nous montions dans les collines, j'aperçus un bâtiment de verre et d'acier posé en porte-à-faux au-dessus du canyon comme un aigle sur le point de prendre son envol. Ou, réalisai-je, comme une girouette pointant vers le nord.

Nous arrivâmes devant un portail massif orné de S entrelacés et la voiture s'arrêta pour lui laisser le temps de s'ouvrir.

Althéa annonça « Gin », posa ses cartes, dirigea ses verres teintés

vers moi et demanda :

— Prends-tu de la drogue ?

Je vis mes yeux s'écarquiller de surprise dans le reflet de ses lunettes.

— Non.

— As-tu attrapé une maladie ?

— Non.

Silence. Elle hocha une fois la tête en direction du rétroviseur et les portes commencèrent à s'ouvrir. La voiture se glissa entre elles et le long de l'allée jusqu'au manoir. J'avais le sentiment désagréable que les ennuis ne faisaient que commencer...

Elle porta un poing frêle à sa bouche et s'éclaircit la gorge.

— En arrivant à la maison, tu iras directement dans ta chambre et attendras d'être convoquée demain matin. Nous devons prévenir le personnel de ton retour, mais ils en seront informés à ma façon, pas par toi.

Sa voix était dure et froide, sans une once de gentillesse.

— Je n'hésiterai pas à te jeter dehors, jeune fille, alors si tu veux rester tu ferais bien d'être plus coopérative que... par le passé.

Je hochai la tête. Par le passé. Comment était la vraie Aurora ? me demandai-je.

La voiture contourna l'énorme fontaine en pierre au milieu de la cour circulaire et s'arrêta en face d'une entrée à laquelle menaient trois dalles. De petites lumières créaient des halos dorés autour des fenêtres aux embrasures en pierre. La porte d'entrée était un bloc de chêne massif, orné de l'histoire d'Apollon et Diane gravée à la main par le père d'Aurora pour sa femme en cadeau de mariage. Elle était posée sur une façade censée ressembler à une villa toscane, mais à une échelle que même un Médicis n'aurait pu concevoir. Trois étages construits autour d'une cour intérieure, elle semblait encore plus énorme que sur les photos que j'avais vues.

Alors que la voiture se garait, Althéa dit :

— Sais-tu pourquoi tu as perdu à l'instant, au Gin ?

— Parce que vous avez mieux joué.

— Non, parce que tu n'as pas fait attention.

Elle parla vite et, si je l'avais trouvée intense auparavant, ce n'était

rien comparé à la façon dont elle s'adressait à présent à moi.

— Je pouvais voir le reflet de ton jeu dans la vitre. Je connaissais chacun de tes coups avant toi. Une erreur stupide, commenta-t-elle en me regardant par-dessus ses lunettes teintées. Tu devrais faire attention à mieux te protéger.

J'avais l'impression qu'elle ne parlait pas seulement des cartes, et je n'étais moi-même pas sûre de mon intention quand je répondis :

— Ou peut-être que vous ne devriez pas subtiliser les as.

Elle laissa échapper une exclamation de surprise, puis remarqua, presque interrogatrice :

— Tu es vraiment différente.

— Je prends cela comme un compliment, Grand-Mère.

Elle sembla sur le point de dire quelque chose, mais Arthur lui ouvrit la porte. Une fois qu'elle fut sortie, il fit le tour pour ouvrir la mienne. Je restai là un moment, à respirer l'air chaud de la nuit et l'odeur sucrée du chèvrefeuille, et levai les yeux vers la Villa Silverton.

Althéa avait dit que tout le monde dormait, mais en regardant les rangées de vitres scintillantes, j'eus l'impression que quelqu'un m'observait. Les fenêtres étaient sombres. La Villa, réalisai-je. C'était comme si La Villa montait la garde. Comme si elle m'attendait.

Quelque chose cloche, dit une voix dans ma tête. *Cette maison ne va rien t'apporter de bon. Fuis tant que tu le peux encore.*

La main d'Althéa agrippa mon bras comme une serre et elle me conduisit à l'intérieur.

CHAPITRE TREIZE



En marchant à côté de la vieille dame, je réalisai qu'un autre test était sur le point de prendre place, portant sur ma connaissance de La Villa. Je révisai le plan en esprit, évaluant mes options. La chambre d'Aurora était au troisième étage, à l'angle sud-ouest. Depuis l'entrée, il y avait deux chemins possibles.

Althéa s'éclaircit la gorge.

— Ta chambre, m'ordonna-t-elle.

Je pouvais soit tourner à droite, vers l'escalier sculpté de formes élaborées, ou à gauche, et...

— Où vas-tu ? demanda Althéa.

Je me retournai vers elle. Derrière ses lunettes, ses yeux me défiaient.

— Dans ma chambre, répondis-je.

— Tu ne prends pas l'escalier ?

— Le chemin le plus court est de traverser la cour et de prendre l'escalier central, dis-je, et ses traits changèrent. Vous m'avez dit d'y aller directement, conclus-je, en essayant de ne pas avoir l'air trop contente de moi.

Debout, je faisais quinze centimètres de plus qu'elle, je voyais donc plus facilement à travers ses verres teintés. Je surpris une expression à mi-chemin entre surprise et confusion sur son visage.

— Effectivement. Je ne m'attendais pas à ce que tu sois si obéissante.

— J'ai changé, dis-je en l'embrassant sur la joue. Bonne nuit, Grand-Mère.

Elle recula comme si je l'avais brûlée.

— Ne m'appelle pas comme ça. Après ce que tu as fait, tu n'as pas le droit d'être si familière. Si tu dois t'adresser à moi, appelle-moi Althéa.

Sa voix avait le goût acéré des stalactites sous la lune.

— Va te coucher.

Je baissai la tête et traversai la cour. Le vent soufflait, et la porte qui ouvrait sur l'entrée faillit m'échapper des mains, comme si quelqu'un la tirait de l'autre côté. Un faible son plaintif sortait quelque part au-dessus de moi. Des picotements se réveillèrent à la base de ma colonne et remontèrent dans mon dos en passant par mes côtes.

La Villa ne veut pas de moi ici, songeai-je. Cette idée me vint avec une totale clarté, comme s'il était tout naturel de penser une chose pareille. *La Villa veut que je parte*.

Mais je n'avais pas le choix. J'avais passé un accord avec Baine et Bridgette. C'était ma chance d'avoir une nouvelle vie. Un nouveau départ. Je devais la saisir.

Je gravis lentement les deux étages, me sentant plus oppressée à chaque pas. *Pars ! Sors d'ici !* criait la voix dans ma tête. *Retourne d'où tu viens*.

En haut de l'escalier, il n'y avait pas un mouvement dans le couloir chargé d'air frais, lourd et parfumé. Comme dans une tombe, pensai-je.

Je restai là, contemplant la porte d'Aurora, troisième sur la droite, à la fois fascinée et repoussée. Comme une somnambule, je fis un pas, puis un autre, jusqu'à me trouver devant elle. Je respirai un grand coup et tendis la main vers la poignée. Il y eut un grincement sinistre quand le battant s'ouvrit. Les doigts tremblants, je tâtonnai sur le mur intérieur, allumai la lumière...

Et éclatai de rire de soulagement.

La chambre était magnifique. Une lanterne en forme d'étoile, suspendue à un baldaquin en bouleau, projetait une lueur chaude sur le lit. La pièce était exactement comme sur les photos que Bridgette et Baine m'avaient montrées : le lit moderne fait de quatre morceaux de bouleau rapportés par les parents d'Aurora de la forêt bavaroise où ils l'avaient conçue ; les douzaines de coussins empilés dessus, rivalisant de fronces, dentelles et autres œillets ; l'énorme tapis en (fausse, j'espérais) fourrure blanche étalé sur le plancher ciré ; les poufs couleur noisette autour d'une table basse blanc laqué. Elle était chic, confortable et clairement conçue par un décorateur. Elle n'avait rien de sinistre, absolument rien de terrifiant.

Au fond de la chambre je pouvais voir une salle de bains plus grande que celle d'une gare routière – mais beaucoup plus propre – et carrelée de marbre gris vert qui aurait fait exploser n'importe quel budget municipal.

J'avancai de quelques pas. J'avais l'impression d'être une intruse, d'envahir l'espace de quelqu'un d'autre. Comme si je pouvais me faire prendre à n'importe quel moment. *C'est ta chambre, me dis-je. La tienne. Cette pièce – trois heures et demie de ménage – est à toi.*

Et soudain l'étrangeté et l'appréhension disparurent et la joie me submergea. Elle était magnifique ! Elle était à moi ! Je me laissai tomber en arrière sur les coussins blancs. Ce lit, cette chambre, ce...

Je me levai et me dirigeai vers le placard. Des robes, des pantalons, des chemisiers, des vestes étaient suspendus là, plus de vêtements que je n'en avais eus depuis des années. Je les caressai, retournant les étiquettes portant des noms que j'avais vus dans les maisons que je nettoysais et les vieux exemplaires de *Elle* que je feuilletais parfois. Mes doigts s'attardèrent sur des vignettes de prix : une veste, quatre jupes et trois robes n'avaient jamais été portées. Il y avait des minirobes moulantes, des pulls larges, un pantalon en faux cuir et une longue jupe à volant, un mélange de style.

Tout ce que Baine et Bridgette m'avaient raconté sur Aurora la faisait paraître bravache et arrogante, fêtarde, toujours au milieu d'une foule. Mais la confusion de son placard racontait une autre histoire. Il me parlait de solitude et d'insécurité. Je la voyais, debout à la même place que moi, passant en revue différentes tenues, les essayant comme si, en trouvant la bonne, elle saurait enfin qui elle était, ou qui elle voulait être. Soudain, elle n'était plus seulement une fille de riches pourrie gâtée avec trop de temps et d'argent entre les mains, mais quelqu'un qui faisait les boutiques juste pour s'occuper, pour ressentir quelque chose.

Je me rappelai la froideur de ses « amis » la nuit précédente chez Coralee, comme si aucun d'eux ne l'avait vraiment connue non plus. De qui te cachais-tu, aurais-je aimé pouvoir lui demander. Si Baine et Bridgette disaient la vérité, je réalisai que la relation d'Aurora avec Liza avait été non seulement sa plus intime, mais d'une certaine façon la seule. Passant les doigts sur les franges, le cuir, la soie dans son placard j'aurais aimé pouvoir revenir en arrière et prendre cette Aurora dans mes bras, lui dire qu'elle n'était pas obligée d'être seule, que tout allait bien se passer.

Sauf que, bien sûr, tout ne s'était pas bien passé, me rappelai-je.

Arrête ça.

J'ouvris le second placard et mes genoux lâchèrent. Des étagères s'alignaient du sol au plafond, couvertes de chaussures. Je tendis la main vers une paire de ballerines noires à semelles souples qui n'avaient pas l'air d'avoir beaucoup marché à l'extérieur. Je repliai la

jambe pour en glisser une sur mon pied, comme une Cendrillon indépendante. Elle m'allait parfaitement.

Certaines chaussures étaient communes, d'autres étaient laides – les Crocs partirent directement à la poubelle – mais il y avait une paire de sandalettes Prada argent, des sandales compensées Gucci dont les lanières se croisaient sur la cheville et une paire de bottes de moto cloutées. Et chaque paire était parfaitement à ma taille.

Oh ! Aurora, pensai-je, comment as-tu pu fuir cela ?

J'eus la vision d'une gare routière campagnarde, le sol en lino, les néons qui bourdonnaient, l'odeur artificielle sucrée du nettoyant industriel que le gardien en salopette grise passait tout en se balançant sur la musique sortant de ses écouteurs. Il était onze heures et demie à l'horloge, et ma mère et moi étions seules. Cela faisait des semaines que nous voyagions en car, traçant des boucles folles sur la carte, comme un Spirographe déchaîné.

D'un ongle au vernis rouge écaillé, je grattais la résine défraîchie du banc en bois pendant que ma mère, assise à côté de moi, écoutait des conversations qu'elle était seule à entendre, la tête légèrement détournée.

— Est-ce qu'on s'enfuit de notre foyer ? avais-je demandé, exprimant la question qui me taraudait depuis deux jours, quand la dame du restaurant nous avait demandé d'où nous venions et que ma mère lui avait menti.

Ma mère avait ri. Je ne pouvais pas me rappeler son visage, mais son rire me revenait toujours clairement : riche, sonnait comme des cloches vous conviant à un mariage.

— Non, grosse bêtasse. On ne peut jamais s'enfuir de son foyer. Ce n'est pas ton *foyer* si tu as envie de t'enfuir, avait-elle dit en repoussant une mèche de cheveux de mon visage. Tu ne peux t'enfuir que d'une maison. Un foyer, c'est une chose vers laquelle tu vas.

Un foyer. En observant la chambre à présent, je réalisai à quel point elle était stérile. Stérile d'une manière qui n'avait rien à voir avec sa propreté. Ça ressemblait plus à un décor de chambre qu'à un endroit où quelqu'un avait vécu plusieurs années. Il n'y avait pas de photos dans des cadres, pas de petits mots ou de jouets issus d'une pochette surprise, pas de cailloux en forme de visage qu'on aurait ramassés pendant une marche, pas de poupées autrefois-aimées-mais-à-présent-reléguées-dans-un-coin, pas de morceaux de verre poli, de cartes postales de copines, de crayons mâchouillés ou de gomme à la fraise à moitié usée. Pas d'ordinateur. On aurait dit la chambre de quelqu'un qui aurait essayé d'effacer sa propre identité. Ou peut-être que son

identité avait été effacée après sa disparition.

Mon énergie s'éteignit soudain, comme une voile qui tombe lorsque le vent s'arrête. Il y avait une douzaine de choses que j'aurais dû faire avant de me coucher, mais je décidai que, en dehors de cacher le mot de Baine m'offrant cent mille dollars, toutes pouvaient attendre. Je le glissai entre le matelas et le sommier, me disant qu'avec moi par-dessus, il devrait être en sécurité jusqu'au matin.

J'ouvris les deux premiers tiroirs de la commode et trouvai un tas de sous-vêtements froufrounants dans l'un et de chaussettes roulées en boule dans l'autre. En dessous, un grand tiroir avec des piles de tee-shirts, et encore en dessous des joggings et des shorts. Je sortis un short de garçon, un tee-shirt et attrapai une paire de chaussettes. Une bande de photos d'identité sortit avec.

C'était le genre de photos produites par les Photomaton d'arcades ou de fêtes foraines, quatre en vertical, différentes poses. Elles montraient toutes une fille et un garçon avec des cheveux sombres ébouriffés, proches l'un de l'autre pour rentrer dans le cadre. Sur la première ils souriaient à l'objectif, sur la deuxième ils étaient front à front, sur la troisième il avait posé sa très grande main sur la joue de la fille, et sur la quatrième ils s'embrassaient.

La fille était Aurora, mais ça aurait pu être moi. Nous étions vraiment exactement pareilles, et cette prise de conscience me transperça. Elle avait l'air heureuse. Non, plus que cela, bienheureuse.

Je ne pouvais pas dire qui était le garçon car son visage avait été crayonné au stylo noir. Elle avait omis un morceau sur l'une d'elles, laissant apparaître ses cheveux sombres.

Je pris les photos avec moi et m'allongeai de nouveau pour les étudier confortablement, m'enfonçant dans les coussins. Je passai le doigt sur la texture laissée par le stylo utilisé pour effacer le visage du garçon. Le hachurage était profond, fait avec de réels sentiments, un va-et-vient répétitif. Je ressentais la douleur qui l'avait animée, la colère, l'écroulement d'un rêve. Derrière la bande de photos, la machine avait imprimé une date. Une semaine avant la disparition d'Aurora. Le même jour que le tournoi de tennis de la photo sur le piano. Celle dont Aurora avait été coupée.

Elle était passée d'un amour parfait à une colère si profonde que je pouvais la sentir dans ses traits de stylo, le tout en une semaine. Que s'était-il passé ? Est-ce que ça avait quelque chose à voir avec sa disparition ?

Et pourquoi Baine et Bridgette n'avaient-ils jamais mentionné que leur cousine avait un petit copain ? Pourquoi ce garçon n'avait-il pas

son propre bristol ? Bridgette n'aurait pas laissé passer quelque chose d'aussi énorme.

À moins que ce ne soit pas une erreur. Que ce soit intentionnel. Je n'arrivais pas à me débarrasser du sentiment qu'ils mijotaient quelque chose, quelque chose qui dépassait notre plan d'imposture, un projet auquel je prenais part sans en avoir conscience. Comme s'il n'était pas nécessaire, peut-être même pas désirable, que je réussisse à imiter parfaitement Aurora. Je n'aimais pas ça. *Sacrifiable*, répéta la voix dans ma tête.

Bien sûr, je n'avais pas été complètement honnête avec eux à propos de mon plan, moi non plus.

Je bâillai et réalisai combien j'étais fatiguée. Le mien était déjà en place. Tout le reste pouvait attendre le lendemain. Je posai les photos sur la table de nuit et me coulai sous les couvertures.

Je ne me souvenais pas avoir éteint la lumière. Mais seule la lune éclairait la pièce quand je fus réveillée par un faible bruit de grattement et vis la poignée de la porte commencer lentement à tourner sur elle-même.

CHAPITRE QUATORZE



Sur-le-champ, je fus alerte, mon esprit tournant à cent à l'heure. J'avais fermé le verrou, n'est-ce pas ? N'est-ce pas ?

Un frisson de peur passa entre mes omoplates. Je tâtonnai sur la table de nuit avec ma main bandée, à la recherche d'un objet pour me défendre. Comment avais-je pu être aussi stupide ? Je savais pourtant qu'il ne fallait jamais relâcher sa vigilance.

J'étais en train de faire une liste de tout ce que j'aurais dû faire – bloquer la poignée avec une chaise, sortir mon couteau de mon sac à main avant de le mettre sous le matelas, refuser dès le départ d'être mêlée à cette histoire – quand la poignée s'immobilisa. La porte fut ébranlée comme si quelqu'un essayait d'entrer. Mes doigts se refermèrent sur une lampe torche posée sur l'étagère inférieure de la table de nuit.

On secoua de nouveau la poignée.

— Qui est là ? demandai-je, luttant pour que ma voix ne tremble pas.

La poignée cessa de bouger un instant. J'allais me remettre à respirer lorsque des doigts se mirent à gratter le rebord de la porte, comme s'ils cherchaient un autre moyen d'entrer.

— Qui êtes-vous ? demandai-je en essayant de déglutir malgré ma bouche sèche. Que voulez-vous ?

Je dus me pencher en avant et tendre l'oreille, mais quand je le fis il n'y eut pas de doute. « Aurora » dit une voix, à mi-chemin entre un murmure et un gémissement. La poignée se remit à bouger.

Je n'allais pas rester assise ici, à trembler de peur. J'allais faire face à la personne dehors, quelle qu'elle soit. Je sortis du lit d'un bond, me précipitai vers la porte, l'ouvris à la volée et me trouvai nez à nez avec...

Personne.

Il n'y avait personne. Aucun signe d'une présence quelconque. Le couloir large et sombre était silencieux, immobile. Vide.

Complètement vide.

Mais la poignée de ma porte avait bougé, on avait murmuré, j'avais vu...

J'entendis la voix de la voyante. *Les esprits auront leur revanche.*

Des esprits ? Impossible. Je ne croyais pas aux fantômes. Mes doigts tremblaient, et je sentais mon cœur battre dans tout mon corps. C'était forcément quelqu'un. Je le trouverai. Probablement une farce de Baine et Bridgette. Peut-être que ça faisait partie de leur plan, me faire peur, me rendre folle, me faire croire...

Quoi ?

Ça n'avait pas d'importance, je ne les laisserai pas faire.

Passant ma main sur le lambris, j'avançai vers le bout du couloir, à l'opposé de l'escalier par lequel j'étais arrivée. J'allais lentement, le faisceau de ma torche sculptant les ombres vides. Je m'arrêtai à chaque pas pour écouter, mais je n'entendais que ma respiration. Au bout de quatre mètres, un frisson me parcourut, comme si j'étais passée dans un courant d'air froid où flottait une légère odeur de jasmin. J'avançai, l'air était chaud. Je reculai, et le froid s'installa autour de moi. M'enveloppa.

Toutes les histoires de fantômes que j'avais lues me revinrent en mémoire, et ma peau se mit à picoter.

— Ohé, chuchotai-je. Il y a quelqu'un ?

Aucune réponse.

Je savais, rationnellement, qu'il ne pouvait y avoir personne ici. Que c'était un endroit où l'air stagnait, une aberration architecturale. *Les fantômes n'existent pas*, répétait une voix dans ma tête.

À côté de moi, j'entendis un son. Un son distinct. Des pas traînants.

Il y avait forcément quelqu'un d'autre ici. Seulement, j'étais absolument seule.

Je balayai les alentours avec ma torche, le faisceau rebondissant sur les murs. Le couloir était vide. Mais alors même que je me tenais là, observant, voyant qu'il n'y avait personne, j'entendis à nouveau les pas, à présent légèrement devant moi. Et avec eux un son bas et irrégulier. Je crus d'abord à des sanglots. Mais je réalisai que c'était... un rire. Un rire horrible, dérangé.

La lampe dessina des cercles fous dans mes mains tremblantes lorsque je traversai en courant le coin glacial du couloir, jusqu'à la porte ouverte de ma chambre que je claquai derrière moi.

Mes doigts luttèrent avec le verrou et je dus m'y reprendre à trois

fois pour le tourner. Je restai debout là, me disant que les pas semblaient être à côté de moi. Mais le couloir était vide, donc c'était impossible. Me le répétant comme si c'était rationnel, comme si ça pouvait m'aider à voir à travers ma peur. Me le répétant tout en me frottant furieusement les bras pour faire disparaître la chair de poule, mes dents claquant si fort que je n'entendais plus les battements de mon cœur.

Les fantômes n'existent pas, me répétais-je encore et encore. *Les fantômes n'existent pas*.

Ma respiration commençait juste à reprendre un rythme normal quand l'une des ombres près de la bibliothèque se détacha des autres et s'avança vers moi.

— Bonjour, Aurora, murmura-t-elle en m'attrapant le bras.

CHAPITRE QUINZE



En une fraction de seconde, avant que je ne hurle, l'ombre se précisa : une silhouette en cachemire noir, aux dents blanchies au laser. Baine.

— Qu'est-ce que tu faisais dehors ? demanda-t-il.

Ma terreur s'envola, laissant derrière elle un mélange grumeleux de furie et de soulagement.

— Pour l'amour du ciel, qu'est-ce qui t'est passé par la tête ? chuchotai-je furieusement en lui donnant un coup de poing sur le biceps. C'était censé être une blague ?

— Aïe, dit-il en se frottant le bras. Qu'est-ce qui était censé être une blague ?

Il aurait presque pu me convaincre de son innocence, mais je n'y croyais pas.

— Secouer la poignée. Faire semblant d'être un fantôme. Pourquoi ne t'es-tu pas contenté de frapper en t'annonçant ?

Même dans l'obscurité, je le vis froncer les sourcils.

— Parce que la porte était ouverte quand je suis arrivé. De quoi parles-tu ?

Je réalisai que les rainures de la lampe torche me rentraient dans les doigts tellement je la serrais fort.

— Ce n'est pas toi qui as essayé d'ouvrir ma porte ? Qui a secoué la poignée ?

— Non. Je n'en ai pas eu besoin. Comme je te l'ai dit, la porte était ouverte. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Rien. Juste ça. Je me suis réveillée et la poignée tournait. Ou en tout cas c'est ce que j'ai cru. Mais quand j'ai ouvert la porte il n'y avait personne dehors, racontai-je en m'obligeant à desserrer les doigts. Je pensais que j'avais fermé à clé. D'où es-tu arrivé ? Tu as vu quelqu'un dans le couloir ?

— J'ai pris l'escalier de service depuis la cuisine. J'étais totalement seul.

Je me représentai l'agencement de la maison. Il y avait l'escalier par lequel j'étais arrivée et un autre, construit à la base pour le personnel, qui conduisait aux cuisines. Je l'avais oublié, mais si Baine y était, personne n'avait pu l'emprunter.

— J'ai dû rêver, dis-je.

— Probablement, acquiesça-t-il, son intérêt s'étiolant déjà. Surtout après ce que cette voyante a dit à la soirée de Coralee. C'était quelque chose.

Il se mit à arpenter la chambre d'Aurora – ma chambre – en tripotant ses affaires.

— C'était malin de faire ton entrée à la soirée et de les obliger à t'arrêter. De cette façon, pas besoin de demander qu'on vérifie tes empreintes, ils l'ont fait d'eux-mêmes. Une fois remis du choc de te voir conjurée du royaume des morts.

— Je ne savais pas qu'elle engagerait une médium. Ça ne faisait pas partie de mon plan.

Il s'assit dans la chaise de bureau et pivota de droite à gauche, se propulsant du bout d'un doigt posé sur le bureau.

— Oui. Parlons-en. Ton plan. Comment as-tu eu l'idée de te pointer comme ça au lieu de faire comme on avait décidé ?

— Ça ressemblait plus à ce que ferait ta cousine, dis-je en haussant les épaules. Faire une entrée remarquée. En plus, les gens croient plus facilement le résultat d'un test imposé que de celui proposé par l'un des intéressés.

Tout en parlant, je réalisai que j'en avais trop dit, trop révélé ma réelle approche. Si j'avais été face à Bridgette, ça aurait été une erreur cruciale, éveillant des soupçons que j'avais fait disparaître au prix de beaucoup d'efforts, mais Baine ne releva pas. Il désigna de la tête ma main bandée.

— Tu es blessée.

Je la levai.

— Personne ne peut me demander de jouer avec ce truc, que ce soit du piano ou au tennis.

Il siffla entre ses dents.

— Joli. La seule chose que je ne comprends pas, c'est pourquoi tu ne nous as pas prévenus, Bridgette et moi ? Nous aurions suivi ton plan.

— De cette façon vous n'aurez pas à prétendre être surpris.

Il éclata de rire.

— Je pense que tu voulais surtout nous montrer qui avait le pouvoir.

— Et moi je pense que tu me confonds avec ta sœur. Je ne suis pas aussi intelligente.

Il me lança un regard pénétrant.

— Bien sûr.

Il s'affaira à ouvrir les tiroirs du bureau, en explorant le contenu du bout des doigts.

— Souviens-toi juste qu'on est tous du même côté. On travaille ensemble. D'accord ?

— D'accord.

Un autre regard perçant. Il souleva une tirelire en forme de chat et la secoua avant de la reposer.

— Bien sûr, Bridgette est furax. Elle a passé six heures à la gare pour essayer de découvrir où tu étais allée. Elle déteste quand les gens ne suivent pas ses plans.

L'adrénaline devait être en train de redescendre. Je me sentais éteinte, épuisée à nouveau. Je bâillai.

— J'avais compris.

— Elle s'en remettra. Maintenant que tu es là, il n'y a plus de pression. Puisque Grand-Mère t'as ramenée à la maison, tout le monde va être obligé de t'accepter. Cette soirée est un triomphe. Plus que deux obstacles à surmonter. Un, rencontrer La Famille, dit-il en levant un doigt. Ça ne devrait pas être trop dur. Et deux, répondre aux questions des flics sur ce qui s'est passé et où tu étais tout ce temps.

— Je suis désolée, monsieur l'agent, je ne me souviens de rien, gazouillai-je avant de reprendre ma voix normale. Je sais quoi dire.

— Ne sois pas arrogante. On ne veut surtout pas que tu attires leur attention.

Le mot « on » resta suspendu en l'air, mettant l'accent sur notre complicité. Il en avait terminé avec le bureau et regardait dans ma direction, mais j'avais l'impression qu'il regardait quelque chose dans sa tête.

— Écoute, je suis fatiguée. Est-ce que je peux aller dormir ?

— Oh ! bien sûr.

Il ne bougea pas. Il resta assis là à me regarder.

— Quoi ? demandai-je. Pourquoi est-ce que tu me regardes comme ça ?

Il secoua lentement la tête. Il avait la même expression trois semaines plus tôt, au Starbucks, avant que tout cela ne commence.

— C'est juste que de te voir là, dans sa chambre... c'est si réel. Tellement possible.

Il se leva mais, au lieu d'aller vers la porte, il fit un pas vers moi.

— Bien. C'est le but, non ? demandai-je.

Je sentis le métal froid de la lampe torche contre ma cuisse sous la couverture et posai les doigts dessus.

— Oui. Ro, de retour à la maison. À la maison, vivante, en chair et en os, dit-il, ses doigts s'ouvrant et se fermant. Irréfutable.

Quelque chose se passait en lui, quelque chose que je ne comprenais pas – et ne voulais pas comprendre. Il fit un autre pas vers moi. Ma main valide se referma sur le manche de la lampe torche, sous la couverture.

Je voulais le secouer, le faire sortir de sa transe. Mes yeux se posèrent sur les photos toujours posées sur la table de nuit et je dirigeai la lampe vers elle, après l'avoir sortie et allumée.

— Tu sais qui c'est ? Ou pourquoi Ro aurait effacé son visage ?

Ça marcha. L'expression lointaine quitta son visage. Il fit un pas de plus dans ma direction, concentré cette fois sur les photos. Le faisceau de la torche éclairait les images et non lui quand il se pencha pour les observer, je ne voyais donc pas ses traits. Mais j'eus l'impression que son front s'était plissé.

— Où as-tu trouvé ça ?

— Dans son tiroir à chaussettes.

— Il y avait autre chose ?

— Des chaussettes ? dis-je. Pourquoi ? Ça veut dire quelque chose ?

Il se leva en secouant la tête.

— Aucune idée. Je ne vois pas pourquoi Aurora aurait gribouillé le visage de ce mec.

À la façon dont il le dit, je le crus.

— Elle a gardé la photo. Donc ça devait être quelqu'un d'important pour elle. Une idée de qui cela peut être ?

— Je t'ai déjà dit que je ne savais pas, rétorqua-t-il bien que ce ne soit pas vrai.

Il avait l'air agité et soudain pressé de partir. Jetant un coup d'œil vers sa maison par la fenêtre, il annonça :

— Je ferais mieux de rentrer. Je ne veux pas tout gâcher en me faisant prendre dans ta chambre.

Il atteignit la porte en deux enjambées, s'arrêta et se retourna vers moi.

— Si j'étais toi, je garderais ces photos bien cachées. Quelque part où personne ne tombera dessus.

— Pourquoi ?

— Les gens pourraient demander qui était le garçon. Ça casserait tout si tu ne pouvais pas leur répondre, non ?

— Bien sûr, acquiesçai-je.

C'était un argument valable. Mais j'avais le sentiment que ce n'était pas la vraie raison.

En verrouillant la porte derrière lui, je me remémorai la réaction de Baine face aux photos d'identité. Il était sincèrement surpris de les voir, mais pas par le garçon qui se trouvait dessus. J'aurais pu jurer que, bien qu'il ait été effacé, Baine savait exactement qui il était.

Ce qui signifiait que quelque chose était arrivé à Aurora la semaine précédant sa disparition. Quelque chose qui l'avait fait passer de l'amour à la haine pour le jeune homme sur la photo. Un événement sur lequel Baine ne voulait pas que je pose de questions.

Je décidai de suivre son conseil et de garder les clichés en sécurité, mais je doutais fort que sa définition de « sécurité » soit la même que la mienne.

CHAPITRE SEIZE



Samedi.

Les lumières tracent de longs éclairs argent sur le bitume trempé, et les pneus des voitures font des bruits mouillés. De l'autre côté de la rue, un téléphone sonne dans une cabine. À chaque fois que j'essaye de traverser pour l'atteindre, une voiture passe et m'éclabousse de plus de boue. Je dois décrocher, me répété-je. C'est une question de vie ou de mort. Quand j'y parviens finalement je vois que les numéros ont été effacés et le combiné arraché. Je regarde la cabine pendant que la sonnerie continue. Il n'y a rien que je puisse faire ; je suis impuissante. Je dois répondre, dois répondre de...

Je me réveillai dans une sueur froide, le cœur battant, les couvertures enroulées autour de mes jambes, me demandant « Répondre de quoi ? ». Le soleil brillait, projetant des arcs-en-ciel depuis les parois à facettes de la lanterne en étoile.

La clarté était comme un reproche à l'emballlement de mon cœur, à l'oppression terrifiée de ma poitrine. *Qu'est-ce qui pourrait être sinistre ici ?* semblait dire la pièce, railleuse. En regardant par la fenêtre, j'aperçus un luxueux tapis de gazon parfaitement tondue, les collines et le ciel bleu en toile de fond. *Tu vois, c'est le paradis. Il n'y a rien à craindre.*

En allant à la salle de bains, je déverrouillai la porte de ma chambre, me sentant stupide de l'avoir fermée à clé. Je me lavai le visage quand je l'entendis s'ouvrir. Je me retournai à temps pour voir une femme entrer, apercevoir mon lit vide, s'immobiliser, puis m'apercevoir.

Elle resta figée, grande et mince, avec un visage lisse et brun doré aux pommettes hautes et au petit menton rond, comme une poire retournée. Ses cheveux noirs étaient tirés en un chignon serré et parsemés d'argent, plus que sur les photos. Mais ses traits étaient les mêmes, tout comme ses yeux intelligents qui ne manquaient rien derrière les verres de ses lunettes « œil de chat ». Elle avait l'air d'une bibliothécaire de lycée, le genre sympa, et je n'aurais jamais deviné qu'elle avait plus de soixante ans si je ne l'avais pas su. Elle portait un pantalon bleu foncé, un chemisier blanc immaculé aux manches relevées et un bracelet en argent et turquoise qu'elle avait sans doute

acheté lors d'une visite à sa famille dans la réserve de Maricopa.

Elle portait un plateau de petit déjeuner. J'avançai vers elle et le lui pris des mains.

— Bonjour, Mme March, la saluai-je.

— Tu es une très vilaine fille, répondit-elle, les larmes aux yeux.

— Je suis désolée.

— Tu pars comme ça sans rien dire, et nous nous inquiétons sans fin. Et à présent regarde-toi. Toute grandie et bien trop maigre. Je savais que tu ne saurais pas te débrouiller dans la rue. Je me suis inquiétée et inquiétée, et j'avais raison.

Elle éclata en sanglots. J'allais la prendre dans mes bras mais elle secoua la tête et je laissai retomber mes mains.

— Mais me voilà. De retour. Vous savez que je ne suis revenue que pour vous voir et manger votre cuisine.

Elle renifla.

— Bah.

Elle se détourna et tira un mouchoir de sa poche pour s'essuyer les yeux. Quand elle eut fini elle me fit face et m'observa.

— Je n'arrive pas à y croire.

— Je suis désolée d'être partie, répétais-je.

Ça semblait la bonne chose à dire. Et, debout devant la seule personne qui avait l'air d'avoir été touchée par la disparition d'Aurora, j'étais vraiment sincère.

— Elle est désolée d'être partie, railla-t-elle, les mains sur les hanches, ressemblant encore plus à une bibliothécaire. Sais-tu ce que je devrais te faire ?

Elle continua sans attendre de réponse.

— Moi non plus, et je vais y réfléchir, mais pour l'instant tu devrais manger ça et te taire.

Elle se recoiffa.

— Vous m'avez apporté des beignets.

— C'est vrai et je ne sais pas pourquoi car tu ne les mérites pas. Mais tu as intérêt à tous les manger. La Famille t'attend en bas, puis ton oncle Thom t'emmènera au commissariat pour un interrogatoire. Si tu survis à tout ça, il faudra encore que tu surmontes l'épreuve du shopping avec ta cousine Bridgette, pour avoir quelque chose à te

mettre au Country Club. Je ne sais pas quelle activité devrait te faire le plus peur, mais tu vas avoir besoin de toutes tes forces.

— Merci.

Elle hocha la tête et se tourna vers le lit. Avant de faire quoi que ce soit elle se figea et, comme si elle cédait à un élan qu'elle ne pouvait contrôler, se retourna et m'enveloppa de ses bras.

— Bienvenue à la maison, Aurora, dit-elle.

Il n'y avait rien d'effrayant dans la façon dont elle prononça ces mots, ou dans sa caresse. Elle était la première personne à me toucher avec gentillesse.

En se reculant elle dit :

— Je ne serais pas plus heureuse aujourd'hui si tu étais ma propre petite-fille.

— J'aimerais bien l'être.

Elle secoua la tête.

— Ne recommence pas à parler comme ça. Tu connais ta grand-mère. Dure à l'extérieur mais douce à l'intérieur. J'en connais une autre comme ça. Maintenant, habille-toi.

— Je ne suis pas comme elle, protestai-je instinctivement.

Elle rit, mais reprit vite son sérieux.

— Elle a besoin de toi. Maintenant plus que jamais. Tu es revenue juste à temps. Bonne fille.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Elle vieillit... comme nous tous, soupira-t-elle en retournant près du lit et en empilant les oreillers sur la table adjacente.

Elle travaillait avec la précision fluide de quelqu'un pour qui ces gestes étaient quotidiens, et je me demandai si ça lui plaisait. Je n'avais pas aimé travailler pour Bonne-Pour-Vous, mais peut-être que c'était différent dans un endroit comme celui-ci.

— Bientôt nous serons tous aussi ronchons que cette vieille maison.

J'aperçus les photos sur le bureau, là où Baine les avait laissées, et les glissai dans un tiroir.

— C'est étrange de n'avoir aucun souvenir. Je sais que c'était il y a longtemps mais avez-vous remarqué quelque chose d'inhabituel chez moi juste avant que je ne disparaisse ?

Elle se figea.

— Pourquoi demandes-tu cela ?

Je sentis que la question la dérangeait, mais je ne savais pas pourquoi.

— C'est juste... c'est difficile de ne pas savoir. Comme si j'avais le vertige. J'espère arriver à rassembler les morceaux.

Elle poussa un long soupir.

— Le matin du jour où Liza et toi avez disparu, tu n'as pas mangé ton petit déjeuner, dit-elle en se tournant vers moi, un oreiller dans les bras. Ça ne te ressemblait tellement pas que je suis montée voir comment tu allais, et t'ai trouvée en larmes. Tu m'as dit que tu voulais rester seule.

— Vous savez pourquoi ?

— Une seule raison fait pleurer une fille comme ça. Une histoire de garçon.

Elle pencha la tête et son regard partit dans le vague, comme si elle tirait quelque chose de sa mémoire.

— Je savais que tu avais une histoire, mais je ne savais pas avec qui. J'ai essayé de te convaincre de m'en parler, mais tu as refusé. Et puis... Et puis tu as disparu. Je n'arrêtais pas de penser que peut-être si j'avais fait quelque chose, si je t'avais obligée à me parler, tu ne te serais pas enfuie. Tu n'aurais pas...

Elle porta la main à sa bouche. Je fis un pas vers elle.

— Vous n'auriez rien pu faire, dis-je.

Les mots semblaient vides, communs, mais j'espérais qu'ils marcheraient. J'aimais bien Mme March. Elle me lança un sourire tremblant et hocha la tête. Essayant de décider quelle était la meilleure façon d'aborder la chose je remarquai :

— Je n'avais pas réalisé que vous connaissiez mon secret.

Elle rit.

— Qui voyait les traces de boue révélatrices sur l'escalier de service quand tu avais passé la nuit dehors, à ton avis ? Tu n'as jamais été maniaque.

Elle baissa les yeux vers les draps et les couvertures emmêlés sur le lit.

— Et tu passes encore tes nuits à te retourner, je vois.

— J'ai eu du mal à m'endormir.

Avant de pouvoir me rappeler que l'incident de la poignée de porte n'était qu'un rêve, je demandai :

— On n'a pas ajouté une vieille tante folle dans le grenier, si ?

— Je ne pense pas que ta grand-mère en soit à ce point, quoique je ne nie pas que certains membres de ta famille le mériteraient sûrement.

Elle rabattit soigneusement le drap par-dessus la couette et tendit le bras vers le tas de coussins.

— Pourquoi ?

— J'ai cru qu'on essayait d'entrer dans ma chambre hier soir. Qu'on tournait la poignée. Je me demandais juste s'il y avait quelqu'un d'autre dans cette aile.

Elle était penchée au-dessus du lit, un coussin carré perlé d'argent dans les mains. Mais elle inspira brusquement et le coussin lui tomba des mains, roulant sur le sol. Je me baissai pour le ramasser. Quand je le lui passai, elle évita mon regard, se détournant pour le positionner avec précision parmi les autres.

— Je suis sûre que ce n'était que le vent à travers une fenêtre ouverte, dit-elle sans me faire face. Cette vieille maison est aussi grinçante que mon dos un matin de décembre.

Son rire paraissait presque sincère. Je ris avec elle et, pendant un moment, je me sentis mieux.

Mais lorsqu'elle se tourna pour partir, je vis son reflet dans le miroir qui flanquait la porte, et son visage ne portait aucune trace d'hilarité. Ses yeux se posèrent sur la poignée et son front se plissa d'inquiétude.

CHAPITRE DIX-SEPT



J'hésitai sur la tenue à porter : elle devait convenir à la fois à un interrogatoire de police et à une excursion au centre commercial avec Bridgette, et être cohérente avec ce que l'ancienne Aurora aurait choisi. Je me décidai pour une robe bleu marine arrivant à mi-cuisse, avec un jabot et des manches courtes qui respiraient l'innocence, et des bottes de moto cloutées au cas où j'aurais besoin de donner une leçon à Bridgette.

La bande de photos dépassait du tiroir, je l'ouvris et la sortis. Ce devait être le petit ami secret sur lequel pleurait Aurora la nuit précédant son départ. Je la glissai dans la poche de ma robe et quittai la chambre.

Je ne m'étais pas vraiment inquiétée de la réunion de famille car, d'après Baine et Bridgette, tout ce qui comptait était d'être acceptée par Althéa. Mais je réalisai soudain que je ne savais absolument pas comment se comporterait Aurora dans cette situation. Ce que ça lui ferait de voir sa famille après une longue absence.

Sans prévenir, mon esprit me transporta dans une immense pièce élégante.

Debout devant une grande fenêtre, une femme se tourne vers moi lorsque j'entre. Le soleil est derrière elle, je ne peux donc pas voir son visage mais je sais que c'est ma mère et qu'elle me sourit. Elle ouvre les bras et m'attire contre elle, et je ressens sa chaleur alors qu'elle me berce doucement. Je dis « Je suis vraiment désolée, maman », et elle dit...

— Qu'est-ce qui la retient ?

La voix d'Althéa, au-delà du large escalier, trancha dans mes pensées, me laissant quelque part entre la déception et le soulagement.

Tu n'as pas de temps pour ça, me dis-je sévèrement. Il est temps pour toi de jouer Aurora, l'Aurora que tout le monde s'attend à voir. Mes genoux tremblaient un peu lorsque je descendis les dernières marches. J'avais peur, c'est vrai, mais j'étais aussi... impatiente.

Entrer dans le grand boudoir était un peu comme entrer dans l'un de ces rêves où tous les mannequins d'un magasin s'animent après la

fermeture. J'entendis des voix en approchant de la porte. Mais quand je la passai, tout le monde se figea, de sorte que la pièce semblait remplie de sculptures très réalistes, immobilisées dans des postures gênées, caractéristiques de chacun. Bridger Silverton – le père de Baine et Bridgette [55 ans, promoteur, se présentant au Congrès, veuf et remarié, 26 000 000 \$] – se levant à moitié de son siège en cuir ; Margie Silverton [35 ans, seconde femme de Bridger, pas d'argent personnel. Ancienne serveuse et maîtresse de Bridger depuis la mort de sa première femme, elle avait « réussi on ne sait comment » à le convaincre de l'épouser juste après le départ d'Aurora ; « ambitieuse, calculatrice, manipulatrice et dangereuse » selon Bridgette ; Baine la traitait de « beauf ayant du panache »], perchée sur l'accoudoir, les chevilles croisées.

Il n'y avait pas assez de chaises dans la pièce, comme si elle était spécialement conçue pour mettre les gens mal à l'aise. Bridgette se tenait près du mur derrière son père et sa belle-mère, les poings serrés, et Baine était avachi à côté d'elle, arborant un sourire à la fois moqueur et réjoui. De l'autre côté de la pièce, oncle Thom avait l'air de porter un costume trois pièces bien que ce ne soit pas le cas. Il était debout, la main posée sur le dossier du fauteuil occupé par tante Claire [44 ans mais prétend en avoir 35, plus jeune enfant d'Althéa et Sargeant, beauté éthérée, artiste à ses heures, « gentille » selon Baine, « sans pitié » selon Bridgette, plus vieille que son mari mais fait beaucoup d'efforts pour avoir l'air plus jeune. Actifs soi-disant de 14 000 000 \$, mais rumeur selon laquelle une secte lui en aurait ponctionné la plus grande partie : elle vivrait sur des prêts fondés sur son futur héritage]. Elle était la meilleure amie de la mère d'Aurora, je la regardai donc avec intérêt. Mais son visage d'albâtre aux yeux un peu trop grands et aux contours soignés était déconcertant. Un grand setter irlandais était allongé à ses pieds. Elle avait l'air détendu, mais j'eus l'impression qu'elle m'observait encore plus attentivement que les autres.

Althéa trônait au milieu d'eux, perchée dans un fauteuil à oreilles en cuir bordeaux orné de gros clous en cuivre, comme un monarque élisabéthain.

— Approche, intima-t-elle en me faisant signe de la main.

L'ordre brisa le tableau et tout le monde se mit à bouger, parler et se rassembler autour de moi en même temps. Après exactement deux minutes d'embrassades hypocrites et de tapes dans le dos perplexes, Althéa annonça :

— Ça suffit ! Nous avons du travail.

Tout le monde reprit sa position initiale, tels de bons acteurs connaissant leurs repères.

Une jeune femme à la peau couleur Mocha et aux cheveux bouclés ramassés en une queue-de-cheval joufflue était entrée au milieu des retrouvailles et se tenait discrètement sur le côté. Je la reconnus grâce aux bostons – Jordan North [23 ans, amie de lycée de Baine et Bridgette, avait donc côtoyé Aurora ; à présent secrétaire particulière d'Althéa tout en suivant un troisième cycle de psycho ; valeur nette négligeable] – mais elle était beaucoup plus jolie en personne. Elle était aussi belle qu'un mannequin, mais ne semblait pas en avoir conscience. Elle portait une jupe caramel et un sweater sans manches, de loin la tenue la plus classique de la pièce. Dans ses bras se trouvait une pochette en cuir usé. En entrant, elle lança un bref regard vers le coin de la pièce où se tenait Baine, à côté de sa sœur, et je me demandai s'ils étaient en couple.

— Voilà ma secrétaire particulière, commença Althéa, mais je l'interrompis.

— Salut Jordan, dis-je. Ça me fait plaisir de te revoir.

J'aurais pu jurer que tante Claire s'était légèrement redressée.

— Pareillement, Aurora, répondit Jordan.

Elle me souriait mais, pendant un instant, je crus voir quelque chose passer au fond de ses yeux, quelque chose qui suggérait que revoir Aurora ne lui faisait pas vraiment plaisir. Cela disparut aussitôt, et je n'étais même pas sûre de l'avoir vu.

Althéa s'éclaircit la gorge.

— Comme je le disais, Jordan est ma secrétaire et toutes les réservations passeront par elle.

— Réservations ? demandai-je.

— Nous avons mis en place un programme pour ton lancement, expliqua Jordan en ouvrant la pochette.

Tout avait été décidé, apparemment, et cela commencerait le lendemain soir, dimanche, au dîner des membres du Country Club où nous nous rendrions en famille. Cela continuerait lundi au tournoi de tennis – tout le monde fut d'accord pour dire que c'était vraiment dommage pour ma main – qui serait suivi le même soir par le bal du Country Club, marquant le début de la saison. Mercredi matin nous passerions à la partie officielle avec des interviews, durant lesquelles je resterai vague sur mes pérégrinations et insisterai sur ma joie d'être rentrée à la maison. Jusque-là, je ferai de « discrètes apparitions

locales » spontanées.

J'avais l'impression d'être une spectatrice de l'événement, pas seulement parce qu'ils parlaient de quelqu'un d'autre, mais parce que le fait que je sois là ou non ne semblait pas avoir d'importance. Personne ne me consulta ou ne demanda mon opinion. Apparemment, l'institution Aurora Silverton s'autoalimentait et je me contentai de rester assise et de me faire mener comme une vache au marché.

— Mère, je dois vraiment protester, intervint Bridger. La Famille ne devrait-elle pas la valider avant de lâcher la presse sur cette histoire ? Si nous prenons deux ou trois mois, comme cette fille en Utah qui...

— Je t'ai si souvent dit d'utiliser tes mots avec précision, Bridger. Il n'y a rien de « dû » dans ta protestation. Tu aimerais protester. Tu penses qu'il y a matière à protestation, mais tu dois objecter ? Non. Tu penses au bien de ta campagne, pas de ta nièce, l'accusa Althéa.

Ce qui me sembla vrai mais assez injuste, vu que j'étais sûre qu'aucune des personnes présentes ne pensait à mon bien.

—Que vouliez-vous dire par « discrètes apparitions locales » ? demandai-je.

Jordan hocha la tête comme si j'étais une nouvelle élève, un peu lente, qu'elle voudrait encourager.

— Eh bien par exemple, ce matin tu as rendez-vous au commissariat pour répondre à quelques questions, et nous tentons de contacter la famille d'Elizabeth Lawson pour qu'ils viennent de Tempe faire une apparition jointe...

— Bonne chance, interrompit Bridger. J'ai essayé de faire venir le père à l'inauguration du nouveau centre pour enfants auquel nous avons donné le nom d'Elizabeth et il a refusé. Il a dit qu'il honorait sa fille à sa façon. Pauvre type.

Margie lui tapota la jambe d'une main parfaitement manucurée.

— Il y a le Jour des jeunes à la foire de Tucson, mardi, dit-elle.

Son pull rouge se tendit sur sa poitrine quand elle se redressa, et sa tête blonde rebondit d'enthousiasme.

— Ce serait normal que Ro y aille et, puisque Gina Gold l'organise, il y aura sûrement beaucoup de journalistes là-bas.

Je voyais ce que voulais dire Bridgette par « calculatrice ».

Althéa fronça les sourcils en direction de Margie.

— Où sont les boucles en diamant que je t'ai offertes ? demanda-t-

elle.

J'eus l'impression qu'elle passait du coq à l'âne, mais personne d'autre ne sembla surpris.

— Je les ai portées à la soirée du musée hier, répondit Margie. Vous verrez les photos dans *Arizona Magazine* le mois prochain.

— Je préférerais les voir à tes oreilles. Je les ai payées assez cher. Je veux être sûre que tu ne les as pas échangées contre des strass.

— Mère, on n'utilise plus de strass, intervint tante Claire. Maintenant, c'est le zircon cubique.

— Je suis sûre que tu sais de quoi tu parles, lui envoya Althéa. Qu'ont-ils utilisé pour faire ces fausses perles ?

Tante Claire toucha le collier à son cou.

— Elles sont vraies, Mère, comme le jour où vous me les avez données.

Ses yeux se posèrent à nouveau sur moi.

— Mais puisque l'authenticité vous tient tant à cœur, comment pouvez-vous être sûre que cette jeune femme est vraiment Aurora ?

— Parce que je dis qu'elle l'est ; je ne répondrai à aucune autre question, asséna Althéa.

Elle se cala dans son fauteuil et la machinerie de l'institution Aurora se remit à cliqueter autour de moi. Je commençais à m'ennuyer quand Mme March entra et chuchota quelque chose à l'oreille d'Althéa. Les yeux brillants de la vieille dame se posèrent sur moi. Son sourire était difficile à déchiffrer. Elle se leva.

— J'ai un rendez-vous. Vous connaissez le chemin de la sortie.

Bridger, qui se tordait le cou pour voir le nouvel arrivant par la porte ouverte, demanda :

— Mère, pourquoi Chester Mac est-il ici ?

— Pourquoi invite-t-on son notaire ? Pour faire un nouveau testament, bien sûr.

À présent elle avait vraiment l'air de s'amuser.

— Maintenant qu'Aurora est revenue, de toute évidence, certaines choses vont devoir changer. Je suis sûre qu'aucun de vous n'a de raison de s'inquiéter. À chacun selon son mérite.

Elle éclata d'un rire qui ressemblait au bruissement des feuilles mortes.

— Je compte sur votre présence à tous au dîner du club demain soir.

Puis elle me regarda directement, gaieté et méchanceté se concurrençant dans son sourire, et je me demandai si c'était la raison pour laquelle Althéa m'avait laissée entrer si facilement dans La Famille : pour m'utiliser comme levier contre les autres. Ou peut-être que c'était sa vengeance contre la petite-fille qui l'avait abandonnée. Dans tous les cas, cela semblait délibérément froid et cruel.

L'air devint oppressant, presque étouffant, comme si nous avions été enfermés dans une serre. Oncle Thom apparut à côté de moi, me faisant sursauter.

— Nous devrions y aller. Notre rendez-vous au commissariat de Tucson est dans une demi-heure.

Je dis au revoir à tout le monde et nous avons atteint la porte quand tante Claire m'interpella.

— Oh ! Ro. Tu sais que ta grand-mère s'est débarrassée de tous les chevaux mais Thom et moi avons un joli yearling. Un peu fougueux. N'hésite pas à venir le monter quand tu veux.

C'était un test, je le savais. « Aurora avait un don avec les animaux sauvages, avait dit Bridgette. Peut-être parce qu'elle était sauvage elle-même. »

« Elle murmurait à l'oreille des chevaux ? » avais-je demandé. Peut-être mon ton était-il un peu incrédule, car Bridgette avait insisté avec véhémence :

« Ce n'est pas une blague. Aurora avait... un don spécial. Elle ne domptait pas les animaux sauvages ; elle les calmait plutôt. Elle savait exploiter leur énergie. Surtout les chevaux. Elle pouvait faire des choses que personne d'autre ne pouvait faire. Et elle les aimait. Elle n'aurait jamais refusé une chance de monter. »

En m'offrant son yearling, tante Claire me défiait de prouver que j'étais Aurora montant un cheval difficile.

Bien sûr, je ne pouvais pas faire ça. Mais je ne pouvais pas non plus refuser sans éveiller les soupçons. De ce qu'avaient dit Baine et Bridgette, même une main blessée ne l'aurait pas arrêtée.

Je sentis mes co-conspirateurs se raidir contre le mur. En évitant soigneusement de les regarder, je fis un petit sourire triste à tante Claire.

— Merci mais je... je ne suis plus à l'aise sur un cheval.

Je me rabattais sur une technique que j'avais utilisée avec succès par le passé : injecter assez d'hésitation dans ma réponse pour sous-entendre que quelque chose de vraiment horrible m'était arrivé, de façon à ce que personne ne demande les détails. Ça ne la satisferait pas, mais au moins ça n'instillerait pas le doute quant à mon authenticité.

Ça fonctionna. Les yeux de tante Claire s'écarquillèrent autant qu'il était possible sous Botox et sa main se porta à sa gorge.

— Je vois. N'en dis pas plus.

Je risquai un œil dans la direction de Baine et Bridgette. Celle-ci étudiait ses ongles, mais Baine me rendit mon regard. Jusqu'à ce qu'il me fasse un clin d'œil, je n'avais pas réalisé que je retenais mon souffle.

CHAPITRE DIX-HUIT



Malgré ce succès, mes nerfs étaient à vif et je dus faire un effort pour écouter oncle Thom alors que nous nous éloignons de La Villa dans sa Jaguar rouge de 1962.

Il passa doucement la seconde, comme on calmerait un cheval nerveux, et soupira :

— Ta grand-mère aurait dû faire du théâtre. Elle adore la mise en scène.

— Tu n’as pas l’air inquiet.

Il rit.

— C’est juste de l’argent.

Seul quelqu’un qui en avait plein pouvait dire cela comme ça. Les rumeurs prétendant que tante Claire avait perdu sa fortune étaient peut-être infondées.

— Alors tu ne te souviens vraiment de rien ?

— Vraiment de rien.

Il sourit.

— Ça doit être bizarre.

— Oui.

En descendant la route tortueuse depuis la propriété Silverton nous passâmes devant d’autres maisons, des masses d’acier, de pierre et de verre émergeant du sol plat. Ils ne ressemblaient pas à des lieux de vie, plutôt à des lieux de cultes, des monolithes issus d’une étrange religion, entretenus avec soin par des disciples en bermudas, lunettes de soleil et polo brodés de mots comme « Piscines de Bob » ou « Paysagistes Sonoran » ou « Hollywood Home Cinéma ». J’imaginai les amies d’Aurora vivant dans des maisons comme celles-ci, nous imaginai parcourir des couloirs dont les lampes s’allumaient automatiquement vers des home cinémas aux fauteuils de cuir noir où nous regarderions des films en mangeant des biscottes et en buvant de la vodka.

Oncle Thom fredonnait, tapant le rythme sur le volant avec un

doigt, comme s'il profitait de la balade.

— J'ai essayé de convaincre la police de remettre cet interrogatoire à plus tard, mais ils voulaient prendre ta déposition immédiatement.

— Ce n'est pas grave, je préfère en être débarrassée.

J'avais passé ma vie à raconter des histoires ; je savais ce que je faisais. Pourtant, à mesure que nous nous approchions du commissariat, je me sentais de plus en plus nerveuse.

Pour une raison inconnue, tout ce que je disais semblait amuser oncle Thom.

— J'en suis sûr, dit-il en riant. Au fait, j'objecterai s'ils abordent des sujets qui n'ont rien à voir avec ton retour, mais tu peux aussi refuser de répondre.

Ma curiosité était attisée.

— Quel genre de sujets ?

— Des trucs de famille. Surtout maintenant que Bridger se présente aux élections, plein de gens aimeraient ressortir de vieilles casseroles.

— Il y a des casseroles à ressortir ?

Il rit à nouveau et rétrograda.

— Tu es plus drôle que l'ancienne Aurora, remarqua-t-il. Tu devrais faire attention, ça pourrait éveiller les soupçons, ajouta-t-il avec un clin d'œil.

Je me figeai. Il aurait aussi bien pu me dire directement qu'il pensait que j'étais une usurpatrice. Je voulais ouvrir la portière et m'enfuir.

Ne sois pas stupide, dit une voix dans ma tête, qui ressemblait plus à Aurora qu'à moi. *Il ne sait rien ou il t'aurait déjà dénoncée. Fais l'innocente. Il n'insistera pas.*

— Que veux-tu dire ? demandai-je.

Sa gaieté vacilla un instant.

— Seulement que, euh, les policiers ne comprennent pas toujours l'humour, bafouilla-t-il. Il vaut peut-être mieux que tu gardes ton sérieux avec eux.

Avant que je puisse répondre, nous entrâmes dans le parking du poste de police. Les seuls véhicules présents étaient des voitures de patrouille, et le hall carrelé était vide quand nous y pénétrâmes. L'endroit émettait une aura de paresse ; soit parce qu'on était samedi,

soit parce qu'il n'y avait pas de crime à Tucson.

L'inspecteur Ainslie, vêtue d'un pantalon rayé et d'un chemisier couleur rouille à manches courtes nous offrit du café dans des gobelets en polystyrène ornés d'un motif aztèque et nous guida vers une salle de conférence. Il y avait déjà quelqu'un assis là, une femme afro-américaine aux cheveux courts et frisés. De sa coupe de cheveux classique à sa broche en forme de scarabée en passant par son pull gris, elle sentait le professionnel de santé mentale à plein nez, je ne fus donc pas surprise quand on nous la présenta comme le Dr Ellen Jackson.

L'oncle Thom eut l'air surpris, la présence du docteur le mettant clairement mal à l'aise.

— Je n'avais pas réalisé que la santé mentale de ma nièce était remise en question. Cela n'a pas été mentionné dans notre conversation d'hier soir.

— Je ne suis là qu'en tant que conseillère, intervint le Dr Jackson, non d'une voix faussement apaisante de thérapeute mais d'une voix normale, ce qui me la rendit immédiatement sympathique. J'ai beaucoup d'expérience dans le domaine de l'amnésie, et l'inspecteur Ainslie a pensé que je pourrais être utile. Bien sûr, sauf objection de ta part... ? ajouta-t-elle en me regardant.

Je secouai la tête.

— Tout ce qui peut aider, dis-je en essayant d'avoir l'air de bonne volonté mais pas trop enthousiaste.

Oncle Thom n'était toujours pas satisfait.

— Nous acquiesçons, à condition que nous puissions changer d'avis à n'importe quel moment.

Sa réaction me surprit : s'il ne croyait pas à mon identité, quel meilleur moyen de me démasquer que de me soumettre au regard acéré d'un professionnel. Je me demandai de quoi il pensait me protéger.

Lorsque nous fûmes tous assis, l'inspecteur Ainslie commença :

— Pourquoi ne nous racontes-tu pas ce qui s'est passé la nuit où tu as disparu ?

— Je ne peux pas, répondis-je en me penchant vers elle pour montrer que j'étais ouverte tout en injectant une note d'excuse dans ma voix. Je ne me souviens de rien.

Le Dr Jackson toucha la manche de l'inspecteur et dit :

— Vous permettez ? Quelle est la première chose dont tu te souviennes, Aurora ?

Il y avait quelque chose chez elle, la façon dont ses bras étaient positionnés comme les miens sur la table, qui m'invitait à me fier à elle. À me confier.

Fais attention.

Je fixai mes mains.

— Il y a environ un mois, j'étais à Houston en train de me brosser les dents et soudain, j'ai su.

Je levai rapidement les yeux, offrant mon regard le plus sincère au Dr Jackson.

— Je ne peux pas le décrire. C'était juste... mon nom était Aurora Silverton et je venais de Tucson.

Elle m'observa un instant.

— Qu'est-ce que tu as fait ensuite ?

Le plus difficile quand on ment, ce n'est pas de soutenir le regard de l'autre. C'est de se souvenir de cligner des yeux. Je clignai.

— J'ai été à la bibliothèque et j'ai lancé une recherche sur... moi-même. C'était vraiment bizarre. C'est là que j'ai découvert ce qui s'était passé, la disparition et tout ça.

— Pourquoi n'as-tu pas contacté ta famille immédiatement ?

Je contemplai de nouveau la table.

— Au début je n'étais pas sûre. J'avais peur. Vous... vous ne pouvez pas savoir ce que c'est de ne rien se rappeler sur soi. J'espérais que d'autres souvenirs allaient émerger. J'en ai eu quelques-uns, plutôt flous. Incomplets. Je ne savais pas ce qui s'était passé. Les journaux... ils donnaient tous des histoires si différentes. Certains suggéraient que quelqu'un avait essayé de *m'assassiner*.

J'y mis tout mon cœur, regardant autour de moi avec l'expression choquée que j'avais répétée pour cet instant.

L'inspecteur Ainslie bondit.

— Et tu pensais que cette personne pourrait être un membre de ta famille ?

— Quoi ? Non ! m'écriai-je, réellement prise au dépourvu, alors qu'oncle Thom se levait à moitié en déclarant :

— Elle n'a pas dit ça !

Le Dr Jackson mit une main devant Ainslie comme si elle voulait la retenir et garda les yeux posés sur moi.

— Tu étais perdue. Indécise. Secouée. Bien sûr.

— Oui, acquiesçai-je en lui faisant un sourire reconnaissant. Secouée.

L'inspecteur reprit la parole.

— Pourquoi t'es-tu rendue à une fête de fin d'année plutôt que de rentrer voir ta famille ? Avais-tu peur d'un de tes parents ?

— J'aurais dû ? demandai-je, ma surprise sincère.

Mais ça n'avait pas d'importance car, avant même que j'aie ouvert la bouche, oncle Thom s'était levé en disant :

— Si c'est la direction que vous comptez prendre, ma cliente et moi partons immédiatement.

— Veuillez vous asseoir, M. Silverton, rétorqua l'inspecteur. Cette question est légitime.

Oncle Thom céda.

Je repris :

— Je ne suis pas sûre de la raison pour laquelle j'y suis allée. Je veux dire, c'était la soirée de ma promo, non ? Et je suppose que c'était un peu comme un test. Pour voir si les gens me reconnaîtraient, être sûre que j'étais vraiment Aurora. J'étais sûre mais pas... *sûre*. C'est difficile à expliquer. Et pour voir si je les reconnaissais.

J'étais soulagée, de retour sur un chemin tracé. J'avais préparé toutes ces réponses.

— Et alors ? demanda le docteur.

— Certains. Pas tout le monde. Avec certaines personnes c'était plus une sensation floue.

— Ta grand-mère ? Ta maison ? Ton oncle ?

— Eux, oui. Ma chambre. Pas mes vêtements. Ils sont vraiment à la mode d'il y a trois ans, dis-je en essayant de faire une blague.

Personne ne rit.

L'inspecteur Ainslie regarda le Dr Jackson. Elle m'observait, sans animosité mais avec une concentration intense.

— Et la nuit de ta disparition. Te souviens-tu de quoi que ce soit ? La moindre bribe, le moindre détail pourrait être utile.

Je secouai la tête.

— C'est ce dont je ne me souviens pas. Ça et les... années, je suppose, après ça.

— Tu as dit que tu avais des flashs de souvenirs parfois, insista le Dr Jackson. Comme quoi ?

Je réalisai que j'avais fait une erreur en disant ça.

— Ils sont difficiles à décrire.

Je me creusai la cervelle pour trouver quoi raconter.

— Une cabine téléphonique, offris-je en m'inspirant de mes propres rêves. La nuit. Hum, un bruit de pneus sur le bitume mouillé. Quelqu'un qui rit.

Elles étaient suspendues à mes lèvres, je décidai donc de leur en donner plus.

— Et un nom. Tom Yaw ? Je ne sais pas ce que ça veut dire.

Elles adorèrent. Les flics aiment les noms propres ; du moment que ça a une majuscule, ils sont heureux. Et je dois admettre que j'étais plutôt curieuse de voir ce qu'ils allaient trouver. L'inspecteur écrivit le nom et le regarda.

— Tom Yaw. Étais-tu avec lui ? Est-ce lui qui t'as emmenée ?

Je secouai la tête.

— Je ne vois pas de visage, juste le nom. Les lettres. Comme j'ai dit, je ne me souviens de rien concernant cette nuit-là.

L'inspecteur Ainslie ouvrit le dossier qu'elle avait devant elle et y consulta quelque chose.

— Tu parles de pneus sur le bitume mouillé.

Je hochai la tête, encourageante.

— Il n'a pas plu la nuit de ta disparition, ni pendant des semaines après cela.

— C'est peut-être un souvenir d'un autre moment. Je vous donne juste tout ce que j'ai.

Mon cœur s'emballa un peu et j'eus soudain l'impression de moins contrôler l'interrogatoire.

Comme si elle sentait ma confiance s'évaporer, le Dr Jackson avança légèrement son bras vers moi sur la table et dit :

— Tu t'en sors très bien, Aurora.

L'inspecteur Ainslie l'interrompit.

— Tu ne te souviens de rien sur la fête ? Ou au centre commercial ?

— Une fête ? répétais-je.

Bain et Bridgette n'avaient pas mentionné de fête. Est-ce que c'était un piège ? Ma sensation de perdre le contrôle redoubla. Mon cœur s'emballa à nouveau et, à côté de moi, oncle Thom sembla tout à coup plus alerte.

— On t'a vue pour la dernière fois à une fête dans une maison témoin de l'une des résidences que ta famille possède, dit l'inspecteur. La Résidence Sunset Canyon. Tu te souviens de ça ?

Je secouai la tête et entremêlai mes doigts pour les empêcher de trembler. Que se passait-il ? D'abord ils me demandaient si j'avais peur de ma famille et à présent cela.

— Qui était à la fête ? demandai-je en espérant que ma voix ne trahissait pas ma nervosité.

— Ton cousin Baine recevait, répondit l'inspecteur. Sa sœur Bridgette était là, et un groupe d'amis à eux. Stuart Carlton, Xandra Michaels, Grant Villa, Roscoe Kim, Jordan North. Te souviens-tu d'eux ?

Elle tira une série de photocopies de son dossier et les arrangea en ligne devant moi. Aucun d'eux, remarquai-je, n'aurait pu être le garçon dont le visage avait été effacé.

Je passai mentalement en revue les bostons qu'on m'avait fait apprendre, en tirant les noms à apposer sur les visages devant moi. Je posai le doigt sur la première photo.

— C'est Stuart Carlton, le petit ami de Bridgette, dis-je avant de passer à la suivante. Et c'est Jordan North. Je l'ai vue ce matin.

La photo suivante montrait un garçon blanc avec des cheveux châtain que je reconnus comme étant Grant Villa [20 ans, ami de Bridgette, capitaine de l'équipe de natation, maître-nageur au Country Club. Faux secret qu'Aurora avait le béguin pour lui depuis ses 11 ans. Valeur nette : aucune (boursier). Vit à présent avec son frère aîné dans une caravane à l'extérieur de Tucson]. Après cela venait un Asiatique soigné, Roscoe Kim [20 ans, deux classes au-dessus d'Aurora, gay, 18 000 000 \$ (ou plus)]. La seule que je ne reconnaissais pas était une grande fille blanche aux cheveux noirs épais, c'était donc forcément Xandra Michaels. Je me demandai pourquoi il n'y avait pas de boston sur elle. Mais cette question était secondaire comparée à la plus pressante : pourquoi Bain et Bridgette n'avaient-ils pas mentionné

que tous ces gens étaient avec Aurora la nuit où elle avait disparu ? Ou qu'eux-mêmes étaient parmi les dernières personnes à l'avoir vue vivante.

Pour la deuxième fois, j'eus le sentiment nauséeux qu'il y avait plus à savoir sur la disparition d'Aurora – beaucoup plus. Et que Baine et Bridgette me le cachaient.

Je passai en revue tous les noms et photos puis les repoussai. J'adoptai une expression désolée.

— J'ai bien peur de ne pas me souvenir les avoir vus la nuit de... cette dernière nuit. Et aucun des articles que j'ai lus ne mentionnaient une fête. Êtes-vous sûrs ?

L'inspecteur hocha la tête.

— Cette soirée est le dernier endroit où Liza et toi avez été aperçues. Nous avons fait la faveur à la famille Silverton de ne pas en informer la presse.

Ses yeux se posèrent sur oncle Thom, pas vraiment amicaux.

— Parce que Liza avait été trouvée à seize kilomètres de là, qu'elle avait quitté la fête des heures auparavant et que rien ne reliait cette soirée à ce qui lui était arrivé, répliqua oncle Thom. Toutes les personnes présentes ont coopéré entièrement.

— Peux-tu expliquer pourquoi Liza et toi étiez à une fête où tout le monde avait un ou deux ans de plus que vous ?

— Comme nous en avons discuté il y a trois ans, intervint oncle Thom avant que je puisse répondre, il n'y a rien de surprenant à cela. Aurora passait souvent du temps avec ses cousins. Les membres de La Famille sont proches les uns des autres.

L'inspecteur Ainslie l'ignore et ne me quitta pas du regard.

— C'est pour ça que vous y étiez ? Parce que tes cousins l'organisaient ?

Je haussai les épaules.

— Je ne sais pas. Que... que disent les autres ?

— Grant Villa est parti le premier, vers neuf heures et demie, et vous étiez encore là. Vers dix heures, Liza s'est approchée de toi et de Roscoe Kim en disant qu'elle voulait rentrer. Roscoe a proposé de vous reconduire mais quand il est revenu après avoir été chercher son manteau, vous aviez disparu. Il a supposé que quelqu'un d'autre vous avait ramenées, il est donc parti de son côté. Une heure plus tard, un peu après onze heures, Xandra Michaels, la petite amie de Baine, est

sortie fumer et vous a vues, toi et Liza. Elle vous a parlé un moment mais vous sembliez être au milieu d'une discussion animée. Elle s'est éloignée à la recherche de Baine.

Oncle Thom s'éclaircit délicatement la gorge.

— Je crois que si vous consultez sa déposition, elle a juste dit « discussion ». Pas « animée ».

L'inspecteur Ainslie lui fit un sourire crispé.

— Merci. Je m'en souviendrai.

Je ne comprenais ni les enjeux, ni ce qui se passait entre eux, pas à ce moment-là, mais le malaise qui avait commencé dans mon estomac se frayait à présent un chemin entre mes côtes.

Il ne fit qu'augmenter sous le regard inquisiteur de l'inspecteur Ainslie.

— Personne ne vous a revues après ça, continua-t-elle. La fête s'est terminée moins d'une heure plus tard quand Baine et Bridgette se sont disputés pour savoir si Baine devait conduire ou non. Baine, furieux, est parti, obligeant Bridgette à rentrer avec son copain, Stuart, et Jordan North à ramener Xandra.

Je m'obligeai à ne pas détourner le regard.

— Donc aucun d'eux ne pourrait être impliqué dans ce qui est arrivé à Liza et hum... moi.

— À moins qu'ils l'aient tous fait ensemble, conjectura l'inspecteur d'une voix douce.

— Oh ! bien sûr.

Le ton d'oncle Thom était rempli de sarcasme.

— Quel aurait été le motif ? Un meurtre « pour le fun » ? Orgie meurtrière dans la maison témoin ? Je suis sûre que vous aimeriez mettre ça sur le dos de La Famille.

Il secoua la tête.

— Avez-vous d'autres questions pour ma cliente ou allez-vous juste continuer à raconter des histoires ?

— J'espérais qu'en reconstituant la soirée, quelque chose déclencherait la mémoire d'Aurora.

Je haussai les épaules.

— J'ai bien peur que non. Je ne me souviens de rien sur cette fête. Est-ce que c'est... vous pensez que c'est là qu'on a... là que ce qui

nous est arrivé a pris place ?

— Voici ce qui vous est arrivé, dit l'inspecteur Ainslie en me montrant une photo.

CHAPITRE DIX-NEUF



Les mots « un amas brisé » résonnèrent dans mon esprit en regardant la photo comme la première phrase d'une chanson, mais pas tout à fait exacte.

Toutefois cela décrivait bien l'image. Sur la photo, un jour d'été radieux. Il ne devait pas être très tard car les premières petites ombres pendaient comme des gouttes de rosée au bord de rochers couleur rouille. Une abeille s'envolait d'une fleur blanche, surprise par l'appareil, suspendue dans le temps. Une fille en robe blanche gisait à côté, la tête penchée, les yeux fermés, un léger sourire aux lèvres comme si elle était au milieu d'un rêve plaisant. Sur son épaule, une coccinelle. Une main était ramenée près de son nez, dans l'auréole incandescente de ses cheveux, et l'autre bras était tendu derrière elle, paume ouverte. Ses jambes, sous l'ourlet de sa jupe, dessinaient le chiffre quatre.

Quand les gens parlent de la mort ils disent « Elle s'est endormie » ou « Elle est partie sans bruit », mais ce n'était pas comme ça. Je le savais d'expérience. Quoi qu'il arrive, à la fin il y avait un cliquetis, comme le vent faisant vibrer une porte sur ses gonds pendant que quelqu'un essaye désespérément de la maintenir fermée. Reposer en paix, ça n'existait pas.

Cependant, si ça existait, ça ressemblerait à la fille de cette photo. À sa position, elle aurait pu avoir juste fini de pique-niquer et s'être allongée pour une petite sieste, sauf qu'il n'y avait pas de panier de nourriture à côté d'elle. Et que l'angle du « quatre » était formé par sa jambe repliée en arrière à un angle impossible, le genou disloqué, de façon à ce que ce soient les orteils et non la semelle de ses Keds blanches poussiéreuses qui reposent contre son mollet.

Un amas d'images brisées, murmura la voix dans ma tête et je pensais Ha ! ha ! oui, c'est ça. Mais quoi ? Des mots, des phrases commencèrent à se former dans mon esprit. *Sur lesquelles frappe le soleil ; L'arbre mort n'offre aucun abri*. Ces mots, quoique pas tout à fait inconnus, ne m'appartenaient pas. Ils sortaient forcément d'une chanson ou d'un poème, enfoui depuis longtemps dans ma mémoire, mais je ne savais pas lequel.

J'avais du mal à croire que la fille sur la photo soit morte. Elle avait

juste l'air d'attendre un baiser du bon prince ou de la bonne princesse pour se réveiller, se tourner, sourire – elle était du genre à sourire d'abord – et ouvrir les yeux. Pour souffler sur la coccinelle et dire « Fais un vœu ».

Je frissonnai. L'inspecteur Ainslie demanda :

— Tu te souviens de quelque chose ?

Je secouai la tête.

— C'est juste... elle a l'air tellement... pas morte.

L'inspecteur hocha sèchement la tête. Elle tira une autre photo du dossier, celle-là montrant plus du paysage environnant, et continua.

— La pointe des Trois Amants est à seize kilomètres du chantier où la fête avait lieu. Nous pensons qu'elle a sauté de là-haut, dit-elle en désignant un point sur le côté de la falaise. Elle semble avoir heurté le mur ici – son doigt montra un gros rocher – rebondi et roulé le reste du chemin.

Elle attendit un instant avant de demander.

— Est-ce que quelque chose te semble familier ?

Point d'ombre si ce n'est là, dessous ce rocher rouge, gargouilla mon esprit, la source de souvenirs – c'était forcément un souvenir, mais un souvenir de quoi ? – continuant à jaillir.

— Non, dis-je.

— Et ça ?

Elle poussa un morceau de papier vers moi et je vis que c'était le ticket de caisse d'un grand magasin.

— Tu le reconnais ?

Au bas du ticket, sur la ligne « J'ai pris connaissance et j'accepte la politique d'échange et de remboursement » il était écrit Aurora Silverton, de l'écriture large et négligée que je m'étais entraînée à copier depuis des semaines. Je secouai la tête.

— Non. Mais à moins que quelqu'un ait usurpé mon identité, ce doit être à moi. Ça vient d'où ?

— De ton dernier vendredi ici, quand Liza et toi avez séché les cours d'été pour aller au centre commercial. Et la caissière est sûre que c'est toi qui l'as signé. Parmi les articles, il y a une paire de chaussures à talons vertes. Quelle pointure fais-tu ?

— Trente-neuf, répondis-je, me rappelant le placard plein de

chaussures que j'avais essayées la veille.

L'inspecteur prit note sur un carnet puis dit :

— Ces talons étaient en quarante et un. La taille de Liza. Lui aurais-tu acheté des chaussures ?

— Je... je suppose. Oui. Pourquoi ?

J'étais de plus en plus déconcentrée par la photo. Pas seulement parce que la fille n'avait pas l'air morte. Quelque chose clochait.

— Essayais-tu de lui remonter le moral ? Était-elle déprimée ?

— Je ne me souviens pas.

Je contemplai la photo. Était-ce la robe qui tranchait ?

— Vous vous étiez rencontrées dans l'équipe de tennis, c'est ça ? Et après ça vous étiez restées très proches.

Bridgette m'avait raconté que Liza et Aurora étaient devenues amies en quatrième, dans l'équipe de tennis, quelques mois après la mort de la mère d'Aurora. C'était peut-être la raison pour laquelle elles étaient aussi proches, avait spéculé Bridgette. Je pensais à ce que Baine avait dit, qu'elles étaient presque inséparables.

— Je... je suppose, répondis-je à l'inspecteur.

La robe ne tranchait pas, décidai-je. Elle avait l'air neuve, mais ce n'était pas impossible que quelqu'un qui se suicide porte des vêtements neufs. Toutefois c'était quelque chose en rapport avec la robe.

L'inspecteur Ainslie continua.

— Elle a quitté l'équipe après Noël. Sais-tu pourquoi ?

Je fis non de la tête, de plus en plus consciente de toutes les choses que Baine et Bridgette avaient omis de mentionner.

— Peut-être qu'elle ne voulait plus jouer au tennis.

J'avais la sensation que la pièce rétrécissait, comme si quelque chose m'oppressait.

— N'y a-t-il pas eu une altercation avec une autre fille de l'équipe, Coralee Gold ?

— Peut-être. Je ne m'en souviens pas.

— Sa mère était morte quand elle était en cinquième. Je crois que ta mère est morte à peu près au même moment. Est-ce que vous en parliez ?

Je haussai les épaules.

— Parfois.

Oncle Thom, l'inspecteur Ainslie et le Dr Jackson secouèrent tous la tête.

— Elle avait deux sœurs je crois, intervint le Dr Jackson en consultant son bloc-notes. Victoria la plus âgée, en pension dans un autre État, et Eleanor, plus jeune, qui vivait à la maison. Toutes les trois avaient reçu le nom de reines anglaises. Sa mère était professeur d'anglais. Ta mère était également professeur, n'est-ce pas ?

— Pourquoi toutes ces questions sur ma mère ? demandai-je.

J'avais réagi trop violemment.

— Je veux dire, qu'est-ce que ma mère a à voir avec tout ça ?

Je m'attendais à ce que le Dr Jackson me regarde longuement, sourie peut-être, qu'elle me montre qu'elle avait gagné en me déstabilisant. Mais non.

— Je suis désolée, je ne voulais pas te faire de peine, dit-elle, pas comme une thérapeute mais comme si elle était sincère. J'espérais que poser des questions sur votre relation, ses fondations, pourrait déclencher ta mémoire. C'est une technique courante. Ça n'a pas marché. Mais accepterais-tu de répondre à quelques questions supplémentaires ?

— Oui, acquiesçai-je.

D'une certaine façon, le fait qu'elle admette ça et me traite comme un être humain était plus déconcertant que si elle s'était comportée comme une psy. L'air sembla s'épaissir, comme s'il m'encerclait.

Arrête, m'ordonnai-je. Tout est dans ta tête. Tu dois te concentrer. Rien de tout ça ne te concerne. La fille sur la photo s'est suicidée et c'est dommage, mais ça n'a rien à voir avec toi. J'inspirai profondément et crus sentir un parfum de jasmin. Les mots « Viens t'abriter à l'ombre de ce rocher rouge/Et je te montrerai quelque chose » jaillirent dans mon esprit comme une rivière submergeant un barrage.

— Ça va ? demanda le Dr Jackson en regardant la table devant moi.

En suivant son regard, je vis que ma main valide était crispée sur le rebord. Je la ramenai vers moi.

— Oui. Ça va. Je suis désolée, je... c'est juste beaucoup de choses à digérer. Que disiez-vous ?

Elle hésita, mais continua.

— Des changements de comportement comme son départ de l'équipe auraient pu indiquer des problèmes à la maison. A-t-elle jamais mentionné quelque chose comme ça ? Se disputait-elle avec son père et ses sœurs ?

— Non, répondis-je, pas que je sache.

— Tu avais laissé ton téléphone à la soirée et, quand on l'a retrouvé, tous les messages avaient été effacés. C'est quelque chose que tu faisais souvent ?

— Peut-être.

Je me rappelai la chambre stérile d'Aurora, les photos cachées dans son tiroir, et soudain je réalisai pourquoi.

— Je ne voulais pas que ma grand-mère les lise.

— Elle faisait ce genre de choses ?

— C'était ce que je croyais, je suppose.

— Tu as passé la journée au centre commercial et as dépensé plus de... (l'inspecteur Ainslie consulta un morceau de papier dans son dossier)... sept cent cinquante dollars au total. Tu avais retiré cette somme en plusieurs fois la semaine précédente, laissant seulement vingt-trois dollars sur ton compte. Est-ce que ce comportement te ressemblait ?

— Je ne me souviens pas.

J'inspirai profondément et eus à nouveau l'impression de sentir du jasmin. Je me crispai, avant de réaliser que c'était probablement l'after-shave d'oncle Thom.

— Où êtes-vous allées, Liza et toi, après avoir quitté la fête ?

— Je ne me rappelle pas.

— Était-ce ton idée ou la sienne d'aller à la pointe des Trois Amants ?

Oncle Thom s'éclaircit la gorge.

— Excusez-moi. Vous avez un témoin qui a vu une fille – une seule – monter dans une voiture blanche et s'éloigner dans cette direction. Ce qui veut dire...

L'inspecteur l'interrompt :

— Il a vu une fille. Il ne savait pas s'il y en avait plus d'une.

— Ce qui veut dire, reprit oncle Thom en lui lançant un regard qu'il voulait assassin, que rien ne suggère que ma nièce était là.

— En vérité, répliqua l'inspecteur en sortant un objet d'une boîte à côté d'elle sur le sol, quelque chose le suggère. Ce bouton a été trouvé à l'endroit duquel a sauté Liza.

Elle glissa un petit sachet en plastique vers moi.

— Il vient du trench-coat de votre nièce. Mais comme vous pouvez le voir sur les photos, il n'y avait pas d'imperméable à cet endroit.

Je la regardai, ignorant le bouton.

— Comment savez-vous que c'était mon manteau ?

L'inspecteur désigna le ticket de caisse qu'elle m'avait montré précédemment, avec ma signature sur la ligne « pas d'échange ».

— Tu l'as acheté au centre commercial ce jour-là.

Oncle Thom leva les bras au ciel.

— Il y a deux ans, c'était une montre. Aujourd'hui c'est un bouton. Vraiment, c'est absurde. Il doit y avoir des dizaines de trench-coats identiques à Tucson.

Une montre ? Je voulais demander ce que ça signifiait mais un fouillis de mots glissa dans mon esprit, me déconcentrant. *Je te montrerai... marchant derrière toi.* C'était comme une mauvaise connexion téléphonique, comme être entre deux stations de radio. Comme si quelqu'un parlait dans ma tête.

— Ils les avaient reçus ce jour-là, et votre nièce est la seule à en avoir acheté un. Ils n'étaient même pas encore en vitrine.

— Il y a d'autres magasins, dans d'autres États. Ce n'est pas concluant. De plus, le corps n'a été trouvé que le jour suivant. Ce bouton aurait pu appartenir à quelqu'un d'autre s'étant rendu à la pointe. Ou quelqu'un aurait pu le déposer là pour impliquer La Famille.

Je remarquai qu'il disait « La Famille » de la même manière que Bridgette, et me demandai combien de temps prenait l'endoctrinement. En parlerai-je bientôt ainsi à mon tour ?

— Es-tu certaine que tu n'étais pas là ? me demanda l'inspecteur.

Je tripotai le bouton dans son sac plastique. Il était couleur vieil or, taillé de façon à sertir une pierre. Au centre se trouvait un cœur en cristal. Il était laid, mais également distinctif.

— Non. Je ne suis sûre de rien.

Je réalisai que l'inspecteur Ainslie et le Dr Jackson ne me regardaient pas comme quelqu'un dont il fallait raviver les souvenirs,

mais comme une coupable qui leur mentait.

— Je ne comprends pas. Elle s'est suicidée. Pourquoi m'interroger sur cela ?

— Laisser ton téléphone. Effacer tous les messages. Vider ton compte en banque. Nous devons nous interroger : aviez-vous fait un pacte de suicide ? L'a-t-elle mis à exécution et pas toi ?

— Oh mon Dieu ! m'écriai-je en lâchant le bouton. Je... non, ce n'est pas possible.

— En es-tu sûre ? C'est une réponse très catégorique pour quelqu'un qui ne se souvient de rien.

Je n'en étais pas sûre. Comment aurais-je pu l'être ? Mais je ne voulais pas considérer cette possibilité. L'idée même me gelait de l'intérieur. J'avais l'impression que les murs se refermaient sur moi.

— Je... cela me semble impossible.

— Je n'aime pas ça, dit oncle Thom.

L'inspecteur Ainslie l'ignore et garda les yeux posés sur moi.

— Étais-tu au courant de la bataille juridique entre ta famille et le père de Liza Lawson ?

— Quoi ?

Le froid s'intensifia, et avec celui-ci l'idée que ce que prévoyaient vraiment Baine et Bridgette n'était pas ce qu'ils m'avaient exposé. Je commençais à me sentir comme un animal qui, une fois entré dans le traquenard d'un rusé chasseur, reste là docilement pendant que le piège se referme sur lui.

À côté de moi, oncle Thom faisait de grands gestes.

— OK, ça suffit. Nous avons toléré le reste, mais cette discussion n'a pas sa place dans cette rencontre. Nous en avons parlé hier soir.

— Écoutez-moi, Thom, dit l'inspecteur. Il y a des gens qui trouvent que c'est une sacrée coïncidence que Liza Lawson se tue dans la vallée même que son père voulait protéger en attaquant les Silverton en justice. Ce serait négligent de ma part et mauvais pour vous si je ne posais pas ces questions.

— C'est vrai ? demandai-je à oncle Thom. Que le père de Liza faisait un procès à...

Je m'interrompis puis m'obligeai à le dire.

— ... La Famille ?

Les lèvres de Thom étaient crispées.

— Pas exactement.

— Quelle partie est vraie ? demandai-je, redoutant à moitié la réponse.

— La Famille n'est qu'une cible de ce procès parmi d'autres et son père représentait un tas de groupes écologistes. Prétendre que c'était un genre de bataille entre les deux familles est inutilement réducteur. Ce n'est pas Roméo et Juliette.

L'inspecteur me regarda en levant les sourcils.

— Ou Juliette et Juliette.

Avant que je puisse demander si Liza et Ro – si elle pensait que Liza et moi – étions amantes, la voix plaisante du Dr Jackson se fit entendre.

— La semaine avant que Liza ne se tue, M. Lawson a annoncé dans la presse qu'il était prêt à détruire votre famille. Ça a dû être bouleversant pour toi, Aurora.

L'oncle Thom s'enfonça dans sa chaise.

— Ou peut-être que ce qui était bouleversant pour Liza était l'intérêt forcené de son père pour son procès plutôt que pour sa famille. Sûrement, cela pourrait être la raison pour laquelle elle s'est suicidée à cet endroit précis.

Il posa son bras sur le dossier de la chaise, de toute évidence sûr d'avoir marqué un point.

L'inspecteur haussa les épaules. Elle se pencha vers moi par-dessus la table.

— Tout ce dont nous sommes sûrs c'est que deux filles se sont rendues à la pointe des Trois Amants vivantes...

— Deux filles auraient pu se rendre, interrompit oncle Thom. Vous ne pouvez pas y placer ma cliente avec certitude.

—... et seule une en est revenue.

— Mais on a statué que c'était un suicide, insistai-je.

J'avais l'air pathétique, mais ça m'était égal.

— La famille l'a exigé, répondit l'inspecteur.

Je me tournai vers oncle Thom, bouche bée.

— Pas notre famille, dit-il avec emphase. La sienne. Nous voulons juste la vérité. C'est pour ça que nous avons offert notre aide, c'est

pour ça que nous sommes là aujourd'hui, c'est pour ça que nous sommes restés malgré ces questions ineptes.

Il s'affaira à ramasser ses papiers.

— Mais ça suffit. Nous avons été plus que généreux. Aurora, nous partons.

Je reculai ma chaise quand la porte de la salle s'ouvrit violemment. Un homme aux cheveux brun clair débarqua et s'immobilisa.

— Je suis désolé, inspecteur, s'excusa N. Martinez en entrant après l'homme. J'ai essayé mais je n'ai pas pu...

L'homme me contemplait. Ses yeux bleu clair étaient humides et ses vêtements semblaient froissés, comme s'il avait dormi dedans.

— Mon Dieu, s'exclama-t-il.

Il passa la main sur son menton recouvert d'une barbe de quelques jours.

— Je... quand j'ai entendu ça hier soir, je suis venu directement de Tempe. C'est vrai. C'est...

Sa bouche continua à articuler un moment, mais aucun son ne sortit. Il se tourna vers oncle Thom.

— Je félicite ta famille d'avoir récupéré Aurora, Thomas.

— Merci, Leo, répondit Thom.

Il me lança un regard interrogateur.

— Tu te souviens de Leo Lawson ? Le père de Liza ?

— M. Lawson, dis-je en me levant.

Je fus saisie d'une envie soudaine de le prendre dans mes bras, mais j'avais à peine esquissé un mouvement qu'il reculait déjà. Un froid glacial m'enveloppa tout entière et je laissai mes bras retomber.

— Toutes mes condoléances, offris-je.

Cela semblait ridicule.

Ses yeux parcoururent mon visage, l'examen le plus intense depuis mon arrivée à Tucson, comme s'il cherchait quelque chose.

Quelque chose que je ne pouvais lui donner. D'une voix brisée, il dit :

— Pourquoi fais-tu ça ?

— Pourquoi je fais quoi ?

Son expression de douleur était horrible à voir. Je voulais me détourner, m'enfuir. Je n'avais pas signé pour ça en acceptant de me faire passer pour Aurora. Je n'avais aucune idée du mal que j'allais faire à ces gens.

— Rouvrir ça. Rouvrir cette blessure.

Son regard se posa sur les photos de Liza sur la table. J'aurais souhaité que quelqu'un les couvre.

Je me sentais bonne à rien, méchante.

— Ce n'était pas mon intention, M. Lawson. Je... la police voulait juste...

Ses yeux revinrent vers moi ; ils étaient différents. Calmes, déterminés. Froids. Il semblait avoir pris une décision. Ses mains se posèrent sur mes épaules.

— Ma fille s'est suicidée. Je dois vivre avec ça. Mais je refuse de vivre avec le fait qu'elle soit constamment déterrée. Elle est morte par elle-même. Toute seule, ma douce petite. Tu l'as laissée seule à ce moment-là. Pourquoi ne peux-tu pas la laisser tranquille maintenant ?

Les yeux fiévreux de M. Lawson fixèrent les miens.

— Ne fais pas ça. Laisse-la tranquille. Si un autre malheur arrive, ce sera ta faute. Ta faute. Est-ce que tu comprends ?

Il me serrait furieusement, le ton presque menaçant.

Mais son regard était... apeuré. Il avait peur de quelque chose.

— C'est une menace, déclara oncle Thom. Je veux qu'il soit dûment noté qu'il a posé les mains sur ma...

— *Ton effroi dans une poignée de poussière*, dis-je, les mots sortant seuls de ma bouche, et je ressentis le soulagement qui vient lorsqu'on se rappelle les paroles d'une chanson qui vous trottait dans la tête.

Puis je regardai le visage de M. Lawson. Il était livide, blanc comme un linge.

— Qu'as-tu dit ?

Ses doigts s'enfonçaient dans mon épaule comme s'il était sur le point de tomber et sa voix était rauque.

— Que... pourquoi as-tu dit ça ?

— J'ai dit « *Ton effroi dans une poignée de poussière* ». Je... je ne sais pas pourquoi. C'est un poème dont j'essayais de me souvenir. Vous savez ce que ça veut dire ?

— C'était le poème préféré de Liza, *La Terre vaine*, de T.S. Eliot. Tu le savais. Tu savais sûrement qu'elle avait copié cette strophe pour la punaiser à son mur.

Le poème préféré de Liza ? Comment cela pouvait-il être ce dont j'essayais de me souvenir ? Comment aurais-je pu savoir ?

La terreur que j'avais ressentie la nuit précédente en voyant la poignée bouger toute seule m'envahit à nouveau. Je regardai fixement M. Lawson.

Sa douleur était presque insupportable. Ses mains enserraient mes épaules. J'hésitai entre le prendre dans mes bras ou m'enfuir. Je restai debout là, tremblante, l'esprit en ébullition.

— Je suis vraiment désolée, dis-je me raccrochant à mon script préparé.

Mon cerveau titubait comme un ivrogne incapable de faire face à la réalité.

— Je ne me souvenais pas. Je ne savais pas.

— Il fait mal à ma cliente, râla oncle Thom.

N. Martinez avança d'un pas et les mains de M. Lawson quittèrent mes épaules

— Je m'en vais. C'est fini.

Il maintint son regard agité sur le mien, répéta « S'il te plaît, arrête » et sortit.

Il y eut un instant de silence. Oncle Thom se leva.

— Nous en avons terminé.

L'inspecteur Ainslie et lui se chamaillèrent un peu pour savoir si oui ou non nous nous reverrions et elle me donna sa carte en me disant de l'appeler si je me souvenais de quoi que ce soit. Je répondis ce qu'il fallait mais mon attention était ailleurs. Mes yeux étaient rivés sur le gros plan de Liza au milieu de la table de conférence, sur son demi-sourire dirigé vers moi. Comme si elle et moi partagions un secret.

C'était forcément une coïncidence, que j'ai pensé à ce poème. C'était les photos, la poussière sur les rochers dans le désert. Juste une coïncidence qui ne valait pas qu'on s'y attarde.

Je me sentis entraînée vers la porte. Quand je sortis de mon brouillard je réalisai que le Dr Jackson me parlait.

— J'ai été heureuse de te connaître, Aurora, dit-elle. Bonne chance.

Elle me tendit la main et je la serrai, un geste étrangement formel. Cela me tira quelque peu de ma torpeur car en arrivant à la porte je me souvins de quelque chose. Je me tournai à moitié, la main posée sur l'embrasure, et dis :

— Ce n'est pas commun, n'est-ce pas ? De se suicider en sautant ?

Le Dr Jackson hocha la tête.

— C'est vrai. Malgré ce que vous voyez dans les films et à la télé, moins de dix pour cent des suicides se passent de cette façon.

— Mais la pointe des Trois Amants est devenue un endroit très populaire, ajouta l'inspecteur Ainslie. Il y a eu un autre suicide après celui de ton amie. Un homme nommé James Jake.

— Vous avez déjà essayé de mettre ça sur le dos de La Famille, sans succès, intervint oncle Thom. Vous n'avez rien pu relier à Baine à ce moment-là, et vous ne pouvez rien relier à Aurora aujourd'hui.

Il posa une main sur mon dos et me poussa dehors.

Lorsque nous sortîmes du commissariat, le soleil éclatant et la chaleur me frappèrent et je restai un moment à m'y prélasser. Le vent s'était levé, teinté d'un faible parfum de fumée.

— La saison des feux de forêts, commenta oncle Thom. Ils en prévoient beaucoup cette année.

Il parlait normalement, comme si nous ne venions pas d'endurer quelque chose d'étrange et éprouvant, et je réalisai que ce n'était pas le cas pour lui.

Comment ce poème m'était-il venu ?

Je frissonnai, soudain transie malgré la chaleur.

Il y avait un groupe de gens en bas des escaliers. Ils brandissaient des pancartes qui exigeaient « Envoyez les Silverton en prison, pas au Sénat ». Ils nous repérèrent et se mirent à nous huer. Une femme portant une casquette de base-ball bleue cria « Assassins ! » lorsque nous passâmes devant elle, et d'autres reprirent son cri.

Je les voyais et les entendais, mais ils étaient comme derrière du verre. Je les observais de très loin, avec les yeux de quelqu'un d'autre, le corps de quelqu'un d'autre. Je ressentais sans cesse le titillement de cette autre voix dans ma tête et voyais la fille gisant au fond du ravin couleur rouille. C'était peut-être ce qu'on ressentait lorsqu'on était hanté.

Hanté. Je frissonnai de nouveau. Il n'y a rien à craindre, me dis-je. Tu as juste pensé à ce poème parce qu'il correspondait aux photos. Tu ne peux

pas être hantée. Les fantômes n'existent pas.

Et, pendant les quarante-trois minutes suivantes, je parvins à y croire.

CHAPITRE VINGT



Il nous fallut vingt minutes pour atteindre le centre commercial où j'étais censée retrouver Bridgette. Une fois qu'oncle Thom m'eut dit que je m'en étais bien sortie et que j'eus marmonné une réponse appropriée, nous les passâmes en silence.

J'essayai de me concentrer sur le paysage pour oublier les images de la fille gisant au fond du canyon. Tucson avait une qualité géologique, allant du presque plat vers le très haut, comme si elle avait été développée en couches. Je regardai passer les vieux bâtiments avec un intérêt exagéré, d'abord les maisons anciennes, nouvellement anoblies : une bâtisse turquoise à la porte verte, un bâtiment couleur brique à la porte rouge, un cactus géant dépassant de la barrière, une maison jaune avec un portail électrique bleu flanqué de bougainvilliers fuchsia.

Ça ne ressemblait pas au monde d'Aurora, mais je pouvais m'imaginer vivre là, dans la maison à la porte bleue, faisant mes devoirs sur un bureau sculpté en attendant que ma mère ait fini de peindre dans son studio. Je nous ferais des *penne al formaggio con prosciutto* pour le dîner et nous mangerions dans des assiettes ornées de chevaux ou de chameaux colorés. Et plus tard nous siroterions du thé en regardant la télé ensemble sur un vieux canapé vert couvert de coussins dépareillés.

Puis nous dépassâmes les maisons et, dans la nouvelle couche, doublâmes une série de petits magasins dont la liste des propriétaires pourrait être le modèle d'un jeu de petit bac banlieusard, [pressing], [onglerie], [tabac], [toiletteur], avec la galerie amérindienne de rigueur ou le dépôt de pierres précieuses pour vous rappeler que vous étiez à Tucson. De là, plus près du centre commercial, nous entrâmes dans un univers de HLM peints de la même couleur que la poussière, qui parvenaient quand même à avoir l'air poussiéreux.

L'oncle Thom me déposa devant Macy's. Il me fallut sept minutes pour trouver Bridgette dans un coin reculé de la section « grandes marques ». J'étais sûre qu'elle ruminait sa colère depuis deux jours. J'avais pour ma part beaucoup de questions à lui poser, entre autres sur la fête qu'elle avait omis de mentionner et le garçon dont le visage avait été effacé sur les photos. Mais je la trouvai en pleine

conversation téléphonique. Elle était, bien sûr, tirée à quatre épingles, chaque cheveux brun rouge parfaitement en place, les yeux bleus subtilement soulignés de brun, son jean taille haute et son haut en dentelle anglaise sans le moindre pli, ses sandales marron (sans doute de grande marque) immaculées.

Sans interrompre sa discussion, elle me fit signe d'avancer, me désigna une vendeuse blonde dont le badge portait le nom de Maisie, et me tourna le dos.

— Votre cousine a commencé à remplir une cabine pour vous, annonça Maisie.

À sa jupe et son haut crème subtilement chic, je devinai qu'elle voulait être une Bridgette quand elle serait grande. Son ton était révérencieux, mais elle avait l'air un peu secouée.

— Elle a beaucoup d'énergie.

Au moins je n'étais pas la seule sur qui ma « cousine » avait cet effet.

— Oui.

Les cabines étaient séparées des étalages par une grande arche crème. Elle ouvrait sur une entrée calme aux murs recouverts de velours rouge sombre et à la moquette si épaisse qu'il fallait sans doute passer trois fois l'aspirateur pour qu'elle soit vraiment propre. Une rangée de lanternes en forme d'étoiles, qui semblaient créer plus d'ombres qu'elles n'en dissipaient, étaient suspendues à des crochets le long du mur. On se sentait dans un boudoir, pas dans un grand magasin.

Il y avait quatre alcôves fermées par des rideaux au-delà de l'entrée ; Maisie me mena à la première, la plus proche de l'arche.

— Elle vous a mise dans la numéro 1, dit-elle en repoussant un lourd rideau de velours comme si elle révélait une nouvelle voiture dans un jeu télévisé. C'est notre plus belle chambre d'habillage.

La « chambre d'habillage » était grande, assez grande pour une chaise longue rembourrée, une petite table à côté de l'entrée, une console contre un mur et un genre de dais là où était posé le miroir à trois faces, bien éclairé malgré les ombres de la cabine. Sur la console, une boîte à bijoux en velours contenait colliers, boucles d'oreilles et bracelets ; à côté s'alignaient six paires de chaussures et trois sacs à main. Il y avait quatre portants pour suspendre les vêtements, et ils étaient tous pleins. Je n'avais jamais vu autant de belles fringues au même endroit.

— Elle a mis les tenues de tous les jours de ce côté, expliqua Maisie en désignant une dizaine d'ensembles, arrangés par couleur. Celles plus habillées sont là.

Dix autres ensembles, également arrangés par couleur du plus clair au plus foncé.

— Et les robes de soirée sont derrière ; elle a dit que vous devriez peut-être en faire faire.

Robes de soirée ? Au pluriel ?

— Elle a dit que je devrais porter des robes de soirée ?

— Beaucoup de nos clientes vont à des galas habillés, et il y a les bals au club. Mais je crois qu'elle a parlé de votre fête d'anniversaire.

— Oh. Bien sûr.

Pour une raison inconnue, cela me réjouit et me détendit. Après tout ce que j'avais appris, c'était rassurant de savoir que Baine et Bridgette comptaient au moins se tenir à une partie de leur proposition initiale.

— Elle a dit de commencer ici – elle indiqua le côté droit – et de les essayer dans le sens des aiguilles d'une montre.

Bridgette ne pouvait même pas me laisser essayer mes vêtements à ma guise. J'étais de plus en plus ravie d'avoir ignoré son plan en venant une semaine plus tôt. Ça avait dû la rendre folle.

— Je prendrai son conseil en considération, répondis-je.

— Oh ! et elle m'a dit de vous dire que votre téléphone est dans ce sac à côté de la chaise.

Je regardai l'iPhone tout neuf et me demandai pourquoi Bridgette s'était donné la peine de l'acheter. Ce n'était pas comme si j'avais des gens à appeler... ou ayant des raisons de m'appeler.

— C'est votre ancien numéro, juste un nouvel appareil. Si vous avez besoin de quelque chose je serai juste à côté. Mais je doute qu'il vous manque quoi que ce soit, conclut-elle en regardant autour d'elle, clairement admirative.

— Merci, dis-je, un peu désorientée.

Elle rabattit le lourd rideau, ses anneaux de bois cliquetant discrètement. Une fois fermé, les sons de l'extérieur étaient étouffés et je me sentais comme dans un petit cocon. Je caressai une robe en soie indigo aux boutons de nacre qui était dans la section « soirée » et effleurai l'idée de commencer par elle. Mais comme à présent que nous étions seules j'avais un peu peur de la réaction de Bridgette

concernant mon apparition à la soirée de Coralee, je décidai de suivre ses instructions.

J'en étais à la deuxième tenue « jour » quand j'entendis un téléphone sonner. Avec un sursaut, je réalisai que c'était le mien.

Lentement, je m'approchai de la chaise, ouvris le sac et en tirai le portable. « NUMÉRO INCONNU » clignotait sur l'écran. Mon rythme cardiaque accéléra.

Qui m'appellerait ? me demandai-je à nouveau. Baine ? Althéa ? Qui d'autre avait ce numéro ou savait qu'il avait été réactivé ?

— Allô ? répondis-je en essayant d'empêcher ma voix de trembler.

Silence.

Au début je crus avoir été appelée par erreur depuis le fond d'un sac à main.

Puis j'entendis, très faiblement, le son d'une respiration. Quelqu'un était au bout du fil.

— Allô ? répétais-je.

J'entendais une respiration légère, comme venant de très loin. Ça me rappelait ma mère, ma vraie mère, quand elle m'appelait depuis des cabines téléphoniques. Le son métallique et grésillant de sa voix lui donnait un air irréel, inhumain.

— Qui est-ce ? demandai-je.

La respiration s'arrêta. On raccrocha.

Super, me dis-je en posant le téléphone. *Je ne suis pas là depuis vingt-quatre heures et on me fait déjà des blagues.*

J'essayai d'en rire mais, en me glissant dans un pull en cachemire à manches courtes, je dus admettre que l'appel avait quelque chose d'angoissant. Si la respiration avait été lourde et perverse, ça aurait été une chose. Mais ce n'était pas le cas. On aurait dit le souffle de quelqu'un endormi à l'autre bout du monde.

Il me fallut dix minutes pour essayer les trois premières tenues de jour : à ce rythme je risquai d'y être encore pour l'anniversaire d'Aurora. Pour accélérer les choses je décidai de laisser tomber les boutons, et c'est comme ça que je me retrouvai à moitié coincée dans une chemise gris argent quand je sentis l'air bouger derrière moi et quelque chose frôler ma jambe.

Je ne voyais rien, et je ne pouvais pas bouger les bras.

— Qui... commençai-je.

Une main se posa sur ma bouche, un bras enserra ma poitrine et une voix dit :

— Ne crie pas.

CHAPITRE VINGT ET UN



Personne ayant vécu la vie que j'avais vécue n'aurait obéi à cet ordre.

J'avais gardé mes bottes de moto pendant les essayages et je donnai un coup de pied en arrière avec l'une d'elle, rencontrant un tibia.

— Arrête, s'écria une voix de fille. Aïe !

Sortant ma tête par l'ouverture du chemisier et passant mes bras dans les manches, je me retournai. Et me retrouvai nez à nez avec Coralee Gold.

— Toujours aussi violente, se plaignit-elle en massant son tibia.

Mon cœur battait à tout rompre et mon esprit sauta directement du fait que c'était la fille dont j'avais gâché la soirée la veille à ce que la police avait dit : Liza et elle étaient ennemies.

Elle poussa les vêtements que j'avais posés sur la chaise, s'assit et se pencha en arrière. Elle portait un jean moulant, un haut jaune flottant avec des pompons dorés aux manches – assez transparent et ouvert pour qu'il soit clair qu'elle ne portait pas de soutien-gorge – et une seule longue boucle d'oreille en perle.

Une image de ses parents passa dans mon esprit : Gina « Fée du logis » Gold, grande Japonaise, et l'« adorable Bernie », petit Blanc, qui apparaissaient dans tous les numéros de *Tucson Magazine* ; je réalisai que Coralee était un parfait mélange des deux. Elle avait les épais cheveux noirs et les traits de sa mère ainsi que les yeux verts perçants et le menton à fossette de son père. Elle était plus belle que jolie : son adolescence n'avait pas dû être facile. À présent c'était une bombe et son maintien suggérait qu'elle le savait. Peut-être un peu trop, comme si elle rattrapait le temps perdu. Ou avait une revanche à prendre.

Elle me jaugea de haut en bas.

— Je n'aurais jamais pensé à marier des fleurs avec des bottes de moto. Un look « grand-mère rebelle ». Ça n'irait pas à tout le monde.

Il me fallut un moment pour comprendre que les fleurs dont elle parlait étaient celles de ma culotte. Je trouvai le short en peau noir

censé aller avec la chemise argent et l'enfilai.

— Je suis désolée de t'avoir fait peur, dit-elle en croisant les jambes. C'était la seule façon de nous rencontrer secrètement.

Je n'aimais pas que les gens me voient en sous-vêtements. Je me sentais déstabilisée et à mon désavantage, je pris donc ma voix la plus désagréable pour dire :

— Et c'était important ?

Si elle le remarqua, cela ne sembla pas la déranger. Coralee rit pendant exactement deux secondes et demie avant de redevenir femme d'affaires.

— Nous n'avons pas beaucoup de temps, j'irai donc droit au but.

Tout en parlant, elle pianotait sur son iPhone.

— Si c'est à cause d'hier soir...

— En effet. Tu sais combien de visiteurs on a eu ?

Elle se redressa et me tendit son iPhone. L'écran affichait YouTube et, quelle que soit la vidéo, elle avait été visionnée 10 093 fois.

— Si ça continue comme ça, on aura dépassé les vingt mille d'ici ce soir. C'est bien. Non, je ne vais pas te mentir : c'est génial. Ce n'est pas au niveau de « Célébrité bourrée jette son mobilier dans la piscine », c'est sûr, mais nous avançons au moins au rythme de « Chaton contre Chaton ».

— De quoi parles-tu ?

Elle se leva, passa son bras sous le mien et m'entraîna hors des cabines vers l'arche qui les séparait des rayons. Elle pointa l'autre côté du doigt.

— Tu vois ?

Je suivis le bout de son ongle laqué vert émeraude et aperçus deux garçons assis sur un banc rembourré. L'un d'eux avait un casque rétro sur les oreilles, les cheveux noirs et courts et, adossé au mur, tapait du pied au rythme de ce qui jouait sur son iPod. L'autre avait une tignasse brune à laquelle un tour chez le coiffeur n'aurait pas fait de mal, des lunettes en écaille et était penché en avant, passionné par un livre broché.

— Tu attires les tire-au-flanc ? demandai-je. On devrait appeler la sécurité ?

— « Attire les tire-au-flanc », j'adoriginal ! s'exclama Coralee en tapant quelque chose sur son iPhone. Non, c'est mon équipe de

cadreurs. Aujourd'hui ils utilisent le matériel discret – l'iPod est un micro et le livre une caméra cachée – mais ils me suivent partout pour filmer les webisodes.

— Webisodes ?

J'allais me pencher de nouveau mais elle me retint d'un bras.

— Ne va pas trop loin. Ils filment, et je ne veux pas qu'ils te voient.

— Pourquoi est-ce qu'ils filment si tu n'es pas là ?

— Ils tournent pour quand je sortirai. Ou au cas où toi et moi nous disputerions au milieu du magasin. C'est l'une de mes promesses à mon public : rien n'est truqué. Une vie, une prise. Accrocheur, non ?

— Non.

Elle sourit.

— J'adore ton énergie. C'est pour ça que je suis là. Discutons.

Elle me fit signe de rentrer dans ma cabine en ouvrant le rideau, comme si c'était son bureau.

— Je sais ce que tu penses, dit-elle, me devançant. Nous n'étions pas amies avant, en fait nous étions plutôt ennemies, donc pourquoi Coralee Gold t'accueillerait-elle à bras ouverts aujourd'hui ?

Comme je n'avais aucune idée de leur histoire passée, je décidai de limiter mes réponses à des hochements de tête et des « mm-hmm » bien placés.

— Mais si tu y réfléchis, c'est complètement sensé. Je veux être journaliste d'investigation, expliqua-t-elle en s'approchant des tenues sélectionnées par Bridgette pour les passer en revue.

Elle secoua un cintre dans ma direction.

— Essaye ça. Bref, ce n'est pas évident de se faire une place dans le journalisme de nos jours. Il faut trouver un angle d'approche.

Elle m'avait passé un poncho jaune au motif de règle. On aurait dit que j'allais à un rodéo de professeurs.

— Non, pas comme ça, souffla Coralee en se levant pour l'ajuster de façon à ce qu'il tombe sur une épaule. C'est mieux. Donc, je prends le chemin de Paris Hilton, seulement en lieu et place d'hôtels, ma famille cartonne dans l'ameublement. Une toute nouvelle direction pour la ligne « Vaut de l'or ». Parfait, non ? C'est ce que dit Blaze White, mon publiciste. Oui, *the* Blaze White, la légende. Laisse-moi te dire, il vaut bien ses honoraires. Avant qu'il n'accepte de me prendre, je parlais de moi par mon prénom. Tête horrifiée ! Blaze m'a vraiment sauvée de

moi-même.

Je m'arrêtai pour la regarder bouche bée, à moitié sortie du pull jaune.

— Est-ce que tu viens de décrire une émoticône ?

— Je teste des accroches.

Elle me lança un pull robe violet et je compris que j'étais censée l'essayer, même s'il me restait encore six tenues dans la section jour.

— Le truc, continua Coralee, c'est que ce n'est pas aussi simple qu'on pense. Autrefois, avec une sex-tape, votre carrière était faite. Mais à présent il faut la construire pierre par pierre, et TMZ ne se déplace pas à Tucson à moins d'avoir un scoop.

Je luttai avec la fermeture Éclair de la robe – certaines choses sont difficiles à faire avec une seule main valide – quand Coralee s'approcha et pris le relai sans cesser de parler.

— C'est pour ça que tu es un don du ciel. Blaze n'arrêtait pas de dire qu'il me fallait une vendetta, mais toutes mes filles sont trop gentilles. Tu es parfaite : ancienne ennemie et tête brûlée, qui a en plus un passé mystérieux. Sourire narquois.

Elle recula et contempla la robe.

— Très jolie mais il te faut un collier. Tu le feras, n'est-ce pas ? Tu es d'accord ?

J'essayai de démêler les différents points de son discours pendant qu'elle se penchait sur la boîte en velours noir contenant les bijoux.

— Ton but est d'être une star de la télé réalité sur Internet ? Tu ne penses pas que c'est un peu...

J'hésitai. Je ne voulais pas être méchante, mais un seul mot me venait à l'esprit.

— Pathétique ?

Elle s'immobilisa un moment et pencha la tête sur le côté avant de se redresser lentement et de me faire face.

— Ce n'est pas tout à fait ça, dit-elle.

Ses yeux étaient dirigés un peu au-dessus de moi, et elle mordait l'intérieur de ses joues.

— Je veux dire, c'était pas mal, mais tu dois... comment dire... l'assumer. Ne sois pas si timide. Dis-le comme si tu y croyais vraiment. Allez, réessaye.

— Réessaye quoi ?

— Ta réplique. Ne la dis pas comme si c'était une question, mais comme si tu voulais vraiment me faire de la peine. C'est un peu pathétique. Comme tu l'aurais dit avant de disparaître. Tu m'aurais vraiment attaquée. Maintenant tu as l'air... je ne sais pas, différente.

Elle me dévisagea.

— Je n'arrive pas à mettre le doigt dessus mais...

Je ne pouvais pas prendre ce risque. Si Coralee Gold découvrait mon secret, tout serait fini. Elle le vloggerait en trois secondes et demie. Je l'interrompis.

— C'est ridicule.

— Oui ! s'exclama-t-elle, donnant un coup de poing en l'air comme si j'avais marqué un point. C'est exactement le bon ton. Je vais te créer un compte Twitter et tweeter pour toi. Et tu n'es obligée de te battre avec moi qu'en public. En privé, on peut être amies. Téléphone.

Elle tendit la main et je réalisai que c'était un ordre. Quand j'hésitai elle fit un petit geste impatient.

— À un moment donné, probablement dans quelques mois en fonction de notre succès, nous nous ferons des excuses publiques, deviendrons meilleures amies et révélerons que nous étions copines tout du long. Donc tu peux m'envoyer des e-mails et des textos sans problème. Je viens de m'appeler de ton téléphone, comme ça j'ai ton numéro et tu as le mien.

Elle posa l'iPhone et souleva un collier de pierres rondes transparentes se terminant par un pendentif à facettes.

— Tiens, mets ça.

Elle recula, m'étudia, puis secoua la tête.

— Ça ne va pas. Attends.

Elle repartit vers la table d'accessoires.

— Tourne-toi.

J'obéis et elle me glissa un entrelacs de chaînes en argent et cristaux autour du cou. Ses doigts frôlèrent ma peau et je retins mon souffle. Elle ne bougea pas quand je me retournai vers elle. Nous nous faisons face, presque nez à nez, à quelques centimètres l'une de l'autre.

Je pouvais sentir son après-shampoing de luxe, son gloss et le chewing-gum à la cannelle qu'elle avait mâché plus tôt. Elle me regarda droit dans les yeux, avec une franchise que la plupart des gens

évitai, et quelque chose dans sa proximité me fit frissonner, d'excitation, de peur, ou des deux. Je n'avais jamais été si près d'une fille, pas de cette façon. Ses cils épais s'abaissèrent quand son regard se posa sur mes lèvres avant de revenir à mes yeux.

Elle tendit la main et posa un doigt sur ma joue.

— J'embrasse très bien.

Je lui souris et essayai d'avoir l'air nonchalante, de ne pas laisser transparaître à quel point sa présence me déconcertait. Ou le fait que je ne savais pas si j'embrassais bien ou non.

— C'est une proposition ?

— C'est un fait, dit-elle. Ça ferait de l'audience.

Ses doigts se posèrent au coin de ma bouche.

— Et ce serait agréable. Peut-être la semaine prochaine, quand nous commencerons à avoir des fans.

Je déglutis.

— Non.

Elle se pencha en avant pour murmurer à mon oreille :

— L'ancienne Aurora l'aurait fait.

Son souffle contre mon oreille était doux, tiède ; les picotements que je ressentais s'étaient transformés en une chaleur pétillante et légèrement excitante. Je sentis mon cœur battre dans mes genoux quand elle posa la main sur mon bras, et la robe sembla soudain électrique contre ma peau. Cela faisait très longtemps qu'on ne m'avait pas embrassée.

Je reculai un peu.

— Je ne refusais pas de t'embrasser. Je disais non à tout. Le show, tout. Ton idée est vraiment... c'est quelque chose... mais je ne peux pas en faire partie. Ma grand-mère ne me laisserait pas, et je ne veux pas le faire sans son approbation.

— Oh ! bien sûr, s'exclama Coralee en riant comme si j'avais fait une blague.

— Je suis sérieuse.

— Dit la fille qui, pour gagner un pari, a traversé le terrain de golf du Country Club de Ventana à cheval, vêtue uniquement d'un string et d'une paire de bottes de cow-boy. Au milieu du tournoi de golf de sa grand-mère. Tu vis pour désobéir.

— C'est... j'étais une autre personne à cette époque, insistai-je sincèrement. J'ai tourné la page.

Coralee m'ignora complètement.

— Tu dis ça maintenant, mais attends d'avoir ton propre spin-off.

— Tu as écouté un seul mot de ce que je viens de dire ?

Elle leva les yeux au ciel.

— Parfaitement, Mademoiselle Ma-photo-de-profil-est-le-Schtroumpf-Grognon, mais je suis têtue. Selon Blaze, c'est ce qui m'amènera au sommet. Enfin, ça et Dieu. Tu changeras d'avis.

Elle passa plusieurs photos sur son iPhone, s'arrêta et me le mit sous le nez.

— Regarde, tu as déjà ta page de fans.

AURORA SILVERTON EST TROP BONNE. JE VEUX LA FESER, lis-je.

— Super. Quelqu'un veut me « feuser ».

— C'est une coquille pour « fesser ».

— C'est un synonyme de stupide.

— Retweet ! Je poste ça tout de suite sur ton compte. Tu es douée !

Elle me tapota le bout du nez.

— Oh ! et je veux ton histoire en exclusivité.

— Je ne suis pas sûre...

— Écoute, tout le monde va vouloir une interview, mais je me disais qu'au lieu de ça... et si nous faisons une reconstitution de la nuit où tu as disparu ?

— Non, répétais-je avec emphase, peut-être un peu trop car elle fronça les sourcils.

L'idée me donnait le vertige. Même en me cachant derrière l'excuse de l'amnésie, il y avait trop de chances qu'une reconstitution parte en vrille pour que je prenne le risque. Mais il serait encore pire d'éveiller les soupçons d'une journaliste en herbe avec une foule d'abonnés sur YouTube.

— Ce... ce n'est pas possible, bredouillai-je. Toutes les interviews doivent être validées par Jordan North. En plus, je ne me souviens pas de ce qui s'est passé ce soir-là. Je ne me souviens de rien. Donc ce n'est pas...

Elle me coupa d'une main.

— Oh ! Mon Dément ! Écoute ça. Nous ferons une séance de spiritisme. Mme Cruz voulait te revoir de toute façon ; ce sera idéal.

— Coralee, c'est...

— Ne dis rien. Je m'occupe de tout. Bonne conversation. Bisebye.

Elle sortit en faisant voler le rideau. Mais les anneaux de bois cliquetèrent un instant plus tard, et elle passa de nouveau la tête à l'intérieur.

— Ma garde-robe tend vers Roj V, donc ça passerait mieux à la caméra si tu t'habillais plutôt Biv. Comme ce que tu portes là, c'est parfait.

L'expression de mon visage devait révéler ma perplexité car, sans attendre, elle ajouta :

— L'arc-en-ciel ? Roj V ? Rouge, orange, jaune, vert. Biv ? Bleu, indigo et violet pour toi.

Et elle disparut.

J'étais sûre que rien dans le plan de Coralee ne collerait au « programme » d'Althéa. Cette dernière étant de taille à gagner n'importe quel affrontement, je jugeai que je n'avais pas à m'inquiéter.

Je me retournai pour examiner ce qu'il me restait à essayer. Encore six tenues dans la section « jour ». Mais mes yeux se posèrent sur une robe du soir en soie bleu sombre décolletée et ornée d'une rangée de perles, et je décidai de la passer d'abord.

C'était une coupe « sirène » – jupe étroite et traîne – dont le tissu était frais et exotique contre ma peau. Boutonner une robe avec une seule main valide se révéla compliqué et j'étais penchée en avant, concentrée sur ma tâche quand j'eus le sentiment d'être observée. Cela commença doucement, juste un picotement aux abords de ma conscience. Mais bientôt les poils de mes bras se hérissèrent et ma nuque se réchauffa.

— Va-t'en, Coralee. C'est Biv, tu vois ?

Mais Coralee ne répondit pas. Un frisson me parcourut.

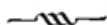
C'était bête, mais je jetai quand même un regard au reflet dans le miroir devant moi, juste pour vérifier, avant de revenir aux boutons. Puis je réalisai ce que j'avais vu et mes yeux revinrent brusquement au miroir.

Je l'avais aperçue debout derrière moi, dans l'espace entre les rideaux laissé par le départ de Coralee. Une fille aux longs cheveux blonds, un léger sourire sur le visage. La fille de la photo du

commissariat. La fille morte.

Seulement à présent ses yeux étaient ouverts. Et elle me fixait dans le miroir.

CHAPITRE VINGT-DEUX



Quand je relevai la tête, il n'y avait plus personne. Elle s'était évanouie.

Les fantômes n'existent pas.

Je m'élançai hors du fauteuil vers le rideau et trébuchai sur l'étroit ourlet de la robe. Gesticulant, je parvins à me rattraper au mur avant de m'étaler et j'allai sortir quand je heurtai Bridgette de plein fouet.

Elle me repoussa, horrifiée, mais changea d'expression quand elle vit ce que je portais.

— Oh ! Dieu merci tu en es déjà aux robes de soirée, s'exclama-t-elle. Ça prend...

— Tu l'as vue ?

— Qui ? Attends, où vas-tu ?

J'abandonnai Bridgette, passai sous le rideau et aperçus la fille au bout du couloir sombre.

— Attends, appelle-je. Arrête !

Elle s'immobilisa. Je titubai vers elle, le cœur battant la chamade.

— Excuse-moi ?

Elle se retourna et me fit un grand sourire.

— Oui ?

— Tu n'es pas...

Je reculai en trébuchant. C'était Maisie, la vendeuse.

— Comment es-tu arrivée là ? demandai-je stupidement.

— Par la porte ?

Elle semblait penser que j'avais besoin d'une camisole de force, pas d'une camisole en soie.

— Il vous faut une autre taille ? Cette robe vous va à ravir, d'ailleurs.

— Qu'est-il arrivé à la fille qui était là à l'instant ?

— Quelle fille ?

J'eus l'impression qu'on me faisait une mauvaise blague.

— Blonde. Yeux noisette.

Maisie secoua la tête.

— Vous, Coralee Gold et votre cousine êtes les seules personnes à être entrées ici. Les seules de la journée.

— C'est impossible. Je viens de voir...

Mon cœur battait dans mes oreilles. J'avais bien vu une fille, n'est-ce pas ? Je posai les mains sur le papier peint violet pour m'ancrer à quelque chose. Maisie me regardait comme si j'étais folle. Je me forçai à rire.

— Désolée, j'ai cru voir une amie. Dure nuit hier...

Maisie hocha la tête avec enthousiasme.

— Je sais. J'ai vu la vidéo sur YouTube. C'était fou.

Waouh, Coralee ne plaisantait pas...

La vidéo ! Bien sûr. En la remerciant par-dessus mon épaule, je trottai le long du couloir et passai sous l'arche crème, à la poursuite de Coralee. Elle était avec les deux garçons qu'elle avait baptisés son « équipe ». L'un d'eux enroulait un câble autour de sa main et ils semblaient être en train de remballer. Je me pressai vers eux, tombant presque la tête la première quand je marchai à nouveau sur ma traîne.

— Attendez, appelle-je. Un moment.

Coralee se retourna et fronça les sourcils.

— Pas ici, pas maintenant. Nous sommes ennemies, tu te souviens ?

Je l'ignorai et m'adressai au garçon brun à lunettes, penché sur le livre-caméra.

— Excuse-moi, est-ce que tu as filmé...

Je m'interrompis quand il leva la tête.

— Grant ? dis-je, hésitante.

J'étais presque sûre que c'était le même Grant Villa que sur la photo de la police, mais je ne voulais pas me tromper.

Il me fit un sourire narquois.

— Je commençais à penser que tu avais oublié tous tes vieux amis.

Je me raidis légèrement avant de réaliser que c'était une blague, pas

un test.

Grant Villa, présent à la soirée le jour où Aurora avait disparu. Le garçon pour lequel elle avait le béguin (mais pas celui sur les photos). Comment réagirait-elle ?

— Eh bien, je ne voulais pas avoir l'air de me jeter à ton cou, rétorquai-je. Pas tout de suite.

Il rit et ouvrit les bras pour m'y serrer. Il sentait vraiment bon et je comprenais pourquoi il plaisait à Aurora.

— C'est super de te revoir, dit-il en me lâchant.

L'embrassade était amicale, mais la façon dont il me regardait à présent me laissait sans voix.

Heureusement, avant que j'aie besoin de décider quoi dire, Coralee s'était interposée entre nous.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? siffla-t-elle.

Mon regard se posa alternativement sur elle et Grant.

— Tu filmais la cabine tout le temps ?

Il hocha la tête.

— Bien sûr. Ordres du capitaine.

Il pencha la tête vers Coralee.

— Malheureusement on vient d'arrêter, on n'a donc pas filmé ta courageuse tentative pour battre le record de vitesse visage-sol. Je suis sûr que tu aurais eu des points en plus pour la robe de soirée.

— Je peux voir ce que vous avez filmé ?

Coralee, qui avait essayé sans succès de m'interrompre, se posta à nouveau entre Grant et moi.

— Si tu veux regarder le film, tu dois accepter de faire partie du film, dit-elle comme si elle récitait les règles du Fight Club. Ça veut dire que tu fais mon émission.

Je hochai la tête.

— OK.

Elle eut l'air un peu prise de court.

— Et mon interview exclusive.

— D'accord, aussi, acquiesçai-je. Je peux la voir maintenant ?

— Oui. Pas de problème, consentit-elle, comme si sans vraiment

savoir pourquoi elle n'arrivait pas à croire ce qui venait de se passer.

Elle fit signe à Grant et il ouvrit le roman de Dickens au milieu duquel se trouvait un iPad.

— La caméra est dans la tranche, et ça rentre là-dedans, expliqua-t-il en tapotant l'écran pour sélectionner les films.

— Prête ?

— Oui.

Il appuya sur « play ».

On vit d'abord Coralee entrant dans la cabine, puis rien pendant si longtemps que je lui demandai de mettre l'avance rapide. Vers la troisième minute, la tête de Coralee sortit puis disparut une fois qu'elle m'eut montré son équipe de cameramen, suivie de plusieurs minutes de rien jusqu'à ce que Maisie entre et Coralee ressorte. Elle s'approcha et parla à la caméra pendant un moment et, dans le fond, nous vîmes Bridgette pénétrer dans la cabine alors que Coralee faisait signe de couper.

— Je n'ai rien vu, annonça Coralee.

— Moi non plus.

Mon esprit passa en revue les causes possibles : c'était une illusion. J'avais des visions. C'était mon imagination. J'étais fatiguée. J'étais bouleversée par les photos que m'avait montrées l'inspecteur Ainslie.

J'étais prête à tout pour m'assurer que ça n'avait rien à voir avec la voix du commissariat, qui semblait murmurer non dans mon oreille mais directement dans mon esprit, prendre possession de moi, comme...

Comme un esprit. Comme un fantôme.

Les fantômes n'existent pas !

Grant me regardait attentivement.

— Ça va ? On dirait que tu as besoin de t'asseoir.

Je secouai la tête

— As-tu trouvé ce que tu voulais ?

— Je ne sais pas. J'ai cru voir...

— Quoi ? demanda Coralee.

— Liza, lui répondis-je.

Elle s'immobilisa complètement pendant quelques secondes, comme

si quelqu'un l'avait débranchée, avant de revenir soudain à elle et de sortir son téléphone.

— C'est décidé, annonça-t-elle. J'appelle Mme Cruz. Nous faisons la séance ce soir.

Elle me fit ce qu'elle aurait décrit comme étant un « clin d'œil souriant ».

— C'est à la dernière minute, mais ils ne nous appellent pas « Vaut de l'or » pour rien.

J'entendis la voix de Mme Cruz : *les esprits auront leur revanche. Pars ! Fuis ! Si tu as le moindre bon sens, enfuis-toi d'ici pour toujours.*

— Je ne crois pas vraiment... commençai-je, mais Coralee m'interrompit, désinvolte :

— Ne t'inquiète pas, tout ce que tu as à faire c'est être présente.

Elle s'affairait au téléphone pendant que Grant et le mec du son – Huck Chin – commençaient à ranger leur matériel quand Bridgette nous rejoignit. Elle fit un sourire glacial à Grant, ignora Coralee et Huck, et m'interpella :

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Coralee m'aidait avec les boutons, inventai-je en indiquant la robe.

— Nous sommes là pour te trouver des vêtements, pas pour tourner un clip. La cabine d'essayage est là-bas, admonesta-t-elle en pointant le doigt derrière elle.

Je n'avais pas remarqué que Coralee écoutait, mais elle raccrocha et se pencha vers Bridgette pour dire.

— C'est un webisode, pas un clip, et tu aurais vraiment pu mieux remplir cette cabine.

Avant que Bridgette ait eu le temps de se remettre, Coralee lança un « Remballez, les garçons » à l'attention de Grant et Huck et, se tournant vers moi :

— À ce soir. Je t'envoie un texto avec les infos.

Bridgette la regarda partir avec une expression rigide, indéchiffrable.

— Qu'est-ce qu'elle voulait dire ? Et pourquoi tu lui parles, d'ailleurs ? Aurora et elle n'étaient pas vraiment amies.

— C'est ce qu'elle a dit. Bien sûr, c'est le genre de choses que tu

aurais pu me dire toi-même.

— C'est le genre de choses que tu n'aurais pas eu besoin de savoir si tu n'avais pas décidé d'arriver en avance et de te pointer à sa fête, rétorqua Bridgette. En faisant ça tu t'es mêlée avec tous ces gens qui connaissaient Aurora. Ce n'était vraiment pas nécessaire.

— Est-ce que ça ne serait pas arrivé de toute façon ?

— Pas si tu m'avais laissé faire.

Plus tôt, j'avais été prête à entendre ses récriminations, mais à présent je n'étais vraiment plus d'humeur.

— Pourquoi est-ce que tu ne l'aimes pas ?

— Ça ne te regarde pas.

— Je crois qu'on a dépassé le stade du « ça ne te regarde pas ». Tu devrais partir du principe que tout me regarde. Comme la fête où Liza et Aurora se sont rendues la nuit où elle a disparu. Tu sais, là où Baine et toi avez été les dernières personnes à voir votre cousine vivante ?

Le regard perçant que me lança Bridgette était furieux.

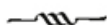
— Qui t'a dit ça ?

— La police, répondis-je avec un sourire condescendant. Tu peux imaginer à quel point j'étais intéressée de l'apprendre.

Elle se mit à faire tourner la triple bague à son doigt.

— Finis de t'habiller, ordonna-t-elle d'un ton glacial. Nous parlerons de tout ça dans la voiture.

CHAPITRE VINGT-TROIS



— **D**onc, la soirée, répétais-je quand nous eûmes fourré mes six sacs de vêtements et les quatre de Bridgette dans le coffre de sa BMW blanche décapotable. Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que Baine et toi étiez les derniers à avoir vu Aurora vivante ?

— Arrête de dire ça, grommela-t-elle en ajustant ses lunettes de soleil.

Nous sortîmes du parking, retrouvant le soleil brûlant.

— D'abord parce que c'est complètement faux. Il y avait dix personnes là-bas...

— Neuf, repris-je en me souvenant des photos du commissariat.

— Si tu veux, neuf. Et ensuite parce que vous... je veux dire... Liza et Aurora sont parties toutes seules avant nous. Sans parler du fait que Liza est morte à des kilomètres de là.

Je décidai de ne pas parler du poème que j'avais entendu ni de ce que j'avais vu... quoi ?... dans la cabine d'essayage. Au lieu de ça je demandai :

— Et le petit ami secret de Ro ?

Elle faillit rentrer dans la Honda rouge à côté de nous.

— De quoi tu parles ?

— Celui avec les cheveux bruns et les grandes mains ?

Elle blêmit.

— Comment peux-tu savoir pour Aurora et Colin ? La police n'a pas pu t'en parler.

— Non, mais toi oui. À l'instant.

Je levai la tête.

— C'est rouge !

Elle freina à mort, s'arrêtant de justesse sur le passage piéton, et se tourna vers moi.

— Je n'aime pas ces jeux auxquels tu joues.

— Et je n'aime pas les tiens. Si tu omets des données, je vais être obligée d'aller les déterrer. Comment veux-tu que je sois ta cousine si tu me caches des informations cruciales, comme l'identité de son petit ami ?

— Je ne savais pas qu'ils sortaient ensemble. J'avais entendu des rumeurs, mais je n'y croyais pas. Je ne suis toujours pas sûre d'y croire.

— C'est vrai.

Je tirai le Photomaton de ma poche et le lui tendis.

— Ça a été pris la semaine précédant sa disparition.

Elle y jeta un œil, puis leva ses lunettes de soleil pour regarder de plus près. Le feu passa au vert. Des voitures klaxonnèrent derrière nous.

Elle leur fit un doigt d'honneur, laissa retomber ses lunettes sur son nez et, les yeux toujours fixés sur la photo, appuya sur l'accélérateur. Nous avions fait environ deux cent mètres à cent kilomètres à l'heure quand elle appuya sur le klaxon et coupa trois files de circulation pour se rendre dans le parking d'un centre commercial. Elle gara la voiture sur une place vide devant un magasin « Tout à 1 \$ » et coupa le contact.

Je décrispai mes doigts de la poignée. Vu le caractère de Bridgette j'aurais pensé qu'elle serait une opératrice de véhicules à moteurs du genre « respecte-les-limitations-de-vitesse-les-feux-et-les-lignes-blanches ».

— Tu conduis tout le temps comme ça ?

— J'ai appris un été en Grèce avec un chauffeur de taxi, offrit-elle en guise d'explication.

Elle ne semblait pas vouloir sortir de la voiture. Elle remonta ses lunettes sur sa tête et approcha les photos de son visage comme si elle essayait de voir à travers la couche de stylo. Elle les lâcha, se laissa tomber contre le dossier et ferma les yeux.

— Alors, c'était vrai.

Si j'avais été surprise par sa conduite, je l'étais encore plus par sa réaction au Photomaton. Elle avait l'air sincèrement bouleversée, comme si le fait que je le lui montre l'avait déprimée.

— Tu ne savais vraiment pas ?

Elle secoua la tête, les yeux toujours fermés.

— Nous – Aurora et moi – nous n’étions pas si proches. Quand Baine m’a dit...

Elle poussa un profond soupir et ouvrit les yeux. Je fus choquée d’y voir des larmes.

— Pauvre Aurora.

Elle secoua la tête et s’éclaircit la gorge.

— Et pauvre Colin.

— Qui est Colin ?

— Colin Vega. Il... il faisait partie de ma promo. Une star du basket. Destiné à étudier à Darmouth.

Elle tapota la photo.

— Où as-tu trouvé ça ?

— C’était dans le tiroir à chaussettes de Ro. Plutôt caché, mais pas vraiment. Tu dis que leur relation était super secrète, mais Baine était au courant.

— Qu’est-ce qui te fait dire ça ? demanda-t-elle, soudain sur la défensive.

Elle se sent coupable de quelque chose, pensai-je. J’en étais sûre, c’était de là que venait sa tristesse, ou du moins une partie.

— Tu viens de dire qu’il t’en avait parlé, expliquai-je calmement.

Elle se détendit visiblement et injecta une nonchalance calculée dans sa voix.

— C’était après qu’Aurora ait disparu.

Ça n’avait pas de sens. Elle omettait quelque chose. Je décidai de pousser un peu plus.

— Même s’il ne savait pas qu’ils sortaient ensemble, il connaissait Colin.

— Bien sûr.

— Alors comment se fait-il que, lorsque je lui ai montré cette photo, il a juré ne pas le reconnaître ?

Elle ferma les yeux un moment, et son front se plissa comme si elle avait une migraine subite.

— Le visage est vraiment effacé. Il s’est probablement dit qu’il n’y avait pas de raison de te mettre au courant.

Elle rouvrit les yeux, mais elle fuyait les miens.

— Que ça ne risquait pas de sortir. Puisque personne ne savait et que Colin n'est plus là.

— Pourquoi Aurora aurait-elle gardé ce secret ?

— La famille Vega et nous avons ce... truc... qui dure depuis des années.

— Comme une vendetta ?

Elle hocha la tête.

— Quelque chose s'est passé quand la mère de Colin et mon père étaient au lycée et les familles sont brouillées depuis. Nous accusons les Vega d'avoir très mauvais caractère, et ils accusent les Silverton d'être des intrigants sans éthique.

— Waouh, c'est difficile à croire, raillai-je.

— Non, le mauvais caractère des Vega est vraiment célèbre, m'assura-t-elle, apparemment imperméable à mon sarcasme. J'ai dû arrêter d'être pom-pom girl quand Colin est entré dans l'équipe de basket parce que mes parents ne voulaient pas croiser les siens aux matchs. Récemment ça s'est un peu calmé. Nous sommes membres du même Country Club, mais les restaurants de la ville essayent toujours de ne pas prendre de réservations des deux familles le même soir. Et tous les avocats et banquiers de Grand-Mère savent que si elle apprend qu'ils travaillent avec les Vega, elle les virera.

— Trop dur, commentai-je sans faire le moindre effort pour avoir l'air sincère.

— C'est vrai, dit Bridgette en ignorant une fois de plus la moquerie dans ma voix. Très Montaigu et Capulet. C'est pour ça que c'était si difficile de croire qu'ils sortaient ensemble. Et pour ça qu'ils n'auraient pas pris le risque d'en parler à qui que ce soit. D'un autre côté, ça rendait probablement Colin plus attirant aux yeux d'Aurora. Une autre façon de narguer La Famille.

Je réalisai que Bridgette parlait de Colin au passé et ma poitrine se noua.

— Est-ce qu'il est mort aussi ?

— Non, répondit-elle lentement. Il est vivant. Il a juste déménagé.

Elle contemplait les photos, pensive.

— Il est parti juste après la disparition de ma cousine. Si l'on en croit le visage d'Aurora, ils ont l'air heureux, non ?

— Oui. C'est vrai.

Elle passa les doigts sur les marques de stylo.

— Je me demande ce qui a changé.

— Il est parfois éprouvant de garder secrète une grande partie de sa vie, proposai-je.

— Oui, acquiesça-t-elle.

Elle sembla se retirer dans sa bulle un moment puis, comme si elle récitait quelque chose qu'elle aurait lu dans une salle d'attente, dit d'une voix enjouée :

— Mais les secrets peuvent aussi rendre les relations précieuses. Privées. C'est difficile à comprendre pour les autres. Ça peut être agréable d'avoir quelque chose que vous ne partagez pas avec le reste du monde.

C'était tellement bizarre d'être avec elle. Parfois elle était sympathique, et à d'autres moments elle était... Bridgette.

— Si tu le dis.

— Qui es-tu pour juger ? demanda-t-elle, furieuse et sur la défensive, en me jetant presque la photo. Si j'étais toi, je rangerais ça à l'abri des regards.

— Ton frère a dit la même chose.

— Vraiment ? Eh bien au moins on est d'accord là-dessus.

— Pourquoi ?

Elle me lança un regard perçant.

— Si tu commences à sortir des photos, on va forcément poser des questions. Souviens-toi, tu n'es là que temporairement. Plus les gens deviennent curieux, plus ils risquent de découvrir ce que nous faisons. Et attirer l'attention de la police est la dernière chose dont tu as besoin.

— OK, dis-je.

Je la croyais, mais j'étais également certaine qu'il y avait autre chose. Malheureusement, je ne parvins absolument pas à dissimuler mon scepticisme. Elle m'observa attentivement.

— Je ne sais pas ce qui t'a inspirée pour que tu arrives ici une semaine avant la date prévue, mais à partir de maintenant je te suggère de faire ce que je dis. Je n'aimerais pas que les choses se compliquent pour toi.

La menace était délibérément sous-entendue dans sa voix, et je

voulais qu'elle me l'exprime réellement.

— Et comment se compliqueraient-elles exactement ?

Elle plongea la main dans son sac et en tira un portefeuille Prada.

— Eh bien, je pourrais donner ça à la police.

De derrière une carte American Express noire, elle sortit ma carte d'identité d'Eve Brightman.

J'attendais ce moment depuis que j'étais revenue du terrain de tennis avec Baine et l'avais cherchée en vain. C'était presque un soulagement de la voir.

— Si tu fais ça, je serai obligée de parler à tout le monde de notre marché, à Baine, toi et moi.

— Bien sûr, dit-elle en hochant la tête. Mais je doute qu'ils te croiraient. En plus, même si les gens gobaient ton histoire de fous, tu ne crois quand même pas que ce morceau de papier proposant de te payer cent mille dollars, caché sous ton matelas, serait une preuve suffisante, si ? Alors qu'il est évident que tu as dû le repêcher dans la poubelle du Starbucks où tu travaillais...

La nuit où Baine était entré dans ma chambre, il devait être à la recherche du mot. Mon visage dut trahir ma surprise car elle rit.

— Oh ! tu pensais vraiment que ça marcherait. C'est mignon. Enfin, même si les gens te croyaient, tu restes la seule de nous à être vraiment hors la loi. Et la seule qui peut être punie.

Elle glissa la carte d'identité derrière sa carte de crédit.

— Mais il n'y a pas de raison que tout ça se passe, si ? Fais juste ce que je te dis de faire, et tout se passera bien.

Bien pour qui ? demanda une voix dans ma tête.

Et, d'un coup, sa personnalité changea de nouveau. Comme si nous avions tout arrangé en bonnes amies, elle détacha sa ceinture et me fit un sourire de conspiratrice.

— Viens, dit-elle en ouvrant sa portière. Je vais te faire découvrir une des meilleures choses de Tucson.

Je parcourus les magasins du regard. L'un d'eux était fermé, à côté se trouvait un café oriental avec narghilé ; il y avait le magasin « Tout à 1 \$ » et une librairie ésotérique. Avant que j'aie eu le temps de deviner lequel dissimulait la meilleure attraction de Tucson, elle me traînait vers le « Tout à 1 \$ » en annonçant :

— Chasse au trésor. Le but est de trouver le meilleur article du

magasin. Le perdant paye.

Je levai un sourcil.

— Tu fréquentes le « Tout à 1 \$ » ?

— Tout le monde a besoin de se détendre d'une façon ou d'une autre, remarqua-t-elle en souriant. C'est ce que je veux dire par « certaines choses doivent rester privées ». C'est mon hobby secret.

— Et si on n'est pas d'accord sur le meilleur ?

— La caissière jugera.

Ça paraissait juste. Et apparemment, elle l'avait déjà fait. Je l'arrêtai alors qu'elle ouvrait la porte, faisant tinter la sonnette.

— Tu n'as pas soudoyé la caissière, si ?

Elle rit.

— Si je ne savais pas, je dirais que tu es une vraie Silverton.

Je pensais que j'avais gagné avec une poule automatique qui pondait des œufs en sucre, le tout dans une boîte sur laquelle était marqué « Watch Chicks Get Laid avec Authentic Motion® », mais la fausse barbe « Fur You TM » pour garder votre visage au chaud pendant que vous skiiez « MAINTENANT POUR ENFANTS ET ANIMAUX » qu'avait découverte Bridgette était clairement la championne du jour.

Si vous m'aviez dit que je pourrais prendre du plaisir à passer du temps avec Bridgette, ou qu'elle avait le sens de l'humour, je ne vous aurais pas cru. Mais elle me surprit. Loin de La Famille elle était marrante. Normale.

Il ne me vint jamais à l'esprit que ça pourrait faire partie d'un plan plus large et plus dangereux.

Je payais avec de l'argent qu'elle m'avait donné (puisque je n'en avais pas) quand un texto de Coralee fit vibrer mon téléphone, m'informant que la séance aurait lieu le soir même à neuf heures, dans la maison témoin où s'était déroulée la fête trois ans plus tôt.

Lorsque j'en parlai à Bridgette, elle dit :

— Une séance. Non merci.

— Pourquoi ?

— Trois raisons : une, les fantômes n'existent pas mais la mauvaise presse si et, dans cette ville, une séance l'attirerait comme un aimant. Deux, Althéa ne consentira jamais à ce que tu y ailles. Et trois, même

si tu y vas, il n'y a aucune garantie que les autres viendront aussi.

Comme la suite le révéla, elle avait raison sur un seul de ces trois points.

CHAPITRE VINGT-QUATRE



— Je n'ai jamais été à une séance, dit Baine en guidant sa Porsche vers Sunset Canyon Estates où l'Événement (comme disait Coralee) aurait lieu. Je doute que ça soit plus fou que ces dernières heures. Je ne sais pas ce qui m'a le plus étonné : Althéa acceptant que tu y ailles, ou Bridgette se rendant à un événement organisé par Coralee.

Le temps que Bridgette et moi rentrions du magasin, Coralee avait non seulement envoyé un e-mail à Jordan North demandant la permission d'Althéa pour la séance, mais avait aussi réussi à faire en sorte que la matriarche donne son aval pour toute une série d'événements, dont un jour au spa avec les copines de classe d'Aurora le lendemain et une apparition commune à la foire de Tucson jeudi.

— Je serais ravie de ne plus t'avoir dans les pattes, avait commenté Althéa à dîner ce soir-là, son ton suggérant que ma vue même lui était douloureuse.

Elle avait insisté lourdement en tendant la main pour prendre le poignet de Bridgette.

— J'ai au moins une bonne petite-fille.

Bridgette avait eu l'air choquée un instant, mais elle s'était rapidement remise.

— Bien sûr, Grand-Mère, avait-elle dit. Je ne te quitterai jamais.

Bridgette, Baine et leurs parents s'étaient joints à Althéa et moi pour dîner dans l'énorme salle à manger de la Villa Silverton. La longue table aurait facilement pu accueillir trente convives, mais nous étions entassés tous les six à une extrémité.

La pièce elle-même était extraordinaire, avec son plafond à caissons et ses panneaux de bois blonds importés d'un monastère français par Sargeant après la Première Guerre mondiale. La lumière du soir traversait deux grands vitraux qu'il avait rapportés du même endroit, transformant les murs en tableaux représentant des saints et des anges aux couleurs chatoyantes. Vu ce que j'avais découvert sur La Famille, je n'étais pas surprise que les Silverton convertissent quelque chose de sacré en un endroit où satisfaire leurs appétits.

Je me concentrai sur les reflets, la façon dont la brise passant à travers les feuilles d'un arbre à l'extérieur semblait éventer la Vierge Marie, plutôt que sur la douleur inattendue provoquée par les paroles d'Althéa.

Qu'est-ce que j'en avais à faire ? Pourquoi le désamour de cette femme me touchait-il autant ? Tout ce que j'avais appris me disait qu'Aurora et elle vivaient dans un état de trêve tendue, faisant des étincelles à chaque interaction, jamais douces l'une envers l'autre. Mais cela me dépassait : comment des gens qui avaient tant et parlaient de La Famille à tout bout de champ pouvaient-ils être si froids les uns avec les autres ?

Mme March entra à ce moment-là, poussant une table roulante sur laquelle étaient posés une soupière en porcelaine ornée de nymphes dansantes et un plat recouvert d'une cloche en argent. Elle souleva les deux couvercles, révélant une soupe à la tomate et des sandwichs au fromage grillé.

— C'est une blague, Mère ? s'offusqua Bridger.

— Si tu veux de la nourriture de luxe, dépense ton propre argent et mange chez toi, aboya Althéa en tendant la main vers un sandwich.

Le reste du dîner se passa en silence, ponctué par le bruit des cuillères clinquant contre les bols en porcelaine, des couverts soigneusement reposés et des raclements de gorge. Finalement, Althéa s'essuya la bouche avec sa serviette, la laissa tomber sur la table et repoussa sa chaise.

— Vous êtes excusés, dit-elle, et tout le monde s'éparpilla aussi vite que possible.

Bien qu'il ait paru sans fin, le dîner n'avait duré que vingt-deux minutes.

Alors que nous partions, Baine proposa de me conduire à la séance, puisque Bridgette y allait avec son petit ami, Stuart. Tous ceux présents le soir de la fête étaient censés venir, sauf Xandra Michaels, l'ex-copine de Baine. Elle faisait ses études à Londres et même la puissance de Coralee Gold avait échoué à plier le temps pour faire en sorte qu'elle soit là ce soir.

— Pourquoi Bridgette n'aime-t-elle pas Coralee ? demandai-je à Baine.

Son style de conduite était l'opposé de celui de sa sœur : on aurait dit un sénior avec une bonne vue, ne mordant jamais la bande blanche et obéissant à tous les panneaux.

— Parce qu'elles se ressemblent trop. En tout cas c'est ce que je pense.

Je fus à nouveau frappé par sa façon de s'excuser à chaque fois qu'il disait quelque chose de pertinent, comme s'il n'utilisait ses tripes qu'à mi-temps. Je me demandai soudain quel pourcentage de ce plan venait de lui, et combien venait de Bridgette.

Je notai que beaucoup de voitures semblaient quitter Sunset Canyon Estates, un lotissement qui, selon Baine, ne comprenait que quarante-cinq résidences grand luxe, dont seules dix étaient occupées.

— Je ne trouve pas qu'elles se ressemblent, dis-je.

— Pas à la surface, mais en profondeur. Elles aiment toutes les deux les secrets, elles aiment toutes les deux diriger et elles le font bien. Une fois...

Je ne sus jamais ce qui s'était passé, car nous passâmes un virage et nous retrouvâmes coincés dans un énorme embouteillage. La chaussée avait été rétrécie à une seule file par une rangée de véhicules de presse garés le long de la route gravissant la colline. Devant nous se trouvait une barricade en bois devant laquelle était posté un officier de police. Si Bridgette avait conduit, l'agent ou moi serions devenus des bouchons de radiateur, mais Baine n'eut aucun mal à ralentir avant de s'arrêter doucement. Le policier fit le tour de la voiture et tapa à la vitre de Baine. Quand ce dernier l'ouvrit, l'homme lui fit un grand sourire.

— Silverton. J'ai cru que ma grand-mère était au volant.

Baine et lui échangèrent une de ces poignées de main serrage-de-paumes-cognage-de-poings-maya-maya-l'abeille avant que les yeux du policier ne se posent sur moi.

— Tu dois être la cousine perdue. Bienvenue chez toi.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Baine.

— À quoi t'attendais-tu ? Tout le monde veut voir l'héritière prodigue. Toutes les chaînes d'info sont là, plus les paparazzis amateurs. Votre petite sauterie de ce soir attire beaucoup l'attention. Nous retenons la foule depuis deux heures. À partir de cet endroit c'est « résidents et invités seulement », mais ça n'empêche pas les mabouls de se garer en dessous pour profiter de la vue.

Il indiqua le bord de la route, où une file d'ombres progressaient lentement.

Nous dépassâmes la barricade. À chaque fois que les phares de Baine illuminaient un virage, les contours de gens marchant le long de

la route semblaient se détacher de l'obscurité comme des silhouettes de monstres dans un train fantôme de foire.

— Pourquoi est-ce qu'ils marcheraient jusqu'ici pour ça ?

— Le retour d'Aurora est un scoop, répondit Baine qui se concentrait sur la route, prenant chaque virage lentement. « Petite fille riche disparue depuis trois ans revient en ville » ? Ce serait une bonne histoire en soi, mais ajoutes-y le nom des Silverton et c'est une super histoire.

— Pourquoi ? Pourquoi ces gens s'intéressent-ils aux Silverton ?

— Parce qu'ils veulent être nous, expliqua platement Baine.

Alors que nous arrivions à l'adresse, je remarquai un autre groupe de gens retenus par des officiers en uniforme. La voiture de Baine avançait au pas. Quelqu'un me pointa du doigt en s'écriant « C'est elle ! » et soudain des appareils photos crépitèrent, créant un feu d'artifice de flashes devant notre voiture.

Mon estomac se contracta comme si on m'avait donné un coup de poing et je levai la main pour cacher mon visage.

— Arrête ça, m'intima la voix de Baine. Aurora serait ravie. Souris et fais signe à tes fans. *Immédiatement.*

Son ton était brutal, mais quand je le regardai il souriait, un sourire qu'il avait de toute évidence perfectionné pour les photographes. Je l'imitai, souriant et agitant la main. En passant, je vis que l'un des officiers contrôlant la foule était N. Martinez. J'accrochai son regard et lui fis un petit signe en lui lançant un sourire « à la Aurora », ce qui accentua son froncement de sourcils.

Un autre policier guida Baine vers un lieu plus calme situé derrière la maison, puis expliqua que Coralee avait exigé que tous les invités fassent le tour pour entrer par-devant, là où les chaînes de télé s'étaient installées.

— Bien sûr, répondit aimablement Baine.

Il passa son bras autour de mes épaules et me poussa en avant.

— C'est pour ça que nous sommes là. Je ne vois pas comment nous arriverons à vendre ces maisons autrement.

— Tu as accepté de faire ça pour la pub ? demandai-je alors qu'il m'entraînait vers l'avant de la maison. Bridgette dit que ça fera de la mauvaise presse.

— Bridgette ne comprend rien. De la presse gratuite n'est jamais mauvaise. Pour le lotissement ou pour Père, de la pub gratuite est de

la pub géniale. Plus ils écrivent sur nous, plus nos résultats sont bons.

La horde des journalistes s'élança en avant comme un porc-épic hérissé de micros lorsque Baine et moi apparûmes. Se comportant comme s'il ne s'attendait pas à les voir, il s'exclama « Pas de questions », cacha mon visage contre sa poitrine et me tira à travers la foule comme si nous fuyons une fusillade.

— Je croyais que tu voulais parler à la presse, remarquai-je une fois à l'intérieur.

Il rit.

— Je voulais qu'ils nous voient, pas leur parler. Ne les laisse jamais croire que tu veux leur parler. Comme ça ils inventent leurs propres histoires et nous pouvons tout nier en bloc.

Puis il enleva sa veste, regarda autour de lui comme s'il était le propriétaire – en fait, il l'était – et lança :

— Si nous faisons une séance de spiritisme ? Ce serait démon, non ?

Toutes les femmes de la pièce gloussèrent.

Je levai les yeux au ciel.

— Combien de temps est-ce que tu as bossé sur celle-là ?

— Je l'ai piquée sur un gobelet d'Halloween.

Il me fit un clin d'œil et s'en alla passer en revue les employées féminines du traiteur engagé par Coralee. Il lui fallut deux minutes pour inspecter l'étalage, trouver la fille la plus sexy, lui demander son nom et lui dire que si elle s'occupait de lui toute la soirée il promettait qu'elle serait largement récompensée.

— Elle s'appelle Scarlet mais on l'appelle Scar, l'entendis-je dire au copain de Bridgette, Stuart. Sexy, pas vrai ?

— Super sexy, répondit Stuart.

Sentant qu'il me regardait, je lui souris et il me rendit mon sourire en hochant la tête. Baine et lui avaient tous deux un air de « je sais combien je suis beau », mais à part ça ils étaient de parfaits opposés.

Alors que Baine aurait pu sortir tout droit de la couverture du *Men's Journal*, le look de Stuart était beaucoup plus classique. Avec ses cheveux bruns bouclés, sa peau olivâtre, ses yeux fauves et une bouche juste assez ferme pour éviter d'être jolie, Stuart aurait probablement fait se pâmer plus d'un sculpteur grec. Il avait une façon paresseuse de regarder les gens, détendu, derrière des paupières à

demi-fermées. Je suis sûre que beaucoup de filles trouvaient ça sexy, mais pour moi c'était étrangement repoussant. Il écoutait Baine tout en surveillant la pièce, arborant un sourire vague, comme s'il était le seul à voir quelque chose qui l'amusait grandement.

Nous nous trouvions dans la pièce principale de ce que Baine m'avait conseillé d'appeler la « propriété modèle » (c'était plus chic que « maison témoin »). Celle-ci était moderne et raffinée, la pièce à vivre un grand espace ouvert aux surfaces blanches et grises et au mur de verre qui s'ouvrait sur une partie « piscine ». Trois ans auparavant, seules neuf personnes étaient présentes à la soirée. Mais ce soir, en comptant les serveurs et les traiteurs, il y avait facilement une vingtaine de personnes, ce qui n'empêchait pas l'espace de paraître à moitié vide. Il aurait fallu une journée entière à une femme de ménage pour nettoyer la pièce.

Je me retournai et regardai par la fenêtre. La maison était nichée au creux d'un groupe de collines. Alors que l'obscurité descendait, les contours des collines se dessinèrent en bleu sombre sur le ciel violet. Des étoiles brillantes apparurent, d'abord une poignée de points blancs qui se mirent progressivement à étinceler. Les propriétés habitées avaient un éclairage extérieur discret : le tapis d'étoiles semblait infini, et l'obscurité transformait la vitre en miroir.

Au-delà de mon propre reflet vêtu d'un cardigan gris à motifs léopard, d'un jean moulant à revers et de chaussures compensées argent, j'observai les gens derrière moi. C'était comme contempler un portrait de groupe ayant soudain pris vie. Coralee était en grande conversation avec Huck et Grant, Jordan parlait à Scar et Bridgette s'était perchée sur l'accoudoir du fauteuil de Stuart, à côté de Baine. Mais c'étaient les détails de la scène que je trouvais fascinants. Baine essayant d'attirer le regard de Coralee. Jordan évitant sciemment celui de Stuart. Bridgette sursautant quand le bras de Stuart frôlait sa jambe. Elle avait l'air encore plus tendue que d'habitude.

J'essayai d'imaginer comment s'était passée la soirée pour Liza et Aurora. Plus tôt dans l'après-midi, j'avais libéré les placards d'Aurora afin de faire de la place pour tous mes nouveaux vêtements, et j'avais découvert un double fond dans son tiroir à chaussettes. En le soulevant, j'avais trouvé un roman à l'eau de rose dont toutes les scènes de sexe étaient marquées, avec une photo de Liza et Aurora.

Je comprenais pourquoi elle avait caché le livre, mais la raison pour laquelle elle dissimulait la photo était moins claire. Elle montrait les deux filles dans un centre commercial, arborant toutes deux un bonnet de père Noël et un collier. Les pendentifs, qu'elles présentaient à l'objectif, étaient les deux moitiés du même cœur. Sur celle d'Aurora

était imprimée la lettre B, et sur celle de Liza, FF. *Best Friend Forever*. Deux des doigts avec lesquels Liza tenait le pendentif étaient enveloppés de bandes adhésives, comme s'ils étaient cassés.

Le sourire d'Aurora était insouciant et plus heureux que dans l'album de promo. Liza souriait aussi, mais au lieu de regarder l'objectif elle regardait Ro. Il y avait quelque chose dans ses yeux que je n'avais pas remarqué auparavant, que je ne pouvais pas décrire et qui me rappelait la façon dont j'avais vu certains parents regarder leurs enfants, moitié satisfaits, moitié protecteurs.

Avec un frisson, je réalisai que c'était exactement l'expression de la fille que j'avais aperçue dans le miroir au centre commercial.

Mais il n'y avait aucune fille dans la cabine, me répétais-je. Je l'avais imaginée. Et même *s'il y en avait eu une*, ça ne pouvait être Liza. Parce que Liza était morte.

Mon regard revint aux reflets devant moi et se posa sur celui de Bridgette. Elle fronça les sourcils et fit un petit geste circulaire avec le doigt, comme pour me dire de circuler. Je réalisai d'un coup que je ne m'étais pas du tout comportée comme Aurora. Je me retournai, cherchant une personne sur laquelle me lancer, quand Coralee se détacha de son équipe et avança au centre de la pièce. Elle frappa des mains pour obtenir le silence et tout le monde se tut.

— L'avion de Roscoe Kim venant de Los Angeles a du retard, il ne pourra donc pas être présent, annonça-t-elle.

Il y avait un soupçon de reproche dans sa voix, comme si elle pensait qu'il l'avait fait exprès pour la contrarier.

— On va y aller et commencer quand même. Mme Cruz a médité tout l'après-midi, elle est prête à accueillir les esprits. Contrairement à d'autres médiums, les sceptiques ne la dérangent pas, mais elle demande que vous gardiez vos doutes pour vous jusqu'à la fin de la session. Cela vous paraît-il acceptable ?

Tout le monde hocha la tête. Un petit nœud de peur se resserra dans mon ventre. Pour la millième fois, je me demandai dans quoi je m'étais embarquée.

— Bien. Deux caméras sont installées pour filmer tout ce qui va se passer. Soyez naturels, OK ? Pas la peine de jouer la comédie. J'ai des décharges à vous faire signer en sortant. Ça va être la séance de spiritisme la plus rock de l'histoire. Nous avons tout installé dans la salle de musique, si vous voulez bien entrer là...

Elle désigna un passage sur le côté de la pièce principale et, soudain silencieux, le groupe se leva et s'y engagea en file indienne.

— Tu ne viens pas ? lui demandai-je.

Elle secoua la tête.

— Je n'étais pas présente ce soir-là et je ne veux pas faire quoi que ce soit qui puisse déranger les esprits. Mais ne t'inquiète pas. Je regarderai tout ici sur les écrans.

La salle de musique était une boîte en verre avec isolation phonique suspendue au flanc de la colline. Sept tabourets avaient été disposés en cercle sur le parquet, autour d'une dalle sur laquelle étaient gravées les lettres de l'alphabet, comme une énorme planche de Ouija, mais en pierre. Les bougies placées sur les bords tremblèrent quand nous entrâmes. Coralee ferma derrière nous la porte qui communiquait avec le reste de la maison, et les bruits de vaisselle s'évanouirent.

Personne ne parla. On n'entendait que le grésillement des chandelles et une mélodie presque inaudible venant de Mme Cruz. Elle était assise sur un fauteuil au dossier droit, vêtue d'une robe rouge vif, des rubans vermillon nattés dans ses cheveux. Ses yeux étaient fermés, ses paupières couvertes de khôl noir. Elle se balançait d'avant en arrière en émettant d'étranges sons graves, comme une mélodie.

Quelque chose dans l'atmosphère de la pièce assombrit tout le monde, et nous nous assîmes sans parler.

Mme Cruz se mit à se balancer plus vite, et ses paupières se soulevèrent légèrement, révélant une partie du blanc en dessous. Sa respiration sifflait et sa langue remuait dans sa bouche comme si elle parlait silencieusement dix langues en même temps. Bientôt, elle eut du mal à respirer et finit par haleter comme un animal. Elle découvrit les dents, un grognement sortant de sa gorge. Ses paupières s'ouvrirent d'un coup : les pupilles avaient disparu, ses yeux ayant roulé hideusement dans leurs orbites pour n'en découvrir que le blanc. Elle nous lorgna ainsi et d'une voix à mi-chemin entre un beuglement et un grognement s'exclama :

— Silverton, espèce de pourriture !

— Jay, murmura Baine.

Il était blanc comme un linge. À côté de lui, Bridgette leva les yeux au ciel.

La tête de Mme Cruz se mit à balloter et elle fit des bruits indistincts, certains ressemblant à des mots, d'autres à du charabia.

— Cette nuit-là... as essayé de m'avoir... salaud.

Stuart applaudit lentement.

— Elle imite parfaitement Jay.

Plusieurs autres personnes rirent mais Baine les ignora.

— Jay, tu m'entends ?

Il était penché en avant avec une intensité presque comique.

— Ce n'était pas moi. Je ne t'aurais jamais dupé.

— Tu l'as fait, siffla Mme Cruz.

Elle pointa un doigt vers Baine.

— Changé le plan... m'as piégé.

— Jay, J.J., mec, je te jure. Et écoute, pour cet autre truc...

Mme Cruz s'élança de son fauteuil, les bras tendus, et saisit le cou de Baine.

— Salaud ! rugit-elle.

Ses yeux roulaient dans ses orbites et de la bave coulait de sa bouche. L'atmosphère de la pièce avait changé de manière abrupte. Personne ne riait à présent et Stuart avait blêmi.

— J'étais là. Je n'ai rien dit. Mais maintenant...

Ses mains serraient tant la gorge de Baine que le visage de celui-ci tournait au violet et qu'il n'arrivait plus à respirer, luttant pour détacher les doigts de la voyante.

— Je n'ai jamais dit...

Elle l'étranglait devant nous, sous nos yeux, et nous étions tous figés, horrifiés, incapables de bouger.

Sauf Grant. Il bondit sur ses pieds et s'accroupit auprès de Mme Cruz. Il posa une main sur son épaule et une autre sur son bras et dit :

— Tout va bien, Jay.

Sa voix était amicale, apaisante.

— Tu peux partir maintenant. Il sait. Il comprend. Pars en paix. Tout va bien, Jay, pars en paix.

Comme si Grant était une sorte de Ghostbuster, les mains de Mme Cruz lâchèrent le cou de Baine, son visage se détendit et sa tête retomba sur sa poitrine. Grant la ramena vers son fauteuil. Baine tomba du tabouret et resta allongé sur le sol, roulé en boule.

Il toussait et crachait encore un moment plus tard lorsque les yeux de Mme Cruz s'ouvrirent et qu'elle regarda autour d'elle, curieuse. Nos

expressions durent lui apprendre qu'il s'était passé quelque chose.

— Avons-nous eu un visiteur ? demanda-t-elle.

— Quelqu'un a traité Baine de salaud et a essayé de l'étrangler, répondit platement Bridgette en étudiant ses ongles. Mais pas la peine d'aller jusqu'au royaume des morts pour trouver des gens qui veulent...

— Ferme-la, gronda Baine en se levant.

Son expression était furieuse et il serrait les poings. Il se tourna vers Grant et se dressa au-dessus de lui.

— Pourquoi est-ce que tu t'es interposé ?

Grant fronça les sourcils.

— Parce que tu avais l'air de ne plus pouvoir respirer.

— Va au diable, Villa, pourquoi dois-tu toujours te mêler des affaires des autres ? Je peux me défendre seul.

— Désolé. Je... je croyais t'aider.

Baine se pencha anxieusement vers Mme Cruz.

— Pouvez-vous le faire revenir ? Je dois lui demander quelque chose.

— Je... je ne sais pas, dit-elle.

La violente créature d'une minute plus tôt avait été remplacée par une dame aimable aux yeux bleus humides. Le khôl avait coulé le long de son visage et elle avait l'air un peu épuisée.

— Avec les esprits, c'est quand ils veulent, pas quand nous voulons.

Elle parcourut la pièce du regard.

— Bienvenue à tous, salua-t-elle avec un sourire joyeux. C'était quelque chose, n'est-ce pas ?

Nous acquiescâmes.

— On ne sait jamais ce qu'il va se passer. Parfois les esprits arrivent sans qu'on le leur demande, parfois ils doivent être invités. Voulez-vous que nous essayions à nouveau ?

— J'aimerais vraiment ramener Jay ici, insista Baine.

Mme Cruz lui fit un sourire placide.

— Vous avez été très clair, M. Silverton. Et nous ferons ce que nous pourrons.

Ses yeux se posèrent sur le groupe.

— Je vais vous demander de vous lever et de vous tenir les mains.

Nous obtempérâmes. J'étais entre Bridgette et Grant. Il était plus grand que dans mon souvenir. Il me sourit et prit ma main. La sienne était chaude et soudain je fus reconnaissante de sa présence.

— Répétez après moi, instruisit Mme Cruz en fermant les yeux. Pouvoirs de l'au-delà, pouvoirs d'ici-bas.

— Pouvoir de l'au-delà, pouvoir d'ici-bas.

— Laissez nos êtres aimés être là.

— Laissez nos êtres aimés être là.

C'était une comptine stupide, et pourtant le fait de tous nous entendre la répéter lui donnait une étrange résonance.

— Encore, ordonna-t-elle.

— Pouvoir de l'au-delà, pouvoir d'ici-bas, laissez nos êtres aimés être là.

— Encore.

— Pouvoir de l'au-delà, pouvoir d'ici-bas, laissez nos êtres aimés être là.

— Plus fort, cria-t-elle presque et nous la suivîmes, augmentant le volume à chaque répétition.

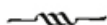
— Pouvoir de l'au-delà, pouvoir d'ici-bas, laissez nos êtres aimés être là. Pouvoir de l'au-delà, pouvoir d'ici-bas, laissez nos êtres aimés être là. Pouvoir de l'au-delà, pouvoir d'ici-bas, laissez nos êtres aimés être là !

— Stop !

Le silence tomba comme une trappe, soudain et absolu. Les yeux de Mme Cruz s'ouvrirent d'un coup.

Mon téléphone sonna.

CHAPITRE VINGT-CINQ



— Réponds, ordonna la voyante.

L'écran annonçait un NUMÉRO INCONNU. Ma main trembla quand je l'approchai de mon oreille.

— Allô ?

J'entendis une respiration.

— Allô ? répétais-je. Qui est là ?

Une voix faible et rauque dit :

— Ro-ro.

— Quoi ?

— Ro-ro, répéta plaintivement la voix.

— Qui est-ce ? Qui est là ? Dites-moi votre nom immédiatement ou je raccroche.

— Non !

Le son était suppliant, un gémissement.

— S'il te plaît, non... si seule... tu m'as manquée. Je... je te pardonne, Ro-ro.

Ces mots me glacèrent.

— Je raccroche, dis-je.

— Liza, murmura la voix, insistante. Qui d'autre ? C'est Liza, Ro-ro.

Je revis la fille sur la photo avec ses yeux fermés, fermés pour toujours.

Je revis la fille dans la cabine d'essayage cet après-midi, me fixant dans le miroir.

Je tâtonnai derrière moi et me laissai tomber sur mon tabouret. *Les fantômes n'existent pas*, me répétais-je.

— Ce n'est pas possible. Tu ne peux pas être Liza. Liza est morte.

— Meilleures amies pour... toujours, dit la voix. Tu sais. Tu... m'as vue. Au magasin... dans le miroir.

— Non. Je t'ai imaginée.

— J'étais... là... avec toi... besoin de toi...

Le son s'évanouit.

— Allô ?

Il y eut un bruit de souffle dans le combiné. J'appuyai le téléphone à mon oreille pour mieux entendre. La voix continua :

— On... doit les arrêter... avant...

— Avant quoi ?

— Aide-moi à... découvrir... la vérité. Trouve... le manteau.

Je n'étais pas sûre d'avoir compris le dernier mot.

— Manteau ?

— *Fais attention !*

La voix devint plus aiguë et insistante.

— Je sens... ils sont... là. Quelqu'un... de cette nuit-là. Quelqu'un... avec toi... *Maintenant.*

Du regard, je fis le tour de la pièce. Tout le monde m'observait.

— Je ne comprends pas. Que veux-tu que je fasse ?

— Le manteau... Si tu...

Bridgette m'arracha le téléphone des mains.

— Cette blague n'est pas drôle, cria-t-elle. Ça n'amuse personne. Laissez ma famille tranquille ou vous serez...

Il y eut un souffle d'air frais, comme si quelque chose quittait la pièce, et toutes les bougies s'éteignirent d'un coup, nous plongeant dans l'obscurité totale.

Nous restâmes assis en silence. Je ne pouvais pas bouger. J'étais figée, mais mon cœur battait comme si je venais de courir deux kilomètres.

Bridgette traversa la pièce, trouva un interrupteur et appuya dessus.

C'était comme se réveiller dans un lit inconnu à deux heures de l'après-midi. Tout le monde avait l'air mal à l'aise et évitait de se regarder dans les yeux.

Mon téléphone toujours à la main, Bridgette se planta devant la voyante, qui avait rétréci dans son fauteuil.

— Où est votre assistant ? Où est la personne à l'autre bout du fil ?

Est-il près d'ici ? Un employé du traiteur ? Je le trouverai et vous payerez.

Ses mots dissipèrent la tension dans la pièce. Le truc était tellement évident, je me sentais stupide d'avoir marché. J'avais l'impression que tout le monde ressentait la même chose.

Mme Cruz regarda Bridgette avec une expression de pitié.

— Je n'ai pas d'assistant. Je ne suis pour rien dans ce qui s'est passé. C'était... les esprits.

— J'ai du mal à croire que les esprits ont un forfait mensuel, rétorqua Bridgette.

Elle ne m'avait jamais été aussi sympathique qu'à cet instant.

— Je ne peux pas changer ce en quoi tu crois ou non. Les esprits communiquent de nombreuses manières, avec ce qu'ils ont à leur disposition.

Mme Cruz passa la main sur son front et je réalisai qu'elle transpirait. Elle nous regarda tous intensément.

— Je n'ai jamais rien vécu de tel.

Elle déglutit, et je compris qu'elle était aussi déconcertée que nous.

— Jamais.

— J'en suis sûre, railla Bridgette, pas convaincue.

Mais son objection semblait vide face à l'anxiété très réelle de Mme Cruz. Les yeux de la médium se posèrent sur mon visage. Elle se pencha vers moi, à moitié sortie de son fauteuil, comme si elle avait peur de trop s'approcher.

— On t'a offert un don, dit-elle. Ce... jamais auparavant. Cela montre peut-être la force de ton amour pour cette fille, ou du sien pour toi. Extraordinaire. Très extraordinaire. Utilise-le sagement.

Ses yeux me dévisageaient avec un mélange d'émerveillement et de peur. Bridgette se posta devant elle pour me rendre mon téléphone.

— Utilise-le sagement, imita-t-elle.

— Tu ne peux pas nous lâcher ? explosa Baine. Juste parce que tu n'y crois pas, ça ne veut pas dire que personne ne peut y croire.

La posture de Bridgette devint rigide. Elle se tourna lentement vers lui.

— Je suis désolée si je gâche ton expérience de l'occulte, répondit-elle sèchement.

Elle se pencha par-dessus ma tête pour lui murmurer :

— Tu ferais bien de prier pour que les fantômes ne puissent pas vraiment revenir nous parler. Pour notre salut à tous, commence à prier.

Puis elle tourna les talons et se dirigea vers la porte.

Je regardai autour pour voir si quelqu'un d'autre avait entendu ce qu'elle avait murmuré à Baine, mais le charme dans la pièce avait été rompu par l'ouverture de la porte. Et alors que les bruits de l'extérieur commençaient à nous parvenir, le lien qui avait semblé nous unir s'évanouit. Soudain, j'étais entourée d'étrangers impossibles à cerner.

Ça ne te concerne pas, me dis-je, mais mon cœur refusait de ralentir.

Coralee entra en coup de vent, avançant droit vers moi.

— C'était incroyable. Complètement horrible. Tu devrais voir ta tête sur le film.

— Non merci.

Elle pencha la tête et m'étudia.

— Tu m'as l'air un peu pâle.

— Je pense que j'ai besoin d'air. Je reviens tout de suite, dis-je en sortant de la salle de musique.

Ça ne te concerne pas, me répétais-je. Et même si c'était le cas, les fantômes n'existent pas...

Tu m'as vue...

... Liza avait sauté d'une falaise...

Trouve le manteau...

... et il n'y avait absolument aucune preuve...

Trouve la vérité.

... du contraire.

Je t'en prie, laisse-la tranquille, cria la voix de son père dans ma tête.

Liza était morte. Elle s'était suicidée. Tout ça était une blague pour me faire peur...

Quelqu'un... là. Cette nuit-là. Quelqu'un avec toi.

... et ça marchait.

Involontairement, mon esprit repassa en revue la liste d'invités de cette nuit-là, d'abord les gens présents ce soir – Jordan, Grant, Baine,

Bridgette, Stuart – puis les photos de Roscoe Kim et Xandra Michaels. Ils étaient beaux, lisses, gâtés, parfaits. Aucun d’eux n’avait une tête de tueur.

Mais ils pouvaient tous l’être.

Je te pardonne.

Il y avait un cabinet de toilette entre la salle de musique et la pièce principale, mais je passai devant et montai l’escalier quatre à quatre jusqu’au deuxième étage. Je voulais être seule, aussi loin des autres que possible. J’entrai dans la suite principale, marchai sur plusieurs kilomètres de moquette blanc sibérien, me glissai dans la salle de bains et laissai la porte en bois se refermer.

Une grande main l’attrapa cinq centimètres avant qu’elle n’ait fini sa course, et mon cœur s’arrêta. Lentement, la porte s’ouvrit à nouveau. Stuart Carlton entra, ferma la porte et tourna le verrou.

Il s’appuya sur le battant et sourit de toutes ses dents.

CHAPITRE VINGT-SIX



Le garçon posa ses yeux de saurien sur moi et murmura :

— Cela fait si longtemps que j'attends ce moment.

Je m'éloignai ; il me suivit et me coinça contre le mur. Je le repoussai durement, mais il était plus fort que moi.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

Stuart rit.

— C'est une reconstitution de la soirée, non ? Je reconstitue tous les événements.

Je bloquai mes coudes et gardai les bras tendus contre sa poitrine.

— Je ne me rappelle pas ce qui s'est passé cette nuit-là. Rien du tout.

— Je suis un peu surpris que tu ne te souviennes pas de notre moment, dit-il. Mais ce n'est pas grave, je vais te guider.

Il se pencha et me mordit le cou.

— Aïe, m'écriai-je en me dégageant.

— Très bien. C'est ce que tu as dit ce soir-là.

Je me sentais comme un animal en cage. Personne en bas ne m'entendrait crier, et il se tenait entre moi et la porte. Mon esprit tournait en rond, paniqué. *Je suis piégée... enfuis-toi... je suis piégée.*

Il sembla sentir ma peur et sourit lentement.

— Tu as exactement la même expression que cette nuit-là. Tu avais peur aussi, n'est-ce pas ?

Respire, m'intimai-je. Réfléchis.

— Pourquoi ne me racontes-tu pas d'abord ce qu'on a fait ? dis-je, essayant de gagner du temps. Tu sais, pour, hum, me mettre dans l'ambiance.

Je vis sa pomme d'Adam monter et descendre.

— Eh bien, j'étais appuyé contre le lavabo et je te tenais serrée contre moi. Comme ça, démontra-t-il en me serrant contre lui.

Je luttai pour conserver autant d'espace entre nous que possible.

— Et ?

Je déglutis.

— J'avais les mains sur tes épaules comme ça, et je t'ai dit de prendre une serviette sur laquelle tu pourrais t'agenouiller pour...

— Qu'est-ce que je portais ? l'interrompis-je, essayant de guider l'histoire dans une autre direction.

DistrAIS-le.

— Tu te souviens ?

— Oui. C'est comme ça que tout a commencé. J'étais entré ici pour une raison évidente, et tu faisais une sieste dans la baignoire. Pas d'eau dedans, juste toi, assise et portant ce manteau dans lequel tu te pavanais.

Il jeta un regard affectueux à la baignoire.

— Quand je suis entré tu t'es un peu réveillée et j'ai dit « voyons ce que tu portes sous ce manteau ». Je l'ai déboutonné et...

— Je portais un manteau ? répétais-je. En juin ?

— Oui. Un trench-coat. Très sexy. Et tu n'étais pas très couverte en dessous.

Il ressemblait à un chien haletant. Je me regardai dans le miroir par-dessus son épaule. Quelque chose s'enclencha, et je vis clairement la scène...

Aurora debout devant le lavabo, fixant le miroir. Son mascara coulant le long de ses joues, Stuart derrière elle. Ses mains ôtent le manteau de ses épaules, sa bouche mord son cou, ses doigts se referment sur ses seins, les malaxant à travers le tissu léger d'une robe d'été. Les yeux d'Aurora s'écarchillent alors, quand elle réalise ce qui va se passer. Elle essaye de repousser les doigts qui la cherchent, mais il la retourne vers lui et la force à s'agenouiller d'une main pendant que l'autre défait sa ceinture...

Mon esprit saute à un autre homme, une autre fille. Une chambre pleine d'ombres, illuminée uniquement par les réverbères dehors et le réveil Winnie l'Ourson sur la table de nuit. L'homme tient la fillette collée contre le mur. Elle se débat, pleure, le supplie d'arrêter. Implorante. Elle promet qu'elle ne dira à personne ce qu'il a fait s'il s'en va maintenant.

L'homme rit.

— À qui tu vas parler, petite fille ? Qui croirait une petite pute comme toi ?

Ses yeux s'écaraillent quand elle réalise ce qui va se passer...

— Ça commençait à être bon, continua Stuart, sa voix, son souffle chaud et rapide contre mon oreille, me ramenant au présent. Puis ça commençait à être vraiment bon.

Ses yeux étaient vitreux, et ses hanches pressaient contre les miennes.

— Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ? demandai-je en essayant de m'éloigner légèrement.

Ses yeux se posèrent à nouveau sur moi.

— Ensuite ta petite pute de copine est entrée et t'as traînée dehors.

— Coralee ?

— Non, la morte. Liza. Elle a dit que tu te détesterais le lendemain matin si tu allais plus loin avec moi. Comme si elle était ta mère. Salope prétentieuse.

— Tu te souviens si je portais mon manteau à ce moment-là ?

— Je crois que tu l'as remis. Je suis parti avant que vous ne descendiez. Je ne suis pas le genre lesbos fille sur fille, railla-t-il.

Charmant. Je pensais à quelque chose.

— Tu te souviens si je sortais avec quelqu'un ? demandai-je, désinvolte.

— Pas ce soir-là, en tout cas.

Il prit mon cardigan léopard à pleine main et m'attira contre sa poitrine.

— Donc, maintenant que tu connais le scénario, dit-il en faisant rouler l'un des boutons argent entre ses doigts, si nous répétons ?

— Tu es le copain de ma cousine, protestai-je.

— Bridgette et moi avons un accord. D'ailleurs, ça ne t'a pas dérangée la dernière fois.

— Tu mens.

Je ne savais pas comment, mais j'étais sûre d'avoir raison.

Son sourire vacilla, le confirmant.

— Tu sais que tu en avais envie. Tu avais juste peur de l'admettre. Je le voyais dans tes yeux, quoi que tu en dises.

— Non, dis-je d'une voix faible, presque enfantine. Tu as tort.

Je m'éclaircis la gorge.

— Je suis différente maintenant.

— Oui, c'est vrai, dit-il. Tu es une femme.

Il tira sur le col du cardigan, faisant sauter un bouton.

Je me dégageai, couvris ma poitrine d'une main et essayai de le repousser de l'autre.

— Arrête. Je ne veux pas faire ça.

Ses yeux n'étaient plus paresseux. À présent ils avaient un éclat carnassier.

— C'est ce que tu as dit ce soir-là aussi. Mais ce n'était pas vrai.

Il plongea une main dans mon pull pour attraper mon soutien-gorge, l'autre agrippant mes fesses.

— Tu n'as pas idée à quel point j'ai regretté de ne pas avoir pu explorer ça, soupira-t-il en tapotant mon postérieur. Ce soir pourrait être le bon.

J'essayai de me dégager violemment, et un autre bouton du cardigan sauta.

— Lâche-moi !

Je le repoussai avec mes poings.

Il attrapa mes deux poignets d'une main étonnamment forte et les tint sur le côté, les yeux rivés sur mon soutien-gorge.

— C'est ça, bébé. Défends-toi encore.

— Non ! m'écriai-je en tentant de libérer mes bras. Laisse-moi partir !

Ses yeux étaient sauvages de plaisir. Il se lécha les lèvres.

— Essaie un peu.

Je lui donnai un grand coup de genou dans les parties.

— Oooh ! merde, gémit-il en se recroquevillant sur lui-même. Espèce de sale petite pute, qu'est-ce que tu as fait ?

Il se balançait d'avant en arrière, agrippant son entre-jambe à deux mains.

Je m'éloignai de lui.

— Je t'ai dit stop.

— Sale allumeuse, lança-t-il en marchant en crabe vers la porte.

Il l'ouvrit à la volée après avoir ôté le verrou, s'arrêta sur le seuil pour crier « Ne m'approche pas, sale pute ! » et disparut en tournant le coin.

Je restai figée sur place, ses derniers mots rebondissant d'un mur à l'autre. Je pouvais le voir sortir exactement la même chose au même endroit trois ans plus tôt, le visualiser avec une clarté qui me nouait l'estomac.

Sale allumeuse ! Sale pute !

Je fermai la porte et la verrouillai, puis m'assis dans la baignoire en frissonnant ; je me frottai les bras tout en me demandant comment on pouvait nettoyer une cheminée comme celle sur le mur.

Au bout d'un moment on frappa à la porte.

— Aurora ? Je peux entrer ?

Coralee.

— Je vais bien, je sors dans une minute.

— OK.

Plus de temps passa. Je m'allongeai dans la baignoire en me disant que peut-être je pourrais y rester pour toujours. On frappa à nouveau.

— C'est moi, dit la voix de Bridgette. Laisse-moi entrer.

— Je vais bien.

— Laisse-moi entrer. Baine me tuerait si j'enfonçais cette porte avant qu'il ait vendu la maison, mais je le ferai si tu m'y obliges.

Je sortis de la baignoire et ouvris le verrou, avant de reprendre ma place. Elle entra et se tint dos aux lavabos. Je me préparai à ce qu'elle m'incendie.

Elle tripota la bague à son doigt et tourna la tête vers moi, sans me regarder directement.

— Cette mésaventure est regrettable.

— Regrettable ? répétais-je.

— Ça n'aurait pas dû arriver.

— Ça, c'est sûr, acquiesçai-je.

J'étais soulagée qu'elle ne me crie pas dessus, mais c'était encore plus étrange.

— Je lui parlerai, offrit-elle en hochant la tête. Ça ne se reproduira

pas. Seulement... quoi qu'il dise, ne le contredis pas, d'accord ?

Ses yeux étaient sur moi maintenant.

— Il est insupportable quand il est en colère.

— De quoi parles-tu ?

Elle se mordit la lèvre.

— En ce moment même, il est dehors en train de raconter que tu t'es vexée parce qu'il a refusé tes avances.

J'avais l'impression d'être dans un cauchemar. Ça ne pouvait pas être réel. Les gens ne se comportaient pas comme ça.

— Tu es folle ? Pourquoi est-ce que je...

Elle leva une main.

— Je sais. C'est sa façon de sauver la face. Lâche l'affaire, OK ?

— Il a quelque chose de compromettant sur toi, devinai-je.

Un éclair de surprise passa dans ses yeux et elle aboya :

— Tu ne sais pas de quoi tu parles.

Quand je me contentai de la regarder, elle ajouta :

— Je crois que tu ne comprends pas. Que tu sois ou non d'accord, tu vas le faire parce que je te l'ordonne.

Elle tapota son sac à main.

— Et j'ai une carte d'identité là-dedans qui dit que tu es d'accord.

Elle ouvrit le sac, en sortit un gloss et se mit à l'appliquer soigneusement.

— En plus, que Stuart dise que tu t'es conduite comme une salope correspond plus à ce que les gens attendent d'Aurora de toute façon.

— Elle a toujours l'air si charmante quand tu en parles.

Bridgette me fit face. Son maquillage était parfait, chaque cheveu, chaque cil étaient en place.

— Ça n'a pas d'importance que tu aimes ça ou non, ou que les gens t'aiment. Tout ce qui compte, c'est qu'ils croient que tu es Aurora. Cette séance était ton idée. Arrête de te plaindre, sors d'ici et joue ton rôle.

Elle a raison, réalisai-je. Ce n'est qu'un job. Comme faire le ménage. Juste une façon de gagner de l'argent.

— OK.

Mais ça ne voulait pas dire que j'allais la laisser s'en tirer si facilement.

Elle s'apprêtait à sortir quand je lui assénai mon coup :

— Il prétend qu'il s'est passé quelque chose avec Aurora la nuit où elle a disparu. Selon lui, elle s'est retrouvée agenouillée là où tu te tiens.

Bridgette fit la grimace mais retrouva vite son calme.

— Pourquoi tu me parles de ça ?

— Il raconte qu'elle a commencé par lui dire non et qu'elle s'est défendue ; mais il est sûr qu'elle a aimé ça.

— Arrête, protesta Bridgette. C'est absurde.

Sa voix était calme, mais ses yeux bougeaient sans cesse, comme si elle cherchait une issue.

— Quoi qu'il se soit passé, c'est arrivé à Aurora, pas à toi. Ça ne te regarde pas.

— Il m'a tripoté les fesses en espérant que, cette fois, il aurait le temps d'y faire un tour.

— Tais-toi.

Elle souriait toujours, mais son dos était pressé contre la porte.

— Elle n'était qu'une adolescente, accusai-je, incapable de dissimuler l'horreur dans ma voix. Ta cousine n'avait que quatorze ans. Il est resté là à me raconter comment il l'a utilisée contre sa volonté et non seulement tu ne sembles rien voir de mal là-dedans, mais tu essayes de le couvrir.

Ses doigts s'étaient posés sur la poignée de la porte, mais ils tremblaient trop pour qu'elle puisse l'actionner. Pourtant sa voix était toujours égale.

— Arrête, intima-t-elle, haletante. Aurora n'avait rien d'innocent. Tu ne sais pas de quoi tu parles. Tu dois arrêter.

— Ou quoi ? Tu le ramèneras ici ? Peut-être que cette fois tu regarderas.

— La ferme ! s'écria-t-elle, haussant enfin la voix.

Plus elle était agitée, plus j'étais calme.

— Combien d'autres filles vas-tu le laisser molester ? demandai-je, ma voix égale. Combien d'autres, Bridgette ?

Bridgette était appuyée de côté contre la porte, le visage détourné.

— Je ne savais pas pour lui et Ro. OK ? Je t'aurais prévenue... je l'aurais prévenue.

— Mais tu sais maintenant. Tu vas continuer à sortir avec lui ?

— Ce n'est pas si simple, répondit-elle.

— Quand as-tu vu ta cousine vivante pour la dernière fois ?

Elle fronça les sourcils.

— Je te l'ai déjà dit. Je l'ai vue partir avec Liza un peu après le début de la soirée. Qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Qu'est-ce qu'elle portait ?

— Je ne sais pas. C'est...

— Est-ce qu'il aime ça quand tu te défends aussi ? demandai-je.

Pendant un instant, je vis un tel désespoir sur son visage que j'eus envie de la prendre dans mes bras. Puis, devant mes yeux, les morceaux de Bridgette, les pièces de puzzle de son identité, se remirent en place en une image perpétuellement parfaite. Lisse. Vernie.

— Elle portait un trench-coat, répondit-elle finalement.

Sa voix tremblait un peu malgré ses efforts pour la contrôler. Elle se redressa et défroissa son jean.

— Cette conversation est terminée. Je t'attends en bas dans moins de cinq minutes, et tu te comporteras comme si de rien n'était.

Elle agrippa son sac à main et sortit, fermant la porte derrière elle.

Je fixai le battant pendant un moment et réalisai que je me sentais mieux. J'espérais que ce n'était pas parce que j'avais fait en sorte qu'elle se sente mal, mais je n'en étais pas sûre. Et, comme elle me l'avait fait remarquer, ça ne devrait pas me concerner.

Je m'extirpai de la baignoire, décidai que le nouveau décolleté sans bouton de mon cardigan n'était pas complètement obscène, et sortis de la salle de bains. C'était peut-être un mécanisme de défense, mais je ne pensais pas à ce que Stuart m'avait fait. Je songeais plutôt à sa réaction démesurée face à l'affront fait à sa fierté.

Et à la furie dans sa voix quand il avait appelé Liza une « salope prétentieuse ». Elle était... meurtrière.

CHAPITRE VINGT-SEPT



Coralee se trouvait dans la chambre, assise sur le lit. Elle se leva d'un bon et accourut vers moi.

— Tu es sûre que ça va ?

— Oui.

Elle me tint à bout de bras et examina mon ensemble. Elle redressa le collier que je portais – un cœur traversé d'une flèche suspendu à une chaîne en argent –, fronça les sourcils devant les boutons manquants de mon pull, hocha la tête, puis fit un pas en arrière.

— Est-ce que tu as un commentaire sur l'incident ?

— Seulement que Stuart devrait faire attention où il met ses mains.

Je m'interrompis.

— Tu es en train de filmer ?

Elle sourit et tapota la grosse broche en fleur qu'elle portait.

Je cachai mon visage derrière ma main ouverte.

— J'ai terminé pour aujourd'hui.

— On en parlera plus au spa demain, annonça-t-elle. Confidences brûlantes dans la salle chaude.

Je la dépassai et descendis l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée. Tout le monde se tut un instant quand j'entrai dans la grande pièce, avant de se remettre à parler avec un peu trop d'enthousiasme.

Stuart était appuyé contre le bar, parlant à l'un des serveurs, et de temps en temps il me lançait un regard méchant. Huck avait réussi à coincer Baine et, à voir ses mouvements de mains, essayait de lui vendre soit un énorme concept de night-club, soit une peau de chamois révolutionnaire.

Si j'en croyais les bribes de conversations qui me parvenaient, la pièce était divisée en deux groupes. Ceux qui pensaient, comme Coralee, que la séance avait été fantabuleuse (apparemment un nouveau candidat au titre de meilleure accroche) et que Mme Cruz était incroyable, et ceux menés par Bridgette qui criaient à l'escroquerie et à l'imposture.

Tout ce dont j'étais sûre, c'est que je voulais partir d'ici. Comme si elle l'avait senti, Bridgette vint vers moi et me tira vers Jordan. Nous avions à peine fait deux pas quand elle sourit gaiement et s'exclama :

— Grant. Salut. Qu'est-ce que tu en as pensé ?

Le regard de Grant alla de l'une à l'autre avant de se poser sur moi.

— C'était un divertissement bon esprit, offrit-il, pince-sans-rire.

Bridgette lui fit un sourire tiède.

— Malin.

Grant se tourna vers moi.

— Est-ce que te faire rire est dans le spectre des possibles ?

J'essayai d'avoir l'air sceptique.

— Peut-être, si tu continues à essayer.

Bridgette se détacha de mon bras.

— Je vous laisse tous les deux.

Elle hocha la tête discrètement pour m'encourager, comme pour indiquer qu'Aurora serait ravie de parler avec Grant.

Nous la regardâmes traverser la pièce vers Jordan et Scar. Quand elle fut hors de portée, Grant demanda :

— Comment vas-tu ?

Comment irait Aurora ?

— Ça va, dis-je. C'était bizarre. Plutôt cool.

— Oui, c'est vrai, acquiesça-t-il. Tu penses que c'était Liza ?

— Comment cela se pourrait-il ? Elle est morte.

Il eut l'air intrigué.

— Alors tu ne crois pas aux fantômes ?

Je secouai la tête.

— Et toi ?

Il pinça les lèvres et fit signe que oui.

— Oui et non.

Puis, comme s'il prenait une décision, il proposa :

— Tu veux sortir d'ici et aller t'amuser ?

Ma première impulsion fut de le remercier et de rentrer chez moi,

mais avant que les mots ne puissent passer mes lèvres, je sus que ce n'était pas les bons. C'était une réaction à la Eve. J'inspirai profondément et donnai la bonne réponse... celle d'Aurora.

— Ça dépend de ce que tu entends par « s'amuser ».

— Je pensais qu'on pourrait partir à la chasse aux fantômes.

Je me raidis.

— Pas une autre séance.

Il ricana.

— Pas du tout. Une chasse pour de vrai. Avec du matos.

— Quel genre de matos ?

— Vraiment ? C'est ça le critère de décision pour toi ? Tu as l'opportunité d'accompagner un Ghostbuster de légende, sans parler de la chance de m'arracher la version longue de l'histoire de ma vie depuis ton départ, et tu veux savoir avec quels joujoux tu vas pouvoir faire mu-muse ? Oublie.

Il soupira dramatiquement.

— Ah ! il est loin le temps où ma compagnie aurait suffi.

Je gloussai, et réalisai que pour la première fois, mon rire était sincère. Je voyais ce qui avait pu attirer Aurora vers lui.

— Non, attends, s'il te plaît. J'adorerais y aller. Je veux dire, tu es une légende.

— Tu ne le regretteras pas, m'assura-t-il. Je vais avancer la voiture devant la porte arrière. Sauf si tu veux absolument faire une apparition sur les quatre chaînes de télé et les deux programmes « people » qui campent sur la pelouse.

Je secouai la tête.

— Donne-moi dix minutes. Et si ça ne t'ennuie pas, garde-le pour toi. Je ne veux pas que les autres soient jaloux.

— Tu veux dire que tu ne veux pas que Coralee sache que tu pars tôt.

— Tu m'as toujours prêté des motivations sinistres, soupira-t-il, faussement exaspéré.

J'attrapai ma veste sur le dossier de la chaise où je l'avais laissée en entrant, détournait une seconde l'attention de Baine du décolleté de Scar pour lui dire au revoir, et me glissai dehors par la porte de derrière.

Il faisait chaud dehors, et tout était silencieux. Je me postai sur une terrasse en dalle séparée de la route par un petit monticule sur lequel la végétation avait été laissée sauvage, de façon à ce que la terrasse ait l'air de se fondre dans le paysage. Il y avait une table aux lignes pures entourée de quatre chaises et trois pots bien trop grands pour les pieds de citronniers qu'ils contenaient. Une demi-lune était suspendue bas dans le ciel ; un vent chaud et sec me caressa en passant avec un son de papier qu'on froisse. J'inspirai profondément : un parfum de feu de bois flottait dans l'air.

Je me souvins d'oncle Thom parlant des feux de forêt, mais cela me rappela un autre feu. Une autre ville, la fumée des cheminées allumées pour la première fois en automne, et j'entendis la voix de Nina demander :

— Comment tu sais où ils vont ?

Les feuilles de l'arbre sous lequel nous sommes assises sont jaune vif. De temps en temps l'une d'elle tombe en virevoltant devant nous, ou sur la pelouse de la maison que nous sommes en train d'observer. Sa cheminée émet des nuages de fumée et Nina, à côté de moi, porte la nouvelle parka violette trop grande que je lui ai trouvée, dont j'ai relevé les manches pour qu'on voie ses mains.

Nous préférons cette maison parce qu'ils ne ferment jamais les stores, ont une grande télé et aiment regarder des programmes où les gens s'embrassent beaucoup. Mais ce soir c'est un film d'action, avec des personnages passant en trombe sur l'écran, parfois en courant, parfois à cheval. Le jeu est d'inventer une histoire qui colle à ce que nous regardons, donc celle de ce soir porte sur des gens fuyant des méchants qui veulent les transformer en sacs à main de luxe.

Mais Nina est de mauvaise humeur depuis ce matin : les jours comme aujourd'hui, elle est pleine d'objections.

— Ils pourraient être en train de rentrer chez eux. Comment tu sais qu'ils fuient quelque chose et pas qu'ils courent vers quelque chose ? C'est pareil à l'extérieur. C'est toujours courir.

— La musique de fond, dis-je, en me sentant très maligne. C'est comme ça que je sais.

Elle me regarde longuement d'un air sombre et finit par dire :

— Tu vas devoir trouver mieux que ça.

Avec le souvenir revinrent le timbre de sa voix, la caresse de ses cheveux sur mon menton quand je la couchai ce soir-là, et le sentiment d'appartenir à quelqu'un, d'être importante pour quelqu'un, d'avoir quelqu'un dont le premier sourire matinal était pour moi.

Quelqu'un qui glissait sa main dans la mienne quand il avait peur et croyait que je pouvais l'aider à se sentir mieux. Quelqu'un qui me connaissait, qui connaissait l'essentiel de moi, et qui m'aimait quand même.

C'était peut-être l'effort d'avoir joué Aurora toute la journée, ou bien ce souvenir impromptu mais, sans prévenir, je fondis en larmes.

« C'est possible d'avoir le mal du pays quand on n'a pas de pays ? » entendis-je demander Nina.

Oui, je voulais lui dire. C'était possible. Elle me manquait tellement. J'enfonçai mes ongles dans mes paumes pour m'arrêter de pleurer, mais rien à faire.

J'aurais préféré être moi, avec elle et rien d'autre, qu'Aurora avec tout l'argent du monde. Debout sous les étoiles, une maison pleine de gens derrière moi et une foule sur la pelouse prête à tout pour m'apercevoir, je me sentais plus seule que jamais. Plus seule que quand ma mère m'avait abandonnée. Plus seule que quand je m'étais retrouvée à la rue la première fois. Et plus terrifiée.

Qu'avais-je fait en acceptant ce marché ? À quoi est-ce que je pensais ?

— Tiens.

Une main me passa brusquement un paquet de Kleenex et je reconnus la silhouette de N. Martinez devant moi.

Je pris le paquet, en sortis un mouchoir et m'essuyai les yeux et le nez.

— Merci.

Je me tournai vers lui mais il faisait si sombre que je ne distinguai que ses contours. Il avait l'air si compact, contenu, que je l'avais étiqueté comme étant maigre mais, à la lumière de la lune, je fus frappée par la largeur de ses épaules, par ses bras puissants et bien musclés.

Il dit :

— Tu as déjà considéré la possibilité de réévaluer tes choix de vie ?

Sans préambule. Boum. Les platitudes n'étaient pas le fort de N. Martinez. Je fis un pas en avant : nous nous tenions côte à côte, sans nous regarder.

— Ce n'est pas parce que tu ne m'aimes pas que quelque chose cloche dans ma vie.

Dans l'obscurité, le tutoiement m'était venu tout seul. Il se déplaça

légèrement, comme si ma proximité le mettait mal à l'aise.

— Je pensais plus à toi. Au fait que je t'ai vue pleurer en cachette deux fois en deux jours.

Parler avec lui était comme s'apercevoir dans un miroir grossissant, avec toutes les imperfections et les rougeurs.

— Désolée de t'avoir dérangé. Personne ne t'oblige à rester ici.

Il m'ignora et continua :

— Si tu étais ma sœur, je serais inquiet.

La sincérité dans sa voix toucha une chose profondément enfouie en moi. Une partie de moi inconnue et terrifiée... et soudain pressée de voir la lumière du jour.

Non, m'ordonnai-je. *Arrête*. Ma voix me parut hautaine et dure quand je répondis :

— Je ne suis pas ta sœur, si ? Je ne suis la sœur de personne. Personne ne s'inquiète pour moi. Et je n'ai besoin de personne. Je ne veux personne.

Il y eut un silence.

— OK.

— Je vais bien, insistai-je froidement.

Il amena la main à sa bouche et s'éclaircit la gorge.

— Tu parles.

Je me tournai pour faire face à sa silhouette.

— Arrête de faire comme si tu me connaissais, comme si tu connaissais ma vie. Tu ne sais rien du tout.

Il y eut un long silence. Quand il parla à nouveau, c'était tellement doucement que je dus me pencher pour l'entendre.

— Je sais que tu n'es pas habituée à ce que les gens soient gentils avec toi. Mais tu l'étais, autrefois. Et quels que soient les secrets que tu portes et qui ternissent ta vision de toi-même, une partie de ton âme sait que tu mérites quand même la gentillesse.

Ce fut comme un coup de poing dans le ventre.

Pendant un moment mon esprit fut assailli d'absurdités. Je me vis dans une fête foraine en train de manger de la barbe à papa avec lui, je nous contemplai marcher ensemble sous une arche d'arbres dont les feuilles changeaient de couleur, j'imaginai des pique-niques près d'un ruisseau de montagne, nous vis regarder un coucher de soleil depuis

un ponton sur un lac, ou le lever de soleil sur les toits aux tuiles rouges d'une ville européenne. Je voulais lui raconter des choses, lui dire que je n'avais pas parlé pendant un an quand j'étais arrivée à la DDASS, lui parler de Mlle Mélanie et des Durlings et de qui était la vraie Eve Brightman. Je sentis une vague de désir jaillir de moi mais, au lieu d'être éteinte et triste comme d'habitude, elle était pleine d'espoir, comme si on l'avait attirée par une promesse murmurée.

Ne fais pas ça, cria une voix dans ma tête. N'y pense même pas. Tu te fais des films. Cet homme n'en a rien à faire de toi. C'est un policier ; il essaye de gagner ta confiance pour découvrir tes secrets. Tu ne peux pas le laisser faire. S'il découvre la vérité sur toi, qui sait ce qu'il adviendra ? Même si c'était différent, tu sais ce que tu fais ici et personne, surtout pas un policier, n'a de place là-dedans. Aurora ne se serait jamais acoquinée avec quelqu'un comme lui. Et tu ne peux pas te permettre de le faire non plus.

J'enfonçai à nouveau mes ongles dans mes paumes, m'obligeai à rire durement et dit de ma voix la plus cassante :

— Je ne vois pas comment tu peux croire que ta psychologie de flic à deux balles m'intéresse.

Il s'immobilisa totalement.

— Attends, m'empressai-je, voulant ravalier mes paroles.

J'avançai la main et la posai sur son bras. Quand mes doigts touchèrent ses muscles solides je sentis une sorte de courant électrique me traverser.

— Je ne voulais...

Il retira son bras.

— Ton chauffeur.

Il indiqua de la tête la rue où Grant était assis au volant d'une Ford Bronco blanche. Je ne l'avais même pas entendue arriver.

— Tu devrais y aller.

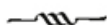
J'hésitai un peu trop longtemps avant de descendre la colline vers la voiture de Grant. Juste avant d'y entrer, prise d'un coup de folie, je me retournai pour lui faire signe. N. Martinez était là où je l'avais laissé, la main à l'endroit où j'avais touché son bras, le frottant comme s'il voulait effacer toute trace de moi.

D'Aurora, corrigeai-je. Mais ça n'avait pas d'importance. Pour lui je ne serai jamais qu'Aurora Silverton.

J'eus l'impression qu'une main se refermait sur son cœur. Maudit

soit-il. Maudit N. Martinez.

CHAPITRE VINGT-HUIT



— Qui c'était ? interrogea Grant alors que je me glissais sur le siège passager.

Ses lèvres étaient retroussées, légèrement irascibles.

— Personne, répondis-je en secouant la tête. Juste un policier me donnant des conseils. Il m'a suggéré de réévaluer mes choix de vie.

— Tu n'es pas avec lui, si ? demanda-t-il en roulant lentement vers le barrage de police.

Je remarquai la Volkswagen argent que j'avais vue à Phoenix garée derrière la Porsche de Baine. Ce devait être celle de Stuart, finalement.

— Avec lui ?

— Amoureuse de la loi. Tu vois, ce qu'on va faire ce soir, c'est un tout petit peu illégal. Est-ce que ça va te poser problème ?

— On se connaît ? Je suis Aurora Silverton. Le seul problème avec ce que tu viens de dire est le « tout petit peu ».

— Je suis sérieux. Tu ne peux en parler à personne. Si tu caftes, toute l'équipe aura des ennuis. C'est tous pour un et un pour tous. C'est pas grave si tu es copine avec la police, mais tu ne peux pas faire partie de l'équipe des Ghostbusters.

Je revis la façon dont N. Martinez avait regardé ma main sur son bras, comme si je le salissais.

— Je ne suis pas copine avec la police, garantis-je avec assurance.

Il m'observa sous toutes les coutures, l'air soupçonneux.

— Je te crois, dit-il en me tendant la main. Bienvenue dans l'équipe. Et maintenant accroche-toi car nous allons nous approprier la nuit, un fantôme à la fois.

Alors que nous descendions dans la vallée je lui rappelai :

— Tu as mentionné l'histoire de ta vie, non ?

— C'était une menace sans fondement.

— Non, je veux savoir.

Je lui touchai le bras. Il regarda ma main, complètement différemment de N. Martinez, puis soutint mon regard. Il avait l'air intrigué.

— Nous verrons, éluda-t-il en me passant un appareil photo. Prends ça et commence à faire du repérage.

Les images sur l'écran apparaissaient en différentes teintes de vert, comme sur une sex-tape ou une vidéo militaire.

— Repérer quoi ?

Il me lança un coup d'œil.

— Des fantômes, bien sûr.

— À quoi ils ressemblent, ces fantômes ?

— Tu le sauras quand tu en verras un.

— Tu essayes juste de me distraire de ton histoire.

— Est-ce que ça marche ?

Je secouai la tête. Il poussa un soupir.

— Il ne s'est vraiment pas passé grand-chose depuis que tu es partie. J'ai eu mon diplôme, j'ai commencé un cursus cinématographique à mi-temps à l'université, j'ai emménagé avec mon frère dans une caravane sur le ranch des Kim. Et, bien sûr, je fais maintenant partie de l'empire médiatique naissant de Coralee Gold.

— Ta fortune est faite, commentai-je.

Je regardai le paysage défiler sur l'écran, mais ne remarquai aucune activité spectrale.

— Oui, ma fortune et ma réputation. J'ai trop hâte d'être le roi du webisode.

Il enlaça le volant de son bras gauche et se pencha vers moi, observant l'écran de l'appareil tout en gardant un œil sur la route.

— Les fantômes peuvent être difficiles, surtout sur la chaussée et... là, regarde ! s'écria-t-il en virant brusquement vers le trottoir. On en a un !

Il souriait jusqu'aux oreilles en pointant du doigt ce qui paraissait être un mur complètement blanc.

— Où ça ?

Quand je regardai le mur à travers la caméra, je vis soudain quelque chose qui ressemblait à une boule de gomme avec deux yeux ronds et une base ondulée, peinte à environ cinquante centimètres au-dessus

du sol.

— Pas possible !

— C'est un fantôme, expliqua Grant. Les Hanteurs peignent les fantômes avec une peinture sensible à la lumière, et les Chasseurs – c'est nous – doivent les trouver et les éradiquer.

— Éradiquer comment ?

— Observe et apprend.

Il sauta de la voiture et en fit le tour. Quand il réapparut sur le trottoir il portait un seau, un pinceau et un rouleau de papier. Il plongea le pinceau dans le seau, étala le papier sur le mur, et se tourna vers moi.

— Il est sur le fantôme ?

J'éclatai de rire. Sur l'affiche était imprimé un grand Pac-Man jaune.

— Vingt centimètres sur la gauche, instruisis-je.

Lorsqu'elle fut bien positionnée, il passa le pinceau plein de colle dessus, la fixant au mur.

— Maintenant on prend une photo, on l'envoie au maître du jeu et... ta-da, un point pour nous. On a commencé tard, mais je sens que la chance nous sourit.

Nous chassâmes les fantômes dans tout Tucson. Alors que nous exterminions notre cinquième – bien caché sur le flanc d'un banc de bus – je demandai :

— Qui t'as appris à parler aux fantômes comme tu l'as fait pendant la séance ?

— C'est à cause de ma tante Rosalie, la folle.

Il gloussa en ajoutant de la colle au pinceau.

— C'était une gitane, ou en tout cas c'est ce qu'elle prétendait, et mon père le confirmait en traitant ma mère de sale gitane à chaque fois qu'il était en colère contre elle. Donc ça devait être vrai, non ?

J'étais agenouillée pour tenir le poster, et il était plié en deux de façon à ce que son visage soit à l'envers du mien. Il me regarda et me fit un petit sourire. Mon rythme cardiaque accélérera légèrement et je remarquai à quel point il était facile d'être Aurora avec Grant. Il faisait ressortir l'Aurora en moi.

Il se leva et continua son histoire

— La tante Rosie m’emmenait avec elle dans ses « rondes ». Pour beaucoup de gens, elle était un genre de médecin spirituel. Je suppose que j’ai appris en la regardant. Elle disait que je savais m’y prendre avec les esprits troublés. Le *tocco lucas*, elle appelait ça, le « toucher lumineux ». Je pense qu’elle l’a inventé pour moi, pour que je me sente important, mais ça m’est égal. J’aime la phrase.

— Tu l’avais ce soir, c’est sûr.

— Je ne sais pas ce qui s’est passé. Bizarre.

— Tu sais qui était Jay ? Le mec qui parlait à Baine ?

— Aucune idée. Il n’y avait personne du nom de Jay à la soirée il y a trois...

Il s’interrompt, l’air perplexe.

— Qu’est-ce qu’il y a ? De quoi te souviens-tu ?

— Est-ce que Baine a dit « J.J. » à un moment ?

Je tentai de me rappeler.

— Je crois bien. Pourquoi ?

— Il y avait un mec qui s’appelait Jimmy. C’était un homme à tout faire au Country Club. Tout le monde l’appelait J. ou J.J. Mais il n’était pas à la soirée.

Il eut l’air pensif un moment, puis se reprit et me sourit.

— Probablement rien à voir. Enfin bref, c’est ça, le *tocco lucas*. Tu l’as vu en action ce soir. C’est aussi le titre de mon premier film.

— Combien de films as-tu fait ?

— C’est... commença-t-il avant de lever la tête, alarmé, et de murmurer : Voilà la loi.

Sans un mot, il me prit le bras et me traîna derrière le banc.

Nous restâmes accroupis là à attendre, à guetter le bruit des pneus ou des sirènes, mais il ne se passa rien. Aucune voiture de police ne nous dépassa non plus. Je l’observai, à genoux à côté de moi.

— Tu as fait ça pour éviter ma question ?

Son visage était très proche du mien.

— Oui, avoua-t-il en souriant de toutes ses dents. Allez viens, on n’est même pas encore dans la course.

Après ça nous vîmes de plus en plus de Pac-Man déjà collés, donc nous nous concentrâmes à nouveau sur la compétition. Nous dûmes

faire la course avec une autre équipe pour avoir notre huitième, et manquâmes perdre notre pinceau en nous suspendant à un pont pour coller le numéro 10. Je n'eus pas l'occasion de l'interroger à nouveau sur ses films jusqu'à ce que nous soyons de retour dans la voiture, roulant à la recherche du numéro 11.

— J'ai dit premier film ? J'aurais dû dire seul film. C'était un film d'étudiant que j'ai fait à l'université.

— Ça parle de quoi ?

— De ce dont parlent tous les premiers films : moi. C'est assez autobiographique, mais pour être subtil j'ai adapté les rôles de garçons, mon frère et moi, pour qu'ils soient joués par des filles. Xandra, l'ex-copine de Baine, est dedans. Et aussi Victoria Lawson, la sœur aînée de Liza. Liza y fait même une apparition, même si c'est par accident.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Victoria et Liza se sont disputées pendant le tournage, et je l'ai filmé et monté dans le film.

C'était ma chance de voir Liza vivante. La vraie Liza.

— Je peux le voir ?

— Euh, non, répondit-il en me lançant un coup d'œil. Pourquoi tu voudrais faire une chose pareille ?

— Parce que je veux savoir comment était Liza, sortis-je avant de réaliser ce que je venais de dire.

— C'était ta meilleure amie. Tu sais comment elle était.

Son ton était plus sec que je ne m'y attendais.

— Oui, mais... bafouillai-je. Je veux dire, ça pourrait m'aider à me souvenir, de la voir bouger, d'entendre sa voix et tout. Et... elle me manque.

Il secoua la tête et dit :

— La réponse est toujours non.

— S'il te plaît ?

— Peut-être. Jamais.

— Pourquoi ?

— C'est embarrassant.

Je décidai d'essayer une approche par des chemins plus détournés.

— Comment est Vicky ? La sœur de Liza.

— C'est Vic-TORI-a, corrigea-t-il en respirant entre chaque syllabe. Elle déteste les surnoms.

— Oui. Je crois me souvenir que Liza m'avait dit quelque chose comme ça, mentis-je.

— Tu veux dire E-li-za-beth.

Il prononça son nom avec un accent anglais légèrement chantant.

— Elle me fait penser à Bridgette.

— Oui, un peu. Des avis très tranchés sur ce qui est bien et mal. Mais juste. Elle était plus exigeante avec les autres qu'avec elle-même. Agréable de travailler avec elle. Je ne l'ai pas vue depuis des lustres, depuis... eh bien... depuis Liza. À présent moins de bla-bla et plus de chasse, conclut-il en tapotant l'appareil.

Je le posai sur mes genoux et regardai l'aurore passer sur Tucson.

— Comment s'entendaient-elles avec leur père, à ton avis ?

— Victoria et Liza ? Je sais que Victoria s'inquiétait beaucoup pour Liza. Elle pensait que c'était sa responsabilité puisqu'elle était la plus âgée et que leur mère était morte.

Il me lança un regard en coin.

— Je ne sais pas si c'est approprié de te le dire, mais la dispute que j'ai filmée... C'était à ton sujet.

Ma gorge s'assécha.

— Comment ça, à mon sujet ?

— J'ai filmé Victoria disant à Liza que tu n'avais pas une bonne influence sur elle. Qu'elle devrait passer moins de temps avec toi.

— Pourquoi ?

Il me regarda, incrédule.

— Peut-être qu'elle ne voulait pas que sa sœur fasse le mur au milieu de la nuit pour se rendre à des soirées universitaires ?

Aurora faisait ça ? Ça semblait plausible. J'essayai de garder un ton neutre.

— Oh. Bien sûr.

Il prit sans doute mon ignorance pour de la tristesse car il ajouta :

— Écoute, je n'aurais pas dû te le dire. Je suis sûr que tu n'étais pas un mauvais exemple. Quoi que Liza ait fait, c'était son choix. Elle

n'était pas l'innocente...

Il accéléra d'un coup en faisant de grands gestes.

— À un pâté de maison. Sur la gauche.

Nous virâmes au milieu de la route et Grant s'arrêta juste devant notre cible au même moment qu'une autre équipe.

Le fantôme numéro 12 fut mon introduction aux batailles de colle et marqua la fin du jeu. Le temps d'en découdre, nous étions dégoûtants et il commençait à faire jour.

— Je ferais mieux de te ramener, dit-il en me lançant un regard penaud. Nous devrions probablement garder cette escapade pour nous. Coralee n'aime pas que les techniciens se mélangent aux artistes.

— Je ne suis ni l'un ni l'autre.

— Tu es censée apparaître à neuf heures demain matin, mais elle pense que ce serait marrant de te réveiller plus tôt que ça.

— Essaye de lui faire croire que je dors avec un fusil.

— J'ai bien peur qu'il en faille plus pour l'effrayer.

En tapant le code d'entrée du grand portail aux doubles S, je lui posai la question qui me taraudait depuis le début.

— Quels sont tes souvenirs de la fête, le soir où Liza est morte ?

— Je ne me souviens pas de grand-chose, répondit-il en entrant. Je suis parti assez tôt. Tu étais encore là.

— Tu es sûr ?

— Absolument. Je ne suis venu que parce que tes textos étaient hystériques, mais quand j'ai vu que tu allais bien j'ai...

— Mes textos ? demandai-je. Je t'ai invité à la soirée ?

— Quelque chose comme ça. C'était plutôt un mélange de supplication et d'ordre. Au treizième, tu me menaçais en disant que si je ne venais pas tu ne serais plus responsable de tes actes.

— Je suis mortifiée.

— Quoi ? Ce n'est pas comme si c'était la première fois que tu faisais un truc pareil. Tu t'en souviens sûrement.

Je gardai la tête enfouie dans mes mains.

— C'est quand même embarrassant, répétais-je sans vraiment répondre.

— Y'a pas de quoi. Je trouvais ça mignon, la plupart du temps.

Je lui fis la grimace.

— Je t'ai révélé pourquoi j'étais si malheureuse, cette fois-là ?

— Je ne t'ai pas vraiment parlé. Tu étais assez bourrée, donc tu as marmonné sur mon épaule un moment avant de t'éloigner. J'avais rendez-vous alors je suis parti.

— Un rendez-vous ? Tu la vois toujours ? demandai-je en réalisant que je ressentais une pointe d'envie.

Il rit.

— Pendant un instant, avec toute cette contrition et le fait que tu n'essayes pas de m'embrasser toutes les demi-heures, j'ai presque douté que tu sois vraiment Aurora Silverton. Mais tu m'as rendu la foi !

— Ce n'est pas une réponse.

— Non, je ne la vois plus. Elle a déménagé.

— Oh.

Nous roulâmes en silence, et j'observai son profil tandis qu'il se garait devant les marches de la Villa.

— C'était vraiment sympa ce soir. Si seulement tous les fantômes étaient si faciles à éradiquer. De la colle et du papier.

— Ils le sont. Tu dois juste découvrir ce qu'ils veulent et ils s'en iront.

— Tu n'y crois pas du tout, si ?

— C'est ce que disait ma tante. Ça pourrait être vrai. Bien sûr, elle disait aussi qu'écrire le nom de son persécuteur sur un œuf et le casser dans l'évier lui enlèverait son pouvoir. Je me suis épanoui assez tardivement pour pouvoir t'assurer que cet emploi des œufs n'est pas le plus efficace.

Je regardai ses épaules larges et sa mâchoire carrée.

— Oui, eh bien aujourd'hui tu as plus l'air d'un athlète que d'un mathlète, commentai-je. Ça a peut-être pris un peu plus de temps pour marcher.

Il rit.

— Peut-être bien. De toute façon, ça vaut le coup d'essayer. Et comme je suis à présent ton frère Ghostbuster, je promets de t'aider de mon mieux.

— Merci, répondis-je, sincère.

— J’ai vraiment passé un bon moment avec toi, Aurora.

— Moi aussi j’ai passé un bon moment avec toi.

Je penchai la tête pour le regarder. Aurora aurait essayé de l’embrasser, et il le savait. Et s’il la laissait faire, ça ne me dérangerait pas. Je me penchai légèrement en avant et mes yeux commencèrent à se fermer.

— Eh bien, bonne nuit, dit-il abruptement, appuyant sur le bouton pour déverrouiller les portes.

Le son de sa voix m’ébranla. En dessous j’entendis la voix de Stuart siffler « sale pute » et je réalisai qu’il n’y avait pas la moindre chance qu’il m’embrasse. Pas avec ce qu’il devait penser de moi. Ce que tous ceux présents ce soir devaient penser de moi.

— Oui, bonne nuit, répétais-je en tâtonnant pour trouver la poignée.

La maison était silencieuse quand j’y pénétrai. Je courus jusqu’à ma chambre, ôtai mes vêtements et sautai dans la douche. Je réglai la température de façon à ce qu’elle soit à la limite du supportable et restai debout là, laissant l’eau me brûler. Mais même ainsi, je ne parvenais pas à noyer la voix de Stuart – *sale pute* – et l’empêcher de rebondir à l’intérieur de mon crâne comme une boule de flipper tapant des bumpers réels – *sale allumeuse* – dans les parties manquantes de ma mémoire – *Tom Yaw* – qui me la renvoyaient comme pour sous-entendre – *qui croirait une petite pute comme toi* – que j’avais fait tellement pire. Que j’étais descendue tellement plus bas.

Lâche l’affaire, avait dit Bridgette.

Je me lavai trois fois les cheveux et me frottai la peau jusqu’à ce qu’elle soit rouge et irritée. Je baissai les yeux et m’aperçus que mes coudes saignaient. Quand j’eus fini, je pris une serviette et épongeai les parois de la douche, essuyant la moindre trace, la moindre particule de moi. Toujours pas satisfaite, j’utilisai les Cotons-Tiges sur le joint et autour du siphon. Je les pris avec les serviettes et le cardigan que je portais et descendis tout mettre à la poubelle.

Quand je revins dans ma chambre, mon téléphone sonnait, affichant NUMÉRO INCONNU. Mon cœur s’emballa et je le contemplai sans savoir quoi faire. Soudain, il s’arrêta.

Je dormis.

CHAPITRE VINGT-NEUF



Dimanche.

Je me tiens au milieu d'un labyrinthe de centaines de cabines téléphoniques, en rang, bien alignées. Alors que je cherche la sortie du regard, l'une d'elle se met à sonner.

Je sais instinctivement que je dois répondre, que c'est une question de vie ou de mort. Je retiens mon souffle pour essayer de définir laquelle c'est, ou au moins dans quelle direction elle se trouve. Je pense savoir et me dirige vers ce que je crois être le bon endroit, puis m'arrête, hésitante. Je me retourne, reviens sur mes pas.

Dring dring.

Maintenant ça vient de la droite... non, de la gauche.

Dring dring.

Je commence à paniquer. Une question de vie ou de mort, répète en boucle mon esprit, les mots s'alliant presque à la sonnerie, joueurs : vie ou mort, dring dring, vie ou mort, Liza, mort, Liza morte.

C'est une question de mort de Liza.

J'en perds le souffle et mon cœur s'emballe de plus belle. Je cours le long des rangées, toujours convaincue que le bon téléphone est juste devant. Ou derrière moi. Sur la gauche. Vers le bas. La sonnerie continue sans cesse, se transformant progressivement en battement, en injonction. Je vais arriver trop tard, me dis-je en passant de cabine en cabine.

J'arrive, tenté-je de crier, mais je découvre que ma bouche ne marche plus. Les mots sont comme des rochers devant être hissés hors de ma mâchoire rigide. J'essaye, grogné-je malgré la douleur dans mes articulations. Pas... laisser... faire mal... Vais trouver... je...

Mes yeux s'ouvrirent et je réalisai que le battement n'était pas un rêve. Et ce n'était pas non plus un battement. Plus le bruit de portes qu'on ouvre et qu'on ferme. Les portes le long du couloir de ma chambre.

Un frisson de peur remonta ma colonne à mesure que le bruit se rapprochait. Ce n'était pas le vent. Ce n'était pas mon imagination.

Les claquements étaient à présent à deux portes de moi. Espérant les

arrêter, je criai « Qui est-ce ? Qui est là ? »

Le silence se fit, plein et lourd, pendant un moment. Avais-je réussi à leur faire pe...

Ma porte se mit à trembler violemment, malmenant ses gonds et son verrou.

J'étais figée dans mon lit, ma respiration haletante, les larmes aux yeux. J'entendis un grognement, comme si ce qui secouait la porte faisait un énorme effort. Et puis, derrière le tremblement, j'entendis une voix chuchoter « Aurora ».

Mon estomac se retourna.

— Qui êtes-vous ? m'écriai-je.

— Aurora, murmura à nouveau la voix. Veux... Aurora.

— Allez-vous-en ! Vous ne pouvez pas entrer.

— Peux pas entrer, chantonna la voix, laissant échapper un léger soupir. Entrer, entrer !

Il y eut un bruit de grattement le long de la porte à côté du verrou, comme si on raclait le bois à la recherche d'un point faible.

Tu aurais dû répondre au téléphone, songeai-je. Elle vient te chercher parce que tu n'as pas répondu au téléphone.

— Je suis désolée, dis-je à la porte. Je suis désolée de ne pas avoir répondu.

Le bruit s'arrêta abruptement. C'était tout ? C'était tout ce que j'avais à...

Le grattement recommença, cette fois à la base du battant, comme si ce qui était dehors allait creuser un passage en dessous.

Je restai assise, fascinée, remarquant des détails étranges : le ciel passant du noir au bleu à l'approche de l'aurore, la douleur dans ma main causée par mes ongles qui s'y enfonçaient, la faille d'ombre sans fond sous la porte. À tout instant, « ça » allait entrer. Chaque muscle de mon corps était tendu, je pouvais à peine respirer.

Et puis en un instant, d'un claquement de doigts, ce fut fini. La porte s'immobilisa, les bruits s'évanouirent, et le silence retomba comme une lourde couverture. C'était comme si rien ne s'était passé.

Mais c'était réel. C'était réel.

Sous les couvertures, mon menton posé sur mes genoux, je trouvais ça de plus en plus difficile à croire. *Ce n'était pas possible. Les fantômes*

n'existent pas. Ce n'était pas possible.

Je dus m'assoupir car je fus réveillée par la sonnerie de mon téléphone, dans une chambre baignée de soleil.

Je m'en saisis aussi vite que possible.

— Allô ?

— Tu as passé une bonne soirée avec Grant ? demanda la voix de Bridgette.

Elle semblait à la fois guillerette et tendue, comme si elle était éveillée depuis des heures.

— J'ai passé une très bonne soirée avec Grant, répondis-je en copiant sa phrase. C'est un problème ? Pourquoi ?

— Non, ce n'est pas Grant le problème. Tu m'entends bien ?

— Oui, confirmai-je avec hésitation, me demandant où elle voulait en venir.

— Bien. Parce que cette fois je veux qu'il n'y ait aucune ambiguïté. Tu n'es pas censée parler à la police, à moins que ce ne soit complètement inévitable.

— Je sais ça.

— Alors pourquoi as-tu eu une conversation secrète dehors avec l'un d'eux hier soir ? Que lui as-tu dit ?

Elle m'avait vue avec N. Martinez. Cela expliquait le contrôle dans sa voix – elle croyait sûrement que je lui avais parlé de Stuart.

— Ce n'était rien. Ça ne te regarde pas.

— Je pensais qu'on avait déjà parlé de ça. Tout ce que tu dis, tout ce que tu fais nous regarde, Baine et moi.

— Ce n'était pas une conversation secrète. Et je ne lui ai rien raconté.

— Dans ce cas comment expliques-tu qu'il ait passé le reste de la soirée à interroger tout le monde sur ce qui avait bien pu te bouleverser, avant de commencer à poser des questions sur la fête d'il y a trois ans. Nous avons déjà perdu beaucoup de temps à répondre avec soin à ces questions-là. Personne ne veut avoir à le refaire.

Je fus frappée par l'expression « avec soin ».

— Tout le monde savait que j'étais bouleversée. Je n'ai rien dit sur la séance, ni sur Stuart. Et tu n'as pas à avoir peur que je lui parle à nouveau, je suis presque sûre que ça ne se reproduira pas, ajoutai-je.

— Pas presque sûre. Complètement sûre.

Son insistance semblait un peu extrême, mais à ce moment-là il ne me vint pas à l'esprit de la questionner.

— D'accord, complètement sûre.

— Bien. Baine et moi avons parlé de ces histoires de fantômes, et nous avons conclu que ça pourrait être une super distraction. Tant que les gens parleront du fantôme, ils ne remettront pas ton identité en question. La bonne attitude est d'être nonchalante à propos de l'appel, et de traiter de futurs appels potentiels comme une farce. C'est ce qu'Aurora aurait fait.

— OK, acquiesçai-je.

Je décidai de ne pas lui parler des mains grattant la porte. Dans la lumière du jour, cela semblait si... improbable. Comme un rêve étrange. Mais ça avait réellement eu lieu, n'est-ce pas ? Je lançai un regard à la pendule et vis qu'il était huit heures et demie passées.

— Mais je dois y aller.

— Où ça ?

— Coralee m'emmène au spa.

— Je n'ai pas donné mon accord.

— Althéa l'a fait, rétorquai-je joyeusement.

J'enfilai mes vêtements et j'étais en train de descendre l'escalier lorsque mon téléphone vibra de nouveau. CORALEE GOLD clignotait sur l'écran.

— Allô... commençai-je, mais elle ne me laissa même pas finir.

— Question : où es-tu quand tu n'es pas avec moi ?

— Tu joues aux devinettes maintenant ?

— Réponse : pas là où tu es censée être. Qu'est-ce qui te retient ?

Avant que je ne puisse réfléchir à une réponse, j'entendis des pas monter vers moi. Coralee était déjà là. Elle portait un pantalon de jogging orange avec un haut tube, un collier vert et or qu'elle aurait pu avoir volé dans le trésor d'un maharaja et un bracelet en or sur son biceps.

— Je sais que tu répètes pour ton audition au musée Grévin, mais on a des rushes à filmer.

Elle passa ma tenue en revue, me fit signe de tourner sur moi-même et me ramena dans ma chambre illico.

— Qu'est-ce... tentai-je de demander, mais elle leva la main comme un maestro exigeant le silence et marcha jusqu'à mon placard. Elle en sortit une robe tube bleu électrique et des sandales compensées orange.

— Cette robe, ces chaussures. Et ta veste d'hier, ordonna-t-elle en attrapant la veste cintrée noire sur le dos de la chaise où je l'avais laissée.

— Ou peut-être celle-là, ajouta-t-elle en tirant de mon placard un blouson en cuir marron.

— Je n'ai pas besoin de veste. Il fait trente degrés.

— Oui, alors tu vois, je sais que ça s'appelle YouTube, mais en fait c'est MeTube. Tu fais ce que je dis.

J'enfilai la robe et les chaussures et pris la veste à la main.

— Sexy, complimenta-t-elle en souriant. Très. Tu as de la chance que je n'aie pas peur d'être éclipsée. Allez, viens, on est en retard.

Je pris une seconde pour m'assurer qu'on ne voyait pas le mot de Baine dans l'encyclopédie où je l'avais caché après que Bridgette l'avait mentionné, ni les photos que j'y avais jointes. Coralee se pencha par la porte, faisant mine de taper un texte d'un doigt et dit :

— Question : quel est le son des majuscules ?

Je la fixai.

— Réponse : C'EST QUAND TU VEUX. Ramène-toi.

CHAPITRE TRENTE



— C'est ta nouvelle accroche ? lui demandai-je en traversant la cour.

Une Range Rover blanche était garée devant La Villa. Les initiales chromées CG à l'avant m'indiquèrent que c'était celle de Coralee.

— Je la teste.

Elle se passa du gloss et fit claquer ses lèvres.

— C'est un peu maladroit, mais en termes de détention l'originalité pourrait compenser.

Je l'observai utiliser l'appareil photo de son téléphone pour vérifier son maquillage.

— Tu es si intelligente. Pourquoi est-ce que tu fais semblant d'être bête ?

— Intervertis ces phrases, tu auras la réponse.

Huck se trouvait au volant de la Range Rover et Grant était assis avec lui à l'avant. Quand il se retourna pour me dire bonjour, je me sentis rougir. Il portait un tee-shirt gris vert moulant qui faisait ressortir les paillettes d'or dans ses yeux. Il y avait une ombre de barbe brune sur ses joues et ses yeux étaient cernés, trahissant notre escapade nocturne. Il était mignon, vraiment mignon, et je ne pouvais m'empêcher de penser à la façon dont je m'étais comportée la veille en croyant qu'il voulait m'embrasser alors qu'il était si évident que ce n'était pas le cas.

Salope stupide, dit la voix de Stuart dans ma tête. *Sale petite...*

— Alors il y a eu un changement de programme, annonça Coralee quand Huck démarra.

Grant tournait le dos à la route pour filmer Coralee avec un Caméscope.

— La vidéo de la séance a déjà vingt mille visiteurs.

— Vingt-deux mille, corrigea Huck.

Coralee fit la grimace assez longtemps pour que la caméra la capture en revenant sur elle.

— Huck, qu'est-ce que je t'ai déjà dit ? On ne parle pas hors champ.

— Mais je croyais qu'avec ton nouveau concept...

Coralee réfléchit un instant.

— Tu as raison.

— Quel nouveau concept ? demandai-je, et la caméra se tourna vers moi. Le film ping-pong ?

— Tu as fait mieux, commenta objectivement Coralee. J'ai décidé qu'on allait oublier la querelle et faire un truc du genre *Blair Witch*.

Elle prétendait s'adresser à moi mais fixait en fait la caméra, étrangement de trois quarts.

— Nous partons à la recherche du fantôme. Nous allons résoudre le mystère de ce qui est vraiment arrivé à Liza.

Les grattements autour de ma porte la nuit dernière me revinrent à l'esprit. Je ne voulais pas me rapprocher de Liza, j'étais déjà trop près à mon goût. Je la regardai droit dans les yeux.

— Nous savons ce qui est arrivé à Liza. Elle s'est suicidée. Il n'y a pas de fantôme. L'appel d'hier était juste une mauvaise farce.

— Si c'est vraiment ce que tu crois, alors tu ne verras pas d'inconvénient à ce que nous nous livrions à une petite expérience.

Son ton et son expression – ce que j'en voyais étant donné sa position bizarre – me rendaient nerveuse.

— Et ce sera quoi, mon rôle dans ton expérience ?

— Être présente et avoir l'air photogénique.

— Huck, tu veux bien arrêter la voiture ? demandai-je.

Coralee leva les yeux au ciel.

— D'accord. On va filmer l'endroit où le fantôme essayera le plus sûrement de te contacter. La pointe des Trois Amants. Là où on a trouvé le corps de Liza.

Hors champ, de son index à l'ongle orange et or, elle m'enjoignait frénétiquement à regarder la caméra au lieu de la fixer, elle.

— Mais n'importe qui pourrait y aller et faire semblant d'être un fantôme, ou m'appeler quand on sera là-bas.

— Oui, sauf que personne ne sait que nous nous y rendons excepté les gens présents dans cette voiture.

— Coralee a tweeté que nous allions petit-déjeuner chez Maria,

m'informa Huck avec un soupçon d'admiration dans la voix.

— J'ai dit que je prenais le gâteau au maïs et que tu prenais les gaufres, ajouta Coralee.

— Qu'est-ce que ça peut faire, ce qu'on ne mange pas vraiment pour notre faux petit déjeuner ?

— Plus tard, on verra si les ventes de l'un ou l'autre augmentent, et on pourra utiliser ça pour estimer notre popularité respective. Étude de marché.

Avant que je puisse trouver quoi répondre à ça, elle continua.

— Puisque personne ne sait que nous nous rendons à la pointe des Trois Amants, si le fantôme de Liza se montre, ça prouve qu'elle est réelle. Et qu'elle te hante vraiment.

— Et si elle ne vient pas ?

Coralee haussa les épaules.

— Alors c'est probablement une farce, nous passons du format *Blair Witch* au format *Les Experts* et démasquons le coupable. Dans les deux cas, ce sera du grand YT.

— YT pour YouTube, expliqua Grant de derrière la caméra.

Nos yeux se trouvèrent pour la première fois ce matin-là et mon cœur fit un bond. Puis il détourna vite le regard et le nœud dans mon estomac se resserra.

Arrête de faire l'idiote, me dis-je. Tu ne l'intéresses pas du tout. Comment le pourrais-tu ? Tu es une...

— Mais j'ai le pressentiment qu'elle va se montrer, affirma Coralee, interrompant mes pensées.

— Qui... Je veux dire : pourquoi ?

— Tu verras, dit-elle avec un sourire rusé, presque dangereux.

Coralee passa le reste du trajet à discuter les angles de caméra et les différentes approches avec son équipe, et mon esprit continua ses allers-retours entre l'anxiété dans mon ventre et la façon dont je m'étais ridiculisée avec Grant.

Le parking du chemin menant à la pointe des Trois Amants était vide quand nous nous garâmes, Huck décida donc de nous équiper sur place. Pendant qu'il posait le micro de Coralee, je m'appuyai contre la Range Rover et regardai la brise faire voler la poussière rouge, la rassemblant en dunes qui floutaient les contours du parking, comme l'océan rencontrant la plage. Grant contourna la voiture et s'installa à

côté de moi.

Je penchai la tête, lui lançant un regard de côté. Il me fit un sourire timide et dit :

— Ça te convient, tout ça ?

Je baissai les yeux, étudiant les lignes de poussière couleur rouge qui teintaient déjà mes pieds et l'avant de ses PF Flyers bleu marine.

— Oui, ça va. Quoi de plus fun que de visiter l'endroit où votre meilleure amie a sauté vers la mort ?

Les mots étaient sortis de ma bouche sans que j'y réfléchisse vraiment. C'était de plus en plus facile d'être Aurora.

Grant croisa les bras sur sa poitrine, me permettant d'admirer ses muscles sous son tee-shirt gris.

— Waouh, quand tu le dis comme ça, ça a vraiment l'air génial.

Il y eut un moment de silence. Nous l'interrompîmes au même moment. Il lança « Je voulais m'excuser pour hier soir, je... » à l'instant où je tentai un « Je suis vraiment désolée pour hier soir... ».

Nous nous tûmes tous deux et éclatâmes de rire. Nos yeux se rencontrèrent et je fus transportée la nuit précédente, quand l'air était empli de possibilités et que j'avais cru qu'il allait m'embrasser. J'arrêtai de respirer et mes genoux tremblèrent.

— Est-ce que la blague vaut le coup qu'on la filme ? demanda Coralee en nous rejoignant.

Elle avait l'air remontée, tendue mais plus excitée que d'habitude.

— Non, nous répondîmes à l'unisson.

— Alors va te faire équiper, qu'on puisse commencer.

Une fois que ce fut fait, Huck partit devant installer son équipement, et Coralee et moi le suivîmes, Grant nous filmant de derrière. Le chemin était couvert d'un mélange de gravier et de poussière rouge qui volait autour de nos pieds en recouvrant tout d'un voile écarlate. C'était une pente douce et elle aurait été facile à gravir en baskets, mais les sandales compensées que Coralee m'avait choisies n'étaient pas idéales. Au moins, le fait de me concentrer pour essayer de ne pas tomber me distrayait du sentiment croissant que je n'aurais pas dû être là.

Les fantômes n'existaient pas, je le savais. L'expérience de Coralee n'allait rien donner.

N'est-ce pas ?

Coralee jacassait sans cesse, presque une parodie d'elle-même. Mais au fur et à mesure que nous montions, elle devint plus sombre et silencieuse, et ne parla qu'une fois durant les deux dernières minutes, pour indiquer un raccourci. Au début je crus que c'était un numéro pour la caméra, mais en regardant derrière moi je ne voyais même plus Grant. L'inquiétude de ma compagne nourrit la mienne et, lorsque nous arrivâmes finalement au sommet, mon cœur battait la chamade.

Le haut de la colline nous prit par surprise, au détour d'un virage. Un instant nous passions entre deux rochers rouges qui avaient été découpés pour élargir le chemin. L'instant d'après nous étions en plein air au bord du précipice. Des roches pointues, ocre, pointaient de tous les côtés autour de nous. La pointe des Trois Amants elle-même était plate et lisse, comme un plateau suspendu au-dessus du profond canyon. Il y avait plus de vent ici qu'en bas. De l'air frais montait des ombres couleur lavande, protégées du soleil à cette heure matinale.

C'était exactement pareil que sur les photos de la police, sauf qu'à présent il n'y avait personne. Et quand, sur les images, seuls des rochers marquaient le chemin de la chute de Liza – je me souvenais du commentaire de l'inspecteur Ainslie « Elle a dû heurter le mur ici... avant de rebondir et de rouler le reste du chemin » – à présent des centaines de fleurs blanches charnues traçaient la voie. Elles descendaient comme une cascade depuis nos pieds jusqu'au bas de la vallée. C'était une vision extraordinaire, d'un autre monde.

— On les appelle « fleurs de fantômes », m'informa Coralee comme si elle lisait dans mes pensées.

Sa voix semblait faible et sinistre ici.

— Personne ne sait pourquoi elles poussent à certains endroits, mais on dit qu'elles marquent les lieux où les âmes des morts errent sans repos.

À présent elle ne regardait plus la caméra, mais me fixait intensément.

— C'est pour ça que je pense qu'elle viendra. Elle ne repose pas en paix. Elle a attendu.

CHAPITRE TRENTE ET UN



Un frisson s'enroula autour de ma colonne vertébrale comme des doigts minces et collants. Je m'éclaircis la gorge.

— Elle a attendu ?

Au lieu de répondre, Coralee demanda :

— Ton téléphone est allumé ?

Il l'était, mais Huck avait oublié le micro pour le téléphone, il courut donc le chercher pendant que Coralee, Grant et moi contemplions le canyon. Je ne savais pas si c'était l'endroit ou la raison pour laquelle nous y étions, mais le silence était palpable. Comme riche de promesses.

— Tu es là, Liza ? lança Coralee sans prévenir, me faisant sursauter. Tu m'entends ?

Elle parlait comme une mère à un enfant perdu.

— Je t'ai amené Aurora. Ro-ro.

Le silence, profond, lui répondit.

— Liza, si tu es là, fais-nous un signe s'il te plaît, continua Coralee.

Son ton était plus sincère que je ne m'y attendais, ce qui me surprit. Bridgette n'avait-elle pas dit que Liza et elle se détestaient ?

— S'il te plaît, Liza. Nous voulons t'aider. Nous voulons t'apaiser.

Silence.

— Vérifie ton téléphone, aboya Coralee.

— Je viens de le regarder, il n'a pas sonné... commençai-je, mais elle m'interrompit.

— Vérifie.

Rien de nouveau.

— Essaye, insista Coralee. Essaye de l'appeler.

— Liza, c'est moi, Aurora, tentai-je. On s'est parlé au téléphone hier soir...

J'entendis un rire étouffé venant de là où se tenait Grant, et je dus bien admettre que j'avais l'air ridicule. Mais l'expression de Coralee était complètement sérieuse ; je poursuivis donc.

— J'espérais qu'on pourrait continuer notre conversation. J'ai tant de choses à te demander. Tant de choses que j'aimerais savoir. Si tu peux trouver un moyen de me recontacter, tu as mon numéro ou...

Ou quoi ? pensai-je. *Sens-toi libre de me hanter ?* Cette idée me parut hilarante et j'étouffai moi aussi un gloussement. Je ne l'avais pas rattrapé assez vite.

— C'est une blague pour toi ? demanda soudain Coralee. Ta meilleure amie est morte et tu traites ça comme une grosse blague ?

— Coralee, on est au bord d'un gouffre, parlant toutes seules, attendant qu'un fantôme apparaisse. Admets que c'est drôle.

— Pas du tout.

— Il n'y a personne ici. Personne ne va venir. Les fantômes n'existent pas, dis-je doucement.

— Ils existent ! Bien sûr qu'ils existent ! Elle sera là. Elle viendra. Elle viendra pour toi.

Ses yeux brillaient, presque fiévreux.

— Pourquoi cela te tient-il tant à cœur ? Je croyais que vous n'étiez même pas amies.

Pourtant banale, la question sembla la secouer. C'était comme si un masque était levé, ou peut-être remis. Son expression fiévreuse et sérieuse disparut presque instantanément, remplacée par un visage contrôlé et prêt pour les caméras.

— L'émission me tient à cœur, dit-elle. Et bien sûr, Liza aussi. J'ai à cœur de découvrir la vérité sur ce qui lui est arrivé.

Le changement était si rapide et si total qu'il en était *presque* convaincant.

— Et si nous connaissions déjà la vérité ? Qu'elle s'est suicidée ?

— Je n'y crois pas. Est-ce que le fait d'être ici te rappelle quelque chose ?

— Je ne suis jamais venue ici.

— Comment le sais-tu ? Je croyais que tu ne te souvenais de rien.

Son ton était légèrement mordant.

— C'est vrai, répondis-je en m'efforçant de ne pas laisser paraître

ma nervosité. Mais je... j'en suis sûre. Cet endroit ne m'est pas familier.

— Je crois que tu mens, accusa Coralee.

Aurora prit le relais à ce moment-là. Je ris et m'exclamai :

— Tu es folle. Écoute, c'était sympa. Mais il est assez clair qu'aucun fantôme ne va se pointer, alors je vais m'en aller.

Tandis que je me dirigeai vers le chemin, mon téléphone sonna.

NUMÉRO INCONNU

Je me figeai et me retournai. Coralee me fixa. Je la fixai.

— Réponds, m'enjoignit-elle d'une voix tremblante.

J'inspirai profondément.

— Allô ?

— Où es-tu ? demanda la voix de Bridgette. Tu n'es pas au spa comme tu me l'avais dit, et tu n'es pas chez Maria comme tu l'as écrit sur Twitter.

Je suppose que je n'aurais pas dû être surprise que Bridgette me tienne à l'œil, mais je l'étais.

— Comme c'est gentil de ta part de t'intéresser à mon bien-être. Avant de dire un mot de plus, tu devrais savoir que cet appel est enregistré.

Je mis une main sur le combiné et m'adressai à Coralee.

— C'est Bridgette. Retrouve-moi en bas.

Je commençai à descendre avant qu'elle puisse protester.

— De quoi parles-tu ? Comment cet appel peut-il être enregistré ?

Mon sens de l'équilibre était mis à rude épreuve par les sandales compensées. Je glissai et vacillai sur le chemin, faisant voler les graviers et la poussière rouge autour de moi.

— Je suis avec Coralee à la pointe des Trois Amants, en train de filmer. Nous attendions de voir si le fantôme allait apparaître.

Il y eut un silence trop long pour être naturel. J'imaginai Bridgette composant et jetant commentaire après commentaire.

— Est-ce que le fantôme est apparu ? finit-elle par demander.

— Non, aucun signe spectral.

Je titubai le long du chemin vers le bas de la piste, qui était plate

jusqu'au parking, Dieu merci. Seule une brise légère subsistait après le vent du sommet, à peine assez pour soulager du soleil brûlant.

— Où vas-tu après et quand seras-tu à la maison ? demanda Bridgette.

Je me sentais comme une marionnette contrôlée par un enfant nerveux – genoux dégingandés et coudes anguleux – alors que j'essayai de retirer ma veste sans me casser la figure tout en parlant au téléphone. Devant moi se dressait le panneau marquant l'entrée du parking toujours vide.

— Je ne sais pas quand je serai de retour. Je pense...

J'oubliai ce que j'allais dire, et le téléphone me tomba des mains. À l'arrière du panneau, en lettres rouges poussiéreuses, quelqu'un avait écrit « MÉFIE-TOI, RO-RO ».

J'entendais la voix de Bridgette mais elle semblait venir de très loin, n'avoir aucune importance. Le message exigeait toute ma concentration. Comme un scientifique découvrant une nouvelle espèce et voulant s'assurer de sa réalité, je tendis la main pour toucher le premier R de Ro-Ro. Il disparut immédiatement en poussière sous mes doigts.

Je te montrerai ton effroi dans une poignée de poussière.

S'il est si fragile, le message ne peut pas être là depuis longtemps, me dis-je. Il n'aurait pas pu durer. Ce qui signifiait que quelqu'un était venu ici pendant que nous étions à la pointe des Trois Amants. Quelqu'un – mais personne ne savait que nous étions ici – était venu écrire ça – nous n'avions entendu aucune voiture – et il y avait une explication rationnelle – Huck était redescendu et ne l'avait pas vu. C'était forcément une farce, une blague...

Et là, sous mes yeux, le R se mit à se réécrire tout seul.

Non, pensai-je. Ce n'est pas possible. Je regardai, fascinée, le R que j'avais effacé se rematérialiser centimètre par centimètre.

— Liza, murmurai-je. Es-tu là ?

Une brise me caressa la joue, et j'entendis une plainte sourde suivie d'un hurlement à crever les tympans.

CHAPITRE TRENTE-DEUX



Je crus d'abord que c'était moi qui avais crié, mais en réalité c'était Coralee. J'étais si absorbée par le panneau que je n'avais pas réalisé qu'elle m'avait rejointe avec son équipe.

— Vous avez vu ça ? leur demanda-t-elle, frénétique. Tu as filmé ça, la lettre écrite par une main invisible ?

Grant secoua la tête.

— On était trop loin et c'était...

— Refais-le. Il faut qu'on le refasse, s'écria-t-elle, paniquée.

Elle me regarda.

— Fais que ça recommence.

— Je ne sais pas...

Sans attendre, Coralee tendit la main et effaça le M, avant de faire un pas en arrière.

Rien ne se passa. Il resta effacé.

Puis, devant nous, chaque lettre se désintégra à son tour, comme si quelqu'un que nous ne pouvions voir les gommait, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien du message.

— Elle a dû partir. Elle était là et à présent elle est partie, dit Coralee d'une voix agüe.

Elle se tourna vers moi et pointa un doigt vers ma poitrine.

— Elle a fait ça pour *toi*.

Son ton était mi-accusateur, mi-incrédule. Elle avait l'air bouleversée.

— Peut-être qu'elle avait juste assez de temps pour ça, offris-je pour l'apaiser. Peut-être que son pouvoir est limité.

— C'est vrai, acquiesça Coralee, plus pour elle-même que pour nous. Ça doit être ça. Et l'important c'est que maintenant nous avons une preuve. Une preuve que ce fantôme existe.

Elle s'interrompit comme si elle réalisait ce qu'elle venait de dire.

— Nous avons réussi. Nous avons une preuve.

Le son de sirènes qui nous parvint alors l'égaya encore plus.

— C'est le moment où les autorités essayent de tout faire disparaître. Grant, fais en sorte d'enregistrer chaque mot.

— Je vais partir, prévins-je.

— Mais bien sûr, railla Coralee, de retour dans ses baskets habituelles. Tu ne vas nulle part. Tu es un témoin privilégié. Tu étais la première ici.

Coralee avait raison : je n'avais aucune chance d'éviter les questions. Au moins un avertissement comme celui-là devrait faire en sorte que la police arrête de soupçonner Aurora d'avoir tué Liza.

Ou du moins c'est ce que je pensais.

L'inspecteur Ainslie arriva la première sur les lieux, accompagnée de N. Martinez. Ils interrogèrent Grant, Coralee et Huck, mais pas moi.

— J'interrogerai Aurora chez elle, avec son avocat et le reste de la famille Silverton, expliqua l'inspecteur Ainslie.

Le regard que lui lança N. Martinez me fit penser qu'ils n'allaient pas seulement me demander de raconter ce que j'avais vu.

Je me tins à côté de la Ford Sedan rouge bordeaux et observai l'équipe de médecine légale s'affairer autour du panneau et de ses alentours. Je savais qu'il faisait chaud car tout le monde portait des manches courtes, mais j'étais gelée. Je n'arrêtais pas de repasser ce que j'avais vu dans mon esprit, d'abord la lettre R s'écrivant toute seule, puis la façon dont toutes les lettres s'étaient évanouies, ne laissant aucune trace, un instant plus tard.

MÉFIE-TOI, RO-RO. De quoi ? voulais-je savoir. De qui ?

L'inspecteur Ainslie parlait à Huck pendant que N. Martinez interrogeait Coralee. Je me surpris à me demander s'il la trouvait jolie, si elle était son genre. Elle n'arrêtait pas de faire des signes discrets à Grant pour qu'il filme, et N. Martinez lui disait toutes les deux phrases d'éteindre la caméra. Mais il avait l'air plus amusé qu'énervé et quand je le vis ravalier un rire involontaire, je sentis une puissante pointe de jalousie pure.

Idiote, me dis-je.

J'essayai d'évaluer sa réaction au doigt que Coralee avait posé sur son genou quand je levai la tête et vit Grant approcher.

— C'est sympa de voir que certaines choses ne changent pas,

commenta-t-il.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— On ne s'ennuyait jamais avec toi avant, et ce n'est toujours pas le cas aujourd'hui. Bien sûr, c'est le premier fantôme.

— J'aime faire en sorte que la vie soit...

Avant que je puisse finir ma phrase il fit une chose incroyable. Il m'attira à lui et posa sa bouche douce, sucrée et chaude sur la mienne.

Je soupirai.

Il mit sa main derrière ma tête et la pencha en arrière, embrassa les commissures de mes lèvres, puis glissa doucement sa langue entre elles. Le bout de ma langue trouva la sienne, et alors qu'il intensifiait le baiser je mordillai sa lèvre inférieure.

Il émit un grognement rauque qui me fit frissonner et me serra contre sa poitrine, ma tête sous son menton.

— J'aurais dû faire ça hier soir, dit-il.

— Je pensais que tu ne voulais pas. Parce que tu pensais que j'étais...

— Parce que je pensais que tu étais merveilleuse, m'interrompit-il, tendant le cou pour amener ses lèvres près de mon oreille. J'ai toujours pensé ça. Et j'ai toujours été intimidé.

Il se recula un peu pour me regarder dans les yeux.

— Je t'ai perdue une fois. Je ne veux pas te reperdre.

Pendant un moment je me perdis dans ses yeux, son baiser, ses mots. Puis je fus assaillie de culpabilité : je n'étais pas celle à qui il parlait. Je n'étais pas la personne pour laquelle il éprouvait tout ça ; ce n'était pas moi qu'il trouvait merveilleuse. Ce n'était pas juste de le laisser croire le contraire.

Surtout que, lorsqu'il m'avait embrassée, ce n'était pas lui que j'avais imaginé non plus en fermant les yeux.

— Ton cœur bat vite, remarqua-t-il.

— Oui. Ça... ça fait longtemps qu'on ne m'a pas embrassée.

Du coin de l'œil je vis l'inspecteur Ainslie approcher. Ce qui signifiait que N. Martinez ne devait pas être loin.

Je m'extirpai des bras de Grant.

— Je crois que mon chauffeur est là, m'excusai-je en indiquant la police.

— Oui, je devrais repartir avec la patronne. Je t'appelle plus tard.

— Ce serait super.

Il me fit un petit salut et tourna les talons, juste au moment où je me retrouvai nez à nez avec N. Martinez en me retournant.

Il ne dit pas un mot et se contenta d'ouvrir la porte de la voiture pour moi. J'avais l'impression de lui devoir une explication pour quelque chose, mais je ne savais pas pour quoi. Ni pourquoi. Dieu, qu'il était énervant.

— Merci, dis-je en entrant dans la voiture.

— Puisque nous ne sommes pas censés te parler sans la présence d'un avocat, ce serait mieux que tu ne dises rien, conseilla-t-il.

— Oui, OK. C'est juste...

Il me regarda, curieux, comme s'il se demandait pourquoi je ne comprenais pas une règle simple. Je hochai la tête en serrant les dents et fermai la portière.

En arrivant à la Villa Silverton, toute La Famille nous attendait dans la salle à manger. L'oncle Thom se tenait à une extrémité, trois chaises vides à côté de lui. L'inspecteur Ainslie et moi nous assîmes, mais N. Martinez se posta debout contre le mur dans mon dos.

Les premières questions étaient justifiées.

— Que faisiez-vous à la pointe des Trois Amants ?

— Après la séance, Coralee s'est mise dans la tête que le fantôme était réel. Elle voulait voir si nous pouvions le faire apparaître.

— Croyais-tu à la réalité du fantôme ?

— Pas à ce moment-là.

L'inspecteur pencha la tête sur le côté.

— Et maintenant ?

Je parlai sans réfléchir, plus honnêtement que je ne l'avais prévu.

— Je ne sais pas quoi penser. J'ai vu le message sur le panneau. Il n'y avait personne autour et personne n'aurait pu l'écrire. Et quand j'en ai effacé un morceau, il est revenu tout de suite. Comme si...

Je déglutis.

— Comme s'il était tracé par quelqu'un d'invisible. Comment est-ce possible ?

— Notre labo trouvera la réponse à cela, bien sûr, mais ça irait plus

vite si tu nous disais simplement ce que tu as fait.

Je la fixai silencieusement, essayant de comprendre ce qu'elle venait de dire. Heureusement, oncle Thom intervint :

— Que suggérez-vous ?

— Que votre nièce a écrit le message elle-même avant d'encourager Coralee Gold à le détruire, répondit platement l'inspecteur.

— Mais je ne l'ai pas écrit, protestai-je en me levant à moitié. Comment aurais-je pu ? *Quand* aurais-je pu ?

Je sentis la main d'oncle Thom sur mon poignet, m'enjoignant à me rasseoir.

— Et je n'ai certainement pas encouragé Coralee à détruire une preuve.

— Sur la vidéo, on la voit te demander de le faire, et tu refuses.

— Je ne refusais pas, j'étais juste... sous le choc. Ça s'est passé si vite.

Je fis un geste suppliant.

— Et je n'ai jamais pensé qu'elle détruisait quoi que ce soit. La première fois que j'ai effacé une lettre, elle est revenue.

— Lorsque tu étais toute seule.

— Oui, mais Coralee, Grant et Huck l'ont tous vu.

L'inspecteur serra les lèvres.

— Ils *pensent* l'avoir vu. Ils ne sont pas sûrs. Ils étaient loin.

Elle consulta ses notes.

— Combien d'avance avais-tu sur les autres en descendant ?

J'y réfléchis.

— J'étais au téléphone, je ne suis pas sûre. Peut-être deux minutes.

— Si l'on en croit le film de M. Villa, tu avais presque cinq minutes d'avance sur eux.

— OK, dis-je en haussant les épaules. Cinq alors.

— C'était amplement suffisant pour écrire le message toi-même. Puisque tu étais la première en bas.

— Je suppose mais... je ne comprends toujours pas. Pourquoi ferais-je une chose pareille ? M'avertir moi-même ?

— Pour donner l'illusion d'être en danger.

— Peut-être que je suis vraiment en danger, dis-je d'une voix étranglée en considérant pour la première fois cette possibilité.

L'inspecteur Ainslie sourit.

— Bien sûr, c'est l'alternative. Et la raison pour laquelle je voudrais te proposer une protection policière vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

L'idée me remplit d'une sensation de sécurité absolue. Si j'avais une protection permanente, il n'y aurait plus de doigts grattant la porte, plus de faux fantômes, plus...

J'entendis Bridgette étouffer une exclamation et réalisai que c'était impossible. À côté d'elle, Althéa éclata de rire.

— Absurde. Elle n'a pas besoin de la police. Ça ne ferait qu'encourager le coupable. La Famille s'occupera d'elle.

L'inspecteur Ainslie fit un sourire crispé et hocha la tête ; j'eus l'impression que cette réaction ne la surprenait pas. Cela sembla même renforcer sa détermination.

— Bien sûr. La Famille prend toujours soin des siens, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ? gronda Bridger. Est-ce que vous... commença-t-il, avant de s'interrompre sur un regard de Margie.

— Simplement que les Silverton sont un modèle d'autonomie et de travail d'équipe, commenta Ainslie.

— Je dois avouer que je pense que c'est une erreur, lança tante Claire à la cantonade. S'il y a vraiment un fou ayant pris Aurora pour cible et que nous refusons que la police la protège...

J'étais surprise que, d'eux tous, ce soit tante Claire qui insiste sur ma sécurité, jusqu'à ce qu'elle ajoute :

— Je veux dire, les gens pourraient penser que La Famille est bien froide.

Oncle Thom lui sourit.

— Je ne pense pas que nous devions nous inquiéter ma chère. Je suis sûr que si nous arrêtons de remuer cette vieille histoire, le « fantôme » disparaîtra.

L'inspecteur Ainslie lui sourit tristement.

— C'est pour cette raison que j'ai exigé votre présence à tous. Je vous ai dit il y a trois ans que je ne croyais pas qu'Elizabeth Lawson se soit suicidée, et je n'ai pas changé d'avis. Je voulais vous voir pour

vous répéter que je ne m'arrêterai pas avant d'avoir découvert la vérité et amené ses meurtriers devant la justice. Qui qu'ils soient, et quelles que soient leurs connections. Je ne tolérerai aucune obstruction ou manipulation.

Elle me regarda en prononçant « manipulation » et quelque chose dans son expression me fit me sentir coupable bien que je n'aie rien fait de mal.

— Bien sûr, nous ne pouvons pas attendre de vous de vous voir lâcher une affaire si en vue, qui pourrait mettre votre nom dans les journaux, coupa Althéa.

Elle bâilla ostensiblement.

— C'est l'heure de ma sieste. Je crois que nous en avons fini ici. Mme March, raccompagnez la police à l'entrée.

En partant, N. Martinez entra dans mon champ de vision. Il me lança un coup d'œil rapide, interrogateur, qui semblait demander si j'étais vraiment d'accord avec tout ça, mais je fis semblant de ne pas le voir. Bridgette m'observait ; je n'avais pas le choix.

Je me demandai si Althéa avait raison, si c'était l'enquête de la police qui inspirait le faux fantôme.

Mais comment cela expliquait-il les mains grattant ma porte la nuit précédente ?

Althéa congédia le reste de La Famille après le départ de la police, leur rappelant que nous devons dîner au club de golf ce soir-là, avant de se retirer dans sa chambre pour une sieste. Je me rendis dans la mienne, tentant de penser à tout sauf aux fantômes.

CHAPITRE TRENTE-TROIS



Je m'attendais à ce qu'Althéa suggère à nouveau une partie de cartes en roulant vers le club, mais au lieu de ça elle regardait le paysage en chantonnant doucement. À un moment elle se tourna vers moi et demanda :

— Pourquoi ne portes-tu jamais le bracelet d'émeraudes que je t'ai offert ?

— Je ne sais pas, répondis-je.

Il n'y avait pas eu de cours sur des bracelets en émeraudes à l'Aurora Academy.

Arthur s'éclaircit la gorge.

— Le bracelet d'émeraudes était pour Sadie, intervint-il.

— Je sais bien, lui répondit Althéa. Bien sûr que je le sais. Et c'est Aurora. Sa fille. Je ne suis pas folle. Je pensais que peut-être Sadie le lui avait laissé.

— Autant pour moi, s'excusa Arthur.

— Oui. Mêl-toi de tes affaires, répliqua sèchement Althéa.

Mais elle avait l'air un peu effrayée. Elle me prit la main et la tint le reste du trajet, que nous passâmes en silence.

Le temps que nous arrivions au club de golf, Althéa semblait de nouveau totalement maîtresse d'elle-même. Le club était un bâtiment bas en pierre rouge avec un stand de putt d'un côté et le green de l'autre, s'étendant jusqu'au bord du canyon. Il était construit dans les collines. Tucson scintillait dans le bassin en contrebas et les rochers s'élevaient derrière nous.

Il était moderne à l'extérieur mais vieillot à l'intérieur avec des tapis vert foncé ornés de motifs en cachemire couleur pêche, entourés de lambris en bois. Althéa réquisitionna immédiatement un grand fauteuil et un grand scotch, et me fit signe de me tenir debout derrière elle.

L'heure du cocktail aurait pu donner lieu à une étude des différentes variétés de salutations hypocrites, pensai-je. Il y avait l'accolade d'un bras, la tape dans le dos, l'étreinte trop serrée, la bise, la poignée de

doigts polie, le « Tu as l'air de te réintégrer splendidement » et le plus réservé « Ta famille doit être si heureuse de t'avoir retrouvée, ma chère ». Je reçu une tape sur la tête du procureur général, des signes de tête polis d'un juge et du chef de la police, et les salutations chaleureuses du gouverneur, transmises par sa secrétaire. Les gens semblaient se demander s'ils devaient me traiter comme un pèlerin de retour avec un air de sainteté, ou comme quelque chose d'abîmé, de légèrement suspect et de sale. J'avais l'impression qu'aucun de ces gens n'avaient vraiment aimé Aurora et que leur intérêt dans son retour était presque lubrique.

Un gars grand comme un mât, dans un costume de lin blanc, une chemise couleur curry, des mocassins crème à la mode italienne et des Ray-ban classiques, entra nonchalamment. Même s'il n'avait pas été le mieux habillé et le seul non-Blanc de la pièce, Roscoe Kim se serait démarqué par la réelle popularité avec laquelle il fut accueilli. Mais lorsqu'il m'aperçut il s'extirpa de la masse d'amis apparemment sincères lui tapant dans le dos, enleva ses lunettes, s'exclama « Chaton ! » et traversa la pièce en deux enjambées pour m'envelopper de ses longs membres.

La description du bristol de Bridgette était si courte – [20 ans, deux classes au-dessus d'Aurora au lycée, gay, 18 000 000 \$ (ou plus)] – que j'avais supposé qu'ils n'étaient pas amis, mais je réalisai à présent qu'il était impossible de réduire Roscoe à une carte.

Il posa un long bras sur mes épaules, lança un « Continuez sans nous » à la cantonade et m'entraîna vers la terrasse à l'arrière du terrain de golf. Le soleil couchant teintait tout d'un or léger et créait des flaques couleur beurre frais entre les longues ombres bleutées des collines. Il me fit tourner sur moi-même à deux mètres de lui pour me regarder. Il inspira comme s'il se préparait à sortir une remarque bien sentie, ouvrit la bouche...

Et fondit en larmes.

— J'avais préparé des dizaines de bonnes répliques, mais tout ce que j'ai envie de dire c'est « Va te faire foutre, Aurora » pour être partie comme ça, avant de te prendre dans mes bras et te dire à quel point tu nous as manqué.

— Les deux sont justes, reconnus-je.

Il sortit un mouchoir de la poche de son costume et s'essuya les yeux.

— Il était censé être décoratif, râla-t-il avant de le fourrer dans sa poche. Je t'enverrai la note du pressing.

J'éclatai de rire.

— Comment vas-tu ?

— Oh ! super, tu sais. Mes parents m'ont déshérité quand j'ai fait mon coming-out mais m'ont ré-hérité quand ma sœur s'est mariée pour montrer aux beaux-parents que notre famille était capable de produire des garçons. La routine. Et toi, qu'as-tu fait tout ce temps ?

J'eus le désir fou de me confier à lui, de lui raconter toute la vérité. Je ne sais pas si c'était Roscoe lui-même, ou le fait que l'effort à fournir pour me souvenir de toutes mes vies, de tous mes mensonges, devenait trop épuisant.

Il m'évita d'avoir à mentir en ajoutant :

— Ne réponds pas. Je ne veux probablement pas savoir.

Il se pencha plus près.

— C'était torride ?

Je repensai à quelques endroits où j'avais dormi.

— Absolument.

Il passa un bras autour de moi, m'attira à lui, et nous contemplâmes le terrain de golf, debout côte à côte.

— Ah ! la nature, commenta-t-il.

Il me lâcha pour fouiller dans sa poche, dont il sortit une cigarette roulée.

— Tu fumes ?

Je secouai la tête.

— Tu ne t'y es jamais vraiment mise.

Il l'alluma, et je réalisai que c'était un joint. Il fumait un joint au milieu du club de golf, la moitié de la bonne société de Tucson derrière nous. Il prit une longue bouffée, la garda, puis expira en chassant la fumée d'un geste calculé.

— Tu te souviens quand on faisait du vélo la nuit sur le terrain ? Dieu, c'était complètement barge. Noir total, je suis assis sur ton guidon et tu n'as pas la moindre idée d'où tu vas.

— Terrifiant, acquiesçai-je, car ça avait l'air de l'être.

— Mais euphorisant aussi.

Il prit une autre bouffée, l'exhala.

— Et tu étais un démon. Tu pouvais monter n'importe quel animal.

Tu te souviens de cette jument cinglée que mes parents avaient achetée juste avant ton départ ?

Je secouai la tête.

— Deux mètres de haut et en mode « Pas de quartier ! ». Ils l'ont appelée Medusa car les dresseurs étaient figés de peur. Quand tu es venue à la maison, tu as avancé vers elle comme si c'était tout naturel, vous avez eu une petite conversation, et tu l'as montée. Personne d'autre ne pouvait faire ça. Nous avons dû la séparer du reste du troupeau parce qu'elle était trop sauvage.

— Je ne monte plus.

Il me lança un regard inquisiteur.

— Tu es bien sûre d'être Aurora Silverton ?

— Non, répondis-je.

Dire ce mot, dire une vérité, me rendit euphorique.

Il contempla le joint à moitié fini entre ses doigts comme s'il le voyait pour la première fois, puis l'écrasa contre sa paume. Il secoua la tête.

— Je suppose que nous avons tous notre propre façon de nous autodétruire.

Je sentis une odeur de chair grillée.

— Ça va ?

— Moi ? Bien sûr.

Je le vis glisser le reste du joint dans sa poche et aperçu une paume couverte de marques de brûlures. Il dit :

— Liza doit te manquer.

Je me dérobai.

— J'ai toujours du mal à le croire.

— Qu'elle soit morte, ou qu'elle se soit tuée ? demanda-t-il d'un ton brusque.

— Les deux, je suppose. Pourquoi ?

Il secoua la tête et contempla le parcours de golf.

— Je n'ai jamais pu décider si c'était complètement logique ou pas du tout. Soupçonnais-tu qu'elle allait faire ça ?

Je secouai la tête.

— Et toi ?

— Non. J'aurais dit que c'était impossible. Franchement... c'est plutôt toi que j'aurais imaginé faire un truc pareil. Surtout après ce que j'avais vu ce matin-là.

— Ce matin-là ? Pourquoi ?

— Tu te souviens du mec avec qui je sortais, Ox ?

— Ne me dis pas que tu es sorti avec un mec nommé Ox.

— C'est un nom très courant dans les pays slaves, protesta-t-il. Enfin bref, il était le voisin de Liza, et sa chambre donnait sur son jardin. C'était une famille étrange. Enfin, tu dois le savoir, tu étais sa meilleure amie.

— J'aimerais pouvoir me rappeler. Je...

— Liza était définitivement la plus normale. Je ne voyais pas souvent la grande parce qu'elle était à l'université, mais la petite semblait tout droit sortie de la famille Adams, pâle, les cheveux gras, toujours le nez dans un livre, même quand elle marchait dans la maison. Son père avait sans cesse l'air troublé et de mauvaise humeur. Et il se garait toujours dans l'allée, jamais dans son garage. Ox et moi en parlions beaucoup, tu sais, comme tu parles de tes voisins, en inventant des théories foldingues. Surtout quand nous avons réalisé que le garage avait une double isolation, son propre système de refroidissement et une alarme haut de gamme.

— Vous avez découvert tout ça juste en regardant par la fenêtre ?

Il sourit.

— Nous avons fouiné.

— Alors, qu'est-ce qu'il y avait là-dedans ?

— Nous avons imaginé un donjon sado-maso, un harem, un laboratoire pour créer des espèces mutantes, une tarentule géante, la table où il démembrait les victimes de sa rage lubrique, un cellier... toutes les choses évidentes. Mais la vérité était encore plus bizarre.

Je ravalai mon appréhension grandissante et le son sembla étrangement fort dans le patio silencieux.

— Quoi ?

— Des disques.

Je laissai échapper un rire involontaire. Je m'attendais à quelque chose de bien pire.

— Des disques ?

— Des vinyles. Peut-être dix mille, tous dans leur pochette d'origine et recouverts de plastique.

Il s'interrompt, comme pour rassembler tous les morceaux de l'histoire.

— Il est environ trois heures du matin, je suis en train de me rouler un joint ou un truc du genre. Et j'entends ce bruit à côté. Je regarde en bas et vois Liza qui sort des caisses et des caisses de disques du garage de son père. Tu me suis ?

Je hochai la tête et il continua :

— Quand elle en a dix dans le jardin, elle en prend un très soigneusement, le pose sur le sol et le fracasse avec un marteau. Elle le fait encore et encore, les écrasant un par un. Ne se contentant pas de les frapper une fois mais les pulvérisant. Paf paf paf.

Il frappa sa paume du poing.

— À un moment elle a dû commencer à s'ennuyer parce qu'elle a accéléré, moins soigneuse.

Il prit le demi-joint dans sa poche et le ralluma.

— Et voilà le truc bizarre, ou plus bizarre, continua-t-il en exhalant un nuage de fumée violette. Je jurerais qu'elle pleurait en les détruisant. Comme si elle était désolée de le faire. Mais le lendemain matin, quand son père est sorti et a vu ce qu'elle avait fait, son visage est resté impassible. Elle se tenait au milieu d'une mer de disques brisés, complètement indifférente lorsqu'il s'est effondré. Sa grande sœur a dû le rattraper pour qu'il ne tombe pas au sol. Puis Liza est partie en lâchant le marteau. Rideau. Je ne crois pas qu'elle soit jamais rentrée chez elle. Cette nuit-là je vous ai vues toutes les deux à la fête et puis... pouf, disparues.

Malgré la chaleur, un frisson me parcourut le dos.

— Je... je n'avais aucune idée, bredouillai-je.

— C'est pour ça que j'étais surpris quand j'ai appris la nouvelle. Je veux dire, elle avait l'air si forte. Imperturbable. Sans même un soupçon de remords quand elle a vu à quel point son père était bouleversé. Il devait lui avoir fait quelque chose de vraiment horrible pour qu'elle agisse de cette façon.

— Sûrement, murmurai-je.

— Intense, non ?

Je hochai la tête. M'éclaircis la gorge.

— Je sais que c'est une drôle de question, mais est-ce que tu te souviens de ce que je portais cette nuit-là ?

— Bien sûr, chérie. Un trench-coat. Je m'en souviens parce que je t'ai demandé si tu avais un rendez-vous et tu as répondu que tu avais cru en avoir un. Mais que ton cœur était brisé, donc tu allais devenir une aventurière. Et puis je suis parti fumer, et quelqu'un a dit qu'il t'avait vue avec Stuart.

Mon esprit débordait de nouvelles informations. La dispute de Liza avec son père. Le cœur brisé d'Aurora. C'était comme si j'avais de plus en plus d'indices, mais qu'aucun d'entre eux n'avait de sens.

À ce moment-là, l'oncle Thom passa la tête par la porte du bar et annonça :

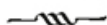
— À table, les enfants.

— C'est mon signal, me glissa Roscoe. Je suis juste venu pour te voir. Je ne fais pas les dîners spectacles.

Il y eut un grondement de voix derrière nous et il jeta un œil par-dessus son épaule.

— En parlant de mauvaise actrice...

CHAPITRE TRENTE-QUATRE



Je suivis le regard de Roscoe : Coralee et son équipe arrivaient vers nous. Mon compagnon se pencha vers moi et demanda :

— Je te verrai au tennis demain ?

Il m’embrassa la joue et disparut.

— Attends, appela Coralee en lui courant après.

Grant resta en arrière.

— Regarde l’écran, pas moi, au cas où Coralee nous surveillerait.

Je fis semblant d’être très intéressée par le film qu’il me montrait, Coralee effectuant une sorte de danse en avance rapide.

— Je crois que j’aimerais voir ça pour de vrai, lui dis-je.

— C’est drôle, je ne t’aurais pas qualifiée de masochiste. Coralee en train de danser, ce n’est pas pour les petites natures. Enfin bref, le truc, c’est que je ne peux pas m’empêcher de penser à ton baiser. Ne me regarde pas, regarde l’écran.

Je gardai les yeux fixés sur l’écran et ravalai mon sourire.

— Moi aussi j’ai aimé ça.

— J’ai l’idée qu’il pourrait être très plaisant de t’embrasser pendant peut-être quatre ou cinq heures. Tu es libre demain après-midi après le tournoi de tennis ?

— Je dois vérifier avec Bridge...

— Donc c’est comme ça que je tourne un numéro musical, annonçait-il, un peu trop fort.

Je levai les yeux et vis que Coralee nous avait rejoints.

— Tu lui montres ma danse des sabots au Festival Sonoran Sunrise ?

Elle leva les yeux au ciel, mais je voyais bien que, secrètement, elle en était fière.

— C’était vraiment bien, commentai-je en regardant Grant du coin de l’œil.

Elle se tourna vers lui.

— Je vais passer aux toilettes, puis retrouver mon escorte. Toi et Huck, mettez-vous en position dans la salle à manger.

— Comme vous voulez, patron.

Elle forma un cœur avec ses doigts et les porta à sa poitrine.

— Je l'adore ! s'écria-t-elle en m'attrapant par le bras. Et toi tu viens avec moi.

— Danse des sabots ? murmurai-je à Grant alors qu'elle m'entraînait.

— Les initiales font « déesse », expliqua-t-il avec un sourire.

Je digérais encore cette information quand Coralee me traîna à travers la foule vers une porte marquée « TOILETTES » en lettres dorées, plus appropriées à une banque qu'à des WC.

Une flèche pointait vers le bas d'un escalier tapissé de moquette verte.

— L'ancienne piscine est en bas vers la gauche derrière la porte marquée « PERSONNEL ». Au cas où tu aurais « oublié ».

Elle signa des guillemets autour d'« oublié ».

Je la fixai.

— De quoi tu parles ?

Elle me poussa contre le mur et me chuchota à l'oreille :

— Écoute, je connais ton secret. Alors tu peux laisser tomber le jeu de « je-ne-me-souviens-de-rien-sur-rien ».

Mon estomac se retourna. Coralee savait que j'étais une usurpatrice. Coralee. La reine de Twitter. Si elle parlait à qui que ce soit, tout serait découvert. Le marché avec Baine et Bridgette. Qui j'étais vraiment...

Je ne pouvais pas laisser faire ça. J'entendais mon cœur battre dans mes oreilles.

— Vraiment ?

Elle hocha la tête.

— Bien sûr. Je l'ai deviné depuis longtemps. Mais ne t'inquiète pas, je n'ai rien dit à ce moment-là, et je ne dirai rien aujourd'hui.

J'eus soudain l'impression qu'on ne parlait pas du même secret.

— Merci, articulai-je. Qui te l'a dit ?

— Personne ne me l'a *dit*. J'ai deviné. Je sais observer les gens. La

façon dont il passait toujours par hasard pendant l'entraînement de tennis. Et je l'ai vu te laisser des mots au Vieil Homme.

— Des mots ? Avec un vieil homme ? répétais-je.

— Le Vieil Homme ? Le grand cactus à côté de l'école.

Elle poussa un soupir exaspéré.

— Je te l'ai dit, je suis au courant ! Pas la peine de continuer à faire semblant. C'était romantique : vous deviez vous cacher et Liza récupérait les mots. Mais à présent tu as une seconde chance.

Mon cœur fit un bond.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demandai-je, bien qu'à cet instant je sois presque sûre de le savoir.

— Bisesbyeàtout, lança-t-elle en me faisant pivoter vers les escaliers.

Fais demi-tour et enfuis-toi, dit une voix dans ma tête. *Pars. C'est une rencontre pour laquelle tu n'es pas préparée.*

Mais je ne pouvais pas. Comme si une main invisible me poussait en avant.

Le visage de la photo gribouillée.

Je suivis l'escalier jusqu'à une porte sur laquelle était écrit « SANS ISSUE – PERSONNEL ».

Je m'arrêtai, puis l'ouvris.

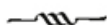
L'odeur me frappa d'abord, le parfum propre du chlore et celui moins propre de la moisissure. Mes pas résonnèrent dans l'immense pièce carrelée. La piscine était vide mais, dans la faible lumière venant des issues de secours, je pouvais voir qu'elle avait été luxueuse, avec un mur de mosaïques vertes et or d'un côté et un panneau de miroirs de l'autre.

Au bord du bassin, je le vis. Il était assis sur une chaise longue abandonnée, les jambes tendues devant lui, les bras croisés sur sa chemise de bucheron, allongé en arrière avec le genre de patience tranquille de quelqu'un qui pourrait attendre quelque chose toute la journée, toute l'année s'il le fallait. Je l'imaginais assis là une dizaine, une vingtaine de fois, au même endroit, dans la même posture. J'imaginais Aurora marchant vers lui comme je le faisais à présent.

Il prononça mon nom tout haut, et la façon dont il le dit me suffit. Bien que son visage ait été effacé sur la photo, je sus immédiatement qui il était.

Colin Vega.

CHAPITRE TRENTE-CINQ



Je comprenais pourquoi Aurora avait si complètement recouvert son visage : si elle ne l'avait pas fait, il aurait été difficile de continuer à lui en vouloir.

Sa beauté vous prenait à l'estomac, le genre de beauté que vous repérez à cent kilomètres et qui est encore plus éclatante de près, le genre qui transforme vos entrailles en gelée et rend vos articulations moins fonctionnelles. Il ressemblait à Superman juste après qu'il ait défié la mort mais avant qu'il ait remis les lunettes de Clark Kent : un peu sauvage, pas tout à fait apprivoisé.

Peut-être que la comparaison avec Superman n'était pas la bonne car il y avait quelque chose de tranchant chez lui, une crispation de la mâchoire. Ce n'était pas un gentil garçon, mais ce n'était pas non plus un bad-boy banal.

Vu ce que je savais d'Aurora, je pouvais imaginer que ces deux-là avaient dû faire des étincelles.

Il avait des yeux bruns enfoncés et bordés de cils épais, des pommettes hautes qui dessinaient son visage, et une bouche serrée dont les coins voulaient se recourber, mais ne le faisaient pas. Ses cheveux étaient plus courts que sur les photos, un peu en brosse comme s'ils avaient été rasés. Il avait une cicatrice sur le sourcil gauche. Son visage était plus vieux que je ne l'avais imaginé, ou simplement plus marqué. Ses yeux avaient l'air de pouvoir danser de malice ou même rire dans les bonnes circonstances, mais là ils ne riaient pas. Ils ne reflétaient rien.

Il ne se leva pas quand j'approchai, se contentant de me regarder de haut en bas en remarquant :

— Tu t'es coupé les cheveux.

Mon cœur sauta dans ma gorge.

— Toi aussi.

Il passa la main d'avant en arrière sur son crâne et hocha la tête.

— La tête de l'emploi.

— Tu... tu n'es pas censé être là. On m'a dit que tu avais déménagé.

— J'ai su que tu étais rentrée.

La froideur de son regard et de sa voix était terrible. Il me haïssait, ou en tout cas celle qu'il pensait que j'étais.

— Comment est Darmouth ? demandai-je.

— Je n'y ai pas été. Je me suis engagé à la place.

— Engagé ?

— Dans les Marines. J'ai fait un tour et demi en Afghanistan.

Il se frotta la cuisse comme s'il était très important que le tissu de son jean soit lisse. Sans préambule, il dit :

— Tu sais, je t'ai attendue cette nuit-là. Et le jour suivant. Et la nuit d'après.

Je n'eus pas besoin de demander quelle nuit. Je savais qu'il parlait de celle où Aurora avait disparu.

— Je suis désolée.

— « Je suis désolée » ? C'est tout ce que tu trouves à dire ?

— Que veux-tu que je dise d'autre ?

Il eut l'air sincèrement muet de stupeur. Le silence s'installa dans la vaste pièce carrelée.

— Quelque chose comme pourquoi tu n'es pas venue ? Ou pourquoi tu ne m'as pas appelé ? Pourquoi tu t'es enfuie sans moi ?

Il secoua la tête, les yeux dans le vide.

— Je te croyais morte.

— Tu as l'air déçu que je ne le sois pas.

Ses yeux se posèrent à nouveau sur moi, et à présent j'aurais donné n'importe quoi pour le néant qu'ils contenaient une minute auparavant. La douleur qui transparaissait dans son regard était insupportable.

— Ce n'est pas une blague. Est-ce que tu te rends compte de ce que tu m'as fait ? Te croire morte ? Ça a détruit ma vie. Tu étais vivante tout ce temps et tu ne m'as pas écrit ou appelé une fois ? Qu'est-il arrivé à « enfuyons-nous ensemble » ?

Il déglutit.

— Qu'est-il arrivé à « je t'aimerai toujours » ?

Il me fixait, attendant des réponses que je ne pouvais lui donner.

— Je... je ne savais pas, offris-je sans conviction.

Je vis l'inadéquation, le brûlant échec de cette réponse sur son visage.

— Tu sais pourquoi je me suis engagé ?

Je secouai la tête.

— Parce que je me fichais de vivre ou de mourir. Si tu étais morte, cela ne valait pas la peine de vivre dans ce monde. Et tout ce temps une partie de mon esprit continuait à espérer que tu étais en vie. Que peut-être un jour tu reviendrais et que peut-être, peut-être, tu pourrais m'expliquer ce qui s'était passé.

Sa respiration était laborieuse.

— Et à présent tu es là. Je t'écoute.

À la douleur de son expression se mêlait une lueur tremblante d'espoir.

Cela me brisa le cœur. Il méritait tellement mieux que les demi-mensonges et excuses clinquantes que j'offrais à tout le monde comme des joujoux pour les distraire. Il méritait la vérité.

— Je ne suis pas celle que tu crois, dis-je.

La douleur, l'espoir ne disparurent pas, mais ils vacillèrent.

— De quoi parles-tu ?

— Je ne suis pas la personne qui t'a manqué. Je ne suis pas cette fille.

C'était dur. Trop dur. Je devais l'éloigner de moi, le maintenir à distance.

Il fronça les sourcils.

— Répète-ça.

— Je ne suis pas cette fille.

Il prit une grande inspiration et dit :

— Je suis un idiot.

Je tendis la main vers lui.

— Non, tu es...

Il eut un mouvement de recul.

— Ne me touche pas. Qui que tu sois, ne me touche pas.

Il se redressa et se pencha vers moi.

— Es-tu en train de me dire que tu n'es pas Aurora Silverton ?

J'hésitai. Mais je savais que c'était la seule façon. La seule façon de réparer cela.

— Oui. Je suis une usurpatrice d'identité. Mon nom est Eve Brightman.

Il poussa un long soupir et secoua la tête.

— Qu'est-ce que tu fais là ? Pourquoi fais-tu ça ?

La souffrance dans sa voix me fit me haïr. Que pouvais-je dire ? Quelle explication pouvais-je lui donner ? Soudain tout – le quart de million de dollars, ma peur de la solitude, mon désir de découvrir la vérité –, tout paraissait sordide.

Comme s'il lisait dans mes pensées, il dit :

— Tu as raison. Ne dis rien. Il n'y a pas de bonne raison.

— C'était une idée de Baine et Bridgette. Ils t'expliqueront.

Je cherchai désespérément une raison qui me fasse paraître moins hideuse à ses yeux.

— Non, ce n'est pas possible. Pourquoi feraient-ils une chose pareille ?

— Pour l'argent. Aurora hérite...

— À dix-huit ans. Alors tu le récupères, tu leur donnes, et puis quoi ?

— J'en garde une petite partie et disparaïs.

— Mais ils n'ont pas besoin de toi. Ils l'auraient eu de toute façon, par son testament. Si elle n'est pas vivante, l'argent leur revient.

Il s'arrêta et je pus presque l'entendre réfléchir.

— Mais personne n'est certain qu'elle soit morte, c'est ça ? Bien sûr. Ils ont juste besoin qu'on l'identifie.

— Quoi ?

Je n'aimais pas le ton de sa voix, l'air méchant, presque patibulaire de son visage.

— Aurora leur est aussi utile morte que vivante. Mieux, même. Une Aurora carbonisée serait particulièrement bien, car ils n'auraient pas à s'inquiéter de l'ADN.

Il semblait se délecter de mon inconfort grandissant.

— Tu as probablement remarqué que Baine et Bridgette étaient

pleins de ressource. Tu joues à un jeu dangereux, Eve... c'est bien ton nom ?

Il devenait cruel et cela le rendait laid. Je supposai qu'après ce que les Silverton, ce que l'absence d'Aurora, lui avaient fait subir, c'était juste.

— Eve. Brightman. Si tu veux alerter les autorités.

— Pourquoi le ferais-je ? Je n'ai aucune affection pour la famille Silverton. Franchement, ils représentent un plus grand danger pour toi que toi pour eux. Ce ne sont pas seulement Baine et Bridgette qui bénéficieraient de la mort d'Aurora dans un accident très publique et facilement vérifiable. Tous en profiteront, quand la vieille crèvera. Ce qui, d'après ce que j'entends, pourrait être bientôt.

— Elle va bien.

Il haussa les épaules.

— Possible. J'espère que tu réalises que tu seras bien plus sacrificable après sa mort. Mon Dieu, et moi qui me torturait pour savoir comment te dire...

Il éclata de rire et lissa une fois de plus la jambe de son pantalon.

— Mon Dieu. Mon Dieu.

Puis, aussi vite qu'il était arrivé, le rire mourut sur ses lèvres et son corps se crispa. Il ferma les yeux et se balança d'avant en arrière, tapant sa tête contre le mur.

— Pas vraiment elle.

— Je suis désolée. Je suis tellement désolée.

Les photos me revinrent à l'esprit.

— Je suis sûre qu'il y a une raison pour laquelle Aurora n'a pas appelé. Une bonne raison.

Il ouvrit les yeux et se pencha vers moi.

— Ne me dis plus jamais son nom. Jamais.

Il montrait les dents et ses yeux étaient sombres de rage.

— Va-t'en. Laisse-moi. Hors de ma vue.

Il avança les mains vers moi comme des griffes.

— Pars. Avant que je fasse quelque chose que je regretterais.

Je titubai vers la porte par laquelle j'étais entrée, sans savoir où j'allais. Le sol tanguait sous mes pieds et j'avais les yeux pleins de

larmes.

Qu'avais-je fait ? Dans quel horrible marché m'étais-je engagée ? Il n'y avait rien de bénin ou d'innocent dans l'horreur que j'avais vue sur son visage. Rien d'inoffensif. Il n'était pas à la soirée trois ans plus tôt, il ne pouvait donc pas être l'assassin de Liza. Mais la façon dont il venait de me regarder me laissait penser qu'il pourrait très bien me tuer. Ce regard me suivit jusqu'à la porte, à travers celle marquée « PERSONNEL », jusque dans le couloir où se trouvaient les toilettes. Trop secouée pour affronter qui que ce soit, j'entrai dans les toilettes des femmes et m'enfermai dans la cabine la plus éloignée de la porte. Assise sur la cuvette, j'appuyai mon front sur le papier peint vert et luttai pour retenir mes larmes.

Aurora leur est aussi utile morte que vivante.

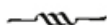
Un sosie. C'est ce que Baine avait dit le premier jour. Peut-être qu'ils n'avaient besoin que du corps. Peut-être que c'était l'imposture qu'ils prévoaient depuis le début.

Non. C'était inconcevable.

Je tremblais si fort que je n'entendis pas tout de suite mon téléphone. En regardant l'écran, mon cœur s'emballa devant le « NUMÉRO INCONNU ». Je répondis.

— Où étais-tu, Ro-Ro ? s'exclama le fantôme, furieux. J'ai essayé de t'appeler toute la journée. Essayé de... t'avertir.

CHAPITRE TRENTE-SIX



J'avais l'impression de m'être préparée à cet appel pendant vingt-quatre heures, mais à présent j'étais muette.

— Liza ?

— Bien sûr. Comment... s'est passée ta... rencontre avec Colin ?

Je dus agripper le téléphone à deux mains.

— Comment sais-tu ça ?

— Je sais... tout. Nous sommes... meilleures amies pour toujours.

— S'il te plaît. Arrête ça. Dis-moi ce que tu veux, et j'essayerai de faire en sorte que tu l'obtiennes. Mais s'il te plaît arrête de faire semblant d'être Liza Lawson.

— Je ne... fais pas semblant. Que... dois-je faire... que tu me croies ?

— Rien. Arrête. S'il te plaît. Arrête ça.

Je sentis les larmes me piquer les yeux.

— Après tout... fais pour toi.

— Tu n'as rien fait. Tu n'as fait qu'empirer les choses ! Stop !

— Attends... demain... tu verras.

— Non. S'il te plaît. Il faut que ça finisse.

Je criais à présent dans le combiné.

— Je t'en prie !

— Jamais fini. Tu es à moi... ma meilleure amie... Ça... que servent... les amis.

— Si tu veux être mon amie, tu devrais dire tout ce que tu sais sur la mort de Liza à la police.

— Pas sur... ma mort, Ro-Ro. Sur... toi... J'essaye de te prévenir.

Je fis non de la tête bien que personne ne puisse me voir.

— Non. Arrête.

— Essaye... te prévenir.

— J'en ai assez de jouer à ces jeux avec toi. Qui que tu sois, aure...

— Écoute-moi.

La voix était si pressante qu'elle me prit par surprise et je m'interrompis.

— Tu n'es... pas en sécurité... jusqu'à ce que tu découvres ce qui est arrivé. Ce... qui... m'est arrivé.

— Ça n'a pas de sens. Tu essayes juste de me faire peur.

— C'était... censé être... toi. Je suis morte à ta place. Je suis morte... pour toi.

Mon cœur s'arrêta.

Ses mots restèrent suspendus entre nous. Je ne voulais pas y croire, mais ils étaient trop sensés. Ça aurait été la raison du départ d'Aurora. Quelqu'un avait essayé de la tuer.

Non. Les fantômes n'existent pas. Liza s'est suicidée, me répétais-je.

— Non, protestai-je tout haut. Ce n'est pas ce qui s'est passé.

— Trouve le manteau, insista la voix. Trouve la vérité. Mais fais attention. Ils... ont besoin... que tu meures.

— Qui ? Pourquoi ? demandai-je malgré moi.

— Dois... faire attention.

La ligne fut coupée. Je contemplai le téléphone, me remémorant la conversation. L'impossible conversation.

Censé être... toi. Je suis morte... à ta place.

Ces mots eux-mêmes m'auraient glacée même sans l'écho de ceux de Colin. S'il avait raison, j'étais en danger avec Baine et Bridgette. Mais s'il y avait vraiment un fantôme, l'assassin de Liza avait un travail à finir. Et à présent que je – Aurora – qui que je sois – était de retour, cela voulait dire qu'il pouvait régler le problème.

D'une façon ou d'une autre, j'étais une cible.

Je m'élançai hors des toilettes pour femmes et heurtai de plein fouet la poitrine solide de N. Martinez, debout juste en face de la porte, comme si j'avais conjuré mon propre super-héros personnel.

Il n'était pas en uniforme, mais portait une très belle chemise qui sentait le feu de bois et la cannelle. J'aurais voulu y enfouir mon visage pour toujours.

Il fit un pas en arrière, me ramenant violemment à la réalité. Et à qui j'étais censée être.

— Comment m'as-tu trouvée ? bredouillai-je.

— Vu comme tu es sortie des toilettes, c'est plutôt toi qui m'as trouvé.

Je hochai la tête et reculai à mon tour, me cognant au mur.

— Je voulais dire, hum, comment savais-tu que j'étais ici ?

Au lieu de répondre il me demanda :

— Est-ce que ça va ? avant d'ajouter rapidement : Je n'essaye pas d'être gentil avec toi, ne t'inquiète pas. C'est juste... tu as l'air bizarre. Bouleversée.

Je savais que la chose à faire était de le remercier et de m'en aller. Bridgette avait été sans équivoque quant à mes conversations avec la police, et il était clairement là pour essayer de me soutirer des informations. Il était dangereux.

Il me regardait comme s'il me voyait vraiment. Pas Aurora Silverton. Moi. Plus que quiconque ne m'avait vue depuis longtemps. Et il ne s'enfuyait pas. C'était terrifiant et euphorisant, je ne voulais pas que ça s'arrête.

— Le fantôme vient de m'appeler à nouveau.

Il réagit comme si c'était la chose la plus normale.

— Qu'est-ce qu'il avait à dire ?

— Que quelqu'un essaye de me tuer. Que c'était moi qui étais censée mourir à la pointe des Trois Amants, pas elle. Que je dois trouver qui l'a tuée avant qu'il ne s'en prenne à moi.

— Je vois pourquoi tu es bouleversée.

— Le truc, ajoutai-je d'une petite voix, c'est que ce n'est pas ce qui me fait peur. Je commence à croire en elle. Au fantôme de Liza. Parce que je ne vois aucune autre explication. Elle m'a demandé pourquoi je continuais à douter de son existence, et je n'ai pas su quoi répondre.

— Il y a une explication. Nous ne l'avons pas encore trouvée, c'est tout.

— Peut-être. Elle m'a prévenue que je devais m'attendre à une surprise demain.

— Nous devrions...

— Je croyais avoir compris que la police allait laisser La Famille

tranquille.

La voix de Bridgette bourdonna entre nous comme un avion d'épandage, l'interrompant. Elle descendit l'escalier jusqu'au couloir et se posta à côté de moi.

— C'est vrai, confirma N. Martinez. Je suis un invité de Coralee Gold. J'allais aux toilettes quand je suis tombé sur votre cousine.

J'aurais aimé mourir sur place et disparaître. Bien sûr. Il ne me cherchait pas. Il n'était pas là pour me protéger secrètement parce que je lui tenais à cœur. Il était l'escorte de Coralee, et il allait aux toilettes. Il ne pensait pas du tout à moi.

— Ne nous laissez pas vous retarder dans ce cas, le congédia Bridgette en me prenant le bras et en me ramenant vers la table.

— Je croyais que tu avais fini de parler à la police, siffla-t-elle alors que nous traversions la salle.

— Je l'ai croisé par accident, protestai-je.

— Il vaudrait mieux pour toi que ce soit la vérité.

Je n'étais pas sûre de ne pas l'imaginer après ma conversation avec Colin, mais sa voix était teintée de menace.

Alors que nous approchions du centre de la salle à manger, son agressivité fut remplacée par un sourire chaleureux. Elle semblait regarder droit devant elle, mais je voyais bien qu'elle était consciente de tous les yeux posés sur nous. Me menant par la main vers un fauteuil rembourré au milieu d'une longue table entourée de La Famille, elle dit gentiment :

— J'ai trouvé l'invitée d'honneur. À présent nous pouvons commencer.

CHAPITRE TRENTE-SEPT



Comme entrée nous eûmes droit à des pâtes maison recouvertes de pesto vert vif. Elles furent suivies d'un steak grillé pour tout le monde sauf Aurora, la végétarienne, à qui l'on servit un champignon portobello grillé avec des frites de pommes de terre violettes. Il y avait des haricots verts fins qui craquaient sous la dent et des oignons poêlés aussi sucrés que du caramel. Pour le dessert nous eûmes le choix entre trois types de glaces et de tous petits gâteaux meringués au citron qui fondaient sur la langue.

Malgré toutes leurs disputes et discordes en privé, La Famille fonctionnait comme un ensemble bien huilé en public, faisant juste le bon nombre de remarques intelligentes pour maintenir juste le bon volume de conversation et de rires, afin que tout le monde dans la pièce observe et s'interroge. Ils étaient aimables, charmants, polis et intéressants.

Ils bénéficieraient tous de ma mort.

C'était quelqu'un qui était présent ce soir-là. Quelqu'un qui est avec toi maintenant.

Bridgette et Baine étaient présents ce soir-là. Leur plan d'aujourd'hui s'était-il en réalité mis en place trois ans auparavant ?

Des pièces du puzzle que j'aurais dû voir bien avant commencèrent à s'assembler. Je vis les signes aussi clairement que si j'observais la carte d'un terrain que je venais de traverser. L'aval bien trop rapide de Baine et Bridgette quand j'avais demandé plus d'argent. Leur omission paresseuse des faits ayant à voir avec quiconque extérieur à la famille proche. Les cheveux qui avaient disparu de ma brosse le jour où Baine m'avait emmenée jouer au tennis. Le désir presque hystérique de Bridgette de m'empêcher de parler à la police plus que nécessaire. Ils n'avaient pas vraiment besoin d'une Aurora vivante. Juste du corps.

Peut-être que ce n'était pas seulement Baine et Bridgette. Peut-être qu'ils étaient tous de mèche. Et si leur plan n'était pas que je passe pour Aurora, mais que je passe pour Aurora *au sein de La Famille*, juste assez longtemps pour mourir. Cela expliquerait l'acceptation facile de tous, même de l'oncle Thom et de la tante Claire, pourtant ouvertement sceptiques. C'était rusé, sans pitié et, je devais bien

l'admettre, très intelligent. Toutes les caractéristiques de quelque chose que La Famille planifierait pour son bénéfice mutuel.

Je ne pouvais pas m'empêcher de penser que la seule raison pour laquelle j'étais encore en vie était que j'étais arrivée plus tôt et qu'ils n'avaient pas encore eu le temps de réfléchir à la façon la plus efficace de se débarrasser de moi. Ils attendraient peut être que l'anniversaire d'Aurora soit passé, mais ce n'était pas nécessaire. Après ce soir, tous ceux qui avaient un minimum de pouvoir à Tucson seraient convaincus que j'étais Aurora Silverton.

Je devais quitter Tucson. J'avais seulement trente dollars et pas de carte d'identité. Je pouvais continuer à faire semblant et essayer de trouver un moyen de récupérer mes papiers – et peut-être plus d'argent – dans le portefeuille de Bridgette. Mais chaque jour que je passais ici mettait ma vie en danger.

Je laissai mon regard errer autour de la table, sur La Famille, leurs sourires parfaits et leurs rires faux aisés. J'avais vécu avec moins de trente dollars avant. Je pouvais le refaire. Je partirai le soir même, décidai-je.

Arthur nous reconduisit à la maison, Althéa et moi, après le dessert. Nous passâmes la plus grande partie du trajet à regarder par la vitre, mais à un moment elle dit nonchalamment :

— Tu sais que je t'ai déshéritée. Je ne te laisse pas un centime.

— Oui.

— J'entends la furie dans ta voix, tu ne peux pas la contrôler. Tu aimerais m'arracher les membres, n'est-ce pas ?

— Non, Althéa. Pas du tout, répondis-je, surprise par le calme de ma voix. L'argent n'a pas vraiment d'importance pour moi.

— Oh ! bien sûr qu'il en a, rétorqua-t-elle en se tournant vers moi, les yeux étincelants. Je sais qu'il en a. Pourquoi es-tu revenue, si ce n'est pour l'argent ? Tu ne m'aimes pas. Tu ne peux pas les aimer, aucun d'eux. Nous sommes une famille de créatures rebutantes. Nous sommes rabougris, tous, comme des plantes poussant dans un sol rocailleux. Laides et déformées.

Elle avança vers moi et je reculai involontairement.

— Tu prétends être différente parce que tu es partie, mais tu ne l'es pas. Tu es revenue. Tu es revenue comme un vautour humain de la viande fraîche. Tu es revenue pour te repaître de mon cadavre avec tous les autres.

L'atmosphère devint soudain oppressante, comme si sa colère se

trouvait sur le siège avec nous, respirant tout l'air disponible. J'étais bloquée contre la portière, la poignée me rentrant dans le dos, lorsque la voiture s'arrêta.

— Vous êtes chez vous, annonça Arthur, et je voulus le reprendre, me souvenant de ce que ma mère avait dit sur s'enfuir de son foyer. Ce n'était définitivement pas chez moi.

Mes genoux tremblaient et je faillis tomber en sortant du véhicule. Les deux heures suivantes passèrent comme si le temps avait été pris dans de l'ambre. Nous étions arrivées à neuf heures, mais il n'aurait pas été sage de partir longtemps avant minuit. Je fourrai les vêtements les plus passe-partout, deux cent soixante dollars en cash et l'original de la proposition de Baine dans un sac à dos. J'hésitai à laisser un mot, mais je ne savais pas quoi écrire. Et je doutais que ça ait de l'importance. Comme je l'avais appris, tout le monde s'inventait sa propre histoire.

Enfin, la pendule sur ma table de nuit – pas la mienne, celle d'Aurora, me rappelai-je – marqua minuit moins dix. J'éteignis la lumière, ouvris la porte, et écoutai.

La maison était silencieuse.

J'avais déjà décidé que le plus simple était de sortir par la grande porte. Celle de derrière m'amenait à côté du garage au-dessus duquel se trouvait l'appartement d'Arthur, et où j'avais plus de risque d'être vue.

Je savais que l'escalier principal grinçait moins que celui de service, je me dirigeai donc à pas de loup dans cette direction, mes chaussures à la main. Je jetai un œil à la cour intérieure pour m'assurer qu'elle était vide. Silencieuse, elle était plus accueillante que le jour où j'étais arrivée.

Une fois dehors, tu ne t'arrêteras pas pour regarder en arrière, pas de dernier regard, me dis-je. Une fois dehors, le chronomètre se déclenchait et j'étais en fuite. À nouveau.

Je pris chaque marche lentement, laissant mon poids descendre progressivement. J'étais à quatre marches du sol quand l'une d'elle craqua. Je retins mon souffle.

— Je ne peux pas croire que tu aies oublié cette marche, dit Mme March en sortant de l'ombre d'un palmier en pot. C'est la marche qui te trahissait toujours. Trompeuse, toujours silencieuse la journée mais qui la nuit ressemble à un coup de feu.

Elle était toujours habillée.

— Vous saviez que j'allais partir en douce.

Elle hocha la tête.

— J'espérais me tromper. Je suis restée éveillée, toutes les nuits depuis ton retour. Juste au cas où tu essaierais. Au cas où tu serais vraiment lâche.

Le mot fut comme une gifle.

— Pourquoi partir serait-il lâche ? demandai-je. Personne ici ne veut de moi. Personne n'a besoin de moi. Je pensais que je pourrais trouver un foyer, mais ça... ce n'est pas chez moi. Plus maintenant.

Le regard de Mme March n'était pas réconfortant.

— Tu es rentrée depuis trois jours, et tu pleurniches déjà de ne pas t'intégrer. Tu te dégonfles. L'Aurora dont je me souviens avait beaucoup de défauts. Elle était égoïste. Énervante. Têtue. Mais elle ne se dégonflait pas.

— Cette Aurora est partie, rétorquai-je, décidée à me défendre. Si ce n'est pas se dégonfler, je ne sais pas ce qui l'est.

— Quelque chose lui est arrivée, insista Mme March, les poings serrés. *Cette* Aurora ne serait pas partie en douce au milieu de la nuit. Elle était blessée, elle était perdue. Et peut-être qu'elle n'a pas choisi la meilleure façon de réagir, mais elle a eu le sentiment qu'elle devait partir. Je suis aussi certaine de cela que je le suis de mon propre nom.

Mes mains tremblaient sur les bretelles de mon sac à dos.

— Cette Aurora, l'Aurora qui ne savait pas quoi faire d'autre, à elle je peux lui pardonner, continua Mme March. Mais une Aurora qui s'enfuit en douce ? Je n'ai pas de temps à perdre avec elle.

Le silence s'allongea entre nous. Quand je parlai enfin, ma voix semblait frêle, comme si j'étais beaucoup plus jeune.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Que voulez-vous de moi ?

Elle hocha la tête, comme si elle prenait une décision, et dit :

— Suis-moi. Il y a quelque chose que tu devrais voir.

CHAPITRE TRENTE-HUIT



Je ne savais pas à quoi m'attendre. Elle me mena au premier étage dans une pièce attenante à la chambre d'Althéa qui, sur le plan de La Villa que j'avais étudié, était désignée comme « Le débarras ».

Une fois la lumière allumée, la pièce sembla correspondre à son appellation. Il y avait une vieille chaise, une table posée contre le mur, une bibliothèque vide et une grande armoire. Mme March la déverrouilla et ouvrit l'un des battants.

À l'intérieur, un fouillis d'objets, certains dans des boîtes, d'autres coincés dans une position précaire ou recouverts de papier cadeau, d'autres encore dans des sacs en papier. Il y avait un chapeau avec des fleurs, une guitare électrique, une Barbie dans une boîte, un poupon et un ordinateur encore dans leurs emballages, un gaufrier, un sapin de Noël en plastique rose. Je vis des casseroles et une collection de livres Winnie l'Ourson, un kit de couture, un sèche-cheveux, une machine à pop-corn. Il y avait d'autres paquets également, tous emballés. Je ne pouvais deviner leur contenu, mais certains avaient d'étranges formes.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ce sont les cadeaux que ta grand-mère a acheté pour toi depuis ton départ, m'informa Mme March.

Ses yeux me défiaient de soutenir son regard.

— Elle voit une pub pour quelque chose, dit « Ça plairait à Aurora » et sort l'acheter. Ou bien elle arrête quelqu'un dans la rue pour lui demander où il a trouvé ce qu'il porte. L'autre jour elle a demandé à Arthur de l'amener à Walmart parce qu'elle pensait que tu avais besoin de ça.

« Ça » était une voiture de course gonflable géante. Je restai coite.

— Si elle trouvait le bon cadeau, tu rentrerais à la maison.

Elle se tut et je commençai à comprendre, ses mots, les objets. Elle resta debout à me regarder. Finalement, d'une voix si douce que c'était presque un murmure, elle demanda :

— Tu vois ? Est-ce que tu comprends ?

Non, avais-je envie de répondre.

— Si elle aimait tellement sa petite-fille, pourquoi ne pouvait-elle pas simplement le montrer ? Pourquoi tout ça et pas... pas quelque chose de simple ?

— Elle savait qu'elle n'avait pas été à la hauteur. C'est une femme dure, et ses fantômes la harcèlent. Mais plus que tout, pendant ton absence, la seule pensée qui la soutenait était que tu étais vivante et allais revenir.

— Alors pourquoi est-elle si déterminée à me repousser maintenant ? À me maintenir à distance ? Pourquoi ne peut-elle pas le montrer ?

— Tu la terrifies.

— Moi ? Non. Ça n'a pas de sens.

— Elle est terrifiée de te perdre. Comme elle a perdu ton père et ta mère. Tu es la meilleure chose qu'elle a, et elle le sait. Mais tout ce qu'elle sait faire, c'est enfermer les objets de valeur, les protéger. C'est ce qu'elle faisait l'autre nuit. Ta première nuit ici.

Une idée commençait à prendre forme dans mon esprit, mais elle restait floue, abstraite.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Elle ouvrit l'autre porte de l'armoire. Ce côté avait l'air vide jusqu'à ce qu'elle actionne un interrupteur, qu'une lampe s'allume et que je réalise qu'elle n'avait pas de fond. L'ouverture menait à un couloir parallèle à celui longeant la chambre.

— La maison est remplie de passages secrets que tu n'as jamais découverts, expliqua Mme March. Ta grand-mère a utilisé celui-ci pour aller à ta chambre et vérifier que ta porte était fermée à clé. Elle s'assurait que tu étais en sécurité. Elle est devenue un peu paranoïaque et aujourd'hui elle... elle s'inquiète constamment d'être cambriolée.

— Pourquoi ?

Mme March referma l'armoire et s'immobilisa, me tournant le dos, comme si elle prenait une décision.

— Son esprit n'est pas aussi clair qu'avant, dit-elle en se retournant. Récemment, surtout ces derniers mois, il a eu tendance à s'égarer, et c'est toujours vers toi et ta mère. Je pense...

Elle s'interrompit en secouant la tête.

— Arthur m'a raconté que c'est arrivé ce soir dans la voiture.

Je hochai la tête. Elle contempla ses mains, comme frustrée qu'elles ne puissent rien pour arranger les choses.

— Elle en est consciente et cela la terrifie. Elle nous a demandé, à Arthur et moi, de ne pas le mentionner à La Famille : ils la placeraient en institution plus vite que Bridgette ne pourrait l'y conduire. Mais cela devient de plus en plus difficile.

Le sac à dos semblait peser une tonne sur mes épaules.

Le regard toujours fixé sur ses mains, Mme March continua d'une voix douce.

— Elle pense que les gens ne l'aiment que pour son argent. Elle a peur qu'après ton anniversaire, tu t'en ailles.

Soudain je vis Althéa, non comme une matriarche froide et rusée, mais comme une vieille dame très seule essayant désespérément de maîtriser sa vie de la seule manière qu'elle connaisse. Pas par cruauté, mais parce qu'elle se sentait perdre le contrôle, et que sans lui personne ne ferait plus attention à elle.

Mme March leva les yeux vers moi. Son regard était direct et exigeait la plus grande honnêteté.

— Est-ce ce que tu vas faire ?

— Qu'est-ce qu'elle va faire ? demanda Althéa en apparaissant dans l'embrasure de la porte. Que faites-vous là à bavarder pratiquement dans ma chambre au milieu de la nuit ?

— Je faisais visiter la maison à Aurora, répondit Mme March sans perdre son sang-froid.

Althéa fronça les sourcils.

— À minuit ?

Puis elle eut l'air légèrement perdue.

— Il est bien minuit, n'est-ce pas ?

— Oui, confirma Mme March. Elle n'arrivait pas à dormir.

Les yeux de la vieille dame se posèrent sur les miens.

— Moi non plus je n'arrive pas à dormir. Je n'arrête pas de rêver de voleurs. Je préférerais quand je dormais avec une arme sous mon oreiller... Je suppose que tu n'as pas envie de faire une partie de gin ? me dit-elle brusquement.

— Je ne sais pas. Est-ce que vous allez tricher ?

— Vous entendez ça ? demanda-t-elle à Mme March. Traiter sa

propre grand-mère de tricheuse.

— Eh bien, vous en êtes une, répondit Mme March.

— Insolence. Où que l'on se tourne.

Mais elle avait l'air heureuse. C'était comme si la scène de la voiture ne s'était jamais déroulée.

— Eh bien, viens. Nous n'avons pas toute la nuit, et je veux gagner un peu d'argent.

Elle me guida jusqu'à sa chambre. Elle était décorée à l'ancienne avec du papier peint rouge foncé, un grand lit à baldaquin en acajou et des tapis persans au sol. Une table de bridge ronde se trouvait près des fenêtres. Sur un mur étaient accrochés une tête de tigre, un renard, un lapin et un gros poisson, tous légèrement poussiéreux.

— Je les ai tous tués moi-même, m'annonça-t-elle fièrement. Assieds-toi. Un penny par point. Tu mélanges.

Il n'y avait que deux chaises à la table, et je remarquai que Mme March avait disparu. Un peu plus tard elle réapparut avec du lait et des cookies. Après quarante minutes elle revint prendre les assiettes. Althéa bâilla et posa ses cartes.

— Je suis désolée, ma chère. Je crois qu'il faut que j'aille dormir.

Je comptai les points.

— Vous dites ça parce que je suis en train de gagner.

Ses yeux étincelèrent.

— Pas du tout. Pour le prouver je propose que nous reprenions demain matin. Deux pennies par point.

— Ça marche, répondis-je sans y penser.

C'était comme si la décision s'était prise toute seule. Je resterais. Même si tout était faux chez les Silverton, cette chose-là était réelle.

J'aidai Althéa à se mettre au lit. Quand j'atteignis la porte elle dit :

— C'est tellement dommage que tu ne puisses pas la voir. Elle... ta fille te ressemble tellement, Sadie. Le même regard têtue. Le même sourire. Tu serais fière de la jeune femme qu'elle est devenue. Tu serais tellement fière.

— Merci, murmurai-je.

Je fermai la porte et courus jusqu'à ma chambre. Mon téléphone affichait quatre appels manqués d'un numéro inconnu. Je l'éteignis. Pour la première fois depuis que j'étais à Tucson, je dormis d'un

sommeil sans rêves.

CHAPITRE TRENTE-NEUF



Lundi.

Le store jaune et blanc claquait dans la brise qui soufflait sur le balcon supérieur du club de tennis. C'était une magnifique journée, trois nuages blancs parfaitement placés en suspension dans le ciel bleu. Althéa était à côté de moi, son fauteuil tourné vers l'auvent, observant les terrains en dessous à l'aide de jumelles.

— Je ne vois pas Bridgette. Je suppose que Stuart lui a posé un lapin pour le tournoi des doubles, rapporta-t-elle, ravie. Dommage que tu n'aies pas voulu parier.

— Moi, j'aurais parié, nous parvint la voix de Baine.

Je me retournai et le vis traverser le patio vers nous, les bras bronzés et musclés dans son polo blanc, mais les mollets étrangement maigres, comme s'il n'entretenait que la partie de lui que les gens voyaient le plus.

— Tu prendrais n'importe quel pari. C'est ton problème, remarqua Althéa.

Baine eut l'air contrarié.

— Ce n'est pas vrai, protesta-t-il.

— Un bonhomme sait rire des autres, entonna Althéa. Un grand homme rit de lui-même.

La vieille dame était en grande forme, taquinant tout le monde toute la matinée, et j'appréciais de plus en plus sa compagnie. Mon téléphone avait sonné trois fois, numéro inconnu, mais je l'avais ignoré. Après la nuit précédente, tout paraissait clair : ce que j'avais pris pour un fantôme essayant de m'attaquer à la Villa Silverton était en fait ma grand-mère s'inquiétant pour moi ; la personne qui m'appelait n'était qu'un mauvais plaisantin tentant de m'effrayer. Je n'allais pas le laisser faire :

— Quelle heure est-il ? lança Althéa Je mangerais bien une salade de homard.

Du regard, j'interrogeai Baine qui haussa les épaules en désignant son poignet.

— Pas de montre.

— Qu'est-il arrivé à ta montre ? aboya sa grand-mère. La Rolex en or que je t'ai offerte pour ton diplôme. Pourquoi ne la portes-tu jamais ?

Cela me rappela l'armoire remplie de cadeaux pour Aurora, et je commençai à penser que le fait de demander des comptes n'était pas tant une façon de voir si les gens attachaient de la valeur à ce qu'elle leur offrait, mais plus s'ils lui accordaient de la valeur à elle. Elle me faisait penser à l'une de ces boîtes chinoises creusées dans un seul morceau de jade : des merveilles d'artisanat mais délicates et impossibles à vraiment englober d'un regard.

— Elle est au coffre, répondit Baine. Je ne veux pas risquer qu'il lui arrive quelque chose.

— Foutaises, les montres sont faites pour être montrées ; c'est pour ça qu'on appelle ça des montres. Sinon on les appellerait des « ignores ».

Ses yeux se posèrent sur moi.

— Je sens d'autres remarques pleines d'esprit sur le point d'éclore. Va me chercher une limonade. Et mets-la sur ta note. Tu seras bientôt riche, tu peux payer.

Je venais de prendre la limonade au guichet du snack quand j'entendis rire derrière moi. C'était un éclat de rire aigu, heureux et joyeux, et cela fit résonner un souvenir. Je me retournai vite – trop vite – et heurtai la propriétaire du rire, renversant de la limonade sur sa poitrine.

Je commençai à m'excuser :

— Je suis vraiment désolée, j'espère que je n'ai pas...

Mais avant que je puisse finir, une voix hargneuse m'interpella :

— Regarde où tu vas !

Je levai les yeux et me retrouvai nez à nez avec Colin Vega.

Il était debout à côté de la jolie brune que j'avais arrosée. Elle avait une tache de limonade sur son polo à losanges bleus et blancs.

— Regarde ce que tu as fait ! s'écria-t-il, ses yeux insinuant que j'avais fait bien pire que de renverser de la limonade.

— Je vais le nettoyer, proposai-je.

— Laisse tomber, nous partons, gronda-t-il.

Prenant la brunette par le bras, il dit :

— Viens, Reggie. Nous n'aurions pas dû venir.

Il se retourna pour partir et c'est là que je la vis. La limonade me glissa des mains, nous éclaboussant moi et la terrasse.

— Ta jambe, haletai-je. Il te manque un bout de jambe.

Il portait un short révélant une prothèse à partir de son genou gauche.

La brunette qu'il avait appelée Reggie sourit et serra son bras.

— Est-ce qu'il n'est pas extraordinaire ? Il marche tellement bien maintenant. On peut à peine le deviner lorsqu'il porte un pantalon. Je suis Regina.

Elle se pencha vers moi en me tendant la main, mais Colin l'intercepta.

— Ne t'approche pas d'elle, ordonna-t-il en passant un bras autour de son épaule et en l'entraînant comme pour la protéger de moi.

Il me lança un regard venimeux.

Je baissai les yeux, fixant un des gobelets que j'avais laissé tomber, immobilisé sous une table.

— Je suis désolée de t'avoir contrarié.

— Contrarié ?

Il poussa une exclamation sans joie.

— J'ai perdu ma jambe au combat à cause d'Aurora Silverton. J'ai abandonné ma carrière de basketteur à cause d'Aurora Silverton. Je ne vais pas perdre une seconde de plus à penser à Aurora Silverton. Tu n'as pas le pouvoir de me contrarier.

Baine était venu se poster près de moi.

— Ne parle pas comme ça à ma cousine.

— Ta cousine, rit-il. Comme si tu t'en préoccupais. Regarde ma jambe. Regarde-la.

J'obéis, avant de contempler à nouveau son visage.

— C'est ce que les Silverton m'ont fait.

Ses yeux vitreux se posèrent sur Regina et il se détendit.

— Je suis désolé que tu aies dû voir ça, ma chérie, dit-il en embrassant le sommet de son crâne. Je n'aurais pas dû t'amener ici.

Il l'entraîna plus loin, un bras protecteur toujours passé autour d'elle.

À ce moment-là, rien ne me paraissait plus important que de récupérer les gobelets, les écraser, les plier et les glisser un par un dans la poubelle. J'entendais des sons, mais ils semblaient venir de très loin. Et mes oreilles bourdonnaient et se bouchaient en même temps, comme si elles contenaient tout l'océan et qu'il n'avait pas assez de place pour bouger.

Je contemplai une serviette voler le long du patio ; c'était la plus belle chose que j'aie jamais vue, si belle que j'en eus les larmes aux yeux, et je restai debout là, la limonade collante séchant sur mes jambes, la douleur d'un coup de poing dans ma poitrine.

Et juste quand je songeai que ça ne pouvait pas être pire, ça empira.

J'entendis Althéa s'écrier « Bonté divine » et me retournai à temps pour voir Stuart arriver sur la terrasse suivi d'un groupe de gens, parmi lesquels Coralee et son équipe.

— Espèce de sorcière, lança-t-il en me montrant ses paumes. C'est toi qui as fait ça ? Tu m'as jeté un sort ?

Du bout de ses doigts jusqu'aux poignets, les mains de Stuart étaient rouges et couvertes de croûtes jaunes et blanches qui semblaient contenir du pus.

— Tu es contente maintenant ? demanda Stuart.

J'étais perplexe. Je ne savais pas quoi répondre. Je cherchai Baine ou Bridgette du regard mais ne les trouvai pas. Finalement je dis :

— Je n'ai rien à voir avec ça. Je ne t'ai pas vu depuis deux jours.

Stuart balaya ma remarque.

— Une magie de folle que tu as apprise dans la rue ? Une minute tout va bien, l'instant d'après elles sont comme ça. Je suis sûr que c'était toi. Si tu me dis comment renverser le sort, je retire ma plainte.

— Quelle plainte ?

— Pour agression.

— Je crois que tu as compris ça à l'envers, répondis-je d'une voix que je voulais égale. Ce n'est pas moi qui t'ai agressé.

Il se pencha vers moi pour gronder :

— Tu vas me payer ça.

— Tout ce que j'ai dit, c'est que tu devrais faire attention où tu mets

les mains, remarquai-je en m'éloignant de lui. Franchement, il semblerait que j'avais raison.

Quelqu'un rit derrière lui et il se retourna en fronçant les sourcils avant de revenir vers moi.

— Je sais que c'était toi, répéta-t-il. Je trouverai comment tu t'y es prise et je t'aurai. Je suis protégé si tu essayes de me faire autre chose.

Il pointa derrière lui l'un de ses pouces grotesques et j'aperçus N. Martinez et un autre policier debout à l'arrière de la foule.

Au moins, la mauvaise opinion qu'avait N. Martinez de moi était maintenant confirmée.

— Garde tes distances, siffla Stuart.

Mais par-dessus ses mots j'entendis le fantôme de la veille. Attends demain... tu verras... J'avais l'impression funeste que c'était ce dont elle parlait.

Mais qui aurait pu faire une chose pareille ? Puisque Stuart avait dit à tout le monde que je l'avais attaqué, presque personne ne savait ce qui s'était réellement passé. Coralee et Bridgette, oui, mais je doutais fort que l'une d'elle lui ait fait du mal, et même si elles l'avaient voulu, comment auraient-elles pu faire ça ? Comment qui que ce soit aurait-il pu faire ça ?

Je fus soudain prise d'une urgente envie de fuir. Je cherchai à nouveau Baine ou Bridgette, mais à la place j'entrevis Grant qui venait vers moi. J'avais oublié que nous étions censés nous retrouver. Ses lèvres bougeaient mais je n'entendais rien du tout. Puis, comme si l'océan s'était retiré, ses mots me parvinrent :

— Est-ce que ça va ?

Le son revint en vagues vertigineuses.

— Très bien. J'ai juste été surprise, lui dis-je en compressant mon horreur, ma culpabilité, ma tristesse, ma pitié, mon regret momentané de n'être pas partie la veille et ma confusion dans cette seule phrase.

— Bien, répondit-il – sans doute également une compression.

L'oncle Thom apparut et annonça à Althéa :

— Arthur attend avec la voiture.

Son visage prit une expression d'enfant capricieuse.

— Nous venons d'arriver, râla-t-elle.

Comme l'oncle Thom ne réagit pas, elle soupira et se leva.

— Très bien.

Ses yeux parcoururent le groupe et se posèrent sur moi.

— Sa... toi. Tu viens avec moi.

J'eus l'impression qu'elle n'était pas sûre de mon nom, mais elle s'était bien rattrapée.

Je me tournai vers Grant.

— Je sais qu'on avait parlé de partir ensemble mais...

— Je comprends, dit-il avant même que j'aie terminé.

Je suivis l'oncle Thom et Althéa dans le parking, reconnaissante de sortir de là.

Alors qu'Arthur nous conduisait loin du club de tennis, Althéa annonça que nous jouerions au gin et distribua les cartes, mais j'avais du mal à me concentrer. Aurais-je mieux fait de ne pas dire à Colin que j'étais Eve Brightman ? De le laisser penser que j'étais la même Aurora qui l'avait abandonné ? De trouver des excuses, lui parler de l'amnésie, du doute terrifiant, du sentiment de pas être à la hauteur ? De lui dire ce que j'avais appris sur Stuart et Aurora le jour où elle avait disparu ?

Qui avait fait ça aux mains de Stuart ?

Je jetai un coup d'œil à Althéa et vis qu'elle m'observait attentivement. Son visage était un masque d'inquiétude. Elle serra les lèvres et dit :

— Sadie, j'ai bien peur de ne pas avoir été la meilleure grand-mère pour Aurora.

Je vis Arthur se raidir et lui lançai un regard pour lui indiquer que je gérais la situation.

— Je suis sûre que vous avez fait de votre mieux, offris-je à Althéa.

Elle secoua la tête.

— J'ai échoué. Elle me détestait. Elle me détestait et elle s'est enfuie.

— Elle ne vous détestait pas, protestai-je en posant ses cartes et en prenant l'une de ses mains dans les miennes. Elle était probablement un peu perdue.

— C'est parce que je lui ai menti. C'était ta faute pourtant. Tu nous as lésés. Nous tous.

— Comment ça ? demandai-je.

— Nous t'avons procuré toute l'aide possible, mise dans la meilleure clinique.

Sa voix s'affaiblit, et son expression devint distante.

— Je sais. Vous avez fait tout ce que vous avez pu.

— Tout, répéta Althéa. Tous les ans pour ton anniversaire et pour Noël, je t'offrais une montre à gousset comme tu me le demandais. Tous les ans. Vingt-cinq kilos de montres.

— Une sacrée collection, commentai-je sans savoir où elle voulait en venir.

— Juste assez, murmura Althéa, sa main osseuse serrant la mienne.

— Assez pour quoi ?

Althéa ne répondit pas, se contentant de dire :

— Je lui ai dit que tu étais morte dans un accident de la route, en venant la voir.

J'attendis qu'elle continue.

— C'est ce que j'ai dit à Aurora parce que je pensais que c'était mieux pour elle. Je pensais que c'était quelque chose qu'elle pourrait comprendre, que tu viennes voir la cérémonie de sa bague, que tu veuilles tellement la voir, et que tu perdes accidentellement le contrôle. Tu lui manquais aussi.

— Mais ce n'est pas ce qui s'est passé.

— Tu sais bien que non. Vingt-cinq kilos. Juste assez pour entraîner ton corps au fond du lac et l'y maintenir. Tu... tu m'as obligée à t'aider.

Ses yeux étaient sur moi, me voyant sans me voir moi. Et la tristesse, l'horreur qu'ils contenaient était presque insupportable.

— Je l'ai fait par bonté. Tu comprends, n'est-ce pas ? Je pensais que ce serait mieux que la vérité, mais c'était pire. Tellement pire.

Elle secoua la tête. Elle semblait avoir vieilli de dix ans, son visage cireux, ses joues creusées. Elle inspira un grand coup et continua.

— Pour une raison ou une autre... Aurora se reprochait l'accident. Et quand je lui ai finalement avoué la vérité, elle me l'a reproché. Elle disait que je t'avais mise à distance.

Des larmes glissaient silencieusement sur ses joues, mais elle ne semblait pas en avoir conscience.

— Que moi, je t'avais éloignée. Quand c'est toi qui nous avais

quittés. Quand tu t'étais enfuie. J'ai essayé de lui expliquer que je t'avais suppliée de rester, que je t'avais fourni toute l'aide possible, mais comment pouvait-elle me croire ? Elle ne savait pas que tu étais malade. Elle se savait pas que tu étais dans cet hôpital spécialisé. J'ai tenu la promesse que je t'avais faite de ne pas le lui dire.

Elle s'essuya les yeux avec un Kleenex qu'Arthur lui avait tendu depuis le siècle avant.

— C'était si dur de la voir. La voir belle et intelligente, comme toi. À chaque fois qu'elle souriait, c'était comme si je te voyais sourire. Ça me faisait souffrir, là.

Elle posa la main sur sa poitrine.

— Alors tu as fait en sorte qu'elle n'ait pas envie de sourire, dis-je, comprenant finalement.

Je voyais enfin la vie qu'Althéa et Aurora avaient menée ensemble, je la comprenais. Les silences, les disputes, les récriminations. Pas parce que Althéa détestait Aurora. Parce qu'elle l'aimait et ne savait pas comment l'exprimer.

En entendant la douleur dans sa voix, je me sentais comme le public d'une pièce que je ne voulais pas voir, à présent incapable de détourner le regard. Je sentais le gouffre qui avait existé entre Althéa et Aurora, les imaginais tâtonnant l'une vers l'autre, toujours arrêtées par leur entêtement, qui dissimulait leur peur du rejet, avant de pouvoir s'atteindre. Mme March avait raison : la grand-mère et la petite-fille se ressemblaient.

Je les voyais assises à la longue table du dîner tous les soirs, dans un silence rempli de tout ce qu'elles auraient voulu se dire sans savoir comment. Je voyais Aurora faire le mur, se dévergonder de plus en plus car c'était la seule façon de casser le cycle des « bonne nuit, ma chère » et « bonjour » glacials. Faisant le mur pas seulement pour attirer l'attention, mais parce qu'elle voulait se sentir, voulait être... désirée. Indispensable. Valable.

— Je voulais la protéger. Je voulais qu'elle soit en sécurité, continua Althéa, suppliante à présent. Comme je te l'avais promis quand tu l'avais ramenée. Et puis elle s'est enfuie elle aussi. Vous m'avez laissée toute seule. Elle te ressemble tellement. Elle est si belle, et intelligente, comme toi.

Deux personnes assises l'une en face de l'autre, sans jamais vraiment se voir.

Je comprenais Althéa à présent. Je reconnaissais la douleur gravée dans ses traits, dans l'expression perdue de ses yeux, dans ses poings

serrés. Je ne pouvais pas changer ce qui s'était passé avant, mais aujourd'hui j'avais le pouvoir de l'aider à se sentir mieux.

— Je suis sûre qu'Aurora vous pardonnera si vous le lui demandez, offris-je.

Althéa secoua la tête.

— Il est trop tard. J'ai peur qu'il ne soit bien trop tard.

Je pris sa main.

— Peut-être qu'elle s'en veut aussi de quelque chose. Vous pourriez essayer.

Son regard se leva de nos mains entrelacées et se posa sur mon visage. Elle semblait perdue, mais soudain la clarté revint dans ses yeux, comme si elle voyait Aurora à nouveau, qu'elle réalisait que oui, en réalité, elle pourrait essayer.

— Je suppose...

Cela se passa si vite que je n'eus aucune idée de ce qui se passait. Du coin de l'œil je vis une traînée de lumière. Je me tournais pour regarder, et il y eut un terrible bruit perçant. Je fus projetée en avant, puis sur le côté, avant de me retrouver la tête en bas. La reine de cœur caressa ma joue en virevoltant, et un rire de jeune fille résonna dans ma tête.

Tout devint noir.

CHAPITRE QUARANTE



De la fumée.

Je sentis de la fumée, pris conscience de la chaleur sur ma peau. J'ouvris les yeux mais je les refermai presque instantanément, incapable de supporter les picotements. Mais j'avais aperçu les flammes orange sortir de sous le capot et les silhouettes d'Arthur et de ma grand-mère, inconscients, suspendus dans leurs ceintures de sécurité. La voiture était de travers sur le sol, me coinçant sous eux. Je luttai pour défaire ma ceinture puis tendis le bras dans la direction d'Althéa. Elle gémit faiblement mais n'ouvrit pas les yeux.

Les mots de Colin – *une Aurora carbonisée* – me revinrent à l'esprit.

J'ouvris à nouveau les yeux. Les flammes à l'avant de la voiture brûlaient plus haut et j'entendis un crépitement qui ressemblait à de l'herbe sèche prenant feu. Ma porte était contre le sol, il était donc impossible de sortir de cette façon. Je contournai Althéa et me hissai jusqu'à sa portière. En m'arc-boutant contre le siège, je poussai dessus.

Elle ne bougea pas.

Non, me dis-je, Ça ne va pas finir comme ça, pas un autre accident. Il y a encore trop à faire, trop à réparer. Je ne suis pas...

Mes doigts tâtonnèrent et je levais le loquet. Cette fois, lorsque j'actionnai la poignée, elle fonctionna. Avec une poussée vers le haut, la portière s'ouvrit à la volée.

La voiture était entourée de flammes sur trois côtés et, bien qu'elles commencent à lécher les pneus arrière, elles n'avaient pas encore atteint la portière d'Althéa. Appuyant les mains sur la carrosserie, je me hissai à l'extérieur et balançai mes jambes de façon à me retrouver sur le ventre.

J'agrippai Althéa et essayai de la tirer à l'extérieur, mais sa ceinture était bien attachée. Les craquements des flammes se rapprochaient et mes yeux me brûlaient alors que je tâtonnais aveuglément à la recherche de l'accroche de la ceinture.

Mes doigts l'effleurèrent. Tenant Althéa d'une main, j'actionnai le mécanisme de l'autre. En se décrochant, le poids de la vieille femme m'entraîna de nouveau dans la voiture.

Je sentis les flammes lécher ma cheville. Inspirant profondément l'air brûlant, je tirai aussi fort que possible et parvins à sortir Althéa d'abord à moitié, puis entièrement. Je tombais en arrière, sa tête reposant sur ma poitrine, les bras tremblant d'épuisement, les poumons douloureux.

Le feu, plus haut et plus chaud, avançait encore. Je devais m'éloigner du véhicule.

Je me mis péniblement sur mes pieds, passai un bras sous les épaules d'Althéa et commençai à la porter et à la traîner vers le haut de la colline. Le feu nous suivit comme s'il pouvait nous sentir. La fumée encrassait mes poumons et mes yeux : je voyais à peine où j'allais. Je m'étais blessée à la cheville, et ma brûlure au mollet me lançait à chaque fois que je bougeais.

Les flammes se mirent à danser dans mes yeux, et j'y aperçus des silhouettes, d'abord ma mère, puis Liza. Liza qui me regardait, le corps entouré de flammes. Elle dit :

— Tu comprends à présent, Ro ? C'était les chaussures.

Et à cet instant je crus comprendre. *Les chaussures*, me répétai-je. *Bien sûr*.

J'entendis un gémissement et crus qu'il venait de moi. C'était en fait des sirènes. Nous étions près de la route. Nous étions sauvées. Devant mes yeux, les flammes semblèrent éclater en un nuage de papillons orange virevoltants, et quelqu'un éclata de rire. Je m'évanouis.

Je me réveillai avec une mauvaise brûlure sur le mollet, les membres lacérés et la vague impression d'avoir compris quelque chose, sans parvenir à m'en souvenir. Le médecin annonça que je serai rétablie après une bonne nuit de sommeil.

Comme moi, Arthur s'en était sorti avec quelques contusions, mais l'état d'Althéa était plus sérieux. Le traumatisme avait déclenché une crise cardiaque dans l'ambulance qui l'amenait à l'hôpital et on avait dû l'opérer d'urgence à cœur ouvert.

— D'une certaine façon, c'est un mal pour un bien, expliqua le médecin à Bridger, oncle Thom et moi, entassés dans la salle d'attente de l'hôpital. Son cœur était en très mauvais état. Vous avez remarqué des différences de comportements récemment ? Était-elle imprévisible ou instable ? Distracte, peut-être délirante ?

— Si mère n'avait été ni imprévisible ni instable, c'est cela qui aurait été différent, plaisanta Bridger.

— Vous savez, j'entends ça souvent, répondit le docteur, et ils rirent

tous les deux.

Je bouillais de colère.

Je pensais au fait que ni Bridger ni oncle Thom ne savaient qu'effectivement, Althéa avait été différente récemment, instable, distraite, délirante. Au fait qu'ils vivaient presque les uns sur les autres sans rien savoir les uns des autres.

Au fait qu'ils n'eurent pas l'air très heureux quand le médecin révéla :

— S'il n'y avait pas eu l'accident, elle aurait pu avoir une crise cardiaque majeure, trop grave pour recevoir l'aide dont elle avait besoin. De cette façon, avec un peu de chance, elle pourra se remettre complètement.

Oncle Thom offrit de me ramener, mais je ne voulais pas laisser Althéa.

Les circonstances de l'accident étaient étranges. Il avait été signalé par les occupants du véhicule arrivant en face de nous. Ils avaient vu une bicyclette bleue descendre à toute allure du haut de la colline, directement sur notre voiture. Le vélo avait été retrouvé très abîmé, à quinze mètres de l'accident, là où il était tombé après l'impact. Il n'y avait aucun signe d'un cycliste. D'ailleurs, les témoins juraient qu'il n'y avait personne sur la bicyclette. Juste un vélo bleu tout seul, filant sur un trajet de collision avec notre voiture. « Un vélo fantôme », avait commenté un témoin.

Lorsque l'inspecteur Ainslie nous raconta cela, je me mis à trembler. Je savais que c'était stupide. *Les vélos fantômes n'existent pas*, me répétai-je. *Ce ne sont que des mots*.

En levant la tête, je vis N. Martinez s'avancer vers moi dans le couloir. Il était en uniforme mais, au lieu de le dissimuler, cela semblait le faire ressortir. *Il bouge mieux que les autres hommes*, dit une voix dans ma tête. *Comme si l'air autour de lui le respectait*.

Je détournai le regard.

— Ne t'inquiète pas, je ne suis pas là pour t'espionner, dit-il.

Avant que je puisse protester il ajouta :

— J'ai juste pensé que tu voudrais voir ça.

Il me tendit une chemise en carton. Je la posai sur mes genoux et l'ouvris. Elle contenait des photos de l'accident. La drôle de sensation dans mes genoux se fit plus insistante. *Il m'a apporté un cadeau*, disait-elle. *Il t'a apporté les photos de la scène de crime*, intervint mon esprit.

Parce qu'il savait que tu voudrais les voir.

Je me sentis esquisser un sourire et le ravalai. *Que ferait Aurora ?* me demandai-je. J'avais l'impression de tâtonner dans le noir à travers une forêt pleine de toiles d'araignée, à la recherche de la réponse.

— Merci, dis-je en maintenant ma voix aussi formelle que possible. Elles sont très intéressantes.

Puis je demandai :

— Tu as passé une bonne journée avec Coralee ?

C'était clairement la mauvaise chose à dire. Il hocha la tête avec raideur.

— C'était très agréable. Au revoir, mademoiselle Silverton.

Il tourna les talons et repartit d'un pas rapide le long du couloir, emportant avec lui la sensation de sécurité que j'avais ressentie.

— Attends ! appelai-je en me levant.

Je me rendis compte que je ne voulais pas qu'il me quitte. J'étais contusionnée, raide et j'avais du mal à bouger, mais il ne vint pas vers moi. Il se contenta de s'immobiliser, comme un roc immuable.

— Est-ce qu'il y avait quelque chose de bizarre avec les pieds de Liza quand elle est morte ?

— Je peux savoir pourquoi tu demandes ça ?

— Je ne suis pas sûre. Pas ses pieds, ses chaussures. Ce... ce n'était pas les bonnes chaussures pour cette tenue.

Ce n'était pas exactement ça, je le savais, mais ce n'était pas loin.

— Je ne suis pas au courant de quoi que ce soit d'étrange avec ses chaussures. Si j'apprends quelque chose, je te le dirai, promit-il en fronçant les sourcils.

— Je n'ai rien à voir avec ce qui est arrivé aux mains de Stuart.

— Je ne l'ai jamais cru.

— Oh ! OK. Eh bien, je... je voulais juste que tu le saches.

Il me salua de la tête et s'éloigna. Je le regardai partir et j'eus à nouveau le désir insensé de lui dire que je n'étais pas celle qu'il croyait. Mais même s'il était la seule personne à qui j'avais envie de le dire, il était aussi la dernière personne à qui je pouvais parler.

J'allais devoir faire plus attention, garder mes distances.

Je me laissai tomber dans la chaise la plus proche et rouvris la

chemise qu'il m'avait apportée. Passant les pages détaillant l'accident, j'allais directement aux photos. Elles montraient notre voiture sous plusieurs angles, puis le vélo.

Il était tordu mais encore reconnaissable, un vélo de fille bleu. Les poignées étaient blanches, mais elles avaient l'air d'avoir été enveloppées de Scotch jaune. Et sur la barre de métal entre elles, quelqu'un avait collé une étoile en cristal rouge...

Le vélo de Liza, réalisai-je soudain. *Le vélo de Liza, sur la photo de l'album*. Je me sentais étrangement calme, comme si je voyais tout ça de l'extérieur, flottant au-dessus de la scène.

C'est à ce moment que je réalisai que je n'étais même pas censée être dans la voiture.

C'était comme être poursuivie par un ennemi implacable et invisible. J'avais cru que la menace venait de ma famille, de Baine et Bridgette, mais si je m'étais trompée ? C'était peut-être le cas, mais notre accord avait déclenché quelque chose d'autre. Quelque chose de bien plus dangereux. Une force vengeresse.

À moi... *meilleures amies pour toujours*, entendis-je, et j'eus peur de commencer à comprendre.

Fais attention.

Mon téléphone sonna.

CHAPITRE QUARANTE ET UN



Un picotement glacial parcourut ma colonne comme une créature vivante. J'agrippai l'appareil, les doigts engourdis.

C'était Grant.

— J'ai su pour l'accident. Tu vas bien ? Où es-tu ?

— Je suis à l'hôpital, lui répondis-je.

La chaleur de sa voix, son inquiétude sincère, me bouleversèrent.

— J'ai peur, Grant. Je... je ne comprends pas ce qui se passe.

— Je viens te chercher.

— Je ne peux pas partir, lui répondis-je. S'il arrive quelque chose à ma grand-mère...

— On se retrouve en bas. Il y a un café, *Pause Thé*. J'y serai dans dix minutes. Tu me rejoins quand tu peux. Tu n'as pas besoin d'affronter ça toute seule.

Je dus ravalier un sanglot.

— Merci, dis-je, ressentant un vif soulagement. Merci. Je... je te verrai là-bas.

— Tu n'es pas seule, Aurora, répéta-t-il avant de raccrocher.

J'essayai de ne pas penser au fait que ce n'était pas moi qu'il venait aider ; c'était elle. L'autre Aurora.

Il me prit dans ses bras dès qu'il me vit et me tint comme ça, en sécurité, pendant une minute entière. Il se recula légèrement et remarqua le dossier que je portais.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Des photos de l'accident. Ils... elle...

Je m'interrompis, essayant de trouver les mots afin d'expliquer l'inexplicable. Je finis par opter pour :

— On peut s'asseoir ?

Il me guida vers un banc vert autour d'une table jaune et s'y glissa après moi.

— Parfois, lorsque tu essayes de capturer une image, un angle oblique est plus efficace, mais j'ai l'impression que nous ferions mieux de prendre ce sujet de front. Commence au commencement.

— Il y a une histoire avec des chaussures.

Il secoua la tête.

— J'ai peur de ne pas pouvoir t'aider sur ce sujet. Je porte le même genre de chaussures depuis que j'ai dix ans.

Il désigna ses baskets sous la table.

— Non, ce n'est pas ça, c'est quelque chose...

Je soupirai et repoussai le dossier. Son bras était à côté du mien sur le banc : je tendis la main et me mis à jouer avec la manche de sa chemise.

— En fait, je crois que je ne veux pas y penser pendant un moment.

— Il y a beaucoup de choses que j'aimerais faire pour te changer les idées. Mais pour l'instant, qu'est-ce que je peux t'apporter à boire ?
Pause Thé est connu pour son thé.

— J'adorerais un thé.

— Noir ? Vert ? Blanc ? Aux perles ?

— Noir, je crois.

— Avec ?

— Du lait.

— Entier, écrémé, amande ou soja ?

Malgré tout, j'éclatai de rire. Il sourit et se tapa dans le dos.

— Tu prends ça sérieusement, remarquai-je.

— Le thé n'est pas matière à plaisanterie.

Il glissa hors du box.

— En plus, si le boulot avec Coralee ne fait pas décoller ma carrière, mes talents de serveur pourraient bien devenir mon gagne-pain. Je reviens tout de suite.

Je le suivis des yeux. Il bougeait avec aisance, le corps détendu, et je me vis soudain allongée à côté de lui, mon ventre contre le sien, chaud et lisse, ma tête posée sur sa clavicule, ses mains tenant ma...

— Excuse-moi, dit une voix féminine.

En levant les yeux, je me trouvai face à la fille que Colin avait

appelé Reggie au club, sa petite amie.

— Aurora, c'est ça ? On s'est rencontrées tout à l'heure.

— Je me rappelle.

Ma voix n'était pas spécialement aimable et elle grimaça.

— Je suis désolée. Quand je t'ai vue je... mais je comprends si tu ne veux pas... je veux dire...

Grant revint à ce moment-là avec mon thé et le pot de lait écrémé. Les yeux de Reggie s'arrondirent et elle rougit.

— Je suis désolée, je n'ai pas réalisé que j'interrompais... Je vais juste...

— Non, intervint Grant. Reste.

Il se tourna vers moi.

— Coralee m'a appelé. Elle a une urgence cinématographique, je dois y aller. Je suis vraiment désolé.

— OK, mais tu me dois quelque chose, répondis-je en hochant la tête.

— C'est vrai. Tout ce que tu veux.

— Je veux voir ton film.

— Tout sauf ça.

— Trouillard.

— Pour ça, oui.

Il regarda Regina.

— Tu veux bien prendre ma place ? Aurora a besoin qu'on lui remonte le moral. Je te soudoie avec un thé.

— Non, ce n'est...

Je me tournai vers lui.

— Elle n'est pas obligée de... Vraiment, je n'ai pas besoin, je...

Reggie se glissa sur la banquette.

— Un thé, d'accord, lui dit-elle.

Il repartit vers la caisse, emportant le lait que j'avais terminé.

— Tu ne voulais pas que je reste, c'est ça ? demanda-t-elle.

C'était le genre de question à laquelle vous ne pouviez pas répondre honnêtement. J'optai pour un « Je ne voulais pas que tu te sentes

obligée », qui était un compromis.

Elle retroussa ses manches et coinça une mèche rebelle derrière son oreille.

— Je m'en vais dans une minute. Je t'ai abordée parce que je voulais m'excuser. Pour Colin, aujourd'hui.

— Tu n'as pas à t'excuser, protestai-je en soufflant sur mon thé. Il était en colère.

— Il est colérique, acquiesça-t-elle, courbée en avant, les mains sur ses genoux, les yeux dans le vague. C'est vrai.

Grant revint avec son thé, un pot de lait de soja et trois sucres bruns. Il se tourna vers moi et dit :

— On reprend la conversation demain ? Pour déjeuner ? Vers une heure ?

Je hochai la tête. Il se pencha et nous nous embrassâmes maladroitement, entre la bouche et la joue.

Reggie ajouta du lait de soja, puis laissa tomber les trois sucres dans son thé. De vrais sucres, remarquai-je, pas comme Bridgette. Elle regarda partir Grant.

— Il est mignon. Et de toute évidence, il t'adore.

— Je ne suis pas sûre. Tu disais de Colin qu'il était colérique ?

— Il fait des efforts, mais quelquefois il devient incontrôlable.

Je revis la façon dont il avait grogné vers moi la veille, comme un animal sauvage.

— Il te fait peur parfois ?

Elle secoua la tête, balançant sa queue-de-cheval noire.

— Mon père était soupe au lait quand j'étais petite. Je sais me défendre.

Inconsciemment, sa main gauche se mit à frotter son poignet droit, où elle arborait un papillon orange, comme le pendentif que j'avais acheté.

— Je suis désolée, dis-je, me sentant tout à coup plus proche d'elle.

Elle haussa les épaules.

— Qu'est-ce que tu veux, les familles sont compliquées.

Je songeais aux Silverton. C'était un euphémisme.

— J'aime ton tatouage. C'est un papillon monarque ?

Elle lui lança un regard, comme si elle avait oublié qu'il était là.

— Oui, répondit-elle en souriant. J'étais beaucoup plus jeune quand je l'ai fait, et je m'étais inventé toute une histoire, comme quoi c'était un symbole de renaissance. Maintenant je l'aime juste parce qu'il est joli.

— Les monarques sont venimeux, tu sais.

— Non, fit-elle en sirotant son thé. Je n'en avais aucune idée. Jolis et venimeux. Ça s'applique à la plupart des filles que j'ai rencontrées depuis que je suis là.

Je ris malgré moi et le regrettai immédiatement en réalisant que ce n'était probablement pas le genre de remarques qu'Aurora aurait trouvé drôle.

Ça n'a pas d'importance, me rappelai-je. Reggie ne connaissait pas Aurora. Peut-être que c'était le fait que je n'avais pas besoin de m'inquiéter avec elle, ou le fait que nous semblions avoir tant en commun, mais je me rendis compte que je l'appréciais.

Elle posa son thé.

— C'est l'autre raison pour laquelle je suis venue à ta table. Pas seulement pour m'excuser mais... j'aurais bien besoin d'amis sympas. Et tu as l'air sympa. Je sais que c'est bizarre parce que je sors avec ton ex, mais, tu sais, je te demande juste d'y réfléchir.

— Je ne pense pas que ça plairait à Colin, soupirai-je avec regret.

— Ce n'est pas grave. Je ne suis pas folle de certains de ses amis.

— OK, j'y penserai.

Elle regarda sa montre et mit le couvercle sur son gobelet.

— Je dois y aller si je veux attraper mon bus. C'était sympa de te croiser.

Elle fouilla dans son sac et en sortit un papier et un stylo.

— Voilà mon numéro. Appelle-moi si tu as envie qu'on fasse quelque chose. Vraiment. Même pour faire les courses au supermarché. Je ne veux pas avoir l'air désespérée, mais je le suis.

Je pris le papier qu'elle me passait, le regardai assez longtemps pour voir qu'elle y avait écrit « Bon pour un thé. Appelle-moi ! » et le glissai dans ma poche. Je doutai fort d'avoir le temps de l'appeler, ou que Bridgette m'y autoriserait, mais quelque part la perspective d'avoir une amie – une connexion, une planche de salut – qui n'avait rien à voir avec les Silverton, Liza, Coralee ou ce monde en général était

attirante. Sécurisante.

L'odeur de cannelle de son thé subsistait encore quand mon téléphone sonna. Je ne regardai même pas l'affichage du numéro. En décrochant, je réalisai que je m'attendais à cet appel.

— Pourquoi... tu m'ignores, gémit la voix de Liza quand je répondis. Qui est plus... important ?

— J'en ai assez de jouer à tes jeux. As-tu causé l'accident d'aujourd'hui ?

— Tu ne répondais pas... je devais... attirer ton attention... personne blessé.

— Tu plaisantes ? Tu as failli tuer trois personnes.

— Tu as juste... un pansement... sur le mollet.

— Et les mains de Stuart, c'était toi ?

Liza rit.

— Fais payer... ce qu'il t'a fait.

— Je ne voulais pas que tu fasses ça.

— À ça que servent... les amis.

— Tu ne peux pas prétendre faire tout ça pour m'aider.

— Bien sûr... je t'aime... Ro-Ro. Personne... ne t'aimera jamais... comme moi.

— Arrête. Arrête de dire ça, arrête de m'appeler, arrête d'essayer de m'aider. Si tu sais quelque chose, va à la police, sinon...

— Pour toi, Ro-Ro. Pour... ton bien. Tout... ce que je fais.

— Je ne t'ai rien demandé et je n'ai pas besoin de toi.

— Pourquoi ne me... crois-tu pas ? Je suis... meilleure amie.

— Non, tu ne l'es pas. Tu es juste quelqu'un qui me fait une mauvaise blague. Je ne répondrai plus au téléphone pour toi.

— Ne dis pas ça... Ro-Ro, ne... m'ignore pas. Tu le regretteras.

— Au revoir.

Je raccrochai. Ce ne fut qu'en rassemblant mon gobelet et le dossier que je me souvins de ce qu'elle avait dit au début de la conversation.
Tu as juste un pansement sur le mollet.

Comment savait-elle cela ?

CHAPITRE QUARANTE-DEUX



Mon téléphone vibra à nouveau. Numéro inconnu.

— Tu es là ? demandai-je. Tu peux me voir ?

— Non. Tu peux me voir, toi ? répondit une voix féminine, pas celle de Liza.

— Qui est-ce ?

— Qui es-tu ? Je cherche Aurora Silverton. C'est le bon numéro ?

— Je suis Aurora.

— C'est Xandra, Xandra Michaels... J'appelle de Londres. Tu m'as laissé un message il y a quelques jours...

Elle avait le faux accent anglais que les Américains gâtés attrapent lorsqu'ils passent plus de cinq jours en Angleterre.

— Merci de me rappeler. J'essaie de combler les trous de ma mémoire, et je me demandais si tu pourrais me dire ce dont tu te souviens sur le soir de la fête.

— C'était il y a trois ans.

— Je sais. Dis-moi, ce serait super si tu te rappelais de la dernière fois où tu as vu Liza ou, hum, moi.

— Quand je vous ai libérées de ce cellier ridicule que Baine avait fait creuser dans la maison. Il appelait ça une « Cave à vin du Sud-Ouest ». Trop absurde.

Alors c'est là que Liza et Aurora avaient disparu quand Roscoe était parti chercher sa veste. Dans une cave à vin.

— Tu sais comment on s'est retrouvées là-dedans ?

— Non, mais vous étiez un peu dingos quand je vous ai trouvées. J'ai eu l'impression qu'on avait rajouté quelque chose dans vos verres. Ou que vous vous étiez servies dans les bouteilles de Baine.

— Comment nous as-tu trouvées ?

— Vous faisiez un boucan du diable. Je ne sais pas ce qui se serait passé si je n'étais pas arrivée. Vous vous preniez à la gorge.

— On se disputait ?

— Non, je disais ça au sens propre. Tu essayais d'étrangler Elizabeth.

— Pourquoi ? Quel était le sujet de la dispute ?

— Un garçon, bien sûr. Ton petit copain envoyait des textos à Liza pour lui dire de venir le retrouver. Elle prétendait que les SMS t'étaient destinés, mais tu étais folle de rage. Tu m'as demandé ce que je ferais, et je t'ai dit que j'irais lui poser directement la question. Donc, c'est ce que tu as fait. Tu es sortie de là comme un petit soldat partant en guerre.

Je l'entendis dire, « Oh ! pardon » à quelqu'un puis, de nouveau à moi :

— Ça t'aide ?

— Tu te souviens de ce que je portais ?

— Une robe ou un truc comme ça ?

— Ça aurait pu être un manteau ? Un trench-coat ?

— Non, non. Ton amie et toi auriez été des jumelles.

— Liza portait un trench-coat ?

— Oui. Écoute, je dois filer. Dis bonjour à tout le monde pour moi.

Elle raccrocha et je passai un moment à essayer de placer cette nouvelle pièce dans le puzzle qu'était cette nuit. À visualiser la scène comme si je l'avais vécue. Enfermée dans un cellier sombre avec Liza, l'écran du téléphone illuminant son visage. La jalousie, lorsque Colin lui envoie des messages. La dispute jusqu'à ce que la porte s'ouvre et que Xandra les libère.

Partir à la rencontre de Colin.

Partir à la rencontre de Colin.

Colin, qui avait fait comme si Ro et lui ne s'étaient jamais séparés alors que je savais – la photo gribouillée et ce que Roscoe avait dit sur un cœur brisé – qu'ils n'étaient plus ensemble ce soir-là. Colin, qui avait suggéré qu'un des Silvertown essaierait de me tuer. Colin, qui n'aimait pas quand les choses n'allaient pas dans son sens. Colin qui était colérique.

Colin, qui se sentait si coupable de ce qui était arrivé cette nuit-là qu'il s'était engagé dans l'armée. Colin qui, si j'en croyais Xandra, avait envoyé des textos à Liza. Pour lui dire de le rejoindre. Parce qu'il était là.

C'était quelqu'un qui était là ce soir-là. Quelqu'un que tu connais.

Mais l'accident avec le vélo de Liza. L'urticaire sur les mains de Stuart. Comment expliquer cela ?

Je me levai en frissonnant et retournai vers l'hôpital. « Vous serez remise après une bonne nuit de sommeil » avait dit le docteur.

Mais où pouvais-je aller pour me sentir en sécurité ? À qui pouvais-je faire confiance ? J'étais presque arrivée à la porte de la chambre d'Althéa quand la réponse apparut.

Ou du moins c'est ce que je crus.

Coralee descendait le couloir vers moi comme si elle défiait quiconque de se mettre sur son chemin.

— Ta grand-mère dort, mais nous avons des super rushes avec les médecins, annonça-t-elle. Je pense que « Vélo Fantôme » sera mon épisode le plus populaire.

Elle semblait enjouée, mais je remarquai qu'elle arborait des cernes marqués.

Je jetai un regard derrière elle.

— Où est ton équipe ?

Elle fit un signe de la main.

— En train de monter l'épisode quelque part. C'est un travail permanent de maintenir CG L-I-V-E.

En disant CG, elle mima les lettres avec ses mains et les emboîta.

— Tu as de la chance, remarquai-je. Je ne pourrais pas faire ça avec mes initiales.

Elle me tapota l'épaule.

— On trouvera quelque chose.

— Smiley. Je pourrais dormir chez toi ce soir ?

Elle feignit la surprise.

— Quoi ? Tu veux vraiment traîner avec *moi* ?

— J'ai juste pensé que ça pourrait être sympa.

Ce qui était un bon morceau de la vérité, mais pas la totalité. Puisqu'elle n'était ni dans le testament d'Althéa ni présente le soir de la mort de Liza, Coralee était l'une des rares personnes qui n'avait pas de raison d'essayer de me tuer.

Je vis une expression sur son visage que je n'avais jamais vue, et

pendant un instant elle eut l'air à la fois plus jeune et plus mûre, comme si je voyais l'intelligente petite fille que cachait son extérieur bravache. Comme si elle n'était pas certaine de me vouloir près d'elle.

La sentant hésiter, je dis :

— Si ce n'est pas un bon soir pour toi, ce n'est pas grave.

— Mais si, protesta-t-elle d'une voix également plus jeune. Pas de problème. Hum, ça serait, oui, chouette.

Quand nous arrivâmes finalement aux Hectares d'Or, l'énorme domaine des Gold, elle s'était reprise. Le jardin était un chantier car la maison était en perpétuelle rénovation.

Étant donné le statut de sa mère, célèbre diva domestique, la chambre de Coralee me surprit avec ses murs rouge sombre et ses meubles en acajou, presque une chambre de petite fille. Le seul objet « adulte » était le grand lit double à la tête en bois sombre, mais même celui-ci était recouvert d'un patchwork floral, girly et un peu usé.

Je songeai que lorsque tout changeait sans cesse autour de vous, ce devait être agréable de savoir que certaines choses resteraient toujours les mêmes. Je réalisai que Coralee m'observait attentivement.

Elle était appuyée contre la porte, comme si elle en barrait le passage. Nos regards se croisèrent et elle parla, presque à elle-même.

— Je n'arrive pas à croire que tu es enfin ici. Tu t'es jetée toute seule dans la gueule du loup. Tu ne te doutes de rien, n'est-ce pas ?

Elle sourit, mais pas comme d'habitude. Son visage avait complètement changé. Elle arborait à présent une expression de haine pure.

Sans me quitter des yeux, elle passa la main derrière elle, et j'entendis le verrou se fermer.

CHAPITRE QUARANTE-TROIS



— Que... qu'est-ce qui se passe, Coralee ?

— Il est temps que l'on ait une conversation, toi et moi.

— Une conversation ? répétais-je.

Mes paumes étaient moites. Elle hocha la tête.

— Il y a deux choses que tu devrais savoir.

Elle fit un pas vers moi, et je reculai.

— Qu... quoi ?

Elle leva un doigt.

— La première, c'est que je te hais. Je te hais depuis des années.

Je hochai la tête. Mon dos était pressé contre sa commode.

— Mais je pensais...

— La ferme, siffla-t-elle en levant un autre doigt. La seconde, c'est que j'étais là ce soir-là. À la fête.

J'eus l'impression que mes genoux allaient se dérober sous moi. C'est seulement à cet instant, trop tard, que je vis à quel point j'avais été bête. Coralee était la seule personne qui avait pu tout faire : elle aurait pu appeler pendant la séance, elle savait que nous serions à la pointe des Trois Amants, elle avait arrangé la rencontre avec Colin, elle m'avait vue quitter le tournoi de tennis avec ma grand-mère.

— Es-tu en train de dire que c'est toi qui as tué Liza ?

Elle me gifla.

— Comment oses-tu ?

À présent j'étais vraiment perdue. Je touchai ma joue.

— Je ne...

— Pourquoi ne me dis-tu pas ce qu'il s'est passé entre vous à la pointe des Trois Amants la nuit où elle est morte ?

— Je n'étais pas là.

— Alors comment un bouton de ton manteau s'est-il retrouvé là-haut ?

Je fronçai les sourcils.

— Comment sais-tu ça ? La police a dit...

— J'ai mes sources. N'essaye pas de gagner du temps, comment ? Si tu n'y étais pas ?

Je secouai la tête.

— Je ne sais pas.

Elle me gifla à nouveau et je partis en arrière.

— Arrête de mentir ! cria-t-elle, presque hystérique. Ça ne sert à rien, je sais ce qu'il s'est passé.

Sa voix trembla.

— Liza et toi êtes montées aux Trois Amants ensemble. Tu l'as obligée à venir avec toi – tu l'obligeais toujours à faire des choses – et elle ne voulait pas. Je pense que tu as voulu plaisanter en disant que tu allais sauter, en faisant semblant de tomber, et qu'elle a essayé de t'arrêter. Mais, ce faisant, elle est tombée. Elle est tombée en essayant de te sauver, de te tirer d'affaire comme elle le faisait toujours. Et tu t'es enfuie.

— Quoi ? Tu es folle ou quoi ?

— Je pense que tu l'as tuée, continua Coralee d'un ton plus raisonnable, même si ses paroles l'étaient moins. C'était peut-être un accident, mais je pense que tu as tué Elizabeth Lawson. Et que tu t'es enfuie lâchement.

J'étais figée. La tentation de révéler la vérité à Coralee, pour lui faire retirer ces horribles accusations, faillit me submerger. Mais je ne pouvais pas.

— Tu ne crois pas vraiment ça, si ? Coralee ?

J'eus l'impression que son expression avait vacillé.

— Pourquoi est-ce qu'elle te hante ? Pourquoi toi ?

— Je ne...

Ses mains agrippèrent mes épaules, fermement et durement.

— Pourquoi toi et pas moi ?

Son ton était exigeant, mais la colère semblait avoir été remplacée par quelque chose de plus fiévreux.

— De quoi tu parles ?

Son visage se décomposa. Il n'y avait pas d'autre mot. Son visage se décomposa, elle lâcha mes épaules et tituba en arrière, tombant sur le lit et éclatant en sanglots.

— Est-ce que j'ai fait... commençai-je.

Elle secoua la tête avant que j'aie pu finir ma phrase et cacha ses yeux avec ses paumes.

Je m'assis à côté d'elle et attendis qu'elle arrête de pleurer. Ses mains retombèrent sur ses genoux. Elle prit une inspiration tremblante et dit :

— Je suis désolée. Je ne pensais pas vraiment que tu l'avais tuée. Enfin si, avant que tu ne reviennes. Mais pas depuis que tu es rentrée.

Elle secoua la tête, évitant mon regard.

— Est-ce que Liza et toi étiez proches ? demandai-je.

Je n'avais rien vu ou appris qui suggérerait que Coralee et Liza aient été spécialement amies.

— Oui, dit-elle en fermant les yeux et en inspirant profondément. Liza et moi... nous étions amoureuses.

Une larme glissa le long de sa joue. Elle ouvrit les paupières et me regarda.

— Nous nous aimions, et ça me tue qu'elle te hante toi, et pas moi.

Elle rit sèchement, mais son corps tremblait de l'effort qu'elle faisait pour retenir ses sanglots.

— J'aimerais juste la voir à nouveau.

Ces derniers mots semblaient lui avoir été arrachés par son chagrin.

J'étais stupéfaite. Je posai la main sur son épaule pour la réconforter et elle s'y agrippa.

— Je suis vraiment désolée, dis-je. Je... je n'avais aucune idée. Depuis combien de temps étiez-vous ensemble ?

Elle se laissa tomber en arrière, la tête sur l'oreiller. Sa voix était rauque d'avoir pleuré.

— Presque six mois. Ça a commencé quand elle a quitté l'équipe de tennis, après les vacances de Noël. Tu te souviens, elle était revenue avec les doigts cassés ? L'entraîneur a dit qu'ils se remettaient bien et qu'elle pouvait se contenter de faire une pause, mais Liza a insisté pour arrêter complètement. J'ai été lui demander pourquoi parce que

je trouvais qu'elle était la meilleure joueuse de l'équipe. Elle s'est mise en colère contre moi en me disant de me mêler de mes affaires et...

Elle pencha son visage vers moi.

— Est-ce qu'elle t'a déjà crié dessus ? Vraiment ?

Je m'allongeai à côté d'elle et fis non de la tête. Coralee siffla entre ses dents.

— Elle était incroyablement sexy quand elle était en colère. Elle gardait tant de choses à l'intérieur qui ne sortaient presque jamais, mais...

Elle se tourna à nouveau, les yeux au plafond.

— Enfin bref, elle me criait dessus et je... je l'ai embrassée. C'était la première personne que j'embrassais, de ma vie. Et elle m'a rendu mon baiser. Et voilà.

— Vous avez si bien gardé le secret, remarquai-je.

— On avait peur. Ma famille, sa famille, sa sœur aînée, toi. Tout le monde à l'école. Nous ne savions pas comment les gens réagiraient. Aujourd'hui ce serait différent, mais c'était il y a trois ans et nous étions seulement en troisième...

Elle haussa les épaules.

— Je croyais... la police croyait... que vous ne vous entendiez pas.

— Ah ! Nous pensions que ce serait une bonne couverture. Que personne ne nous soupçonnerait. Et ça a marché. Nous nous voyions ici la plupart du temps. C'est pour ça que je n'ai pas redécoré ma chambre... parce qu'elle me fait penser à elle.

— Pourquoi t'es-tu rendue à la fête ce soir-là ?

Elle ne répondit pas, me demandant :

— Tu te souviens de Victoria, la grande sœur de Liza ? Celle qui était en pension ?

Je repensai à ce que Grant m'avait raconté : Victoria avait dit que j'avais une mauvaise influence sur Liza.

— Je ne m'en souviens pas.

— Je pense que Liza l'idolâtrait, d'une certaine façon. Quand Victoria était à la maison, Liza s'habillait différemment et parlait différemment, comme une mini version de sa sœur. Elle ne répondait presque plus à mes appels et mes textos, ou bien Victoria répondait et prétendait que Liza était occupée, alors que je l'entendais rire dans le

fond. Comme si je n'étais pas assez bien pour elle et les amis de sa sœur. Comme si mon existence l'embarrassait.

Coralee enroula une mèche de cheveux brillants autour de son doigt. Elle continua d'une voix triste, plus bas :

— La première fois, c'était pendant les vacances de printemps. Je les ai passées ici, à pleurer. Mais quand l'école a repris, tout est revenu à la normale. J'étais si heureuse. Je ne lui ai même pas demandé pourquoi elle avait été si méchante. Et puis elle a refait la même chose quand sa sœur est rentrée pour l'été. Elle a disparu.

— Alors tu es venue à la soirée pour la voir ?

Coralee hocha la tête.

— Oui. Elle a fini par me rappeler ce matin-là pour me dire que tu faisais une dépression nerveuse ou un truc du genre et qu'elle ne pouvait pas te quitter. À propos de Colin, une séparation ? C'est comme ça que j'ai su pour Colin et toi, d'ailleurs. Liza m'avait révélé qu'elle passait les mots que vous vous laissiez au Vieil Homme pour que personne ne sache que vous étiez ensemble. Nous n'étions pas les seules à garder un secret.

— Je suppose que non.

— Enfin bref, j'étais prête à tout pour lui parler. Cela faisait deux semaines que je ne l'avais pas vue, depuis l'arrivée de Victoria, et quand j'ai su qu'elle était sortie avec toi, ça m'a rendue jalouse. Alors je suis allée à la fête, juste pour lui parler, tu sais, mais quand je suis arrivée, je ne vous ai trouvées ni l'une ni l'autre. La seule personne que j'ai vue, c'est ton cousin qui parlait à J.J.

Grant avait mentionné un J.J.

— Le J.J. qui bossait au club de golf ? Il était à la soirée ?

— Oui, mais pas officiellement. C'était pas le genre de J.J., tu vois ? Il travaillait au club de golf, c'est vrai, mais c'était plutôt un voyou touche à tout. Les gens comme Baine adorent traîner avec les gens comme J.J., parce qu'ils ont l'impression d'être cool et dangereux, et qu'ils aiment imaginer que les J.J. veulent leur ressembler.

C'était bien le style de Baine. Je me relevai sur un coude.

— Est-ce que c'était le J.J. que Mme Cruz a incarné pendant la séance ?

Elle rit.

— Oui et non. C'était ce J.J., mais c'était moi qui avais écrit le texte. Alors elle ne l'incarnait pas vraiment.

Elle vit mon expression et s'empressa d'ajouter :

— C'est une vraie médium, habitée par des entités. Mais c'est aussi une amie de maman, donc elle m'a fait une faveur en acceptant de prétendre contacter J.J. C'est pour ça que c'était avant la vraie séance, car elle ne voulait pas irriter de vrais esprits.

— Pourquoi ?

Coralee bâilla, comme si cette confession l'avait épuisée.

— Je voulais juste voir ce que Baine allait faire. C'était délicieux, avec l'étranglement, puis Grant qui a fait de l'image en s'en mêlant.

Elle redevint sérieuse.

— Ne dit pas à Grant qu'il ne contrôle pas vraiment les fantômes, OK ? Il a si peu de joies dans la vie. En dehors de toi. Mais tu vas lui briser le cœur, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas de quoi tu parles.

— L.O.L... laisse tomber. Je suis trop fatiguée.

Elle bâilla à nouveau.

— Mais personne ne t'a vue à la soirée. Pourquoi n'es-tu pas entrée ?

— Pour dire quoi ? Que je cherchais ma copine ? Je ne pense pas, non, bâilla-t-elle. Je suis morte. Ça t'ennuie si on se couche maintenant ?

— Non.

Elle me prêta une chemise bleue et un short assorti avant d'enfiler un ensemble jaune identique. Nous nous glissâmes sous les couvertures, et elle s'étira pour éteindre la lampe de chevet.

— Bonne nuit, Ro.

— Bonne nuit, Coralee.

J'étais presque endormie quand elle ajouta :

— Tu sais, Liza voulait t'en parler. De nous. Elle pensait que tu comprendrais ; elle disait aussi que tu commençais à t'énervier parce que tu sentais qu'elle avait un secret et qu'elle ne te le disait pas. Je n'étais pas sûre. Pour moi, tu étais une peste, mais Liza disait que je ne te comprenais pas.

Je l'entendis pousser un profond soupir.

— Je suppose qu'elle avait raison.

Le lendemain matin, je me levai avant elle. J'essayai de me préparer aussi silencieusement que possible, mais alors que j'allais partir elle dit :

— Merci. De m'avoir laissé parler de Liza. Elle me manque et... et c'était super de pouvoir penser de nouveau à elle.

— De rien.

— Bisebye, murmura-t-elle.

— Bisebye.

Dans la voiture qui roulait vers l'hôpital je vérifiai mon téléphone et, lorsque je vis que la batterie était morte, ma bouche s'assécha et ma poitrine se serra.

Ne m'ignore pas, avait prévenu Liza. Fais attention.

Tu deviens folle, me dis-je en respirant lentement. Il ne va rien se passer.

J'avais tort.

Quand j'entrai dans la chambre d'Althéa, Liza était debout au pied du lit.

CHAPITRE QUARANTE-QUATRE



— Liza ? soufflai-je en me précipitant vers elle.

Elle ne sourit pas, se contentant de me regarder d'un air sombre en secouant la tête.

— Non, je suis Ellie. Sa petite sœur. Tu ne te souviens probablement pas de moi.

— Ellie, murmurai-je, manquant m'écrouler de soulagement. Tu aimais te balader le nez dans un livre, remarquai-je, citant ce que m'avait raconté Roscoe.

Ses yeux perdirent un peu de leur dureté.

— Tu te rappelles, donc.

Je jetai un coup d'œil à Althéa, qui semblait toujours endormie, avant de reporter mon attention sur Ellie. De près, elle ne ressemblait que peu à Liza : les mêmes yeux bleus et cheveux d'or, mais des traits un peu moins généreux. Ou peut-être que sa bouche avait simplement moins l'habitude de sourire.

Je cherchai à retrouver Victoria ou son père dans ses traits.

— Tu vis à Tempe maintenant, non ? Comment es-tu venue ?

— J'ai pris le bus. Personne ne doit savoir que je suis venue ici, OK ?

— Bien sûr. Es-tu... est-ce que tout va bien ? Il s'est passé quelque chose ?

Ses doigts s'entrelacèrent et elle se mordit la lèvre.

— Je crois... je crois que j'ai tué Liza.

Pendant un moment, je ne pus dire un mot.

— On peut aller ailleurs ? demanda-t-elle.

Je me secouai pour surmonter mon choc.

— Bien sûr.

Nous sortîmes dans le couloir.

— Tu peux me dire comment tu... je veux dire...

— Je ne dis pas ça littéralement, expliqua-t-elle. Je ne pense pas. Je ne crois pas. Tu vois, c'est le problème. Tu comprends ?

Sa voix aurait dû être suppliante, mais au lieu de ça elle était plate, comme si elle me demandait si je comprenais l'algèbre ou le jeu de dames.

— Je ne suis pas sûre, répondis-je. Tu peux m'en dire plus ?

— Je pense juste que je suis responsable de sa mort, énonça-t-elle en mettant la main dans sa poche. À cause de ça.

Elle me tendit un morceau de papier. Il était bleu ciel avec une étoile plus foncée dans chaque coin. Il y était écrit « Tout est prêt. Nous partons vendredi. Vingt et une heures au vieux supermarché. Je t'aime. »

En lisant le mot, je ne pus empêcher mes mains de trembler.

— Où as-tu trouvé ça ? demandai-je.

— Dans leur planque secrète. Celle de Colin et Liza. Ce grand cactus, le Vieil Homme. Ils se laissaient des mots là-bas. C'était romantique.

Il me fallut un moment pour réaliser qu'elle avait parlé de Colin et Liza. Je me souvenais de ce qu'avait dit Coralee, que Liza ramassait et laissait les mots. Ellie avait dû voir ça et comprendre de travers. Elle pensait que le mot était pour Liza.

Alors qu'en fait il était pour Ro.

— Je savais que ce n'était pas bien, continua Ellie, mais parfois je lisais les mots. Juste pour voir. Et je les remettais toujours.

— Sauf celui-ci ?

— Elle allait partir.

Son visage était un masque de détresse.

— Elle allait me laisser. Elle m'avait promis qu'un jour on s'enfuirait ensemble, mais elle partait sans moi. Je... je ne voulais pas qu'elle s'en aille.

— Oh ! ma puce, m'exclamai-je en la prenant dans mes bras. Qu'as-tu fait ?

— J'ai montré le mot à Victoria, et elle en a parlé à mon père. Je pensais qu'ils l'arrêteraient, tu sais ? Mais au lieu de ça...

Elle se mit à sangloter.

— Je ne pensais pas qu'elle se tuerait. Je ne pensais pas que l'idée

de devoir rester avec nous la pousserait au suicide. Si je lui avais donné le mot, elle serait toujours en vie.

— Non, dis-je en essuyant ses larmes.

Elle devait avoir treize ans maintenant, mais la tristesse sur son visage lui donnait l'air d'une petite fille.

— Ce mot n'avait rien à voir avec ce qui lui est arrivé.

— Vraiment ? Comment le sais-tu ?

— Parce que le mot n'était pas pour ta sœur. Il était pour moi.

— Mais...

— Elle déposait et récupérait les mots pour moi. Parce que je ne voulais pas qu'on sache que je sortais avec Colin.

— Ce n'est pas...

— Fais-moi confiance.

— Tu es sûre ?

— Absolument.

Puis, pour des raisons dont je n'étais pas sûre moi-même à cet instant, j'ajoutai :

— Ne dis à personne que tu m'as donné ça, OK ? C'est mieux si ça reste entre nous. Je veux dire, le mot était censé être pour moi.

— Je suppose que c'est vrai, acquiesça-t-elle en hochant la tête.

— Je parie qu'un petit déj ne te ferait pas de mal, proposai-je en souriant.

— Hum, je vais juste... je préférerais rentrer. Si ça ne te dérange pas... Je ne veux pas croiser quelqu'un et que ma famille apprenne que j'étais là.

Elle a peur de quelque chose, pensai-je. Elle est terrifiée. Mais pas par moi. Et pas d'avoir tué sa sœur. C'est autre chose. Je me rappelai la photo de Liza et de ses doigts cassés après les vacances de Noël, de sa jambe cassée après les vacances de Pâques.

— Est-ce que tout va bien à la maison ? demandai-je. Avec ton père ?

Elle se raidit.

— Tout va bien avec papa. Je vais juste rentrer.

— Tu es sûre ? Tu veux que je te trouve une voiture ou que je te raccompagne ?

— Non, le bus part dans une demi-heure.

Elle finit par accepter que je la dépose à l'arrêt de bus en taxi et que je paye son billet, mais rien d'autre.

Je pris le même taxi pour rentrer à la Villa Silverton. Pendant tout le trajet je gardai la main posée sur le mot qu'elle m'avait donné, comme si c'était un objet magique qui risquait de disparaître à tout instant. L'écriture m'était familière, et je réalisai que j'avais dû voir celle de Colin quelque part. Ça prouvait que Colin disait la vérité. Il ne pensait vraiment pas que Ro-Ro et lui s'étaient séparés. Il avait prévu de s'enfuir avec elle.

Alors pourquoi Ro était-elle si en colère qu'elle avait effacé son visage ? Et pourquoi envoyait-il des textos à Liza le soir de la fête ?

Je payai le taxi et contournai la maison quand j'entendis une dispute. Je repérai une Beetle argent Volkswagen et, à côté, Bridgette et Jordan North.

Bridgette faisait de grands gestes et ses cheveux étaient décoiffés : je ne l'avais jamais vue comme ça. Il me sembla entendre « incontrôlable » du côté de Jordan ainsi que « tu ne comprends pas » et « s'il te plaît » du côté de Bridgette, mais apparemment ça ne marcha pas car Jordan répondit quelque chose que je n'entendis pas et se dirigea vers sa voiture.

Elle m'aperçut avant que je puisse bouger.

— Je n'avais pas l'intention d'écouter aux portes, m'excusai-je.

Une pile de vêtements dans les bras, elle avait l'air épuisée comme si elle avait passé la nuit à pleurer.

— Écoute tout ton saoul. Toute la dispute portait sur les dangers des secrets, alors plus de gens entendent, mieux c'est.

— Je suis désolée, dis-je.

Elle ouvrit la portière de sa voiture. La voiture que j'avais vue ce soir-là à l'annexe, quand Bridgette était avec son amant.

Je me souvins de Bridgette au magasin « Tout à 1 \$ », prétendant que les secrets pouvaient aussi être agréables.

— Je peux aider ?

Le beau visage de Jordan respirait la tristesse et la perte. Elle jeta un coup d'œil à la porte où s'était tenue Bridgette, à présent refermée.

— Non. Personne ne peut aider. À moins que tu puisses la convaincre que ce que pense sa famille n'a pas d'importance, pas plus

que le montant que sa grand-mère lui léguera ou non.

Alors c'était la raison pour laquelle Bridgette faisait tout ça.

— Depuis combien de temps êtes-vous ensemble ?

— Un peu plus de trois ans. Depuis cette nuit-là : la soirée, je veux dire. C'était l'un de nos premiers rendez-vous.

Elle s'essuya la joue sur son chemisier.

— On a passé toute la soirée ensemble. Enfin, jusqu'à ce que le Silverton Show commence.

— Quoi donc ?

— Tu as remarqué comme à chaque fois que Baine et Bridgette se retrouvent dans la même pièce, ils doivent se disputer ? C'est une obligation ?

— Oui, dis-je en riant.

— Ce soir-là, Baine et Bridgette ont eu cette énorme dispute. Elle avait découvert que Baine vous avait enfermées dans le cellier, Liza et toi, et elle était furieuse.

— C'était Baine qui nous avait enfermées ? Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Ça avait un rapport avec Jimmy Jakes... J.J. ? Une combine sur laquelle ils travaillaient. Mais leur plan avait foiré, et quand Baine était revenu, il ne restait que Liza. Tu étais partie et il était furieux.

— Ce n'est pas ce que m'a dit la police.

— Nous avons décidé que la police n'avait pas besoin de savoir tout ça. Enfin, Bridgette et Baine avaient décidé. Nous autres, nous les avons suivis.

Naturellement, pensai-je.

— Donc je suis partie, et Liza est restée à la soirée. Tu sais ce qui lui est arrivé après ?

— La dernière fois que je l'ai vue, elle lui parlait.

— Lui ? Baine ?

Elle hocha la tête.

— C'est la dernière fois que je l'ai vu ce soir-là, lui aussi.

Elle jeta un coup d'œil vers la chambre de Bridgette.

— Je dois y aller.

— Bien sûr, dis-je en reculant pour qu'elle puisse ouvrir la porte. Je suis désolée pour votre dispute.

— Ça devait arriver. Les choses ne pouvaient pas continuer comme ça.

Elle était en train de reculer la voiture quand je réalisai que j'avais oublié de lui demander quelque chose. Je l'arrêtai et elle baissa la vitre.

— Tu as parlé de Jimmy Jakes. James Jake ? Il est mort, non ?

— Il s'est suicidé.

C'est là que j'avais entendu ce nom. Au commissariat. Il était l'autre personne à s'être jetée de la pointe des Trois Amants.

CHAPITRE QUARANTE-CINQ



J'entrai dans la maison, branchai mon téléphone et sortis l'encyclopédie dans laquelle j'avais glissé la page déchirée sur laquelle Baine m'avait fait son offre d'origine. J'y ajoutai le mot que m'avait donné Ellie et allai prendre une douche.

Quelque chose clochait. Mon esprit tournait en rond autour de tout ce que j'avais entendu ces derniers jours. Alors que l'eau nettoyait la saleté de l'accident, une cacophonie de voix emplît ma tête...

Xandra m'apprenant que Liza avait reçu des textos de Colin.

Jordan parlant du Silverton Show.

Oncle Thom au commissariat disant : « D'abord une montre, maintenant un bouton. »

Soudain je poussai une exclamation. Je sautai hors de la douche, m'enveloppai dans une serviette, et je tendais la main vers l'encyclopédie quand le téléphone sonna.

Comme un chien pavlovien, je le saisis. Mon poulx s'accéléra en voyant « N. Martinez » s'afficher sur l'écran. Je prétendis que c'était parce qu'il était le seul à pouvoir m'aider, mais je savais bien que ce n'était pas la vraie raison.

Il ne s'embarrassa pas de politesses, se contentant de dire :

— Il faut qu'on parle.

— Je sais. Je pense...

— Où es-tu ? m'interrompit-il.

Sa voix était plus tendue et sérieuse que jamais.

— À la maison.

— Tu dois sortir de là. Retrouve-moi dans le hall de l'hôpital.

Mes genoux faiblirent.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Rejoins-moi juste là-bas. Aussi vite que possible.

Mes mains se mirent à trembler et l'encyclopédie glissa et tomba sur

le sol. Le mot de Baine en sortit, ainsi que celui de Colin qu'Ellie venait de me donner.

Je levai les deux feuilles côte à côte, sans savoir si j'étais terrifiée ou pleine d'espoir. L'écriture sur le mot d'Ellie était familière, non parce que j'avais déjà vu celle de Colin... mais parce que c'était la même que celle de Baine.

Le mot de Colin était un faux. Et pourtant il avait réagi comme si Ro et lui avaient prévu de partir ensemble.

Soudain, toutes les pièces s'assemblèrent dans mon esprit avec une précision douloureuse. Et chacune scandait le même nom.

Baine. C'était l'écriture de Baine sur le faux mot. Baine qui avait perdu sa montre. Baine qui était le dernier à avoir vu Liza cette nuit-là.

Baine, qui était à présent debout à la porte de ma chambre, frappant sa paume avec une lampe de poche.

— Alors comme ça tu as mené ton enquête, lança-t-il.

Je resserrai la serviette autour de moi et m'appuyai contre le bureau. Je voulais avoir l'air sûre de moi, mais je devais empêcher mes genoux de trembler.

— Pas intentionnellement. Tu aurais dû mieux effacer tes traces si tu ne voulais pas que quelqu'un les découvre.

— Et que crois-tu avoir découvert ? demanda-t-il en s'asseyant nonchalamment sur le lit.

Gagne du temps, me dis-je.

— Tu savais que ta cousine sortait avec Colin ?

— Colin me l'a dit. M'a dit qu'il était amoureux d'Aurora, qu'ils se laissaient des mots pour cacher la relation à Grand-Mère. Nous étions amis. Bien sûr tout cela a changé après la disparition d'Aurora.

— Alors tu prends le vrai mot de Colin et tu y substitues le tien disant à Ro de se rendre au vieux supermarché, plutôt désert comme endroit. Comment je m'en sors, pour l'instant ?

Il soupesa la lampe torche.

— Pas mal.

— Puis tu donnes ta montre à James Jake – J.J. – pour qu'il enlève ta cousine au supermarché pendant que tu profites d'un alibi à toute épreuve : la soirée en petit comité que tu organises à des kilomètres de là, dans ta maison témoin.

Il se pencha en avant, l'air intéressé.

— Tu as du talent.

— Mais pour une raison que tu ignores, Aurora ne va pas où tu veux et se pointe à la fête, gâchant ton plan. Ça ne t'arrête pas. Tu te débrouilles pour attirer Liza et Ro dans le cellier, où tu les enfermes. Puis tu appelles J.J. et lui donnes de nouvelles instructions pour qu'il enlève Ro alors que tu es vu en train de parler à sa meilleure amie.

Il hocha la tête lentement.

— Dis comme ça, ça m'a l'air d'un bon plan.

— Ce qui veut dire que tu es la dernière personne à avoir vu Liza vivante avant qu'elle ne tombe de la pointe des Trois Amants.

Il se redressa.

— Quoi ? Non !

— Et quelques mois plus tard, ton autre associé de ce soir-là, J.J., meurt de la même manière, au même endroit. En portant ta montre. Ça paraît un peu suspect.

— Hé ho, protesta-t-il en levant la main. Premièrement, quoi qu'il soit arrivé à Liza, J.J. s'est suicidé. Demande à la police. Deuxièmement, comme je l'ai dit aux policiers quand ça s'est passé, si j'avais été là, je ne l'aurais jamais laissé mourir avec ma montre au poignet. Tu plaisantes ? Grand-Mère me prend la tête dessus tous les jours.

Je devais admettre que ça semblait sincère.

— Pourquoi voulais-tu qu'il kidnape Ro ?

Baine se détendit à nouveau. Il laissa la lampe torche rouler hors de sa main et se pencha en arrière.

— J'avais besoin d'argent. J'avais fait quelques casinos, quelques parties privées et ma chance n'avait pas été au rendez-vous... Arrête de me regarder comme ça, on dirait ma sœur.

Il s'assit en avant, les coudes sur les genoux, apparemment très sincère, digne de confiance.

— Tu as l'air de penser que c'était mal, mais tout ça était très professionnel. J.J. n'allait pas lui faire de mal, juste la garder quelques jours, récupérer la rançon de ma grand-mère, et la ramener.

Je gardai une expression impassible.

— Pas étonnant qu'Aurora soit partie.

Il serra les dents.

— Ça lui aurait certainement fait du bien. Elle était complètement incontrôlable, déchaînée. Ça aurait pu la remettre dans le droit chemin.

Je secouai la tête, ébahie.

— Oui, c'est ça, dans La Famille c'est elle qui est paumée.

— Laisse-moi te dire, tu ne sais rien de ma cousine. Elle désobéissait juste pour le plaisir de désobéir. Elle était prête à tout pour attirer l'attention. Elle aurait adoré mon plan. Adoré toute la presse que ça lui aurait rapporté.

Je le fixai alors qu'il sortait mensonge après mensonge, essayant de justifier son comportement à lui-même. Il s'attaqua à mon silence.

— Tu n'es pas meilleure que moi. Tu mens à La Famille pour de l'argent. En quoi est-ce différent de ce que j'aurais fait ?

— Je n'ai rien à voir avec toi, répondis-je.

Il croisa les jambes et se pencha en arrière, hochant la tête.

— C'est vrai, tu es pire. Tu voles des étrangers. Je prends juste une avance sur ce qui est censé me revenir.

Ses doigts jouaient avec la poignée de la torche.

— Tu as tort sur le reste aussi, sur le fait que j'ai été la dernière personne à voir Liza à la soirée. Nous parlions, elle a reçu un texto et est partie.

Il semblait fasciné par l'interrupteur de la lampe.

— De qui venait le texto ? demandai-je.

Il leva les yeux.

— De toi.

Il secoua la tête.

— Je veux dire de Ro. Ro a été la dernière à la voir vivante.

J'essayai de reconstituer la chaîne d'événements. Liza reçoit un texto de Colin. Ro et Liza se disputent. Ro s'en va à la rencontre de Colin. Puis Ro envoie un texto à Liza. Et Liza se retrouve morte. J'écarquillai les yeux.

— Tu penses que ta cousine a tué sa meilleure amie ?

Baine essaya de paraître nonchalant.

— Tout ce que je sais, c'est qu'elle lui a envoyé un texto.

Je me penchai vers lui.

— Pendant tout ce temps. Pendant tout ce temps tu pensais que je... qu'elle... était une meurtrière. C'est pour ça que tu étais si sûr qu'elle n'allait pas rentrer. Parce que tu croyais qu'elle avait tué Liza.

— C'est ça, confirma-t-il aimablement.

Quelque chose dans son enthousiasme me titilla, comme s'il aimait un peu trop cette réponse.

Que pouvait-il cacher d'autre ? Et pourquoi Ro avait-elle effacé le visage de Colin sur les photos ? Il me manquait encore quelque chose.

Mon téléphone sonna, brisant le silence entre nous. Je répondis et entendis la voix de N. Martinez.

— Tu es en route ?

— Pas encore, je...

— Tu dois partir. Tout de suite.

CHAPITRE QUARANTE-SIX



Je m'habillai, empruntai la voiture de Mme March et arrivai à l'hôpital en un temps record, vingt-deux minutes. N. Martinez se tenait au milieu du lobby en jean et tee-shirt vert foncé qui, malgré le motif « Embrassez-moi, je suis irlandais », semblait fait pour le mettre en valeur. C'était la première fois que je le voyais habillé de manière décontractée, et ce n'était pas désagréable.

— Je crois que ton tee-shirt ment, remarquai-je.

— C'est l'anniversaire de ma sœur. Comme cadeau, entre autres, elle peut choisir mes vêtements.

Il se dirigea vers la porte, et je dus me dépêcher pour rester à son niveau.

— Est-ce que ma grand-mère va bien ? On va quelque part ?

— Se promener. Ce sera mieux si tu n'es pas facilement joignable quand ils arriveront.

— Ils ?

— La police.

— Je croyais que la police, c'était toi ?

Je vis sa mâchoire se contracter mais il ne me répondit pas. Que se passait-il ?

Nous étions à un passage clouté. Il appuya plusieurs fois sur le bouton. Finalement, il dit :

— J'ai vérifié le dossier de Liza. Les chaussures qu'elle portait étaient les siennes. LAWSON était écrit à l'intérieur. La seule chose bizarre : c'était du trente-sept, alors qu'elle portait du quarante et un. C'était à ça que tu pensais en disant que quelque chose n'allait pas ?

— Peut-être.

J'avais espéré que cette réponse déclencherait une intuition, mais je fus déçue.

— Ce n'est pas ce que tu es venu me dire, si ?

Il hocha lentement la tête.

— Regina Boyd, la petite amie de Colin Vega, a été attaquée hier soir.

— Mon Dieu ! Elle va bien ?

Il me lança un regard. Je ne savais pas si j'avais dit ce qu'il fallait. Bien sûr, c'était habituel entre nous. Avec lui, je ne savais jamais sur quel pied danser.

— Oui, ça ira. C'était superficiel. Mais son attaquant a essayé de l'étrangler. En utilisant la ceinture d'un trench-coat. Le même genre de manteau que tu as acheté il y a trois ans.

Je m'arrêtai, sans me rendre compte que nous étions au milieu de la rue.

— Non.

Il m'attrapa par le bras et me tira vers le trottoir.

— Ce que tu trouveras vraiment intéressant, c'est qu'il n'y avait aucun signe d'effraction. Les portes et les fenêtres étaient fermées de l'intérieur. Les caméras de sécurité de son immeuble n'ont filmé personne entrant ni sortant.

J'eus l'impression que les bruits autour de nous résonnaient dans mes oreilles. *Pas de signe d'effraction. Personne entrant ni sortant.*

— Liza, murmurai-je.

Je suis obligée de la croire maintenant. Je n'ai pas le choix.

Je n'avais pas réalisé que j'avais parlé tout haut jusqu'à ce que N. Martinez ne proteste :

— Je crois toujours qu'il y a une explication rationnelle. Je ne suis pas sûr que ma raison soit à la hauteur pour la trouver, c'est tout. Plus rien n'a de sens, soupira-t-il en secouant la tête.

Des bancs serpentaient dans une espèce de cour en ciment rouge. Nous nous assîmes. En face de nous, deux femmes habillées en tenue de travail mangeaient des salades avec des fourchettes en plastique. Un étudiant passa en courant.

Je me demandai combien d'entre eux prétendraient qu'ils croyaient aux fantômes, si on le leur demandait.

N. Martinez dit :

— L'agresseur de Regina n'arrêtait pas de répéter « Laisse-les tranquilles ».

— Les ?

— Colin pense qu'elle se trompe, que ça devait être « le », mais elle est sûre que c'était « les ».

Je repensai à la batterie vide de mon téléphone. À combien Liza était furieuse la veille après ma rencontre avec Regina. À sa certitude que je n'aurais jamais d'amie comme elle.

Elle tenait toujours ses promesses, me remémorai-je, étonnée de mon calme.

— Colin a trouvé Regina sur le sol de son appartement, inconsciente.

La voix de N. Martinez pénétra dans mes pensées.

— Il a appelé une ambulance et, sur le chemin de l'hôpital, elle lui a raconté ce qui s'était passé. Puis il est venu au commissariat pour faire sa déposition.

Il fit une pause.

— Il avait beaucoup de choses intéressantes à dire, en particulier en ce qui te concerne.

C'était ça. Je savais qu'on en arriverait là. S'il n'y avait pas eu la nouvelle de l'agression, j'aurais presque été soulagée. Je le dis la première :

— Il vous a révélé que j'étais un escroc.

N. Martinez hocha la tête.

— Donc j'ai vérifié tes empreintes. Par nom, mais aussi en les comparant aux empreintes du système.

Il avait trouvé un défaut dans le plan de Bridgette, la seule vulnérabilité. Et à présent il savait. Il connaissait la vérité. Je réalisai que je m'y préparais depuis le début, espérant à moitié que quelqu'un la découvrirait.

Mais je ne m'attendais pas à ce qu'il ajouta.

— J'ai aussi vérifié tes empreintes dans notre base de données, au niveau national.

J'arrêtai de respirer.

— Je n'ai eu qu'un seul résultat. Une certaine Edie Poe dont les empreintes sont les mêmes que les tiennes a été arrêtée en Oregon pour vol à l'étalage. Un gâteau glacé. La seule raison pour laquelle on l'a attrapée est qu'elle est restée assez longtemps pour écrire « Nina » dessus.

J'attendis qu'il m'interroge, qu'il fasse quelque chose.

— Alors, qui est Nina ?

— Ça n'a pas d'importance.

— Mais si. Qui était-elle pour toi ?

— C'était ma sœur d'accueil. Elle avait huit ans.

Je vis qu'il en attendait plus, et je mourais d'envie d'inventer pour lui une histoire si intéressante que j'aurais souhaité qu'elle soit la mienne.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il.

Je ne voulais pas faire ça. Je ne voulais pas parler d'elle. Je fermai les yeux et elle apparut devant moi.

Raconte-moi une histoire, l'entendis-je me demander de sa petite voix. Je devais me pencher pour l'entendre, un murmure presque couvert par le bruit des voitures proches. Sa voix disparaissait, mais sa peau était toujours aussi douce que celle d'une pêche.

J'étais épuisée, vidée. Elle était mourante. Je ne pouvais rien faire pour l'aider ; personne ne pouvait rien faire pour elle, m'avaient dit les infirmières de la clinique mobile. Elles me l'avaient juré. Comme si ça allait me consoler.

Mais bien sûr que non. Je ne pouvais pas abandonner.

Nos jours passaient dans un étrange brouillard, dans un coin de l'entrepôt abandonné que nous habitions. Ils y stockaient des fruits autrefois et l'air portait toujours l'odeur légère des melons trop mûrs. Les sons des voitures, des oiseaux nichant dans les chevrons, des squatters de l'autre côté créaient comme un bruit blanc.

Nina était allongée derrière la tapisserie rose et or que j'avais trouvée dans la poubelle d'une cité U, alternant toutes les deux heures entre veille et sommeil. Pendant qu'elle dormait, je sortais pour tenter de trouver, voler ou troquer des choses qu'elle pourrait aimer : une mangue, une bouteille de savon à la rose dérobée aux toilettes d'un beau restaurant, un pingouin dont le bec distribuait des cure-dents, un insigne de Cadillac, une étoile en cristal au bout d'un fil de pêche. Un jour, en coupant par le parc, je trouvai un siège de toilettes avec un miroir collé à l'intérieur du couvercle et les mots « Salut, ma jolie ! » peints sur le bord. Tous ces trésors étaient exposés à côté d'elle, un musée de souvenirs, flanqués d'une poupée sans bras et d'un peigne en ivoire. Mais la plupart du temps je restais près d'elle, lui racontant des histoires de princesses et d'aventure comme une Shéhérazade de pacotille, espérant lui sauver la vie avec mes contes.

Ce jour-là elle m'avait surprise. Lorsqu'elle avait ouvert les yeux, j'avais annoncé : « J'ai une nouvelle histoire, princesse. »

Mais elle avait secoué la tête. Une petite ride s'était formée entre ses sourcils, celle qui apparaissait quand elle réfléchissait.

— Comment est-ce que les princesses savent ? Si elles dorment, comment savent-elles quand le bon prince les embrasse, pour pouvoir se réveiller ?

— Elles le savent, c'est tout.

— Mais est-ce que tous les baisers ne sont pas pareils ? Agréables ?

— Tous les baisers ne sont pas agréables.

— Alors tu penses qu'il y a une différence.

— Il doit y en avoir une, dis-je sans vouloir admettre que je n'avais pas assez d'expérience pour en être sûre.

Elle ferma les paupières et je crus qu'elle allait se rendormir. Mais au lieu de ça elle dit :

— Tu dois partir.

— Partir où ? Qu'est-ce que tu veux ? Du jus de fruits ?

— Pars, répéta-t-elle. Tu sais où.

— Je n'ai nulle part où aller. C'est le seul endroit où je dois être : ici même.

— Si, insista-t-elle en ouvrant les yeux.

Elle essaya de se soulever de la couchette de coussins de canapé et de couvertures Snoopy que j'avais rassemblés autour d'elle pour protéger ses os frêles et ses coudes pointus, qui menaçaient de transpercer la peau.

— Nous devons partir toutes les deux.

J'aurais aimé prétendre ne pas savoir de quoi elle parlait.

— Non, dis-je – suppliai-je – implorai-je. Pas encore. Tu ne peux pas partir maintenant. Tu ne sais pas ce qui est arrivé à la princesse.

Elle tourna la tête vers moi. Elle sourit.

— Mais si, je sais, répondit-elle.

Et elle ferma les yeux.

Assise à côté de N. Martinez dans le parc, j'ouvris les miens.

— Elle est morte. Nina est morte. J'ai essayé de la sauver, mais je

n'ai pas réussi.

Il resta à côté de moi, et son silence était mieux que des mots.

— Elle était dans ma troisième famille d'accueil, avec Mme Cleary. Elle est arrivée environ six mois après moi. Mme Cleary était veuve et vivait seule avec moi. Elle avait un fils plus âgé, peut-être trente ans. Au début j'étais nerveuse quand il rendait visite à sa mère, mais il ne me faisait jamais rien.

Je déglutis.

— Quand Nina est arrivée, j'ai compris pourquoi.

Qui croirait une petite pute comme toi ? entendis-je en écho dans ma mémoire.

Comme s'il lisait dans mes pensées, N. Martinez dit :

— Alors tu as sauvé Nina.

C'était une affirmation, pas une question. Mais il demanda :

— Pourquoi ne pas aller à la police ?

— La police, c'était lui.

Nous restâmes à nouveau silencieux jusqu'à ce que je réponde à la question qu'il allait forcément poser : pourquoi entrer dans une manigance comme celle de Baine et Bridgette ?

— Nina m'a rendu la foi dans la notion de famille. Mais une famille qu'on *choisirait*. C'est pour ça que je suis venue ici comme ça. Comme une fausse Aurora. J'ai cru que je pourrais peut-être choisir ma propre famille. Et être choisie.

— Ça a marché ?

— Je ne sais pas. Ça dépend. Est-ce que tu vas révéler ce que tu as appris sur moi ?

Il secoua lentement la tête.

— Je ne vois aucune raison pour que d'autres le sache. Ou du moins l'apprennent de moi. Pas tout de suite, en tout cas.

Je me tournai pour le regarder en face. J'eus l'impression de le voir, et de le voir me voir, pour la première fois. Mon cœur battait comme des ailes de papillon.

— Merci. Pourquoi ?

Il inspira profondément. Ses yeux ne me quittèrent pas.

— Les feux sauvages. C'est d'eux que vient l'odeur de fumée. Nous

avons eu un hiver sec, les buissons sont comme du petit bois.

Mes yeux ne pouvaient se détacher de son visage.

— Ils sont différents des incendies normaux ?

— Ils sont plus imprévisibles. Ils sautent d'un objet à l'autre, on ne peut pas deviner leur chemin ou limiter les dégâts qu'ils font. En dehors de la ville, ils peuvent submerger le paysage comme une vague et te frapper avant que tu aies réalisé ce qui se passait.

J'étais fascinée par les mouvements de sa bouche. Je voulais la toucher.

— Comment les arrête-t-on ?

— C'est impossible. Une fois qu'ils sont allumés, ils choisissent leur propre chemin. Tout ce que tu peux faire c'est essayer de les contenir jusqu'à ce qu'ils s'éteignent tout seuls.

Ses yeux ne lâchaient pas les miens.

— Ils sont magnifiques à regarder, mais ils peuvent être dangereux.

Nous restâmes un moment assis en silence. J'avais l'impression qu'il se préparait à faire quelque chose de désagréable, donc quand il serra les mâchoires je m'attendis au pire.

— Tu veux venir à l'anniversaire de ma sœur demain après-midi ?

— Moi ?

Il poussa un léger grognement et leva les yeux au ciel.

— Qui d'autre ? Pourquoi faut-il toujours que tu compliques les choses ?

— C'est juste que ça sort un peu de nulle part.

— Laisse tomber.

— J'aimerais beaucoup.

Je touchai son bras et ressentis le même choc électrique que la première fois.

— J'aimerais vraiment beaucoup.

Il fixa ma main sur son bras. Puis ses yeux se posèrent sur mon visage.

— Je viens de réaliser. Je ne connais pas ton nom, dis-je.

Il fronça encore plus les sourcils, si c'était possible.

— Je le réserve généralement aux gens que je ne vais pas revoir. Les

employés du département des véhicules à moteur. Les journalistes au tribunal. Les experts des assurances. Les affaires officielles. Ma famille m'appelle Léo.

— Ça ne commence pas par un N.

— Non, c'est vrai.

Il se leva, s'éloignant de ma main.

— Demain à six heures. Il y a une piscine, alors...

Il haussa les épaules.

— Voilà l'adresse.

Il me donna une carte avec un poney sur le devant. À l'intérieur on lisait : « Tu es invité à venir au grand galop à l'anniversaire de Joséphine. »

— Quel âge va-t-elle avoir ?

— Huit ans. Comme Nina. C'est ce qui m'y a fait penser.

Je tombai amoureuse de lui à cet instant. C'était comme amorcer une grenade, ce tout petit bruit qui transforme une chose inerte en un objet dangereusement combustible. Je le fixai, essayant par télépathie de le pousser à m'embrasser. Ses yeux parcoururent mon visage, de mes yeux à mes lèvres et mon menton. Pendant un quart de seconde, je vis quelque chose de doux, un désir.

— Et si tu ne veux pas les contenir ? Les feux sauvages ? demandai-je.

— Des gens seraient blessés.

— Pas s'ils faisaient attention.

— Je ne crois pas que ça marcherait.

Il secoua la tête, et je crus apercevoir un voile de tristesse passer sur ses sourcils froncés.

— À demain.

Il tourna les talons et partit.

Je le regardai s'éloigner, me sentant à la fois perdue, rejetée, chérie et choyée. À présent il connaissait tous mes secrets et ne m'avait ni répudiée ni embrassée, juste acceptée.

Comme amie, me répétais-je. Comme une amie dangereuse.

Meilleures... amies pour la vie.

Mon téléphone sonna, me sortant de mes pensées : c'était Grant.

— Est-ce qu'on se voit toujours pour le déjeuner ?

J'avais complètement oublié notre rendez-vous.

— Oui. Bien sûr. Je...

— Est-ce que ça va ?

— Je... je vais bien. C'est juste...

— Où es-tu ? Je viens te chercher.

Je décrisis l'endroit où je me trouvais et il annonça qu'il serait là dans cinq minutes. Mais mon téléphone sonna à nouveau presque immédiatement.

— Tu as changé d'avis ? blaguai-je sans conviction.

— Tu es... en danger, Ro-Ro, répondit la voix de Liza.

— Qu'est-ce que tu as fait à Regina ?

— Fille... pas bonne. Distraction... ils viennent te chercher.

Je frissonnai malgré moi. Je pensais à Reggie, attaquée dans son appartement sans aucun signe d'effraction.

— Qu'est-ce que tu veux de moi ?

— Fais attention... ils sont déjà...

— Déjà quoi ?

— Retourne-toi !

Je me retournai et vis Bridgette traverser la rue vers moi.

Avant qu'elle ne m'atteigne, la voiture de Grant s'arrêta près du trottoir. Je courus vers la portière et sautai à l'intérieur.

TROISIÈME PARTIE

Éveillée



Elle a déjà fait ce cauchemar.

Elle court dans un paysage inconnu, poursuivie par des bruits de pas qui se rapprochent à chaque seconde, à chaque respiration. Des branches d'arbres l'égratignent et ses chevilles vacillent.

Mais ce n'est pas un rêve, pas un cauchemar duquel elle pourrait se réveiller. Les pas qu'elle entend derrière elle sont réels. Son cou lui fait vraiment mal, tous les muscles de son corps sont douloureux, chaque inspiration lui brûle la gorge, mais elle ne peut pas s'arrêter.

Alors qu'elle court, des images de ce qui s'est passé plus tôt dans la nuit lui reviennent, essayant de la ralentir, de la prendre au piège. Shopping au centre commercial. La soirée. La salle de bains. Les textos. La dispute.

Le moment où elle a ouvert les yeux et vu l'autre fille allongée sur le gravier à côté d'elle, les yeux grands ouverts, presque aveugles. « Pars. C'est moi qu'ils veulent, pas toi. »

S'entendre promettre de revenir tout de suite. « J'amènerai de l'aide. Je ne te laisserai pas seule. »

Sa poitrine est soulevée par un sanglot qui se coince dans sa gorge lorsque le faisceau d'une lampe torche passe sur le chemin devant elle. Elle est découverte, ils se rapprochent, ils...

Elle s'éloigne de la lampe, engloutie par l'obscurité totale. Ne donnant pas le temps à ses yeux de s'ajuster, elle avance aveuglément vers là où elle pense que se trouve le chemin. Avant de l'atteindre, elle bute sur un rocher et tombe tête la première de l'autre côté du sentier, le long d'une pente raide.

Les mains devant elle dans un vain effort de se ralentir elle dévale la côte jusqu'à ce que son dos frappe un genre de corniche. Ses yeux s'ouvrent d'un coup sous le choc et la douleur. Tendant une main, elle découvre qu'elle est allongée sur un rebord de terre rassemblée dans les branches d'un arbre mort. Au-dessus d'elle, elle voit le contour du faisceau de la lampe.

La lumière zigzague le long de la paroi qu'elle vient de descendre, se rapprochant à chaque passage. Elle s'arrête à quelques centimètres de là où elle gît, assez près pour qu'elle puisse la voir se refléter sur l'ongle de son petit doigt. Rien ne se passe. Est-il possible qu'ils ne l'aient pas vue ?

Une personne fait les cent pas sur le bord du ravin dans lequel elle est tombée, éclairant les environs en grands arcs de cercle. Un caillou roule et la frappe au visage ; quand elle bouge pour tenter de l'éviter, quelque chose de froid ondule sur son poignet.

Elle se mord les lèvres pour ne pas crier. Elle reste allongée là, pétrifiée, le cœur battant si vite qu'elle n'entend plus les pas au-dessus, jusqu'à ce qu'elle réalise que la chose sur son poignet n'est que la chaîne de son collier Best Friend Forever. Il a dû se casser lors de sa chute et glisser le long de sa manche. Sans bruit, elle referme les doigts dessus et cherche à tâtons la poche de sa jupe. Elle y fourre la chaîne brisée à côté des vingt dollars qu'elle a toujours sur elle en cas d'urgence.

À présent les pas s'arrêtent et le faisceau reste immobile quelques centimètres au-dessus de sa tête, comme si la personne s'était arrêtée pour écouter. Elle retient son souffle, l'oreille aux aguets, n'entendant rien.

Une voix murmure son nom, une voix qu'elle reconnaît. « Sors de là, je veux juste t'aider. » Le ton est sincère, gentil. Mais elle sait que c'est un mensonge. C'est la même voix qu'elle a entendue juste avant que tout devienne noir. « Espèce d'imbécile, pourquoi as-tu changé de vêtements ? »

La lumière fait un nouvel arc de cercle, cette fois frôlant son bras, et elle pense, c'est la fin. C'est fini. Mais le faisceau revient au côté de la personne tenant la lampe torche comme un chien bien dressé. Illuminant ses baskets bleu marine quelques instants avant qu'il ne s'en aille.

« Je dois trouver de l'aide, j'ai promis » pense-t-elle alors que la branche cède sous son poids et qu'elle tombe la tête la première dans l'obscurité totale.

CHAPITRE QUARANTE-SEPT



Grant eut l'air un peu surpris par l'enthousiasme avec lequel j'entrai dans sa voiture.

— Tout va bien ? demanda-t-il.

— Oui. Je suis juste... heureuse de te voir.

Il m'observa.

— Je pensais qu'on aurait pu aller chez moi mais...

— Allons-y ! m'exclamai-je.

Bridgette me faisait signe, frénétique.

— J'adorerais voir où tu habites.

Le trajet jusqu'à la caravane que Grant partageait avec son frère – « nous aimons l'appeler notre domaine caravanier » – ne prit que trente-cinq minutes, mais le paysage et l'atmosphère changèrent si radicalement que ça aurait pu être trente-cinq heures. Tucson se retira comme la marée durant les dix premières minutes, et après cela nous nous trouvâmes dans un désert plat et doré.

Nous sortîmes de l'autoroute et nous prîmes une route secondaire, plus petite, qui menait droit vers les collines. Au bout de cinq kilomètres le bitume disparut et fut remplacé par une piste poussiéreuse. C'était par nécessité que Grant conduisait un quatre-quatre, pas pour crâner. Des pompons de végétation couvraient l'horizon de chaque côté, et les collines brun rouge en face avaient l'air plates sous le soleil de midi. Une poignée de vaches paissaient sur la butte qui bordait la route.

— Elles sont à toi ?

— Elles appartiennent aux Kim, les parents de Roscoe. Ils sont propriétaires du ranch ; mon frère en est le gérant.

Il me jeta un regard, comme s'il allait ajouter quelque chose, mais au lieu de ça tendit la main et la posa sur la mienne. Je lui souris. Sans quitter la piste des yeux, il me rendit mon sourire et nous restâmes ainsi.

Nous atteignîmes le sommet d'une colline et une vallée s'étala sous

nos yeux comme un bol d'or. Le seul bâtiment visible était un grand mobile home.

— *Home sweet home.*

J'eus l'impression que nous vivions une réinterprétation d'Adam et Eve, seuls ensemble dans un paradis isolé. Alors que nous nous rapprochions de la caravane, je remarquai qu'elle était flanquée d'un corral construit avec des bouts de bois.

— Vous avez des chevaux ?

— Une jument. Un projet de mon frère, il essaye de la dresser. Mais elle est un peu sauvage.

Lorsque nous nous garâmes, je vis ce qu'il voulait dire. L'immense cheval nous observa, souffla par les naseaux, se cabra et émit une sorte de hurlement pendant au moins quinze secondes. Lorsqu'elle retomba au sol, la terre trembla, et elle resta là, nous lançant un regard noir, grattant la terre d'un sabot.

Les yeux de Grant s'arrondirent.

— Je ne l'ai jamais vue faire ça avant. Bon, eh bien maintenant que tu as rencontré le comité d'accueil, laisse-moi te faire faire le reste de la visite.

Il désigna un vieil ensemble de table et de chaises installé sur le côté de la caravane, un transistor vétuste posé sur la table.

— Le home cinéma.

Un trou qui semblait avoir été creusé récemment était le « bain de boue ». Une niche dont la peinture s'écaillait : « L'annexe ». Grant revint vers moi.

— Je sais que tu es plutôt habituée au luxe alors...

— C'est pour ça que tu étais si nerveux ?

Il se contenta de hocher la tête sans me regarder et passa devant moi pour monter l'escalier menant dans la caravane. Il me tint la porte et la laissa se refermer derrière moi avec un claquement. Puis il resta planté là, les bras pendants, le visage barré par les rayures de soleil créées par les persiennes, les yeux fixés sur le bout de ses baskets bleu marine.

— Je t'aime vraiment beaucoup. Et tu es Aurora Silverton et je suis... moi.

— Tu es génial, dis-je.

— Non, toi tu l'es.

Il semblait accablé et devint encore plus sérieux.

— Et c'est pour ça que je suis vraiment désolé pour ce que je m'apprête à te faire.

Ma bouche se dessécha. Je sentis mon poulx battre dans ma gorge.

— Quoi ?

— Ça, répondit-il en me tendant une cassette vidéo avec les mots « *Tocco lucas : un film de Grant Villa* » imprimés sur l'étiquette.

J'éclatai de rire.

— Mais d'abord, qu'est-ce que je peux t'offrir à boire ? demanda-t-il en ouvrant le frigo. J'ai de la limonade et... de la limonade.

— Ce serait parfait.

Il remplit deux verres et m'en apporta un alors que je regardais une étagère couverte de livres et de petits animaux sculptés dans de l'écorce.

— Le travail de mon frère, expliqua-t-il. C'est lui, l'artiste.

Nous trinquâmes et parlâmes de la pluie et du beau temps, mais je réalisai à quel point il était nerveux quand il voulut prendre quelque chose et renversa son verre sur ma chemise.

Il eut l'air paniqué, comme s'il avait fait quelque chose d'irréparable. Pour le détendre, je plaisantai :

— Si tu essayes de me mettre à poil, tu n'as qu'à demander.

Il rit et se calma un peu.

— Je suis désolé. Mon placard est là-bas. Prends ce que tu veux.

Il ramena les verres à l'évier et j'ouvris son armoire. Elle contenait deux chemises, trois pantalons, un trench-coat auquel il manquait un bouton et la ceinture et une paire de talons verts taille quarante et un.

Un de ceux qui étaient présents cette nuit-là. Un de tes proches.

Grant ? Mais il était parti. Il était parti tôt. Tout le monde l'avait vu.

Mais il avait pu revenir, réalisai-je.

Il y avait une large trace de poussière rouge sur le dos du trench-coat et des marques assorties à l'arrière des chaussures vertes.

C'est ce que j'avais compris lors de l'accident, en traînant Althéa. C'était la réponse. On avait traîné Liza jusqu'à la pointe des Trois Amants.

Je fermai le placard et j'étais en train de sortir mon téléphone de

ma poche quand il arriva derrière moi et demanda :

— Qu'est-ce qui prend si longtemps, *sexy girl* ?

— Je suis désolée, dis-je en essayant de garder ma voix calme et égale.

Je désignai le téléphone dans ma main.

— Baine vient d'appeler, quelque chose est arrivé à ma grand-mère. Je... je dois retourner à l'hôpital. C'est une urgence.

Il me sourit.

— Tu es sûre ?

— Oui, affirmai-je en posant une main sur son torse et en le contournant pour passer la porte.

— Ce n'est pas parce que tu n'as plus envie de voir mon film finalement, si ?

— Non, protestai-je en me forçant à rire. Je veux vraiment le voir. Bientôt. C'est juste, ma grand-mère.

— Je comprends, dit-il en me suivant.

— Reste là, je connais le chemin.

Il souriait toujours en atteignant la porte et en se postant devant elle.

— Je ne peux pas te laisser faire ça.

— Je croyais que la galanterie était morte.

— Je ne parle pas de ça. Je crois que nous savons tous les deux que tu ne vas pas partir d'ici.

Je déglutis.

— Je ne sais pas...

— Il n'y a pas de réseau ici. Tu n'as pas reçu d'appel de Baine. Tu as vu le manteau et les chaussures de Liza dans mon placard. Et tu as compris la vérité.

— C'est ridicule. Écoute, si tu me laisses seulement...

— Je l'ai tuée, annonça-t-il sans préambule.

Mes genoux lâchèrent.

Parce que je savais qu'il avait raison. Il n'allait jamais me laisser partir d'ici. Pas vivante en tout cas.

— Pourquoi ? demandai-je.

— Je n'en avais pas l'intention, pas au début. Je voulais juste lui donner une leçon. Mais lorsque tu es sortie en premier, à sa place... tu m'as mis tellement en colère. J'ai serré trop fort.

— C'était ma faute ?

— Je voulais juste lui montrer ce que ça faisait d'être blessé. D'être à la merci de quelqu'un d'autre. Elle trompait tout le monde. Même toi. Ils croyaient tous qu'elle était si gentille, douce, compatissante. Mais à la maison... tu aurais dû voir ce qu'elle faisait. Elle les manipulait. Les terrorisait.

Ça ne ressemblait pas à la Liza que tout le monde décrivait, mais ça correspondait parfaitement à la Liza fantôme que je connaissais.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— C'était une salope autoritaire, elle prenait plaisir à blesser les gens. Elle menaçait de faire du mal à Ellie si Victoria ne se comportait pas comme elle le voulait. À cause d'elle, la vie dans cette maison était un enfer. Je voulais... je voulais juste aider.

— En tuant Liza ?

— Je devais le faire, tu ne vois pas ? C'était la seule façon de les libérer.

— Comment t'y es-tu pris ?

— Je l'ai étranglée à la sortie de la soirée. Puis je l'ai traînée jusqu'au bord du ravin. J'ai enlevé son manteau et ses chaussures...

Je revis les traces rouges sur le dos du manteau et des chaussures.

—... parce qu'ils auraient montré qu'elle avait été traînée et que tu voulais qu'on croit qu'elle était encore vivante et avait marché d'elle-même jusque-là.

Il hocha la tête.

— Et alors je l'ai poussée dans le vide.

— Ça n'a...

La pièce autour de moi commença à perdre ses contours et je luttais pour rester debout. Avait-il mis quelque chose dans mon verre ? Nous avions eu de la limonade tous les deux mais... il avait renversé la sienne sur moi.

Pour que je sois obligée d'ouvrir le placard.

— Mon Dieu, tu as planifié tout ça. Tu voulais que je sache. Qu'as-tu mis dans mon verre ?

— Juste quelque chose pour te faire dormir. Tu te rapprochais trop, posais trop de questions, alors nous avons décidé qu'il était temps.

Il avait dit « nous » ? Sa voix semblait venir de très loin. Il avança vers moi et je me préparai à me défendre. Mais mes mains étaient de grosses pattes maladroites. Les pattes de quelqu'un d'autre.

Je me sentis soulevée et déplacée. Oh ! bien, se dit une partie de moi. Il m'emmène me coucher. Je suis si fatiguée. Peut-être que si je fais une sieste... Juste une petite sieste et je retrouverai mes forces.

Nous heurtâmes un mur de chaleur. Le soleil traversait mes paupières fermées, et je réalisai que nous étions sortis. Je luttais pour articuler « Où m'emmènes-tu ? », probablement sans y parvenir car je ne reçus aucune réponse. J'essayai d'ouvrir les yeux mais dus les refermer, éblouie par la lumière trop vive.

Après seulement quelques pas, il s'arrêta. Il y eut un grognement et j'eus la sensation de descendre, comme s'il se penchait. Puis je sentis quelque chose contre mon dos et ses bras disparurent. Il faisait un peu plus frais, la lumière avait diminué.

J'ouvris les yeux : j'étais dans le trou que j'avais aperçu devant la caravane, celui qu'il avait qualifié de « bain de boue ». Il recula d'un pas et le bout d'une pelle apparut par-dessus le bord du puits. Je fus aspergée de terre.

Il allait m'enterrer vivante.

Je tentai de m'asseoir, mais ma tête tournait. Quelqu'un m'avait attaché les mains dans le dos pendant mon sommeil. Je tentai de donner des coups de pied et découvris que mes jambes étaient également attachées. « NON ! » J'ouvrais la bouche pour crier quand une autre pelletée de terre tomba sur moi, atterrissant sur ma poitrine et mon cou. Je tournai la tête en toussant lorsque la suivante fut jetée. J'inspirai à la quatrième et me retrouvai la bouche pleine de poussière.

Je combattis de toutes mes forces la terre et l'inconscience qui me menaçaient, toussant et crachant. Je criai son nom, les noms de tous ceux que je connaissais, je tirai sur les cordes et j'utilisai toute mon énergie pour garder les yeux ouverts. La lumière au-dessus de moi se mit à onduler. J'avais de la poussière dans les yeux, un grand poids sur la poitrine et les jambes. Et je tombai en arrière, tournoyant, descendant, hurlant, plongeant.

Dans le néant.

CHAPITRE QUARANTE-HUIT



Un téléphone sonne. Je dois l'atteindre mais mes bras sont si lourds. La route est chaude sous moi, je rampe sur le ventre. Le téléphone que je dois...

Je fais tomber le combiné et essaye de dire « allô », mais ma voix ne sort pas. Je me penche, me contorsionne pour amener mon oreille près de l'écouteur orange qui se balance. « Allô » tenté-je à nouveau de croasser.

« Bonjour, Ro, dit la voix, sa voix, la voix de Liza. Il est temps de te réveiller. C'est sans danger maintenant. Tu ne risques rien. »

« Mais comment... » demandé-je avant de me retrouver la bouche pleine de terre.

Je me réveillai en toussant.

Au-dessus de moi le ciel était bleu pâle. La terre était froide autour de moi. La tête me tournait. Mes bras me faisaient souffrir le martyr.

J'étais vivante.

J'écoutai attentivement, guettant des bruits de pas. Que s'était-il passé ? Où était Grant ?

Les ombres étaient plus longues à présent, et je devinai qu'au moins une heure s'était écoulée depuis que j'avais perdu connaissance. Je m'obligeai à m'asseoir, déclenchant dans mon crâne une série d'éclairs douloureux. En bougeant légèrement, je découvris que quelqu'un avait délié mes bras. Mes pieds étaient toujours attachés et j'essayai de les atteindre, mais mes doigts étaient trop engourdis. J'utilisai mes bras pour me hisser sur le bord du trou. Je m'assis là, les jambes pendantes, reprenant mon souffle, m'émerveillant de sentir le soleil sur mon visage.

Je me retournai et le vis.

Grant était étendu sur le ventre dans la poussière. Son visage était à moitié caché, ses lunettes de travers, et son œil visible était ouvert. Une énorme mare de sang s'étalait autour de sa tête.

J'étais sûre qu'il était mort mais, juste au cas où, je rampai vers lui. Les sensations commençaient à revenir dans mes doigts et j'essayai de prendre son pouls. Il était faible. Mais il était là.

Je le retournai. Ses lèvres bougeaient.

— Tiens bon, dis-je. Je vais chercher de l'aide.

— Non, reste, supplia-t-il en s'agrippant à moi. C'est...

Je n'allais pas laisser quelqu'un d'autre mourir dans mes bras.

Un marteau couvert de sang était abandonné à côté de lui, expliquant ses blessures. Mais pas qui les avait infligées. Ou si la personne était encore là.

Je devais nous sortir d'ici.

Je sortis mon téléphone de ma poche : Grant avait dit vrai sur l'absence de réseau. Mes doigts tremblants et maladroits, je dénouai le nœud autour de mes chevilles avant de tituber pieds nus jusqu'à son quatre-quatre.

Il était fermé.

— Où sont tes clés ? lui demandai-je, mais j'aurais aussi bien pu interroger le vent.

Je regardai la caravane. Elles étaient peut-être à l'intérieur. Et la personne qui lui avait fait ça y était peut-être aussi. Je me disais que j'allais être obligée de prendre le risque quand j'entendis un hennissement.

Je me retournai face au grand cheval sauvage. La jument dont s'était débarrassée la famille de Roscoe, la jument qu'ils appelaient Médusa parce qu'elle terrifiait les hommes.

Nos yeux se croisèrent. Elle frappa du sabot et souffla par les naseaux, comme si elle disait « Allez, qu'est-ce que tu attends ? »

J'avais peut-être réussi à duper Baine et Bridgette, à les convaincre que j'étais une usurpatrice. Mais je ne pouvais pas tromper un cheval.

Je savais ce que j'avais à faire. Saisissant Grant par les aisselles, je le traînai vers le corral.

— Viens, ma belle, murmurai-je.

Elle me contempla un moment d'un œil torve, pleine de reproche, l'air de dire « Oh ! bien sûr, tu m'as snobée tout à l'heure, mais maintenant tu me veux ».

— Je suis désolée, ma douce, m'excusai-je. Je n'avais pas le choix.

Comme si elle comprenait ce que je disais, de la façon étrange dont les chevaux m'avaient toujours comprise, elle ébroua sa crinière et avança vers moi. Comme ça. Comme si nous n'avions jamais été

séparées.

Elle baissa la tête et je hissai Grant sur son cou robuste avant de m'installer derrière lui. Le maintenant contre moi d'une main et agrippant une poignée de crinière de l'autre, je fis claquer ma langue, frappai légèrement des talons, et nous partîmes.

Monter à cheval me revenait avec la même facilité que j'aurais eue à monter à bicyclette après une longue interruption. C'était comme respirer, comme s'il m'avait manqué quelque chose de vital et qu'à présent j'étais enfin intacte, entière à nouveau. C'était comme rentrer chez moi.

Je ne pouvais plus revenir en arrière. Je ne pouvais plus nier être vraiment Aurora Silverton, depuis le début. Quand N. Martinez avait recherché mes empreintes, il avait découvert mon secret... et l'avait gardé pour lui. Mais à présent, tout le monde allait le découvrir. Et les raisons que j'avais eues de prétendre être une autre n'avaient plus d'importance.

Des bribes de souvenirs me revinrent, portées par le vent. Moi, la nuit où tout avait commencé, errant à l'extérieur de la soirée en murmurant « Colin ? Où es-tu ? Colin ? ». Me sentant indigne d'être avec lui à cause de ce que Stuart m'avait fait. Parce que j'étais une sale pute.

Un faisceau de lampe torche passant sur mon visage. La douleur. L'obscurité. Des rires lointains. Des voix qui chuchotaient.

Les toilettes d'une station-service en plein jour.

Un journal m'apprenant qu'une semaine s'était écoulée.

Je n'avais toujours aucune idée de ce qui s'était passé durant ces sept jours. Mais quand je m'étais réveillée, j'avais appris deux choses : Liza était morte, apparemment suicidée ; la police voulait m'interroger. Je ne me rappelai pas ce qui s'était passé à la soirée ni comment j'étais arrivée où j'étais.

J'étais sûre d'une seule chose : je devais m'enfuir. Je n'étais pas en sécurité. Liza était peut-être morte, mais c'est moi qui avais été piégée.

Avec les années, des morceaux de souvenirs m'étaient revenus comme les pièces manquantes d'un puzzle perdu, finissant de me convaincre que quelqu'un avait essayé de me tuer ce soir-là, sans savoir qui ou pourquoi. Je me sentais confuse et apeurée lorsque je pensais à Colin, Baine ou Bridgette. Colin n'avait aucune raison de me faire du mal, en tout cas pas que je me souviens, mais Baine et Bridgette, oui. Ou plutôt, entre vingt et quarante millions de raisons, en fonction du « testament du mois » d'Althéa.

J'étais revenue à Tucson après la mort de Nina pour me rapprocher de ma famille, mais sans plan clairement formé. Et là, Baine était entré dans le Starbucks où je travaillais et m'avait fourni l'introduction parfaite. Si Bridgette et lui pensaient que j'étais une étrangère, je serais en sécurité. Et j'aurais une chance de chercher la preuve dont j'avais besoin. De plus, Colin s'était engagé et était au loin, ce qui facilitait mon retour.

Ce que j'avais dit à N. Martinez était vrai aussi : je voulais choisir ma famille. Et être choisie.

Devant moi, Grant gémit.

— Dormir, dit-il.

— Ça va aller, assurai-je.

Il glissa sur le côté, manquant de tomber, et je dus le remonter sur le cheval.

— Accroche-toi, encourageai-je. Juste encore un peu. Tiens bon.

Alors que Médusa, ce glorieux cheval magique, et moi galopions sur la poussière dorée, je réalisai que je sanglotais.

— Tu peux y arriver, répétais-je sans savoir si je parlais à Grant, à l'animal ou à moi-même.

— Juste encore un peu, répétais-je encore et encore, une pluie de larmes tombant sur le blessé.

J'aiguillonnai la jument, mes cuisses serrées autour d'elle pour nous maintenir, mes mains agrippées à sa crinière. Je ne laisserai pas quelqu'un d'autre mourir dans mes bras.

Un bâtiment apparut à l'horizon, et je me souvins que nous étions passés devant une caserne. Les sabots de Médusa frappaient furieusement le désert. Les pompiers devaient avoir vu la poussière que nous soulevions car ils nous guettaient dehors lorsque j'arrivai en criant « Cet homme est blessé, il lui faut une ambulance ! ». Et ils se mirent en action.

Quelqu'un attachait Médusa, et je montai avec Grant dans le véhicule qui partait vers l'hôpital, lui tenant la main. Et je la lui tenais toujours lorsque, avant d'arriver, il mourut.

CHAPITRE QUARANTE-NEUF



J'avais une côte cassée et les plantes de pieds gravement lacérées. Mais je refusai de rester immobile, refusai de les laisser m'endormir. Il me restait une chose à faire.

Je serrai les dents contre la douleur lorsqu'elle apparut dans l'embrasement de la porte. Elle portait une robe blanche et tenait un avion en papier dans une main. Ses nattes cliquetaient doucement quand elle tournait sur elle-même, faisant monter et descendre l'avion, tourbillonnant sans cesse.

— Nina, dis-je. Qu'est-ce que tu fais là ?

Elle s'arrêta et me sourit. Elle avait l'air d'avoir grandi. Ses bras étaient longs et si minces. Elle dit :

— Je suis venue te voir.

— J'ai bien peur de ne plus avoir d'histoires.

Je me sentais nulle, comme si je la laissais tomber, mais j'étais épuisée. Je ne pouvais pas bouger.

Elle avait l'air timide et un peu nerveuse, comme la première fois que je l'avais rencontrée.

— C'est pas grave. Je ne suis pas venue pour une histoire. Je suis venue te dire quelque chose. J'ai tout compris. Je connais la réponse.

— La réponse à quoi ?

Elle eut l'air exaspérée.

— Comment savoir où tu vas, bien sûr.

— Oh !

C'est trop tard pour ça, voulais-je lui dire.

— Qu'est-ce que c'est ?

Elle eut l'air sérieux.

— Tu sais que tu fuis ton foyer lorsque tu arrêtes de regarder derrière toi.

Elle avait raison. C'était si simple. J'étais ébahie de ne jamais y

avoir pensé.

Elle vint m'embrasser sur le front et murmura « Au revoir, Ève ». Il y avait une autre femme debout derrière elle. Elle était détournée mais à présent elle me fit face.

— Maman ?

Son sourire était si radieux qu'il allumait des étincelles en moi.

— Comment va ma fille ?

— Maman, je suis désolée, lui dis-je.

— Tu n'as rien fait de mal, bébé.

Je pleurais maintenant, des larmes brûlantes sur mes joues.

— Quand tu as appelé ce jour-là, j'étais en colère contre toi alors je n'ai pas répondu. J'ai juste laissé sonner. J'aurais dû répondre. Et le lendemain tu... tu avais disparu. J'aurais dû répondre. Si j'avais répondu, si je n'avais pas été aussi ingrate et égoïste, tu serais encore vivante.

— Non, ma puce, dit-elle en me caressant les cheveux. J'appelais pour dire au revoir.

Une partie de moi ne voulait pas y croire, mais quelque part, plus profond, je savais que c'était vrai. Je l'avais toujours su.

— Tu ne pouvais pas me sauver. Personne ne le pouvait, continua-t-elle en m'embrassant le front. Tu dois te pardonner.

— Je ne sais pas...

— Chut, murmura-t-elle en mettant un doigt sur mes lèvres, avant de disparaître.

J'ouvris les yeux et vis Althéa dans un fauteuil roulant qu'on poussait dans la chambre. Son corps était frêle, mais ses yeux étaient alertes et clairs.

— Aidez-moi à me lever, ordonna-t-elle à l'aide-soignante.

— Madame, vous devriez vraiment rester...

— Je vais embrasser ma petite-fille, et rien ne m'en empêchera.

Et elle fut là, ses bras autour de moi, me serrant plus fort que je n'aurais cru possible et disant :

— Ma chérie. Mon Aurora chérie. Je t'aime.

— Je t'aime aussi, Grand-Mère, répondis-je.

Mes yeux se brouillèrent et je perdis connaissance.

Je rêvai de N. Martinez dans son uniforme immaculé se penchant sur moi, caressant mes cheveux et m'embrassant sur la joue.

Lorsque je me réveillai, il somnolait dans un fauteuil près du mur. Mon cœur bondit dans ma poitrine et mon esprit murmura « Attends, peut-être ». Il était un peu avachi, ses cheveux étaient décoiffés et dans son sommeil il ne fronçait pas les sourcils.

Il ouvrit les yeux et, pendant un instant, il eut l'air abordable et amical, comme dans mon rêve. Mais il fronça à nouveau les sourcils, et je sus que ce n'était pas réel.

Dis-lui ce que tu ressens, pensai-je. Dis-lui qu'il te donne envie de te confier, dis-lui que tu n'as jamais rencontré quelqu'un comme lui, dis-lui que tu te sens en sécurité avec lui, que tu veux passer des après-midi à faire voler des cerfs-volants et à manger des glaces et à faire tout et rien, et à regarder les étoiles pour nommer vos propres constellations. Dis-lui que tu rêves de lui. Dis-lui que tu ne l'as jamais vu sourire.

— Je suis désolée d'avoir manqué la fête de ta sœur, dis-je.

— Oui. Tu aurais pu appeler.

Je regardai mes mains.

— Je sais.

Il me fixa. Et puis, comme s'il avait lu dans mes pensées, il rit. Son merveilleux rire chaud finit dans un sourire.

— Tu me rends marteau, dit-il.

— Je sais.

— Pourquoi pleures-tu ? demanda-t-il.

Je haussai les épaules. Comment lui dire que je pleurais parce que le voir rire et sourire était encore mieux que dans mon imagination ?

Le sourire s'évanouit, il se remit à froncer les sourcils et passa la main dans ses cheveux comme s'il n'était pas sûr de la conduite à tenir. Il ouvrit la bouche, puis la referma sans rien dire. Restait assis là, les lèvres serrées.

Finalement il s'éclaircit la gorge, se redressa et annonça d'un ton officiel :

— J'ai pensé que tu avais le droit de savoir. C'est quelque chose que nous n'avons pas communiqué au public. Je pourrais perdre mon travail pour te l'avoir dit.

— Je ne cafterai pas.

— Je ne pensais pas...

Il secoua la tête.

— Je sais bien. Le marteau est l'arme qui a été utilisée pour frapper Grant à la tête. L'arme du crime. Tu avais raison.

Je restai immobile, attendant qu'il continue.

— Il y avait des empreintes dessus.

Je savais ce qu'il allait dire, peut-être même avant lui.

— Les empreintes de Liza, terminai-je.

Il hocha la tête.

Il s'éclaircit à nouveau la gorge.

— Je... je suppose que je te dois des excuses.

Je secouai la tête.

— J'y croyais à peine moi-même. Tout cela semblait... je veux dire, on grandit en pensant que les fantômes n'existent pas. Mais...

— Mais, acquiesça-t-il.

Nous nous regardâmes. Longtemps. Laissant le silence s'étirer comme de la guimauve jusqu'à ce qu'il soit épais, tendu et bien trop collant pour être confortable.

— Apparemment, je te fais un effet très négatif. Je t'ai vue avec d'autres et tu n'es pas... comme ça.

— Oui, déglutis-je. Je suppose que c'est réciproque.

— Oui. Je veux dire, non, mais... commença-t-il.

Son froncement de sourcils s'accentua.

— Je ne sais pas comment dire ça autrement. Être avec toi est vraiment difficile. C'est... je ne comprends pas pourquoi. Ça me rend fou. Tu me transformes en imbécile.

— Je vois le tableau.

— Je ne crois pas, non.

— Imbécile. Difficile. Fou. J'ai bien pigé.

Je détournai le visage.

— Je crois que j'ai envie d'être seule.

L'avoir ici, si près, et détestant être avec moi, c'était dur.

Je l'entendis repousser son fauteuil. Je le sentis hésiter, puis ses

chaussures glissèrent vers la porte. Il s'arrêta là.

Et fit la pire chose imaginable.

— Napoléon, dit-il. C'est mon prénom.

Ses pas s'éloignèrent.

Je voulais appeler l'infirmière et dire que j'avais mal, mais ils n'avaient pas de médicaments pour ce qui me faisait souffrir. Il m'avait dit son nom. Le nom qu'il ne révélait qu'aux gens qu'il ne revoyait jamais.

J'enfouis mon visage dans mon oreiller et je pleurai.

Je m'endormis et fis un rêve étrange dans lequel je réalisai que j'avais mélangé les princesses : Liza était Cendrillon et j'étais la Belle au Bois Dormant. J'étais dans un demi-sommeil, tentant de comprendre ce que ça voulait dire, quand j'entendis des pas et ouvris les yeux au moment où Bridgette et Baine entraient.

Bridgette me surprit en sanglotant au-dessus de moi.

— Je suis si furieuse contre toi, pleura-t-elle en me serrant dans ses bras. Tu nous as menti. Menti. Tout le temps.

Redoublement de sanglots et d'embrassades.

— Tu m'as tellement manqué, Aurora. Tu me manquais tous les jours, et tu m'as menti. Et tu as cru qu'on avait essayé de te tuer. Quand tu m'as vue dans la rue je venais te dire qu'on devrait annuler le plan.

— J'ai cru que tu allais me tuer.

Bridgette secoua la tête.

— Quelle famille on a. Je suis si heureuse que tu sois de retour.

Baine était plus réservé. Quand Bridgette eut fini, il dit :

— Je voudrais parler à Ro en tête à tête.

Elle hocha la tête et sortit. Il s'assit sur le fauteuil à côté de mon lit, nerveux.

— Alors. Ils, la police dit que, euh, ta mémoire revient. Pas tout.

— C'est ce que je leur ai dit.

Je le regardai droit dans les yeux.

— Mais c'était un mensonge. Tout m'est revenu.

Il soupira et se redressa.

— Je ne suis pas fier de ce que j'ai fait. Et je suis désolé.

— J'en suis sûre. Pourquoi ne pas me raconter ta version ?

— Après que tu as disparu cette nuit-là, je suis parti. Je n'avais aucune raison de rester à la soirée une fois... une fois qu'il était clair que mon plan n'allait pas marcher. Et là, je suis en train de conduire sur la route, et je te vois. Tu marches, comme si tu te baladais. Je n'y croyais pas. Je me donne tant de mal pour arranger un kidnapping et tu disparaissais. Mais voilà que pouf, tu réapparais. Toute seule. Je me suis garé, je t'ai proposé de t'emmener et... c'était bizarre.

— Bizarre comment ?

— J'ai dit « Aurora, tu veux que je te dépose ? » Et tu m'as regardé et as dit « Qui es-tu ? » Tu n'avais aucune idée de qui j'étais, de comment tu t'appelais, rien. J'ai pensé : « Encore mieux, elle ne se souviendra pas de ce qui s'est passé. » Alors je t'ai emmenée. Tu t'es endormie, et on a roulé vers Phoenix. C'était un endroit comme un autre où te garder pendant que j'envoyais la demande de rançon et tout ça, donc je t'ai amenée dans un motel. Mais quelque chose a dû se passer parce que quand je suis revenu, tu... tu ne respirais plus. J'ai cru que tu étais morte.

— Alors tu m'as laissée là.

— Pas comme ça. J'ai appelé les secours, et je suis parti. Je ne pouvais pas t'aider : je ne suis pas médecin. Et j'ai pensé que si tu étais morte, ils s'occuperaient de tout, t'identifieraient, et que je serais rentré avant que La Famille ne reçoive l'appel.

— Mais l'appel n'est jamais venu.

Il secoua lentement la tête.

— Non. C'était... c'était bizarre. J'ai supposé qu'ils n'avaient pas réussi à identifier le corps. J'étais si sûr que tu étais morte.

— Où était-ce ?

— Sur le chemin de Phoenix, je te l'ai dit.

— Non, je veux dire, comment s'appelait l'endroit ?

— Oh ! le Highway Motel.

Il y a un bourdonnement. Je suis allongée, la joue posée sur un couvre-lit. De la lumière entre par la fenêtre, une lumière du soir, et je n'ai aucune idée d'où je suis ni de comment je suis arrivée là. Je cherche une horloge mais il n'y en a pas. Mes pieds sont légèrement surélevés, sur les oreillers. Je suis à l'envers, ma tête au pied du lit, et en me relevant sur les coudes je vois mon visage dans le miroir du bureau.

Je ne sais pas comment je m'appelle. Je ne sais pas où je suis ni quel jour on est. J'aperçois la fenêtre reflétée dans le miroir. Entre les rideaux entrouverts, je distingue un service de lavage de voitures et, plus près, un morceau d'enseigne. Je me penche vers la glace et fixe le reflet du panneau, épelant les lettres avec mon doigt. T-O-M-Y-A-W. Tom Yaw.

À présent je retourne le reflet dans mon esprit : WAY MOT. Tom Yaw n'était pas une personne. Tom Yaw : les lettres du milieu de « Highway Motel » vues dans le miroir. En face du laveur de voiture.

Alors c'était ça. L'histoire de ce jour-là.

Ou en tout cas c'était ce que je croyais. Il manquait encore une pièce cruciale, dont je n'avais pas conscience à cet instant.

Baine changea nerveusement de position.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

C'était assez marrant de le voir si mal à l'aise.

— Qu'est-ce qu'il y a dans le sac ? demandai-je en désignant un sac en papier rose près du fauteuil.

— Je ne sais pas. C'était là quand je suis arrivé.

Mon cœur s'arrêta un instant. Liza ?

— Passe-le-moi s'il te plaît, dis-je en espérant que ma voix ne trahissait pas mon angoisse.

Mes doigts tremblaient quand je pris le sac et le renversai sur la couverture devant moi.

Il contenait une petite tiare en plastique, une gomme qui sentait la fraise et un papillon avec une ventouse dessus. Un Post-it collé sur le ce dernier disait : « Mon frère dit que tu es malade et que tu aimes les papillons. Je suis désolée que tu ne sois pas venue à ma fête. On est allés nager. C'était trop bien. Bisous, Joséphine. »

Je devais être allergique à la gomme parce que en lisant ça mes yeux se remplirent de larmes.

— Ça va ? demanda Baine. Tu veux un mouchoir, une infirmière ou autre chose ?

J'essuyai mes joues sur le drap.

— Je vais bien. Je vais très bien, en fait.

— Et nous ? interrogea-t-il.

— Nous aussi, on est OK. Mais si tu tentes quoi que ce soit du même genre, je le dirai à Bridgette.

Il eut l'air terrifié.

— Aucun risque.

Je posai la tiare, le papillon et le mot sur ma table de nuit. Je gardai la gomme dans ma main.

Je dormis. Je dormis des jours. Et quand je me réveillai, je savais vraiment tout.

CHAPITRE CINQUANTE



Je me tenais debout, les orteils enfouis dans la traînée de fleurs blanches qui partait de la pointe des Trois Amants et terminait dans le canyon.

Aujourd'hui, je vais faire en sorte que ton âme repose en paix, Liza, pensais-je.

Je ne me retournai pas en entendant la personne arriver derrière moi. Je l'avais invitée. Je prenais un nouveau départ.

— Salut, Reggie, saluai-je lorsqu'elle arriva à côté de moi.

Elle me serra dans ses bras.

— J'étais tellement excitée quand tu m'as appelée. Je ne m'attendais pas à avoir de tes nouvelles.

— Je ne pouvais pas arrêter de penser à ton tatouage. Le papillon. Ou plutôt, le papillon monarque. Pas parce qu'il migre, ni même parce qu'il est venimeux, mais à cause de son nom. Monarque. J'aurais dû comprendre tout de suite. Reggie est le diminutif de Regina. Ça veut dire « reine », n'est-ce pas ?

— Oui.

Ses yeux étincelèrent derrière ses lentilles de contact bleues.

— Trois filles nommées d'après des reines. Ellie pour Eleanor de Guyenne. Liza pour Elizabeth I. Et toi. Vicky. Pour la reine Victoria.

Son sourire était rayonnant.

— Mon identité secrète est révélée ! Je savais que tu finirais par trouver. Comment as-tu compris ?

— Trois sucres, dis-je.

Son joli front se barra d'une ride.

— Trois sucres et du lait de soja, élaborai-je. Je me suis rappelé que Grant savait exactement quoi mettre dans ton thé ce jour où tu nous as croisés à la cafétéria de l'hôpital. C'est le genre de choses qu'on apprend sur les gens qui nous sont chers. Donc j'ai deviné qu'il te connaissait et que vous aviez une raison de mentir sur cela. Je ne comprenais pas pourquoi, mais quand il était en train de mourir il

n'arrêtait pas de répéter qu'il voulait dormir. Seulement ce n'était pas ça. Il disait « Tori ».

Elle ôta un cheveu un peu trop foncé de son pull et le laissa tomber par terre.

— Je détestai ce surnom. Ça faisait tellement prolétaire. En même temps c'était logique.

Je sentis la colère monter.

— Il t'aimait. Même quand il était en train de mourir, il t'a protégée. Il a fait en sorte qu'on croit qu'il avait tué ta sœur lui-même.

— Vraiment ? s'exclama-t-elle, feignant la surprise. Je ne sais pas de quoi tu parles.

— Quand j'ai dit que je me souvenais de ton tatouage, je parlais d'autre chose. Je me souviens l'avoir vu la nuit où ta sœur est morte. Après que Grant m'a assommée à sa place et t'a appelée, paniqué, pour savoir quoi faire.

— Quel bordel, soupira-t-elle en secouant la tête à ce souvenir. Il a vraiment tout gâché.

— En fait, c'est toi qui t'es complètement trompée. Quand Ellie t'a amené le mot qu'elle avait trouvé dans le Vieil Homme établissant un rendez-vous pour fuguer avec Colin, tu as cru qu'il était destiné à Liza. Tu as supposé que Liza et Colin étaient en couple. C'est pour ça que pendant la soirée tu as envoyé des textos à Liza en prétendant être Colin. Tu pensais que ce serait Liza qui accourrait, mais c'était moi, et Grant m'a assommée. Il a utilisé mon téléphone pour envoyer un message à Liza et la faire sortir aussi. Mais du coup vous deviez vous débarrasser de deux personnes.

— Quelle histoire fascinante.

— J'ai vu ton tatouage à ce moment-là. Tu es venue aider Grant. Tu m'as retournée, m'as giflée pour voir si j'étais consciente. J'ai fait semblant de ne pas l'être, mais c'était faux. Et je t'ai entendue rire. Tu y prenais plaisir.

Je fixai la mer de fleurs blanches.

— Ce que je ne comprends pas c'est pourquoi tu l'as fait. Pourquoi faire du mal à Liza ?

Son joli visage devint grave.

— Tu ne la connaissais pas vraiment. Pour toi, pour ses amis, elle semblait être gentille mais en fait elle était horrible. Elle ne pensait qu'à elle, à se faire plaisir à elle. À obtenir ce qu'elle voulait.

— Ce n'est pas vrai, protestai-je.

Elle me regarda avec candeur.

— Mais si. Elle ne pensait même pas aux autres. À La Famille. Elle était incontrôlable. Je lui disais de faire quelque chose, elle se contentait de m'ignorer. Ça avait empiré depuis Noël. Finalement, quand j'ai vu ce mot, c'en était trop. Elle pensait qu'elle allait nous quitter !

Ses yeux étaient écarquillés, incrédules.

— Elle croyait qu'elle pouvait abandonner notre famille. Elle devait apprendre que les actes ont des conséquences. Être dans une famille, c'est comme faire partie d'une équipe : vos actions affectent tout le monde. Et il faut respecter le chef. Elle n'avait pas de respect.

Elle est folle, songai-je. Elle est complètement détraquée.

— Alors tu l'as forcée à détruire la collection de ton père ?

— Je voulais qu'elle ressente ce que ça faisait de détruire quelque chose que quelqu'un d'autre aimait. Que quelqu'un d'autre avait passé du temps à cultiver. C'est ce qu'elle nous faisait. En essayant de partir, elle détruisait notre famille. Elle devait arrêter d'être si égoïste.

— Mais elle n'essayait pas de partir. Le mot était pour moi.

Victoria écarta cet argument d'un revers de la main.

— Elle serait partie un jour ou l'autre.

D'une chiquenaude, elle ôta une poussière de son pull.

— J'essayais juste de lui apprendre la discipline. C'était pour son bien. Mais même là, elle s'est conduite en égoïste. Elle savait que si elle ne détruisait pas ces disques, je serais obligée de faire du mal à Ellie. J'avais été très claire. C'était la seule façon pour qu'elle apprenne. Mais est-ce que ça lui importait, ma douleur, celle d'Ellie ? Le mauvais exemple qu'elle donnait ? Non. Elle a quand même travaillé aussi lentement que possible, réduisant chaque disque en charpie parce qu'elle se sentait coupable. Elle se sentait coupable. Elle ne cessait jamais de penser à elle.

Elle soupira et secoua la tête.

— Alors j'ai écrit mon propre mot en prétendant qu'il venait de Colin, et je l'ai mis là où j'étais sûre qu'elle le trouverait.

C'était ça. La pièce manquante. L'élément qui avait tout déclenché.

— Que disait-il ?

— Qu'il avait réalisé qu'il ne l'aimait pas et qu'il avait été idiot de penser s'enfuir avec elle.

Elle fit un geste impatient, comme si cette chose, la pièce cruciale qui avait provoqué tout le reste, n'avait pas d'importance.

Mais la satisfaction suffisante à peine dissimulée par son ton me frappa.

— Tu la détestais, dis-je, comprenant soudain. Tu la détestais parce qu'elle ne t'écoutait pas, parce qu'elle était douce et gentille. Les gens faisaient ce qu'elle disait parce qu'ils en avaient envie, pas parce qu'ils y étaient forcés.

Quelque chose passa dans les yeux de Victoria, qui ressemblait à de la furie. Mais avant que je puisse en être sûre elle fut remplacée par une perplexité blessée.

— Tu te trompes, geignit-elle, au bord des larmes. Je l'aimais. Je voulais la rendre meilleure. J'essayais de la sauver. De sauver notre famille. Elle nous détruisait. Comme un cancer. Je devais extraire le cancer. Grant a compris quand je le lui ai expliqué. Il voulait m'aider.

Je la fixai. Est-ce qu'elle croyait vraiment ce qu'elle racontait ? Je commençais à distinguer les contours de sa pathologie. Tout ce qui s'était passé était de la faute de Liza. C'est elle qui l'avait poussée à tout faire.

C'était pour ça que Liza s'habillait comme sa sœur et n'appelait pas ses amies quand Victoria était là. Ce n'était pas parce qu'elle l'idolâtrait. Mais parce que si elle ne lui obéissait pas, Victoria la faisait payer, d'une façon ou d'une autre. Je revis toutes ses blessures, réalisant seulement maintenant qu'elles semblaient toujours liées aux fêtes. Aux vacances scolaires. Je croyais qu'elles avaient été infligées par le père de Liza, surtout après sa performance au commissariat me disant de garder mes distances, mais...

— Ton père sait que tu l'as tuée. C'est pour ça qu'il veut que ce soit classé comme un suicide. Il te protège.

Elle leva les yeux au ciel.

— Comme si j'avais besoin de sa protection. S'il avait été capable de protéger notre famille, je n'aurais pas eu à faire tout ça. Il est gentil mais il ne m'a jamais vraiment comprise. Quand tu es revenue, j'avais peur que tu te souviennes de quelque chose, j'ai donc fait en sorte de mettre en doute la fiabilité de ta mémoire.

— En me faisant croire que j'étais hantée.

— Et que tu étais la cible. Comme ça, s'ils rouvraient le dossier, ils

chercheraient qui aurait voulu te faire du mal, et ne penseraient pas à Liza.

Elle le dit de la même voix calme qu'elle aurait utilisée pour commander à déjeuner.

— Quand j'ai vu que tu ne te souvenais vraiment pas, j'ai réalisé que je pourrais t'utiliser. Grant était devenu un danger, et tu pouvais m'aider à m'occuper de lui.

— Tu t'es servie de lui aussi. Le premier jour, quand tu es apparue devant moi au centre commercial avant de disparaître, il a dû éditer le film avant de me le montrer, pour que je ne te voies pas entrer ni sortir des cabines.

— Grant était un très bon monteur, commenta-t-elle comme une institutrice disant d'un enfant un peu lent qu'il jouait bien avec ses camarades. Il n'aurait jamais été un grand réalisateur, mais il avait son utilité. Sa vision manquait juste d'ampleur.

— Pas comme la tienne.

Elle hocha la tête à mon compliment, sans ironie. Elle prenait clairement plaisir à la situation et n'avait aucun remords. Dans son esprit, elle n'avait rien fait de mal. Tout était parfaitement sensé et ses actes étaient justifiés. La jolie jeune femme debout à côté de moi était une psychopathe.

— Comment as-tu provoqué les cloques sur les mains de Stuart ?

— C'était si facile. Je n'ai eu qu'à frotter du sumac vénéneux sur le volant de sa voiture. Attends un jour ou deux, et tadam, des cloques.

— Et l'écriture sur le panneau, ici ?

— De la laque pour les cheveux. J'ai à peine eu le temps de le faire avant que tu ne descendes. Je ne m'attendais pas à ce que tu le frottes. Je pensais que ça collerait puis disparaîtrait quand la laque s'évaporerait. La façon dont ça s'est passé... c'était assez génial, non ?

C'était extraordinaire de la regarder, à la fois captivant et horrifiant. Il était maintenant clair que rien de tout ça n'était réel à ses yeux. Liza, sa famille, moi, Grant : nous n'étions que des pions dans un jeu géant. La vie et la mort n'avaient pas de sens pour elle, car nous n'étions pas de vrais individus. Nous n'étions là que pour servir ses intentions. À la fois acteurs et spectateurs.

— Et ton agression, continuai-je. C'est ce qui a laissé la police perplexe, ce qui m'a convaincue que Liza était vraiment un fantôme. Mais vraiment, c'était le plus simple de tout.

Elle gloussa sans modestie.

— J'avais trop hâte de le faire. Je savais que ça marcherait.

— Et Colin ? demandai-je. Pourquoi sortir avec lui ?

Elle me fit un sourire radieux.

— C'était à cause de toi, dit-elle, ses yeux étincelant de malice. Je n'aime pas laisser des détails non réglés. Lorsque tu as disparu cette nuit-là pendant que nous chargions Liza dans la voiture, tu en es devenue un. Le danger était minimal : tu étais probablement morte et, même si tu revenais, Grant était sûr que tu ne l'avais pas vu. Mais je voulais quand même être prudente. Alors j'ai écrit à Colin pour voir s'il avait de tes nouvelles. J'avais pensé écrire en mon nom, mais finalement j'ai décidé de créer le personnage de Regina : les gens parlent plus facilement à des étrangers qu'à leurs amis, tu sais.

Elle me regarda comme si mon opinion sur ce fait l'intéressait, et je me surpris à hocher la tête. J'étais comme hypnotisée.

— Après quelques mois, continua-t-elle, j'ai réalisé qu'il avait besoin de moi. Tu lui avais tellement brisé le cœur, il était complètement perdu, à la dérive. Il avait besoin de quelqu'un qui pourrait le guider. Il se jetait dans les pires missions, se portait volontaire pour les boulots les plus dangereux, parce qu'il se sentait coupable de ce qui t'était arrivé. Dieu sait pourquoi. Enfin bref, quand il a été blessé je suis allée le voir : nous sommes ensemble depuis. Et nous le resterons. Heureux pour toujours.

— Tu as l'air bien sûre de toi. Mais l'histoire n'est pas encore terminée.

— La mienne, non, mais la tienne, si.

Elle se pencha vers moi, conspiratrice.

— Tu veux savoir comment elle finit ?

Je pensais *Non*, mais hochai quand même la tête.

Elle frappa des mains.

— Te sentant coupable d'avoir abandonné ta chère amie Liza à un meurtrier, tu es venue à l'endroit où son corps avait été retrouvé et tu t'es jetée dans le vide. C'était un dernier acte de repentir.

— Comme J.J. ?

Elle écarquilla les yeux et elle secoua la tête.

— Oh ! J.J. Il avait vu Grant dans la maison où se déroulait la soirée, alors qu'il était censé être parti. C'était un porc, Jimmy Jakes,

le genre de créatures qui a passé tellement de temps à se rouler dans la boue qu'il peut en reconnaître la moindre tache sur quelqu'un d'autre. Et bien sûr, Grant était une proie facile pour ce genre de personnes.

Elle soupira tristement.

— Pauvre Jimmy. Il était si perdu. Il n'était pas sûr de ce qu'il avait vu, mais il savait que ça avait de la valeur. Nous nous sommes rencontrés ici, et il a dû mal interpréter mes intentions parce qu'il a essayé de me déshabiller. Tu imagines ? Il m'a pelotée.

Ce souvenir l'arrêta, et elle déglutit. Son visage avait pâli, et ses yeux avaient pris une expression douloureuse.

— J'ai résisté, il... il a trébuché et est tombé.

Une expression désolée passa momentanément sur son visage.

— Il m'a touchée. Il n'aurait jamais dû faire ça. Si seulement les gens savaient se tenir.

— Et Grant ? Pourquoi l'as-tu tué ?

— Je n'ai rien fait de tel. Tu étais là. Est-ce que tu m'as vue ?

Elle me contempla comme si j'étais un animal de compagnie un peu décevant.

— Je t'avais vraiment imaginée plus intelligente. Plus intéressante. J'espérais que nous pourrions être amies. Mais au lieu de ça tu me fais venir ici pour m'accuser des pires méfaits. Je ne peux pas te laisser te balader en racontant des choses pareilles.

— Tu n'as pas le choix. J'ai la preuve que tu étais derrière le meurtre de Liza, et tu ne l'auras pas si tu ne me laisses pas partir.

Elle rit.

— C'est le bluff le plus vieux du monde.

— La police a réquisitionné tes relevés téléphoniques. Ils prouvent que tu étais derrière les appels fantômes sur mon téléphone. Et le fantôme savait des choses que seul le meurtrier pouvait connaître.

Une de ses épaules se leva.

— J'en doute. Et, même si c'était vrai, ça ne servirait à rien.

— Ils savent que les chaussures que portait Liza étaient les tiennes, pas les siennes. Elles étaient quatre pointures trop petites.

— Elles étaient marquées LAWSON. Peut-être qu'elles lui appartenaient avant. Ça ne marchera pas.

— Ils ont aussi trouvé le marteau que tu as utilisé pour tuer Grant. Pas celui que tu as posé à côté de lui, sur lequel Liza avait laissé ses empreintes. Quand tu lui avais fait fracasser les disques de ton père, avant sa mort.

Il y eut un léger éclair d'incertitude dans ses yeux. Si je ne l'avais pas regardée de près, je ne l'aurais probablement pas suspectée et je doutai presque de moi quand elle rit l'instant d'après en disant :

— C'est impossible.

— Vraiment ? demandai-je en regardant mes ongles. Quand l'as-tu vu pour la dernière fois ?

C'était suffisant. Elle ne relâcha pas sa prise sur mon bras, mais elle sortit son téléphone et composa un numéro.

— Salut, bébé. Tu m'entends ? Colin ? Je sais que le réseau est mauvais. Écoute, est-ce que des policiers sont venus chez toi ? Non ? Bien. C'est juste qu'ils sont passés chez moi pour poser des questions sur toi. Je sais, moi aussi je serai heureuse quand tout sera fini. Merci, bébé. Moi aussi je t'aime.

Elle raccrocha et me regarda, triomphante.

— Bien essayé.

Puis, sans crier gare, sa jambe frappa la mienne derrière le genou. Je trébuchai vers le bord du ravin, envoyant une pluie de cailloux rouler jusqu'au fond.

— Au revoir, Aurora.

Je sentis un coup de pied au bas de mon dos et tombai la tête la première dans le canyon.

Mes bras gesticulèrent frénétiquement, et je les tendis vers le bord du canyon. Trois de mes doigts se refermèrent sur un genre de racine, arrêtant ma chute.

En regardant en bas, je vis mes pieds pendre au-dessus de trente mètres de vide.

Le sol ondulait sous mes yeux. Mon cœur battait à tout rompre. Mes épaules brûlaient, mes doigts se mirent à transpirer et commencèrent à glisser.

— Je te tiens, cria une voix, et une main saisit mon poignet.

Je fus hissée hors du gouffre par N. Martinez.

Victoria était encadrée de deux policiers, les regardant avec de grands yeux apeurés.

— J’essayais de l’aider. Vous n’avez pas vu ? Elle a trébuché et j’essayais...

Je réalisai que j’étais toujours agrippée à N. Martinez. Je le lâchai et reculai en hâte.

Son visage ne trahit aucune expression.

— Une voiture est en route vers la maison de Colin en ce moment même, pour récupérer le marteau, annonça-t-il.

Je ne savais pas si c’était lui ou moi, mais nous avions du mal à nous regarder.

— Tu as très bien joué ton rôle.

— Merci de m’avoir sauvée, dis-je en essayant de rester formelle. Professionnelle.

— De rien, répondit-il sur le même ton.

Invite-le. Invite-le à dîner. Invite-le au cinéma, insistait mon esprit. *Tu n’as plus rien à perdre maintenant ; il n’y a plus de secrets.*

— Je sais que tu ne m’aimes pas, mais est-ce que tu accepterais de prendre un café avec moi un jour ? lançai-je.

— Non, j’ai bien peur que non.

J’eus l’impression qu’on m’avait donné un coup de poing. Après tout ce qui s’était passé, ça allait finir comme ça. Mon sourire était comme collé à mon visage.

— Oh ! OK.

Je me retournai pour partir, mais sa main sur mon bras m’arrêta.

Il me retourna vers lui. Ses doigts et les miens s’entrelacèrent, son corps se pressa contre moi. J’eus la sensation que je tombais et que je volais à la fois.

— Je ne veux pas prendre un café avec toi. Je veux plus.

Ma gorge s’assécha, et ma langue sembla soudain énorme.

— Tu as dit que tu ne me comprendrais jamais, que je te rendais fou.

— Ce sont de bonnes choses.

Je me laissai un moment pour digérer ça. Je sentais son cœur battre contre ma poitrine. Quand ma voix sortit, ce n’était qu’un murmure.

— Et tu m’as dit ton nom.

Il me regarda de ses yeux bruns sans fond et répondit :

— Je te l'ai dit parce que je voulais te l'entendre prononcer.

Mon cœur s'arrêta.

— Napoléon, murmurai-je.

Un lent sourire se dessina sur son visage, comme le soleil apparaissant derrière une colline à l'aube.

— Aurora.

La chaleur me submergea.

— Quand tu dis « plus », tu veux dire comme... ?

— Comme ça. Aurora, murmura-t-il en approchant sa bouche de la mienne.

Je suis Aurora. Je suis éveillée. Je suis chez moi.